



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

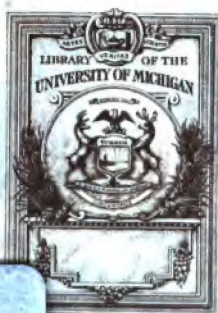
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

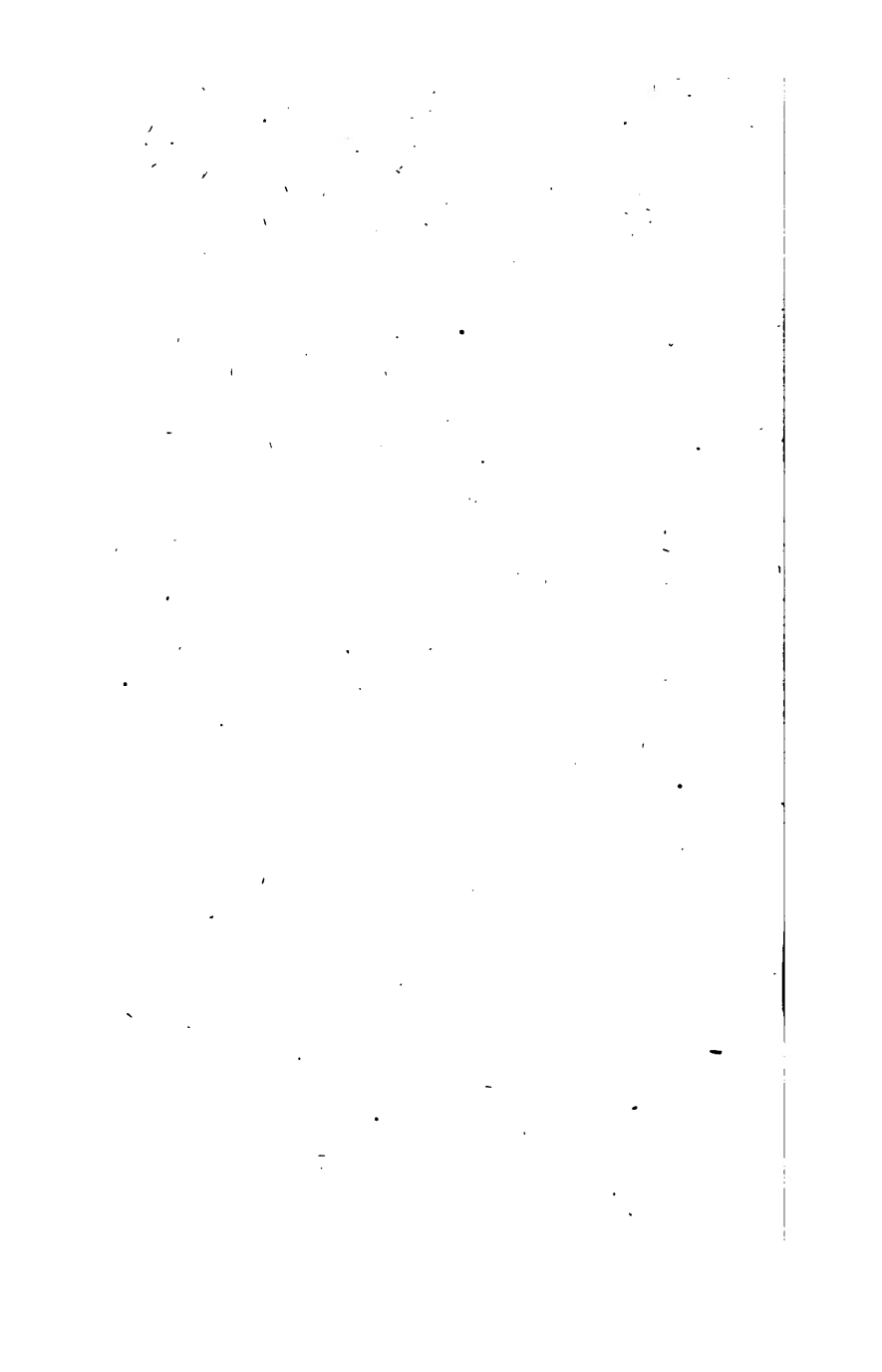
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

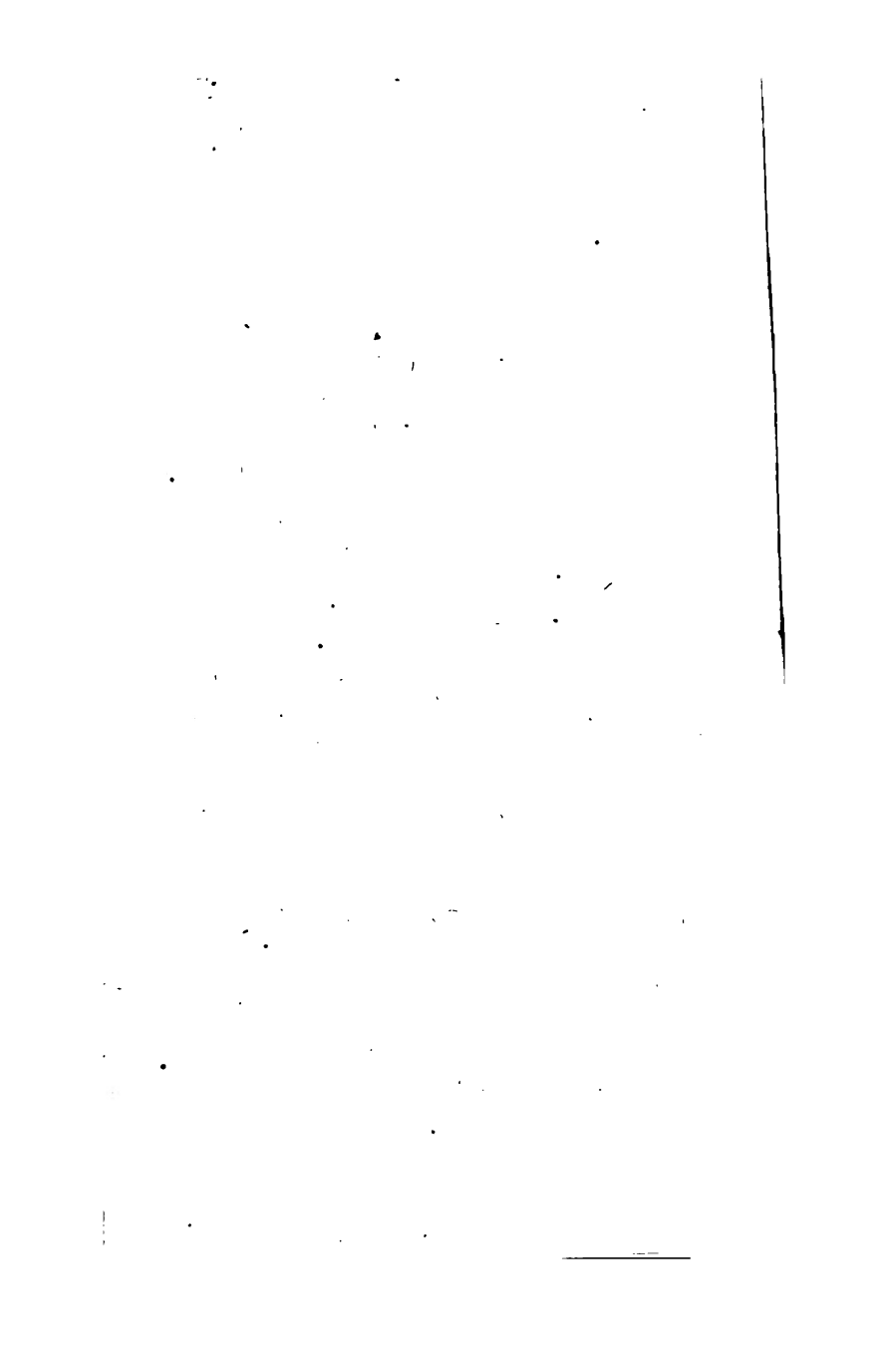


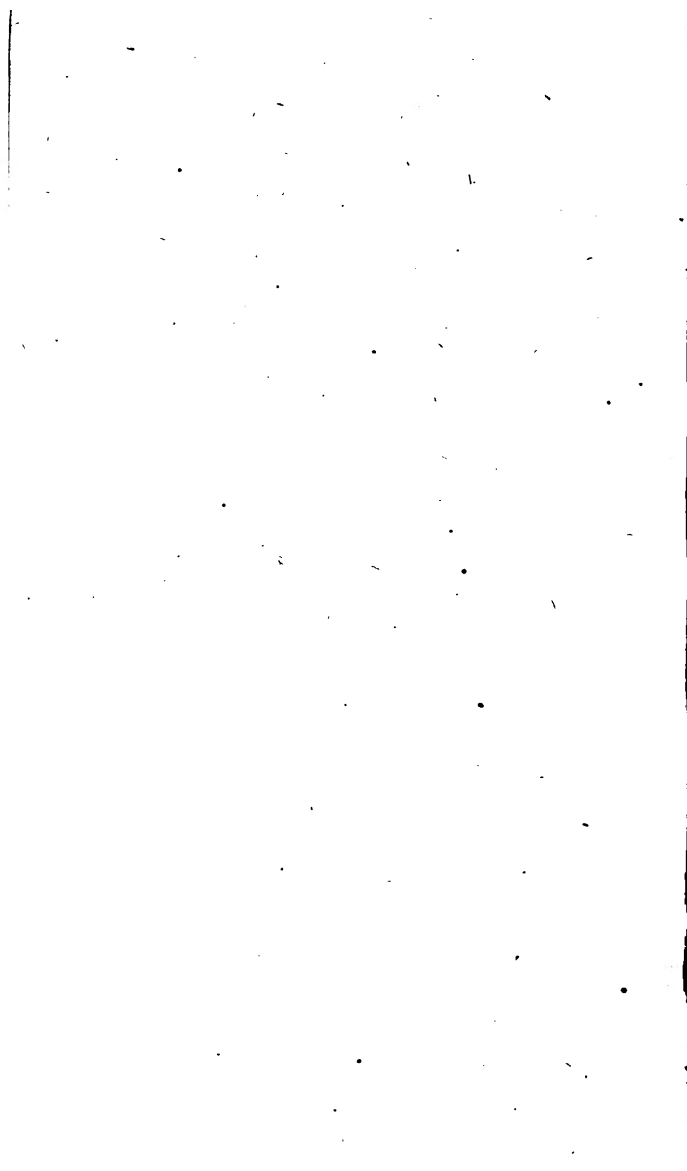
BIBLIOTHÈQUE
DE
M.^r CHEVILLARD,
SOUS-INTENDANT MILITAIRE,
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,
CHEVALIER DE ST.-LOUIS
et des Ordres Militaires de
SAXE, POLOGNE, NAPLES et RUSSIE.











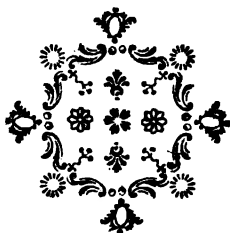
L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXIV.

Par M. FRÉRON, des Académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, d'Arras, de Caën, de Marseille, & des Arcades de Rome.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME TROISIÈME.



A A M S T E R D A M.

Et se trouve à Paris,

Chez CH. J. PANCKOUCKE, Libraire,
rue & à côté de la Comédie Française,
au Parnasse.

PQ

2

.A6

1764

v.3-4

~~114 - 1140~~
604 Schalk
10. 8. 54
89303
2 v in 1

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

L'Homme de Lettres.

M. *Garnier*, Professeur Royal d'Hébreu & de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, vient de faire paroître un ouvrage en deux Parties. Le titre de la première est : *L'Homme de Lettres Première Partie*, où l'on traite de la nature de l'Homme de Lettres, du principe fondamental de toutes les Sciences, de la culture des esprits, de l'utilité des gens de Lettres, des récompenses Littéraires, &c.

Définition de l'Homme de Lettres.

« Le nom d'*Homme de Lettres* n'est pas
« ancien. Les Grecs & les Romains n'a-
« voient aucun terme équivalent dans

AN. 1764. Tome III. Aij

4 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» leur langue ; ils appelloient Philo-
» phes , Poëtes , Orateurs , Sophistes ,
» Grammairiens , ou Mathématiciens ,
» ceux qui s'attachoient à une branche
» de Littérature particulière ; mais ils
» manquoient d'une dénomination gé-
» nérique pour désigner un homme
» d'étude , sans spécifier l'objet de ses
» travaux. Le mot de *Philologue* répond ,
» à certains égards , à celui d'*Homme de*
» *Lettres* ; il y a cependant cette diffé-
» rence , que le premier ne s'appliquoit
» qu'à ceux qui avoient embrassé l'uni-
» versalité des connoissances , au lieu
» que le dernier convient & à celui qui
» ne s'est attaché qu'à un genre de Lit-
» térature , & à celui qui en a cultivé
» plusieurs. Le nom de *Littérateur* étoit
» chez les Romains un terme de mépris ,
» & désignoit un demi-Sçavant. » L'o-
» rigine du mot d'*Homme de Lettres* ne
» remonte guères au-delà du seizième siè-
» cle. La multiplication des livres par le
» moyen de l'Imprimerie servit à répan-
» dre le goût de la Littérature , & à éten-
» dre les lumières. Quelques génies heu-
» reux , en étudiant les bons modèles , par-
» vinrent à les égaler ; d'autres n'eurent
» assez de talent que pour enrichir leur

mémoire; ils n'étoient ni bons Poëtes, ni bons Orateurs, ni bons Grammairiens, ni bons Philosophes; & cependant aucun de ces gentes ne leur étoit étranger; on chercha un nom aussi vague que leur sçavoir, & ce nom fut celui d'*Homme de Lettres*. Ensuite les vrais Sçavans ne dédaignèrent pas cette dénomination; l'usage l'appliqua à une certaine classe d'hommes qui firent de l'étude leur principale occupation, & elle devint, en un sens, aussi vague que celle d'homme d'Epée & d'homme de Robe. On chercha à se parer de ce titre; aujourd'hui il est tellement prostitué qu'on ne sçait plus à quelles marques reconnoître ceux qui en sont véritablement dignes. Le peuple, & c'est la plus grande partie des hommes, confond l'Homme de Lettres avec l'auteur. Comme le métier d'un Maçon est de bâtir une maison, celui d'un Tailleur de faire un habit, ils croient que le métier d'un Homme de Lettres est de faire un livre; ils n'apperçoivent un Homme de Lettres qu'au travers d'une reliûre. Les gens à la mode n'imaginent dans l'Homme de Lettres que l'homme amusant & le beau diseur. Ils ne peuvent concevoir que le

6 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Fontaine, dans le commerce de la vie, ne fût que ce qu'on appelle un bon homme, & que le grand *Corneille*, dans un cercle, fût taciturne & embarrassé. L'auteur n'ayant pu trouver dans les Anciens une définition du nom d'Homme de Lettres, tâche de suppléer au silence des écrivains sur cet article. Il définit *l'Homme de Lettres celui dont le principal emploi consiste à cultiver son esprit par l'étude, afin de se rendre meilleur & plus utile à la Société.*

M. Garnier considère trois choses dans l'homme, l'esprit, le corps & les dépendances du corps, c'est-à-dire, les besoins & les agrémens de la vie. Conformément à cette division, il range sous trois classes les Sciences, les Arts & les Professions. Il entre là-dessus dans des détails que vous pouvez lire dans l'original. L'état d'*Homme de Lettres*, qui est une principale occupation, n'exclut point toute autre fonction civile & politique.

De la Culture générale de l'esprit ou du principe qui unit toutes les Sciences. Toutes les idées, toutes les vûes qu'on peut avoir sur le but de l'étude, se réduisent à celle-ci : *épurer la raison.* Tous les

genres de Littérature doivent concourir plus ou moins à produire ce grand effet. Tous les Arts, dit *Cicéron*, qui perfectionnent la raison ont un lien commun, & se forment, pour ainsi dire, qu'une même famille.

Définitions particulières des Arts, de la *Dialectique*, d'où émanent la *Logique*, la *Métaphysique*, la *Grammaire*, la *Morale*, la *Politique*, la *Rhétorique*, la *Poésie*, la *Critique* ou *Littérature*, la *Physique*, qui elle-même se subdivise en une infinité de branches. L'auteur nous parle encore de deux genres de Littérature; le premier est la *Nomenclature* des plantes, l'*Anatomie comparée*, les observations astronomiques, les expériences de Chimie. L'autre genre de connoissances, qui n'est ni simple ni formé immédiatement par la *Dialectique*, est l'*Histoire*; il est composé de plusieurs autres genres dont on vient de parler, la *Critique*, la *Morale*, la *Politique* & la *Rhétorique*. Chacune de ces Sciences doit dominer dans l'*Histoire*, suivant le genre d'*Histoire* que l'on traite. L'auteur, qui a donné la *Dialectique* pour base à la *Poésie*, avoue qu'il est fort embarrassé des objections

§ L'ANNÉE LITTÉRAIRE:

qu'on pourroit lui faire. » Qui ne sçait
» dit-il, que la Poësie se nourrit de
» mensonges & de fables, qu'elle se
» vante de ses écarts & de ses hyperbo-
» les? C'est donc la Muse de *Chapelain*
» & de *la Motte* que vous avez définie,
» me dira-t-on, & non celle d'*Homère*
» & de *Pindare*. » Il faut que l'auteur
ait peu lu nos Poëtes François. Assûré-
ment *la Motte* est au-dessus de ce ton de
mépris. La plume à qui nous devons
L'Europe Galante, *Issé*, *Inès de Castro*,
des morceaux des *Machabées*, quelques
Odes, ne mérite pas qu'on la rabaisse à
ce point, & ce *Chapelain* que *Boileau*
a critiqué avec tant de fiel, n'est peut-
être pas indigne de figurer parmi nos
anciens Poëtes, si la richesse d'un plan,
la noblesse des caractères, le bel em-
ploi des modèles de l'Antiquité, consti-
tuent la Poësie; je ne parle pas de la ver-
sification; encore y a-t-il dans la *Pu-
celle* des vers qui feroient honneur à nos
meilleurs Poëtes. Mais rien n'est plus
commun que d'adopter les idées reçues.
Boileau a maltraité *Chapelain*, &
tous les écrivains qui les ont suivis
ont imité le premier, parce qu'il est
bien plus aisé d'être écho que de

parler d'après foi, & de prendre le ton que de le donner. Si nos écrivains modernes étoient plus érudits, ils sçau-roient que ce n'est pas la cause seule du goût qui faisoit écrire *Despréaux* contre *Chapelain*; ils sçau-roient encore que le célèbre *Huet*, dont le jugement doit être de quelque poids dans la Littérature, étoit favorable au plan de la *Pucelle*.

Je ne puis concevoir comment un homme de Lettres peut sérieusement traiter cette question : si la Poësie appartient en effet à la *Dialectique*? Peut-on ignorer que la Poësie est, si l'on peut parler ainsi, l'ame de toutes les Sciences, de toutes les connoissances? Si l'on entend par Poësie un amas de méchantes lignes appellées vers, parce qu'il y a des rimes & des pieds, à la bonne heure, on aura raison; mais la Poësie s'entend par un génie puissant qui crée, qui souffle la flamme des passions, qui maîtrise le cœur, étonne l'esprit, & force l'admiration. C'est un Philosophe qui instruit sous les habits & l'éclat d'un Monarque. La lecture réfléchie de l'*Iliade* & de l'*Odyssée* étend les lumières, & contribue aux progrès de la Morale,

& la Morale n'est-elle pas la première des Sciences de l'homme ? Les Poètes ne sont-ils pas leurs précepteurs nés ? Si l'on pouvoit nous donner l'Histoire des ames, qu'on en trouveroit qui ont dû leurs vertus & leur sublimité à *Corneille* & à *Molière* !

On trouve ici une Ode de *Pindare* ; la seconde Ode *Pythique* à *Hieron vainqueur à la course des Chars*. L'écrivain s'y donne la torture pour nous faire voir que cette Ode est remplie d'heureuses liaisons, quoique les lecteurs ordinaires s'obstinent à n'y trouver que de la Poésie, des images & des écarts à perte de vue. C'est-là qu'on reconnoît l'esprit des Commentateurs, assez semblables à ces gens qui s'imaginent voir dans les nuages toutes sortes de figures & de formes. L'auteur n'a-t-il pas fait lui-même en prose une Ode Pindarique, en s'écartant à ce point de son sujet ?

De l'Esprit ou des dispositions naturelles requises pour devenir homme de Lettres. En les adoptant, qu'il y aura peu d'écrivains qui méritent ce titre !
 » Quant aux dispositions générales propres à former l'*Homme de Lettres*, *Platon* s'est plu à les détailler dans plu-

« fleurs de ses Dialogues. La première
 « qualité qu'il exige est une certaine
 « élévation d'ame qui lui fasse regarder
 « avec dédain les honneurs , les ri-
 « chesses , & tout ce qui ne sçauroit
 « contribuer, à le rendre plus éclairé &
 « plus vertueux. La seconde est une fer-
 « meté de courage , qui , non-seule-
 « ment le défende contre les attrait de
 « la mollesse & de la volupté , mais qui
 « l'élève au-dessus de la crainte de la
 « pauvreté, du mépris , & même de la
 « mort , lorsqu'il doit la braver pour se
 « maintenir dans le poste qu'il s'est
 « choisi. La troisième, c'est un violent
 « amour de la liberté qui lui fait bri-
 « ser tous les liens nuisibles aux progrès
 « de la raison. La quatrième est une
 « soif insatiable de connoissances , &
 « l'amour de la retraite. Comme le soin
 « de son ame est le seul qui le touche ,
 « est-il surprenant qu'il soit plus avare
 « de son temps que ne l'est communé-
 « ment le reste des hommes ? Enfin , le
 « même Philosophe exige dans celui
 « qui se consacre aux Lettres une cer-
 « taine opiniâtreté de caractère qui
 « l'empêche de se laisser abattre par les
 « difficultés , une conception facile &

12 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» une mémoire excellente, deux quali-
 » tés qui se trouvent rarement réunies,
 » & sans lesquelles cependant il est
 » difficile de faire des progrès considé-
 » rables ; car un travail infructueux inf-
 » pire insensiblement le dégoût. Le
 » même demande des passions fortes,
 » parce que c'est là ce qui constitue les
 » grands hommes en tous les genres, &
 » une raison supérieure à ces passions
 » pour les contenir & les diriger vers un
 » but utile.»

L'auteur ingénieux entre dans l'exa-
 men des diverses affections qui annon-
 cent le goût & le talent pour tel & tel
 genre de Littérature. » *Thucydide* as-
 » sistant à une lecture publique de
 » l'Histoire d'*Hérodote*, ne put con-
 » tenir ses larmes pendant que tous les
 » autres se répandoient en applaudisse-
 » mens, & devint dès ce moment un
 » Historien accompli. Le fameux *Dio-
 » gène* ayant trouvé dans *Antisthène* le
 » Maître qu'il cherchoit, ne voulut ja-
 » mais consentir à se séparer de ce Phi-
 » losophe, quelque violence que ce-
 » lui-ci employât pour l'éloigner ; &
 » comme il en vint aux outrages & aux
 » menaces : *Frappe*, lui dit *Diogène* ;

„ mais continue de parler ; tu ne trouve-
 „ ras point de bâton assez dur pour m'é-
 „ loigner de toi. Parmi nous le jeune
 „ Molière , conduit par hazard à la Co-
 „ médie , n'eut plus de repos qu'il ne
 „ fût devenu le modèle des auteurs co-
 „ miques. Mallebranche , après s'être
 „ essayé inutilement sur divers genres
 „ de Littérature , tomba par hazard sur
 „ un livre de *Descartes* , & devint tout-
 „ à-coup le plus profond Métaphysicien
 „ de notre Nation. Enfin , *Ovide* , *Des-*
 „ *préaux* , *Racine* se sentirent irrévoca-
 „ blement entraînés dans la carrière
 „ poétique , malgré les persécutions
 „ qu'ils eurent à essuyer de la part de
 „ leurs familles. „ Cependant l'écrivain
 nous cite d'autres exemples en faveur de
 ces génies , dont la course n'a point été
 déterminée par le goût , & qui sont en-
 trés dans la route des Arts avec len-
 teur , & l'ont parcourue ensuite à pas de-
 géants.

Il paroît que M. Garnier n'aime ni
 les Poètes ni la Poësie ; aussi les juge-t-
 il avec humeur. C'est ainsi que chaque
 écrivain , si l'on peut le dire , a ses lu-
 nettes. Aussi ne doit-on pas être étonné
 de la diversité des opinions , & même

14 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

du pyrrhonisme de quelques personnes sentées. Quel beau génie que celui qui verroit les objets dans leur vrai point de vûe, & les jugeroit avec cette vérité pure dont l'esprit humain, quelque éclairé qu'il puisse être, ne sera jamais susceptible !

Des Instrumens ou Organes propres à cultiver l'Esprit. Le premier est un bon maître. On nous trace le caractère de ce maître si rare à trouver ; le second instrument de la culture de l'esprit est le commerce des morts, ou l'étude des Livres. Les inconvéniens attachés à l'usage de la lecture & de l'étude. M. Garnier a-t-il pu dire : „ Il y a des genres „ de Littérature, tels que la Philoso- „ phie, la Poësie, l'Eloquence qui ne „ demandent pas un grand fond de lec- „ ture. „ Je pense que les deux premiers sur-tout ne scanroient embrasser trop de connoissances, & qu'il n'y a point d'Arts qui leur doivent être étrangers. Je suis bien plus de l'avis de l'auteur lorsqu'il appuie sur cette vérité, si peu connue aujourd'hui de nos gens de Lettres, & qui pourtant leur est nécessaire. „ Le génie, dit-il, & les talens supérieurs se déploient dans la retraite, &

„ y acquièrent une parfaite maturité.
 „ Quels écrivains ont mieux peint les
 „ hommes qu'*Euripide*, *Corneille* &
 „ *Molière* ! Cependant aucun des trois
 „ n'étoit, ce qu'on appelle, un homme
 „ répandu. En lisant la vie de ce der-
 „ nier, on peut voir avec quelle ardeur
 „ il soupироit après la retraite, avec
 „ quelle satisfaction il se livroit à l'étu-
 „ de, & ce qu'il lui en coûtoit pour s'en
 „ arracher. »

M. Garnier répond très-bien à la
 question : *Pourquoi notre siècle, si fécond
 en écrivains, compte peu d'hommes de
 Lettres comparables à ceux du siècle de
 Louis XIV ?* » On doit s'en prendre au
 « changement arrivé dans nos mœurs
 « & à la dissipation dans laquelle vi-
 « vent aujourd'hui les gens de Lettres. »
 Il seroit heureux pour nos jeunes Litté-
 ratеurs qu'ils fissent attention à cet en-
 droit, & qu'ils en profitassent. La So-
 ciété la plus utile pour les gens des Let-
 tres est celle des gens de Lettres eux-
 mêmes. L'auteur recommande encore la
 composition : règles à cet égard que l'on
 doit observer ; l'élocution est une partie
 à laquelle on ne sauroit trop s'atta-
 cher.

L'utilité des Gens de Lettres offre des vûes extrêmement étendues. » Les personnes qui ne connoissent d'autres biens que ceux qui frappent les sens, ou qu'on peut serrer dans un coffre fort, ont de la peine à concevoir l'utilité des gens de Lettres dans un Etat; ils ne demandent point à quoi est bon un Tailleur ou un Maçon; car ils sentent le besoin d'un habit & d'une maison; mais on les entend quelquefois demander avec une stupidité grave: A quoi servent les gens de Lettres? » C'est à cette sorte de demande, si l'on peut le dire, que M. Garnier fait une réponse solide & sensée. Les Loix doivent être regardées comme l'ouvrage des Lettres. L'auteur à ce sujet dit des choses excellentes qui prouvent qu'il est un vrai philosophe - pratique, qu'il a porté ses regards sur toutes les parties de la législation.

Il pèse aussi les *Récompenses Littéraires*. » Les pensions sont rarement accordées à ceux qui en font le plus dignes. Car, quelques précautions que prennent les dispensateurs des graces, il est presque impossible qu'ils puissent se déterminer dans leur choix, autre-

» ment que par un des trois motifs sui-
 » vants ; une forte protection , l'import-
 » tunité du demandeur , ou une réputa-
 » tion brillante. Or le Charlatan a de
 » grands avantages à tous ces égards sur
 » le véritable Homme de Lettres. Le
 » premier est souple , adroit , attentif à
 » saisir l'occasion & le moment ; vrai
 » *Protée* , il sçait prendre toutes sortes
 » de formes ; il ne doute de rien , rien
 » ne l'embarrasse , il a tout appris ; il
 » est propre à tout entreprendre : au
 » lieu que le second , simple , modeste
 » & timide , a presque peur de se mon-
 » trer ; l'étude & l'expérience lui ont
 » appris à être en garde contre les pré-
 » ventions de l'amour-propre , & à se
 » défier de ses forces ; il doute , il lui
 » faut du temps pour délibérer ; il ne se
 » vante de rien , & craint encore de
 » trop promettre. Accourumé à ne plier
 » son ame qu'au joug de la raison , il ne
 » connoît point l'art d'applaudir aux
 » sottises, de quelque part qu'elles vien-
 » nent : l'air de liberté qu'il respire
 » dans le commerce des livres lui ins-
 » pire une aversion & un dégoût insur-
 » montables pour la contrainte qui re-
 » gne dans le commerce des Grands ;

« l'ombre seule de la servitude l'at-
 « me ; qu'on juge si , avec de pareilles
 « dispositions , il est bien propre à se
 « faire de puissans protecteurs. La re-
 « traite est son élément ; il s'y plaît , &
 « il y restera jusqu'à ce que des circon-
 « stances fortuites viennent l'en arracher
 « malgré lui. Il n'a point de part aux
 « grâces , & il s'en consoleroit aisément
 « s'il n'avoit souvent la douleur de voir
 « qu'on couronne l'impudence , & qu'on
 « lui préfère publiquement des hommes
 « auxquels il auroit honte de se compa-
 « rer. C'est alors qu'il seroit tenté de
 « se repentir de son choix , & de dire
 « avec *Hésiode* : *C'en est fait , je renon-*
 « *ce à la vertu ; j'en détournerai mon fils,*
 « *puisque'il n'y a plus que l'impudence*
 « *qui prospère.* »

François I protégea les Lettres en
 homme d'Etat ; il vit les avantages que
 la France pouvoit en retirer ; il les ac-
 cueillit en Roi , & mérita d'en être ap-
 pellé le père. Les gens de Lettres , at-
 tirés à sa Cour , y jouirent de sa faveur
 & de ses bienfaits ; en vain les Cour-
 tisans murmurèrent de l'espèce de pré-
 férence qu'il sembloit accorder à ces
 hommes nouveaux & obscurs ; ces

vils Courtisans furent contraints de garder le silence , & de se conformer , au moins en apparence , au goût du Monarque éclairé. Il rendit les Lettres utiles à l'Etat , & ne voulut point qu'elles lui devinssent à charge ; car , à la réserve des Chaires du Collège Royal qu'il dota avec une magnificence digne d'un grand Roi , il donna aux gens de Lettres des Abbayes , des Evêchés , des Charges dans la Robe & dans la Négociation. M. Garnier fait avec autant de sentiment que de raison l'éloge des récompenses Littéraires qui flattent l'ame & l'élèvent. » Quelque faveur que l'or » ait prise de nos jours , ce seroit mal » connoître sa nature que de lui faire signifier honneur & gloire ; le propre » de la magnanimité a toujours été de » le mépriser. *La vraie gloire , disoit un Spartiate , ne consiste pas à posséder beaucoup d'or , mais à commander à ceux qui en possèdent.*

Des principaux avantages de l'état d'Homme de Lettres. Les Lettres guérissent de l'ignorance , des passions , de l'ennui , sans parler de cette noble indépendance qu'elles font aimer , &

qu'on peut appeller le foyer des talens & des vertus.

La seconde Partie de cet ouvrage est encore , selon moi , bien supérieure à la première ; on y *examine particulièrement l'influence réciproque des Lettres sur le Gouvernement , & du Gouvernement sur les Lettres*. Il n'y a point de lignes à passer. Je ne vous en donnerai qu'une idée succincte. *Recherches sur l'état d'Homme de Lettres. Des Prêtres de l'Egypte*. Les auteurs de la législation Egyptienne sont très-bien justifiés. Ce sont leurs successeurs qui ont corrompu leurs sages institutions , & qui ont mis , qu'on me passe cette expression , le sceau de l'humanité sur un ouvrage qui sembloit être au-dessus de l'homme. Les Mages furent à-peu-près dans l'Orient ce que les Prêtres furent à Memphis.

Etat des Gens de Lettres dans les premiers siècles de la Grèce. La Poésie & la Musique prêtèrent leurs charmes aux préceptes des Législateurs Grecs. Les premiers *Chantres* de la Grèce , c'est ainsi qu'on appelloit ces Poëtes-Musiciens , étoient tout-à-la-fois Théologiens , Philosophes , Législateurs , Mé-

decins, Intituteurs ; ils résidoient ordinairement dans les Palais des Rois ; ils ne se servoient de leur art que pour porter les hommes à la vertu ; leur personne étoit sacrée & leur nom en vénération ; ils étoient enfin les seuls gens de Lettres proprement dits ; car l'art de l'écriture n'étant pas encore en usage , il falloit , pour passer à la Postérité , se graver , pour ainsi dire , dans la mémoire des hommes ; ce qu'il n'étoit possible d'obtenir qu'à l'aide de la Poësie. C'est par cette raison que les premiers écrits furent plutôt en vers qu'en prose. On sçait quel cas les Grecs faisoient de la belle Littérature *Heureux*, s'écrie *Hésiode*, *le Roi que les Muses ont favorisé de leurs regards au moment de sa naissance ! Elles versent sur sa langue des sons plus doux que le miel ; tout le monde a les yeux attachés sur lui pour le mieux entendre ; sa voix calme les esprits les plus aigris ; dès qu'il se montre en public , on le révere comme un Dieu.*

M. Garnier nous expose l'état des gens de Lettres depuis l'établissement de la liberté jusqu'à la mort d'Alexandre. L'Eloquence alors l'emporta sur la Poë-

22 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

sie , la première ouvrant la porte aux
 honneurs , aux richesses , aux emplois
 de la République. Quelle réflexion , en
 effet , pouvoit faire un jeune Athénien
 qui entendoit le Hérault public , c'est-à-
 dire, la voix de la Patrie, demander dans
 l'assemblée des Citoyens : *Qui veut par-*
ter ? Il y a une infinité d'exemples dans
 l'Histoire Grecque du pouvoir & de la
 considération que donnoit l'Eloquence
 aux hommes les plus abjects de la Répu-
 blique. Si l'on s'arrêtoit aux rangs & aux
 talens , ceux qui faisoient profession
 d'enseigner l'Eloquence étoient nom-
 més *Sophistes* , expression qui n'étoit
 pas comme aujourd'hui consacrée à pein-
 dre un faux Philosophe. *Gorgias* & *Pro-*
dicus exerçoient les fonctions d'Ambas-
 sadeurs à Athènes , dans le temps qu'ils
 y ouvrirent des écoles d'Eloquence. Le
 premier ayant fait éclater son art & ses
 talens dans les assemblées des Jeux
 Olympiques , la Grèce en corps lui dé-
 cerna une statue d'or massif. Cependant
 la Poésie , après l'Eloquence , ne laissoit
 pas de jouir de très-grands honneurs. Ce
 fut *Pisistratus* , qui , après avoir recueilli
 les Poèmes du grand *Homère* , fit payer,
 aux dépens du Public , des *Rhapsodes*

pour les chanter dans les principales Fêtes d'Athènes. Ces *Rhapsodes* étoient l'espèce de Comédiens la plus ancienne & la plus considérée ; car ils sembloient tenir à la Religion. Ils jouoient ou plutôt ils chantoient avec une couronne d'or sur la tête , en longue robe ou blanche ou de pourpre , les Poèmes d'*Homère* , d'*Hésiode* , de *Solon* , de *Tyrée* , & de *Simonide* ; ils s'appliquoient à rendre ces Poésies avec énergie , & à en faire sentir toutes les beautés. Du reste , les Athéniens prirent un intérêt très-vif aux succès & à la fortune de la Poésie Dramatique. On sçait avec quel enthousiasme le peuple se livra à ce goût. Il alla jusqu'à ordonner par un Decret, que quiconque oseroit seulement proposer d'employer à des besoins plus urgents l'argent destiné aux Spectacles , seroit puni de mort. Une autre loi portoit qu'on dresseroit des statues de bronze à *Eschyle* , *Sophocle* & *Euripide* , & que leurs Tragédies , transcrites sous les yeux des Magistrats , seroient déposées dans le Trésor public.

La Philosophie , dans son origine , n'approuva pas les mêmes encouragemens que les autres genres de Littérature dont

24 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

nous venons de parler. Vous vous rap-
pellez l'exil d'*Anaxagore*, la mort de
Socrate, la fuite d'*Aristote*. Cependant
la Philosophie prit dans la suite un crédit
& un éclat qui la firent bientôt asseoir
sur le même trône qu'occupoient l'Elo-
quence & la Poësie.

*Depuis la mort d'Alexandre jusqu'à
la Conquête de la Grèce par les Romains.*
L'Eloquence perdit de son éclat, &
s'éteignit, en quelque sorte, avec le
goût mâle de la liberté. Les Philoso-
phes eurent le dessus, &, après eux, ce
furent les Grammairiens célèbres qui
eurent le plus de part à la considéra-
tion publique & aux bienfaits des Sou-
verains. Les Poètes étoient moins en fa-
veur; cependant la sorte de besoin
qu'ont les hommes, & sur tout les
Grands, d'être flattés, leur conserva quel-
ques avantages. La Tragédie n'eut plus
de *Sophocles*, ni d'*Euripides*; mais *Mé-
nandre*, *Phyllémon* & *Diphile* portèrent
la Comédie au plus haut degré de perfec-
tion. On ne vit plus ni *Pindare*, ni *Alcée*,
ni *Simonide*; mais l'Ode fut rempla-
cée par la Pastorale qui naquit & se per-
fectionna par les soins de *Théocrite*, de
Bion & de *Moschus*.

L'état

L'état des Gens de Lettres chez les Romains jusqu'à la fin du regne d'Auguste ne fut pas à beaucoup près le même que parmi les Grecs. La bravoure & la force furent long-temps les seules vertus connues des Romains. Les vers *Fescennins* sont les premiers que l'on entendit sur le Théâtre de Rome, production informe & barbare dont la licence & la malignité faisoient tout le mérite. » Les Poètes que les Grecs » avoient décorés des titres magnifiques » de *Divins*, d'*Amis des Dieux*, furent désignés à Rome par l'épithète » injurieuse de *Grassator* ou de *Libertin*; » tant le premier usage qu'on avoit fait » de la Poësie dans l'une & l'autre de » ces deux contrées en avoit donné des » idées différentes. » On reprocha en plein Sénat à *Fulvius Nobilior* de s'être fait accompagner par un Poète dans son voyage d'Étolie, quoique ce Poète fût le célèbre *Ennius*, le plus beau génie que Rome eût encore produit. *Plaute* & *Térence* parurent. Malgré tous les applaudissemens qu'ils méritent, on doit les mettre beaucoup au-dessous des Grecs, puisque le travail de ces deux

Poètes se réduisoit à mettre en vers Latins les plus belles Comédies Grecques. A l'égard de la Tragédie, on sçait que les Romains n'ont pas même osé disputer avec les Grecs pour cette partie de la Poësie. Les Tragédies attribuées à *Sénèque* sont très-médiocres. M. *Garnier* cherche la cause de cette infériorité des Romains dans le genre Dramatique. La première est le peu de considération dont jouissoient les auteurs, & le défaut de récompense. L'indifférence du peuple pour ces productions étoit un nouvel obstacle plus grand encore. M. *Garnier* observe très-bien que tous les grands Poètes de Rome étoient presque contemporains, au lieu que le génie poétique faisoit, en quelque sorte, partie du génie des Grecs. En effet, on y trouve une succession de Poètes non interrompue, depuis l'origine de cette nation jusqu'à son entière décadence, sans qu'on puisse assigner certainement & à tous égards l'avantage à aucun siècle en particulier. L'Eloquence même n'établit pas à Rome son autorité sans beaucoup de contradictions; mais elle n'y fut jamais admise qu'en sous-ordre, au lieu qu'elle avoit été souveraine chez les

Athéniens. Dans cette République les Généraux dépendoient des Orateurs. Dans Rome, au contraire, les Orateurs dépendoient des Généraux qui les forçoient au silence, ou les proscrivoient. D'ailleurs, à quoi pouvoient s'attendre les Orateurs sous les regnes de Tyrans, tels qu'ont été la plupart des douze Césars?

Depuis la mort d'Auguste jusqu'à la chute de l'Empire Romain en Occident. C'est le dernier article de cet ouvrage. L'auteur nous fait voir les premiers Césars au milieu de leurs égaremens & de leur dépravation, protégeant les Lettres, & même les cultivant. Ils firent plusieurs établissemens Littéraires très-utiles. Les Littérateurs Grecs, après les beaux jours de la Latinité, devinrent les auteurs à la mode parmi les Romains; ce qui porta un coup mortel à cette pureté, à cette élégance attachées à la langue Latine. Les sectes d'Epicure & du Portique triomphèrent à Rome de l'Académie & du Lycée. Les Sophistes y furent comblés d'honneurs. Enfin, la Religion Chrétienne fit disparaître la Philosophie Payenne. La révolution s'étendit jusques sur les

28 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

esprits qui prirent une nouvelle façon de voir & de juger.

Telle est, Monsieur, l'idée que je puis vous donner de l'ouvrage de M. Garnier. On voit qu'il a lu avec profit, & qu'il a bien sçu tirer parti de ses lectures. Ses réflexions sont sages & éclairées, son style noble & plein de vie. Il raisonne en cachant l'emphase de la raison, & il présente un tableau précis & énergique. Cet ouvrage manquoit à notre Littérature. Ce qui distingue M. Garnier, c'est qu'il ne s'est point laissé emporter à cet esprit de faux enthousiasme, à ce ton de déclamation qui gâte les meilleures productions Littéraires du siècle. Cependant cet ouvrage pourroit être plus étendu, & l'auteur est bien capable de nous donner en grand ce qu'il a rassemblé dans ses deux Parties qui ne forment qu'un petit volume. On les trouve à Paris chez Panckoucke Libraire rue & à côté de la Comédie Française.

Je suis, &c.

A Paris, ce 14 Avril 1764.

L E T T R E I I.

Traité de Paix entre Descartes & Newton.

DAns le temps que toutes les Puissances de l'Europe concouroient à faire cesser la guerre & les malheurs des peuples ; le Père *Aimé Henri Paulian*, de la *Compagnie de Jesus & Professeur de Physique au Collège d'Avignon*, animé par ce grand exemple, entreprenoit seul de pacifier le monde sçavant par un *Traité de Paix entre Descartes & Newton*, les Princes de la Philosophie moderne ; c'est le titre d'un Livre en trois volumes in-12 qu'il vient de publier, & dont on trouve des exemplaires à Paris chez *Desaint & Saillant* Libraires rue S. Jean-de-Beauvais.

Cet ouvrage, quant à la forme, est un commerce épistolaire. Vous sçavez, Monsieur, qu'en pareil cas il faut toujours que l'un des Interlocuteurs fasse briller l'autre à ses dépens ; le Père *Paulian* a fait choix pour cela d'un jeu,

ne Chevalier, *infatué de la Philosophie de Descartes* qu'il n'a pourtant jamais lue, mais qui, touché des raisons ou de l'autorité du Père *Pacificateur*, applaudit à chaque jugement que celui-ci prononce, & abjure la mauvaise doctrine qui l'avoit séduit. Cependant, par politesse ou par équité, le P. *Paulian* change quelquefois de rôle avec le Chevalier, en lui demandant à examiner & à juger certaines parties; de sorte qu'ils sont tour-à-tour ce que les personnages d'un Dialogue ont coutume d'être.

J'ai pensé d'abord que ce Chevalier étoit un être imaginaire & approprié à la scène; mais le P. *Paulian* assure que non, & je le crois; premièrement, parce qu'il le dit; en second lieu, parce qu'il n'est pas vraisemblable qu'un homme de sa robe, un Philosophe, se soit écrit à lui-même tous les complimens qui se trouvent dans les Lettres du Chevalier. Si vous les lisez, vous y reconnoîtrez aisément le langage d'un écolier, qui reçoit avec la plus grande confiance les décisions de son maître, & qui les admire jusqu'à l'extase.

Le premier volume contient la vie littéraire de *Descartes*; le second, celle de *Newton*, & c'est dans le troisième

que l'on trouve , à proprement parler , ce *Traité de Paix* , qui fait le titre général du Livre.

Dans la *Préface* du premier volume, l'auteur débute ainsi : » Exposer les véritables sentimens de *Descartes* & de » *Newton* , faire une espèce de *Traité* » de *Paix* entre ces deux chefs de la » Philosophie moderne , c'est-là la double fin que je me propose dans cet ouvrage. Pour faire connoître & concilier ces deux grands hommes, je donnerai d'abord leurs vies littéraires avec toute l'étendue & toute la critique dont elles sont susceptibles ; j'exposerai ensuite les erreurs qu'ils ont enseignées , & les vérités qu'ils ont découvertes ; je proposerai enfin un système d'où les unes seront exclues , & les autres seront heureusement alliées , &c. » On ne peut qu'applaudir aux intentions du P. *Paulian*. Il est certain que ce seroit rendre un service réel aux amateurs de la Physique que de leur faire connoître , non pas *Descartes* & *Newton* , dont les éloges historiques se trouvent par-tout , mais leurs vraies opinions , par une critique judicieuse & approfondie , ou leurs ouvrages par des

32 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

extraits faits avec intelligence & présentés d'une manière à attacher le Lecteur ; il y auroit encore beaucoup d'honneur à faire voir que certaines idées qu'on regarde comme incompatibles entr'elles, peuvent néanmoins se rapprocher & aboutir à la même vérité ; & voilà vraisemblablement quel a été le projet du P. *Paulian*. Mais cet auteur zélé pour les progrès de la Physique, peut-il se flatter d'avoir bien saisi & approfondi les idées de *Descartes* & de *Newton*, de les avoir exposées avec toute l'étendue & la critique dont elles sont susceptibles, d'en avoir fait un mélange sans erreurs, & de les avoir alliées aussi heureusement qu'il le dit ?

Pour sçavoir, Monsieur, à quoi vous en tenir sur ces questions, commencez par examiner les deux premiers volumes. Vous y trouverez, sur-tout dans celui qui concerne *Descartes*, des extraits de ses ouvrages. J'ai peine à vous dire ce que j'en pense ; j'aime mieux vous en mettre quelques échantillons sous les yeux.

» Le second discours du Traité des
» météores, dit le P. *Paulian*, est sur
» les vapeurs & sur les exhalaisons. Si

» les suivans étoient semblables à ce-
 » lui-ci, je ne craindrois pas d'avancer
 » que ce Traité seroit dans ce cas *un*
 » *ouvrage pitoyable*. Dire que les va-
 » peurs sont formées des particules les
 » plus subtiles de l'eau, que l'action
 » extérieure du Soleil & l'action inté-
 » rieure de la matière subtile élèvent
 » dans l'athmosphère terrestre; ajoûter
 » que les exhalaisons viennent des par-
 » ties déliées que le même mécanif-
 » me sépare des corps terrestres, c'est
 » ramasser en deux phrases tout ce qu'il
 » y a de passable dans ce second dis-
 » cours. »

Ce que *Descartes* a dit sur la cause
 des vents est exposé, peu de pages après,
 avec le même laconisme, & finit ainsi :
 » Il y a dans ce discours une chose que
 » nous ne sçaurions nous dispenser de
 » reprendre; *Descartes* prétend que la
 » lumière de la Lune concourt *en par-*
 » *tie* à la dilatation des vapeurs; *cette*
 » *prétention est risible*; l'expérience nous
 » apprend que la lumière de la pleine lune
 » rassemblée aux foyers du meilleur mi-
 » roir concave qui ait jamais paru, ne
 » donne pas le moindre degré de cha-
 » leur, puisqu'elle ne fait monter d'au-

» 4. *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

cune quantité sensible le mercure rent
» fermé dans le thermomètre. »

Sur la formation des nues , le P.
Paulian rend encore froidement & en
partie seulement les pensées de son au-
teur sans aucune discussion. Il finit par
une plaisanterie qui ne vous paroît
peut être pas trop bonne. » Jusqu'à pré-
» sent, dit-il, *Descartes* n'a dit que des
» choses ingénieuses, raisonnables, &
» au moins possibles ; nous ne le sui-
» vrons pas davantage ; nous craindrons
» de nous perdre avec lui dans les
» nues. »

Pour être en droit de dire que l'ou-
vrage d'un homme tel que *Descartes*,
est *pitoyable*, je crois qu'il faut s'être
donné la peine d'en faire connoître les
défauts autrement que par un extrait
aussi sec & aussi mince que celui qui
est cité ci dessus mot pour mot ; &
quand ce grand homme auroit écrit
dans son temps des choses que les obser-
vations postérieures auroient obligé de
réformer, elles ne pourroient faire pitié
qu'à des gens qui n'ont jamais réfléchi
sur la manière dont les connoissances
humaines s'acquièrent & se perfection-
nant ; j'ajoute que, pour prouver que

Descartes a dit peu de chose qui vaille sur les vapeurs & sur les exhalaisons , le P. *Paulian* n'a pas fait un heureux choix , en citant ce qu'il a ramassé dans ses deux phrases ; car il me semble que c'est au moins le germe de tout ce qu'on a dit de mieux jusqu'à présent sur cette matière.

Que *Descartes* ait attribué aux rayons de la lumière réfléchië par la Lune le pouvoir de contribuer à la dilatation des vapeurs avant que l'expérience eût fourni des raisons contre ce préjugé , d'ailleurs si naturel , qu'y a-t-il en cela de risible ? Ces sortes d'épreuves n'ont été faites avec quelqu'authenticité que depuis le commencement de ce siècle ; & après tout , que nous ont elle appris , sinon que le meilleur miroir ardent qui ait paru n'a jamais fait monter sensiblement la liqueur du thermomètre par l'action des rayons lunaires ; mais le meilleur miroir qui ait paru n'est pas le meilleur qu'on puisse imaginer , & il n'y a pas de Physicien qui ne convienne que si l'on en pouvoit faire un qui compensât par sa grandeur l'extrême raréfaction de la lumière qui nous vient de la Lune , ce miroir ne

manqueroit pas de produire de la chaleur, & de mettre le feu aux matières combustibles; pourquoi juger du pouvoir de la Nature par les foibles efforts de l'art? Que sçavons-nous si des nuages, des montagnes & des côtes arides & disposées d'une certaine manière, ne forment pas quelquefois de larges & vastes concavités capables de faire produire aux rayons de la Lune ce que nos miroirs artificiels, toujours trop petits, ne peuvent opérer. Il suffit que l'on conçoive la chose comme possible pour être obligé de convenir que ce qu'a dit *Descartes* sur la lumière de la Lune, n'est point *risible*. J'en demande pardon à M. le Chevalier; mais, après avoir vû le Mémoire du P. *Paulian* sur le Traité des météores de *Descartes*, je ne puis dire avec lui à ce Père: „Graces à votre „Mémoire, me voilà, Monsieur, parfaitement au fait du Traité de *Descartes* sur les météores; il me paroît „que je suis mieux en état d'en parler „que si j'avois médité plusieurs fois „sur cet ouvrage, &c.„ Si M. le Chevalier avoit lu les ouvrages de *Descartes*, dont la plupart sont à la portée de tout le monde, je doute fort qu'il eût

complimenté l'Interprète & l'Abbréviateur en ces termes : » Je suis tous les
» jours plus convaincu , Monsieur ,
» qu'il faut m'en tenir aux extraits des
» ouvrages de *Descartes* que vous avez
» la bonté de m'envoyer. La lecture des
» ouvrages mêmes me seroit infiniment
» préjudiciable , &c. »

Vous serez plus content , Monsieur , du second volume où il s'agit de *Newton* & de ses ouvrages ; il me paroît , en général , que les extraits sont faits avec plus de soin , présentés avec plus d'ordre , & accompagnés de discussions dont le lecteur peut tirer quelque profit. Il y en a pourtant un assez grand nombre dont on ne peut pas porter ce jugement. Je vais vous en citer quelques exemples.

Le Père *Paulian* finit ainsi la courte Préface qui est à la tête de ce second volume : » Ce qui rendra précieuse ,
» j'ai presque dit nécessaire dans la Littérature , cette seconde partie de notre ouvrage , c'est que nous n'avons
» en François aucune vie du grand *Newton* ; je ne connois que l'éloge historique que fit *en assez peu de mots* de
» ce Philosophe , l'illustre *Fontenelle* en

38 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» 1727. » La vie Littéraire de *Newton* par *Fontenelle* occupe 21 pages in-4^e des Mémoires de l'Académie Royale des Sciences ; & , quant à la manière dont elle est faite , je crois que tout homme de goût la trouvera *plus précieuse à la Littérature* que celle qu'on nous offre ici , & dans laquelle on dit que *Newton* étoit originaire de la Ville de *Newton* en Irlande.

Quand l'analogie entre les couleurs primitives & les tons de la Musique auroit été remarquée par tout autre Physicien que *Newton* , je ne crois pas qu'on la dût regarder avec le P. *Paulian* comme une *conjecture romanesque* ; toutes les fois qu'elle sera entendue & bien exposée , elle fera honneur au Physicien qui l'a sentie , & il valoit mieux donner à cette belle idée l'étendue qu'elle mérite que de faire intervenir le Père *Castel* avec son *Clavecin Oculaire*.

» Il faut avouer , dit le P. *Paulian* ,
 » que les grands hommes sont d'un mo-
 » ment à l'autre bien différens d'eux-
 » mêmes ; ce fut après nous avoir dit des
 » choses admirables sur la cause physique
 » de la transparence & de l'opacité des
 » corps , que *Newton* nous débira ses

» *conjectures fabuleuses* sur les couleurs
 » des objets. Je ne veux, pour vous en
 » convaincre, que vous faire l'abrégé
 » de la seconde, troisième & quatrième
 » propositions de cette troisième par-
 » tie de son second Livre (de l'Opti-
 » que). » Après un pareil préambule, ne
 croiroit-on pas que des vingt proposi-
 tions que contient cette partie de l'Op-
 tique de *Newton*, les trois que l'auteur
 a choisies fussent pour en donner une
 idée exacte, & pour prouver que tout
 ce qu'on y trouve, touchant les cou-
 leurs des objets, se réduit à des *con-
 jectures fabuleuses*? Tout est expédié en
 deux pages, & le P. *Paulian* n'y dit
 pas un mot de ce qu'il qualifie de *con-
 jectures fabuleuses*; il faut avouer qu'il
 regarde son Chevalier comme un hom-
 me bien facile à convaincre. Tout lec-
 teur qui voudra voir par lui-même ce
 qui en est, trouvera sans doute mau-
 vais qu'on ait rejeté avec tant de dé-
 dain tout ce que dit *Newton* dans cette
 partie. M. le Chevalier, quand c'est son
 tour à juger, n'est pas plus indulgent
 que le P. *Paulian*; on diroit que c'est
 le même homme qui prononce. La
 trentième question, dit-il, n'est qu'un

tas de faussetés. Quelle expression ! Toutes les pensées que *Newton* expose dans cette partie de son Optique , il ne les donne que comme des doutes ; mais les gens les plus capables d'en juger les regardent comme les doutes d'un grand homme ; par la manière dont le Critique en rend ici une très-petite partie , il est aisé de voir pourquoi il les regarde comme des *réveries qui ne méritent pas la peine d'être réfutées.* Je ne puis, Monsieur, sans passer les bornes d'un extrait , vous en dire davantage sur le second volume du P. *Paulian* ; mais je vous suis garant que , dans celui-ci , comme dans le premier , il s'en faut bien que cet auteur ait exposé , comme il l'avoit promis , la vie Littéraire du Philosophe qu'il a entrepris *de faire connoître avec toute l'étendue & toute la critique dont elle est susceptible.* Je dis plus , il lui a imputé des idées fausses , & n'a point rendu , à beaucoup près , sa pensée sur quantité de choses très-importantes. Ce jugement ne vous prévient pas en faveur du *Traité de Paix* qui fait l'objet du troisième volume ; car , pour concilier les gens , il faut , avant toute chose , les avoir bien com-

pris ; aussi, quand vous l'aurez lu, je crois que vous pourrez penser comme moi , que le P. *Paulian* , au lieu de mettre la paix entre les Cartésiens & les Newtonniens , court grand risque d'indisposer les uns & les autres contre lui. Jugezen par quelques articles que je vais vous citer.

Le P. *Paulian* , entendant le plein de *Descartes* & le vuide de *Newton* dans un sens absolu , prend un parti mitoyen entre les deux extrêmes , en disant que les Cieux sont pleins , mais d'une matière extrêmement fluide & peu résistante ; personne ne dispute sur cela aujourd'hui , c'est l'opinion commune , & si l'on vouloit faire les frais de la prouver , je crois qu'il falloit employer un autre argument que celui que l'on tire des *courtes apparitions & des longues dispositions du Satellite de Vénus* , dont l'existence est encore très-douteuse.

Selon *Descartes* , la lumière , présente par-tout , s'anime & devient sensible par la percussion du corps lumineux. Suivant *Newton* , les rayons de la lumière sont de véritables émanations qui ont un mouvement progressif. Le P. *Paulian* , qui veut être par-tout New-

16- *Cartésien*, a imaginé de faire procéder la lumière du Soleil par un mouvement mixte, c'est-à-dire, qui commence selon l'idée de *Descartes*, & qui continue selon celle de *Newton* : » Vous » sçavez, dit-il à son Chevalier, que » le Soleil est un globe de feu *fluide* » ou *presque fluide*, dans le sein duquel » regnent l'effervescence, le bouillonnement, la fermentation la plus terrible que vous puissiez vous imaginer, » &c... Vous sçavez encore que cet astre » est entouré d'une atmosphère qui » nous éclaire... Vous sçavez enfin que » cette atmosphère est composée de » particules très-élastiques, & qu'elle est » divisée en couches, contigues.... A » chaque instant les parties subtiles » dont le Soleil est composé tendent à » s'échapper du sein de cet astre; retenues par la première couche de l'atmosphère solaire, elles frappent avec force les particules dont elle est formée. Ce mouvement se communique de couche en couche jusqu'à la dernière, qui n'étant retenue par aucun obstacle considérable, part avec à-peu-près toute la vitesse communiquée à la première couche..... Voilà, mon

„ cher Chevalier, la *percussion* & l'é-
 „ *mission* réunies ensemble de la ma-
 „ nière du monde la plus heureuse ,
 „ &c. „ Je ne sçais si c'est la plus heu-
 „ reuse , mais on peut dire que c'est la
 „ plus inutile ; car, en gâtant l'opinion de
 „ *Descartes*, qui a le mérite de la simpli-
 „ cité , elle laisse subsister toutes les ob-
 „ jections qu'on est en droit de faire con-
 „ tre celle de *Newton* ; & je doute fort que
 „ quelqu'un dise au P. *Paulian* avec le
 „ Chevalier : „ Je suis enchanté, Mon-
 „ sieur , de votre système Newto-Carté-
 „ sien sur la propagation de la lumière,
 „ &c. „

Le P. *Paulian* entreprend d'expliquer
 la nature du feu , & il employe pour
 cet effet des tourbillons du premier, du
 second , du troisième, du quatrième or-
 dre ; en cela il se trouve suffisamment
 Cartésien ; mais il veut que *Newton* ait
 aussi son influence, & il se souvient fort
 à propos que , dans la vie Littéraire du
 Philosophe Anglois , il a appris de lui
 de quelle manière la Lune *tourbillonne*
 autour de la terre ; ainsi comme la Lune
 tourbillonne à la circonférence du tour-
 billon de la terre , de même des tour-
 billons du troisième ou du quatrième

44 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ordre tourbillonnent autour d'un tourbillon d'un ordre inférieur, pour former l'étincelle que l'on fait naître en battant le briquet.

Au reste, quoiqu'il y ait bien des choses à reprendre dans cet ouvrage, il suppose toujours beaucoup d'esprit & de connoissances dans l'auteur.

La Population & la Beauté. Odes.

Ces deux Odes, qui se trouvent à Paris chez *Cailleux* rue Saint-Jacques près des Mathurins, sont de M. *Sabatier*, le seul parmi nous qui de la Lyre des *Malherbes* & des *Rousseaux* sçache tirer quelques sons qui méritent d'être entendus. Je vous citerai des strophes qui vous feront juger que ce Poète a reçu de la Nature un talent réel pour ce genre de Poésie, si sublime & si négligé.

Le début de l'Ode sur la *Population* vous paroîtra grand, noble, élevé.

Je parcours ma Patrie & sa vaste étendue ;
De la stérilité dans son sein descendue,

Tout me trace les maux ;
Sa force diminue, & sa splendeur s'efface ;
Près de quelques berceaux que le trépas menace,

J'apperçois cent tombeaux.

Dans ces temps où grondoient nos discordes ci-
viles ,

Dans ce siècle de deuil , nos Campagnes , nos
Villes

Comptoient plus d'habitans.

Cette terre féconde , au milieu des ravages ,
S'animoit sous un Dieu , qui , malgré les ora-
ges ,

En échauffoit les flancs.

La raison , c'est que le luxe n'avoit
pas encore infecté les mœurs de nos
ayeux.

D'un divorce poli les adroites maximes
N'avoient pas étouffé , du plus affreux des cri-
mes ,

La honte & les remords.

Leurs plaisirs s'unissoient à des vertus sévères :
Par des enfans nombreux , fiers d'imiter leurs
pères ,

Ils comptoient leurs trésors.

Sitôt que de l'amour les éloquentes flammes
Leur faisoient éprouver le besoin de leurs ames ,
Par des transports nouveaux :

Ils couroient à l'autel consacrer leur tendresse ,
Et l'Hymen amoureux , aux yeux d'une maî-
tresse

Allumoit ses flambeaux.

46 **L'ANNÉE LITTÉRAIRE.**

Mais l'Hymen avili n'est qu'un Dieu mercé-
naire;

L'épouse la plus riche est celle qui doit plaire;
L'or seul peut nous charmer.

De pères inhumains maximes tyranniques !
Quoi, vous osez soumettre à des calculs ini-
ques

Le doux plaisir d'aimer !.....

Jouet d'un vil desir que le caprice augmente ,
Ce mortel que chérit une épouse charmante ,

Méprise ses appas ,

Et payant des plaisirs où la honte le guide ,
Court dans les bras trompeurs d'une *Lais* per-
fide

Acheter le trépas.

Viens donc voir , malheureux , ton épouse éplo-
rée !

Entends-tu les soupirs d'une ame déchirée ,

Qui réclame ta foi ?

Elle te dit : Cruel , viens effuyer mes larmes .

Déjà mon désespoir auroit flétri mes charmes ,
S'ils n'étoient pas à toi.

Vous êtes plus cruels , vous , époux inutiles ,

Qui , contents d'un seul fils , osez être stériles ,

Jaloux de l'enrichir :

Vous qui , préoccupés de sa grandeur future ,

Dans vos embrassemens arrêtez la Nature,
Et trompez son desir.

Mais ce fils qui devoit , comblant votre espé-
rance ,

Peut-être soutenir un nom cher à la France ,
Disparoît à vos yeux.

Le trépas vous l'enlève , & détruit votre ou-
vrage ,

Quand les rides du temps ou le libertinage
Ont épuisé vos feux.....

Loix saintes , sous vos coups que la licence ex-
pire !

C'est à l'ombre des mœurs que s'étendra l'em-
pire

De l'Hymen respecté.

Ah , réformez aussi ces droits , qui trop sévè-
res ,

Enrichissent l'ainé pour étouffer ses frères ,
Et leur postérité,

Si l'Hymen délaissé languit dans l'esclavage ,
De son cruel tyran , du luxe qui l'outrage ,

Repoussez les affronts.

Faites aimer par-tout sa puissance affermie ,
Et que le célibat soit comme une infamie

Empreinte sur nos fronts.

48 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Nous verrons ces mortels qui vivent pour eux-
mêmes,

De leur indifférence abjurer les systèmes ,

Qu'un faux orgueilleux chérit :

Frivoles Citoyens que leurs jours deshono-
rent ,

Arbres infructueux , & qui pourtant dévo-
rent

Le sol qui les nourrit.

Le Poëte nous invite à faire fleurir
l'Agriculture , la vraie source des ri-
chesses & par conséquent de la popula-
tion d'un grand Etat.

Dès que l'Anglois suivit ces maximes pru-
dentes ,

Le besoin disparut ; des moissons abondantes

Jaunirent ses guérêts ;

Et d'un joug ruineux *Albion* affranchie

A vû multiplier de son Isle enrichie

Les biens & les Sujets.

L'Ode sur *la Beauté* est pleine d'i-
mages gracieuses & terribles. M. *Sa-
batier* a très-bien rendu les charmes &
les horreurs que produit ce présent de
la Nature si doux & si funeste.

Décise ,

Déesse, dont la voix nous donne un nouvel être,

Tu forças en tout temps l'hommage des mortels ;

Tu vis les mœurs changer & les Arts disparaître ,

Immobile sur tes autels.

Malheureux, qui pour toi n'a pu verser des larmes !

ODÉESSE, le cœur, insensible à tes charmes ,

Pourroit-il être généreux ?

Tu dissipes souvent l'erreur qui nous égare ;

Et l'homme stupide ou barbare ,

Est celui que jamais n'embrasèrent tes feux.

'Alcide, en reculant les bornes de la terre,

Pour étendre ton culte affronte les hazards ;

Et Thésée aux Tyrans ne déclare la guerre

Que pour s'attirer tes regards.

Aux monstres rugissans , victime abandonnée ;

Andromède gémit sur un roc enchaîné ;

Ses cris appellent un vengeur.

*Que le secours est prompt quand la Beauté l'implore ! **

Le fils de Danaë l'adore ,

Il court, le péril cesse , & l'amant est vainqueur.

* Je mets ce vers en Italique parce qu'il me paroît charmant.

L'auteur blâme l'éducation que l'on donne aux femmes. On ne les occupe que de l'art de plaire, tandis que si elles étoient élevées comme les hommes, elles feroient éclater les mêmes talens dans tous les genres.

Ce n'est point dans les champs embellis par l'aurore,

Que se forment la foudre & les brûlans éclairs;
L'aigle altier amolli dans les jardins de *Flora*,

Eut perdu l'empire des airs.

Au seul desir de plaire *Elise* abandonnée,

N'eut point, de ses Etats fixant la destinée,

Entrepris de nobles travaux.

Carthage en s'élevant menace l'Italie;

Et l'ombre de *Didon* trahie,

Erre autour d'*Annibal* & guide ses drapeaux.

Quand *Saturne* voulut, de l'homme encor sauvage

Plier au joug des loix l'indocile fierté,

Du bonheur de la terre il commença l'ouvrage,

En faisant naître la Beauté.

La Cour des Immortels chez *Thétis* descendue,

A N N É E 1764. 51

Vit du sein de la mer , dans son cours suspendue ,

Eclorre l'objet de nos vœux.

Dans le char des Amour *Vénus* sortit de l'onde ,

Et jus qu'aux limites du monde

Cette voix retentit : Mortels , soyez heureux.

Borée alors charmé des appas d'*Orithie* ,

Abandonna les airs au souffle du *Zéphyre* ,

Et *Phœbus* enflammé par les yeux de *Clitie* ,

Lançoit les rayons du plaisir.

Dans ces temps la Beauté , fille de la Nature ,

Sur cet art dangereux qu'étaie l'imposture ,

N'établissoit point son pouvoir ;

Campagne des vertus , elle ne touchoit l'ame

Que pour la remplir d'une flamme ,

Dont l'ardeur bienfaisante inspiroit le devoir.

Dans la peinture des maux qui doivent leur naissance à la Beauté , le Poëte retrace en vers énergiques la ruine de Troie causée par l'enlèvement d'*Hélène*.

La Discorde a mugit , déjà Troie enflammée

N'est plus qu'un tourbillon qui roule dans les airs.

52 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Le sang coule , & de morts cette plaine semée
S'abyme, & les rend aux Enfers.

Quel spectacle effroyable ! Entendez-vous *Cassandre*,

Sur un monceau fumant de sa patrie en cendre ,
Frapper les Cieux de cris perçans ?

Les cheveux hérissés & couverts de poussière ,
Des temps elle ouvre la barrière ,
Et d'une voix lugubre exhale ces aecens.

O fatale Beauté ! Quel démon sur tes traces ,
Du Ténare irrité déchaîne les horreurs ?
Le glaive de *Mégère* est dans les mains des *Graces*,

L'Amour est le Dieu des Fureurs.
Quel est ce Roi meurtri renversé de son Trône ?
Barbare *Clytemnestre* ! Et quoi, le Ciel qui tonne
Ne tient pas ton bras suspendu !
Et toi, *Sémiramis* ! toi, Reine forcénée ,
Du sang de ton époux baignée ,
Tu le traînes mourant à tes pieds étendu !

Je me borne à ces citations, Monsieur ; elles suffisent pour vous faire accorder à M. *Sabatier* de la force , de la chaleur & de l'enthousiasme.

Je suis , &c.

A Paris , ce 17 Avril 1764.

LETTRE III.

Idoménée, Tragédie par M. le Mierre, représentée pour la première fois par les Comédiens François le Lundi 13 Février 1764. A Paris chez Duchesne Libraire rue S. Jacques.

CE sujet, vous le sçavez, Monsieur, n'est point étranger sur notre Théâtre ; c'est le coup d'essai de M. de Crébillon, ce grand tragique, auquel l'envie a survécu, & que nous verrons survivre à l'envie. Son *Idoménée* annonçoit ce que l'auteur seroit un jour. On y voit briller quelques étincelles de ce feu sombre qui devoit produire *Atrée*. Mais lorsqu'*Idoménée* parut, la Scène Françoisse étoit asservie à un préjugé qui devoit nécessairement égarter les auteurs Dramatiques ; une Pièce sans amour étoit regardée alors comme le seroit aujourd'hui une Pièce sans coups de théâtre, sans combinaisons de poi-

gnards, sans processions, sans évolutions militaires, &c. *M. de Crébillon* fut donc obligé de plier la vigueur de son génie à la puérilité de son siècle. Il fit soupirer son *Idoménée* au milieu des fléaux accumulés sur son peuple ; on lui fit gré de cette absurdité ; la Pièce eut quinze représentations, & fut oubliée.

Nous avons heureusement secoué les entraves misérables qui ont produit tant d'ouvrages médiocres. Mais, d'un autre côté, les loix de nos grands maîtres ont disparu avec eux. L'art Dramatique est tombé dans une espèce d'anarchie ; chacun le subordonne à sa façon de voir & de sentir. Plus d'unité, plus de vraisemblance ; on n'est qu'extravagant, & l'on se croit neuf. On a presque confondu les limites qui séparent la scène tragique & la scène lyrique. C'est à la vieille aride & féconde de *M. de Voltaire* que nous devons cette confusion d'idées, cet oubli des règles qu'il respectoit lorsqu'il nous donna *Zaïre*, *Alzire*, *Mérope*, & qu'il a violées pour faire plus à son aise *Tancrède*, *Zulime*, & cette lamentable *Olimpie* qu'on vient de jouer avec une espèce de succès.

M. le Mierre a lutté avec courage contre ce mauvais goût, cette affectation du singulier, qui marque bien plus la disette de l'ame que les ressources de l'imagination. Son Drame est dessiné avec beaucoup de sagesse & de simplicité; les caractères en sont vrais, les événemens naturels, le dénouement nécessaire. Je vais entrer dans quelques détails pour l'intelligence de la Pièce.

La Scène est à *Cydon*. Le premier Acte est rempli par les alarmes d'*Idamante* sur le sort d'*Idoménée* son père. La tempête à peine calmée, les songes qui l'agitent pendant la nuit, tout redouble ses inquiétudes. Elles sont confirmées par l'arrivée de *Sophronime*, qui vient lui annoncer qu'*Idoménée* a péri dans le naufrage. *Idamante* cependant conserve un rayon d'espérance. On distingue un mortel flottant sur un débris. Le Prince embrasse cette illusion, & vole au riva

Idoménée paroît au second Acte seul, sur le bord de la mer; il épanche son ame à l'aspect de ses Etats & au souvenir de son fils. Mais l'horreur de son vœu vient empoisonner sa joie. Il doit

56 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

immoler le premier de ses sujets qui viendra s'offrir à ses regards. Cette idée le désespère. Il apperçoit un infortuné ; il s'attendrit, il balance, il verse des larmes, il craint d'offenser *Neptune* ; enfin, il lève le poignard, & reconnoît son fils, à l'instant qu'il est prêt à le frapper. Désordre affreux d'*Idoménée* ; tendresse & surprise de son fils ; *Idoménée* s'arrache de ses bras. *Erigone*, épouse d'*Idamante*, veut joindre ses allarmes aux siennes ; ils ne peuvent expliquer les agitations d'*Idoménée*. *Sophronime* dévoile enfin le mystère. Ignorant qu'*Idamante* est l'infortuné qui doit accomplir le vœu, il lui en fait le récit ; de sorte qu'il l'instruit de tout, sans qu'*Erigone* puisse soupçonner la victime. *Idamante* ne laisse rien échapper qui puisse éclaircir son épouse, & ne développe sa sensibilité que par une tendresse vague qu'elle ne peut interpréter contre lui. Cette situation termine le second Acte.

Au 3^e, *Erigone* vient, au nom du peuple & d'une Religion qu'elle déteste au fond de l'ame, demander la victime. Elle apprend que c'est son époux ; elle

tombe mourante sur les degrés du Temple ; elle revient de son accablement , & s'abandonne à la plus vive douleur. *Idoménée* la rassure ; elle saisit cet espoir , & sort. *Idamante* a tout appris. Il ne craint point la mort ; il se jette dans les bras de son père ; il presse lui-même l'instant du sacrifice ; *Idoménée* frémit. Il veut que son fils sorte de Cydon ou plutôt il lui ordonne de demeurer ; c'est lui qui doit s'en exiler.

Les mers vont emporter ma promesse & mon crime.

Ce sophisme de l'amour paternel le console pour quelque temps. *Sophronime* annonce que le peuple murmure au nom de la victime , qu'il est prêt à se révolter. *Idamante* s'applaudit de pouvoir mourir en défendant son père. *Idoménée* rejette ses secours ; il ne veut ni du Trône ni de la vie. Il sort déterminé à fuir la Crète ; *Idamante* le suit , & se dispose à rétablir dans Cydon l'obéissance & le devoir.

Au quatrième Acte , *Idoménée* est prêt à sortir de ses Etats ; le Grand-Prêtre vient le remplir de toutes les res-

58 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

reurs de la superstition. Il lui représente son peuple expirant, son fils frappé lui-même par le fléau céleste; enfin, *Idoménée* paroît flottant entre l'amour pour son fils & le respect pour le culte des Dieux. *Erigone* vient raffermir cette ame ébranlée par la voix du Pontife. Elle joint les raisons aux sentimens, & déploie toute l'éloquence de la Nature. On a vû un volcan s'ouvrir sur le sommet de l'Ida. Le peuple s'épouvante. *Idamante* calme ses craintes, & ordonne qu'on prépare l'autel où il doit être immolé. C'est alors qu'*Erigone* n'écoute plus rien. Il n'est plus temps de gémir; elle entraîne *Idoménée*, & court se jeter entre le glaive & son époux.

Au cinquième Acte, un autel est dressé sur le rivage; *Idamante* ouvre la Scène avec *Nausicrate* son confident. *Erigone* s'échappe des mains des Gardes, & vole dans les bras de son époux. Les portes du Temple s'ouvrent; *Erigone* arrête le Grand-Prêtre sur le seuil, met la main sur l'autel, atteste les vœux sacrés qu'elle a faits, sur ce même autel, en présence des Dieux. *Idoménée* sort du Temple avec précipitation; il veut

mourir, il veut sauver son fils; *Idamante* saisit son poignard & s'en frappe; *Erigone* tombe évanouie au pied de l'autel. *Idoménée* veut se percer de l'épée de *Sophonime*. On l'arrête. *Idamante*, dans les bras de *Sophonime*, meurt en lui recommandant *Erigone* & son père. Désespoir d'*Idoménée*. Il va chercher des Dieux moins cruels, & pleurer ailleurs son serment & son fils.

Vous devez juger d'après cet exposé, Monsieur, de la marche & de la conduite de cette Pièce; j'y ai retrouvé avec plaisir cette gradation imperceptible, cet art d'économiser l'intérêt, ces ressorts faciles, enfin, je le répète, cette belle simplicité Grecque que ne dédaignoient point les *Corneilles* & les *Racines*. Les développemens des passions, les passages bien ménagés d'une situation à une autre, l'expression éloquente d'une ame déchirée, voilà les vrais poignards de la Tragédie. L'homme de génie n'a pas besoin de décorateurs, & nous défigurons la Scène à force de l'orner. Concevez-vous, Monsieur, un tableau plus intéressant, plus pathétique que celui du second Acte où

le père lève le poignard & reconnoît son fils ? Regrettez-vous dans ce tableau tous les enfantillages du goût modernes ? On doit aussi applaudir à l'adresse du récit de *Sophonime* ; il prolonge l'action sans la refroidir , & noue l'intérêt précisément à l'endroit où il doit l'être. La Scène du troisième Acte , dans laquelle *Erigone* vient , par zèle pour le Roi lui-même , le presser d'immoler la victime qu'elle ne connoît pas , me semble du plus grand effet. Quel moment que celui où cette malheureuse épouse apprend qu'*Idamante* est l'objet du vœu fatal ! Le cri de sa douleur retentit dans toutes les ames ; c'est-là que les larmes coulent , & que la critique est muette.

La sagesse du plan n'est pas , Monsieur , le seul mérite de cet ouvrage. Vous remarquerez des progrès bien sensibles dans la versification de M. le Mierre ; *Hypermetestre* , sur laquelle je n'ai point changé d'avis , n'est point , à beaucoup près , aussi bien écrite qu'*Idaménée*. Je vais vous citer plusieurs vers pour confirmer mon jugement.

Voici un morceau plein d'harmonie & de sensibilité.

ANNÉE 1764. 61

Premier Acte, Scène II.

IDAMANTE.

Dans des songes touchans , sous de douces images ,

Plus cruelles pour moi que les plus noirs présages ,

Mon père chaque nuit se présente à mes yeux
Au nombre des Héros & des Rois vertueux ,

Qui , sous un Ciel serain , dans une paix profonde ,

Jouissent du bonheur qu'ils donnèrent au monde ;

A ces objets , ami , tous mes sens sont émus.

Je m'éveille & m'écrie , ah , mon père n'est plus !

Il n'est plus sur la terre , il est dans l'Elysée ,

Il a rejoint *Hercule* , & *Minos* , & *Thésée*.

Pardonnez-moi , grands Dieux , dans mon adversité ,

Si je me plains à vous de sa félicité ;

Ce Roi , dont d'autres mains ont recueilli la cendre

Aux champs Elysiens plus tard eût pu descendre.

Mon père à mon amour ne sera point rendu ;

Sans doute il est heureux , mais son fils l'a perdu.

81 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

La description de la tempête dans le même Acte mérite d'être mise sous vos yeux.

Des Cyclades encor les roches menaçantes
Étalent les débris de nos pouppes fumantes ;
Le seul vaisseau du Roi sur les flots orageux
Sembloit comme un dépôt conservé par les
Dieux.

Déjà même des vents la fureur satisfaite ,
Nous redonnoit l'espoir d'arriver dans la
Crète ;

Nais non loin de cette Isle & près de ce ro-
cher ,

D'où le front de l'Ida se découvre au nocher ,
Les vents impétueux rallument les tempêtes ,
Le Ciel étincelant s'entr'ouvre sur nos têtes ,
Le vaisseau dans les airs s'élance avec les eaux ;
Nous touchons jusqu'aux Cieux , nous roulons
sous les flots.

A ces coups redoublés de Neptune & d'Eole ,
L'horreur , le péril croît , l'espoir fuit , la mort
vole ,

Plus de salut ; poussé sur les écueils , hélas !
Notre vaisseau s'entr'ouvre & se brise en éclats ;
Dans la nuit , dans l'effroi , tout périt , tout s'é-
gare ,

Je veux suivre le Roi , la vague nous sépare :

Acte II. IDOMÉNÉE seul.

Peuple heureux sous mon fils, un de vous sur ce
bord

De mon premier regard recevra donc la mort !

Ah , montrez-vous en foule , & m'épargnez un
crime ,

En ne me laissant pas discerner ma victime !

ERIGONE au troisième Acte.

Et, quel fils poursuivi par les Dieux en colère
Trouva jamais la mort dans les bras de son
père !...

Ah , j'attends leur clémence... ou plutôt leur jus-
tice !

Eh , peuvent-ils vouloir qu'*Idamante* périsse ?
Peuvent-ils commander qu'un barbare ser-
ment ,

L'ouvrage de la crainte & l'erreur d'un mo-
ment ,

Renverse ces devoirs éternels & suprêmes ,
Ces loix du sentiment imprimé par eux-mê-
mes ?

Seigneur , c'étoit déjà trop enfreindre ces
loix ,

Que de verser le sang du dernier des Crétois ;
Et c'est le sang d'un fils , c'est cette horrible of-
frande

64 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

Que vous pourriez penser que le Ciel vous de-
mande !

Ah , je défends en lui votre fils , mon époux ,
Et bien loin d'attirer le céleste courroux ,
Vous ferez par les Dieux trop absous d'un par-
jure

Qui sert l'humanité , l'hymen & la nature.

LE GRAND-PRÊTRE au IV^e Acte.

Voyez sur ces climats les vents souffler la
mort ;

Vos Sujets éperdus dans ces momens terri-
bles ,

Tomber autour de vous sous des coups invi-
bles ,

Trainant pour fuir ces bords leurs pas appesan-
tis ,

Et poussant jusqu'à vous leurs lamentables cris
Aux funèbres accens de tant de voix plaintives ,
Aux fantômes errans qui couvriront ces rives ,
Vous croirez voir le Styx sur ce bord effrayant ,
Vous mourrez mille fois dans ce peuple expi-
rant ;

Et voyez votre fils dans ce fléau funeste
Lui-même enveloppé par le courroux céleste ;
Ainsi vous subirez tous les malheurs unis ,
Vous perdrez vos Sujets sans sauver votre fils.

IDOMÉNÉE.

Je suis père.

LE GRAND-PRÊTRE.

Oui, Seigneur, & c'est de vos Sujets ;
Le Ciel, qui vous chargea de ces grands intérêts,

Vous prescrit avant tout l'amour de la patrie.
Veiller sur les humains que l'Etat vous confie ;
C'est le devoir des Rois, c'est la loi de leur rang.

Le Ciel n'a point borné leur famille à leur sang ;

Leur peuple est la première, & votre ame inquiète

Se doit dans ces momens toute entière à la Crète.

Iriez-vous l'accabler par des malheurs affreux
En osant disputer contre le choix des Dieux ?
Si sur votre passage un destin moins sévère
N'eut mis, au lieu d'un fils, qu'une tête étrangère,

Votre cœur aux dépens d'un sang indifférent,
Alors envers le Ciel s'acquittoit aisément ;
Cependant vous plongiez d'une main meurtrière

Dans le deuil & les pleurs une famille entière ;

66 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Le sort tombe sur vous, vous souffrez ce qu'aï-
leurs

Vous versiez d'amertume, & laissez de mal-
heurs ;

C'est ainsi qu'appaissant l'éternelle justice,
Il faut que votre vœu devienne un sacrifice ;
Gémissez, mais cédez ; le doute où je vous
vois

Expose votre fils, & ce peuple à la fois ;
Hâtez-vous de choisir, & dans votre infor-
tune,

Nouveau *Laomédon*, n'irritez point *Neptune*.

ERIGONE au V^e Acte.

Arrête, des autels implacable Ministre,
Tyran qui veux soumettre à d'homicides loix
Les jours de l'innocence & le sang de tes Rois.
Eh, quel vœu faut-il donc qu'*Idamante* accom-
plisse ?

Quel Dieu préside au meurtre & prescrit l'ins-
tice ?

Voici, voici l'autel * où les vœux les plus
saints

M'engagèrent à lui..... devant eux..... dans vos
mains :

Et votre fanatisme aveuglement préfère
A des sermens sacrés un serment sanguinaire.

* Elle met la main sur l'autel,

Ah, s'il faut aujourd'hui violer l'un des deux,
Doit-ce être, répondez, le serment vertueux !
Et dans les préjugés dont l'erreur vous domine,

Un vœu n'est-il sacré que lorsqu'il assassine ?
J'embrasse cet autel, & pour en approcher,
Cruels, toute sanglante il faut m'en arracher.

Vous conviendrez, Monsieur, que ces vers réunissent la chaleur à l'élégance. Permettez-moi maintenant quelques réflexions sur le sort de cet ouvrage. Il est bien conduit, bien écrit ; il a été assez bien joué. D'où peut venir son peu de succès au Théâtre ? On a trouvé que l'intérêt étoit trop fort au second Acte, & laissoit trop peu de matière aux trois derniers. Le Grand-Prêtre a paru ne pas assez tenir à la Pièce ; le dénouement, malheureusement nécessaire, n'a point satisfait les idées & les espérances du Spectateur. Plus vicieux il auroit peut-être réussi davantage. J'ai-toujours vû sur la Scène les beautés simples éclipsées par les défauts brillans : telles ont été les réflexions des connoisseurs. Les gens du monde ont at-

taqué le fond du sujet, & l'ont proscrit de la Scène Française. Je crois qu'ils ont eu raison. Nous sommes dans un siècle trop éclairé, & trop universellement philosophique, pour admettre la barbarie de l'antique superstition. *Idoménée* est odieux à l'instant même qu'il entre sur la Scène. Son vœu tient à la foiblesse bien plus qu'à l'humanité, & l'on ne s'attendrit qu'à regret sur tous les maux qu'il a mérités par cette coupable indiscretion. D'ailleurs, les sujets Grecs sont trop épuisés; les noms de *Troie*, d'*Hélène*, d'*Agamemnon*, de *Thésée*, de *Laomédon*, &c, ont été si souvent répétés sur notre Théâtre, qu'on ne les entend plus sans une sorte de satiété. Joignez à cela l'inconstance & l'incertitude du goût du Public, qui tantôt applaudit à des pantomimes ridicules, tantôt s'extasie à la platte simplicité d'un Drame écrit à force de mémoire, enfin, qui a perdu la voie de la Tragédie, & se fait à son gré des idoles ou des victimes. Quoiqu'il en soit, le cabinet vengera *M. le Mierre* du caprice de la multitude. J'ose dire qu'*Idoménée* reparoîtra un jour aux yeux du Public avec l'estime qu'il mérite. L'auteur peut

avancer hardiment dans la carrière ; il dessine , il colorie ; qu'il choisisse un sujet plus heureux , & j'ose lui promettre , sinon un succès de délire , du moins les suffrages du goût & de la raison.

Discours pour la clôture du Théâtre François , prononcé par M. Augers , l'un des Comédiens du Roi , le Samedi 7 Avril 1764.

Il est d'usage , Monsieur , lorsque les Comédiens ferment leur Théâtre , que l'Acteur le dernier reçu harangue le Public au nom de ses camarades , & le remercie de l'indulgence qu'il a eue pour eux pendant le cours de l'année. Il est assez ordinaire qu'un homme de Lettres se charge de composer le Discours. Je ne sçais quel est celui à qui M. Augers a prêté son organe ; mais je lui conseille de garder l'anonyme le plus rigoureux , & de chérir son obscurité. On ne s'est pas contenté de faire réciter au Théâtre cette pièce d'éloquence ; elle est imprimée , & se vend six sols chez Duchesne rue S. Jacques. En voici le début :

M E S S I E U R S ,

« Je vous dois tout , jusqu'au bonheur de pouvoir aujourd'hui vous témoigner *publiquement* ma reconnoissance , & celle de mes camarades. » Comment remercier le *Public* assemblé , si ce n'est *publiquement* ?

Viennent ensuite quelques phrases usées pour établir la supériorité de notre Théâtre sur celui d'Athènes : supériorité que nous devons au Parterre, suivant l'Orateur ! » Oui, Messieurs, la gloire de la Scène Française fut votre ouvrage » *dans tous les temps*. Vos prédécesseurs avoient » à juger des *Corneilles*, des *Molières*, des *Racines* ; ils les mirent à leur place, & leur jugement devint celui des Nations & de la Postérité. S'il n'est pas en votre pouvoir de faire naître un autre *Corneille*, vous empêchez, du moins les *Pradons* de le remplacer. » Remarquez, Monsieur, que c'est le Parterre à qui on parle, & de qui on parle. Ce n'est point le génie de *Corneille* qui a mis ce grand homme à sa place, c'est le Parterre. Le Parterre est l'arbitre de la Renommée, la règle des Nations, & le fanal de la Postérité. S'il ne peut enfanter un autre *Corneille*, il empêche les *Pradons* de naître : & depuis quand, Monsieur, le Parterre & les *Pradons* ont-ils si mal ensemble ? *Dans tous les temps* il les a protégés, applaudis, déifiés. C'est ce même Parterre qui dédaigna la *Phèdre* de *Racine*, pour élever aux nues celle de *Pradon* ; c'est ce même Parterre qui ne put supporter *Britannicus* qu'une huit fois, & qui redemanda *Timocrate* avec fureur à la soixante dix-huitième représentation ; c'est ce même Parterre qui désertoit *Athalie*, & qui tua quatre portiers de la Comédie pour entrer à l'*Amour Tyrannique* de *Séducti*. Et de nos jours a-t-il paru plus raisonnable, plus juste, plus éclairé ? De combien de succès honteux n'a-t-il pas chargé la Nation ?

L'Orateur dit un mot des ouvrages qui ont

paru dans l'année. » La Tragédie de *Manco* *
 » vous offroit un contraste intéressant des mœurs
 » Américaines & des mœurs Européennes. Le
 » tableau n'étoit pas neuf ; il est tracé de la
 » main d'un grand maître. Cependant vous avez
 » applaudi aux efforts du Peintre qui a osé le
 » rajeunir. » Tout cela est faux. *Manco* est un
 Législateur honnête homme qui a civilisé sa na-
 tion depuis quinze ans. *Huascar* est un sauvage
 dans toute la rigueur du terme, habitant des
 bois, jaloux à l'excès de sa liberté. Quel est ce-
 lui de ces deux personnages qu'on peut appeler
Européen ? Mais, dit on, l'idée de cette
 Tragédie est la même que celle d'*Alzire*, & M.
Blanc de Guillet n'a fait que rajeunir le tableau
 d'un grand Maître. Je ne sçais ; mais je n'ai vu
 dans la Tragédie moderne d'autre intérêt que
 celui de la Royauté d'une part défendu avec for-
 ce par *Manco*, & celui de la liberté naturelle
 défendu avec férocité par *Huascar* ; je ne trou-
 ve rien de tout cela dans *Alzire*. M. *Blanc de*
Guillet a travaillé d'après l'homme civil &
 l'homme sauvage de l'éloquent *Rousseau* de
 Genève ; c'est sa prose qu'il a mise en vers & en
 action. Au reste, son sujet tient à l'Histoire.
 Tout le monde sçait que *Manco-Capac* fut le Lé-
 gislateur des Péruviens.

Socrate, *Blanche* & *Guiscard*, *Idoménée* re-
 çoivent leur tribut de louanges. Nous arrivons,
 Monsieur, au beau moment. C'est ici que l'Ora-
 teur s'échauffe. Vous ne devineriez pas ce qui

* Représentée pour la première fois le 11 Juin
 de l'année dernière.

72 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

produit son enthousiasme ; c'est *Warwick*. » En-
 » fin, *Warwick* a paru, *Warwick* plus particu-
 » lièrement adopté par vous, *Warwick* dont l'au-
 » teur est à peine sorti de l'enfance * ; *Warwick*
 » enfin, *Warwick*. » Il me semble entendre *Boi-*
leau nous dire, *enfin Malherbe vint*. Le Théâtre
 étoit plongé dans la barbarie, l'art de *Melpomène*
 avili, la trace du beau absolument perdue ; la
 Nation étonnée de sa disette, n'osoit même for-
 mer des espérances ; *Crébillon* étoit sous la tom-
 be, *Voltaire* s'éteignoit ; *enfin, Warwick a paru*.
 Que de sens renfermé dans ces trois mots, & que
 l'auteur de *Warwick* doit s'applaudir d'être loué
 avec autant de délicatesse ! On le compare mo-
 destement à *M. de Voltaire*, dans le temps qu'il
 donna *Œdipe* : c'est un des coups de maître de
 l'Orateur.

A la fin de ce Discours on rappelle ingénieu-
 sement la suppression des banquettes, à propos
 du beau bucher de *Statira* & d'*Olimpie* qui se
 précipite au milieu des flammes pour se dérober
 à son époux. La jolie expression que se dérober,
 placée où elle est ! Il est certain que c'est une fa-
 çon bien sûre de se dérober à son époux que de se
 brûler.

* Il a vingt-six ans.

Je suis, &c.

A Paris, ce 20 Avril 1764.

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Ouvres de Fléchier.

M. *Ménard*, Conseiller au Présidial de Nîmes, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres, vient de nous donner une édition de *M. Fléchier in-4°*. Je vous ai tracé le plan de cette collection lorsque le *Prospectus* parut. On vient de publier le premier volume qui ne renferme que la vie du Cardinal *Commendon*, traduite de l'ouvrage Latin d'*Antoine Marie Gratiani*, l'un des meilleurs écrivains que l'Italie ait produits dans le 16^e siècle. Comme cet ouvrage, dont la Latinité est très-pure, n'est pas fort commun, *M.*

AN. 1764. Tome III. D

74 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Ménard a cru faire plaisir aux Sçavans & aux gens de Lettres , en général , de se joindre à l'élégante traduction de *M. Fléchier*. La vie de *M. Fléchier* précède celle du Cardinal.

Esprit Fléchier naquit à Pernes , petite Ville du Comté Venaissin. Il sortoit d'une famille honnête. Il fit ses premières études à Pernes , & les continua dans le Collège des Prêtres de la Doctrine Chrétienne de Tarascon en Provence. Dès sa quinzième année , il avoit terminé ses études d'Humanité & de Philosophie. Occupé de se choisir un état , il se détermina pour celui de la Congrégation de la *Doctrine Chrétienne* , dans laquelle il avoit un oncle maternel. *Fléchier* s'y distingua par ses talens. Tout ce qui étoit du ressort de la Littérature entroit dans ses veilles & ses occupations ; il composa quantité de pièces en prose & en vers. Il reçut les Ordres sacrés. L'Archevêque de Narbonne , *Claude de Rebé* , étant mort le 17 Mars 1659 , le Père *Fléchier* fut chargé de faire son Oraison Funèbre , & il s'en acquitta avec le plus grand succès. » Ce » fut proprement ici le premier germe » du talent particulier qu'on lui vit en-

» suite développer avec tant de subli-
 » mité dans l'art de célébrer le mérite
 » & la vertu des illustres morts de son
 » siècle. Ce fut-là le premier essai de
 » ce maître *incomparable* qui entreprit
 » le premier de rectifier le mauvais
 » goût qu'on avoit jusques là vû domi-
 » ner dans ce genre d'éloquence, qui
 » abandonna les idées hors de la nature
 » & de la vérité sur lesquelles se guin-
 » doient les Orateurs de son temps, qui
 » ne travailla que sur les siennes propres,
 » & qui, en se faisant une route nou-
 » velle, fraya le chemin de la véritable
 » perfection aux Orateurs qui vinrent
 » après lui. »

Il vint à Paris pour se rendre auprès
 de son oncle le Père *Audifret* qui se
 mouroit; il le trouva mort. Ce Reli-
 gieux fut regretté, & il méritoit de l'être;
 il avoit des talens pour la Chaire.
 Ses Sermons étoient très-estimés. Il
 avoit été le maître de son neveu. Celui-
 ci, âgé de vingt huit ans, quitta la *Con-
 grégation Chrétienne* après y avoir de-
 meuré l'espace de douze années & quel-
 ques mois. Il regarda toute sa vie ce
 Corps comme son berceau & comme l'é-
 cole où il avoit pris les premières se-

mences de vertu. *Conrart*, Secrétaire de l'Académie Française, le fit connoître & le présenta au Duc de *Montausier*. Ce Seigneur lui accorda toute son amitié. *Fléchier* fréquentoit les plus illustres Sociétés, celles de Madame de *Sévigné* & du fameux Hôtel de Rambouillet. C'est là qu'il fit connoissance avec le célèbre *Bossuet* & le sçavant *Huet* Evêque d'Avranches. Trois Poèmes Latins qu'il donna successivement firent éclater le merveilleux talent qu'il avoit, selon M. *Ménard*, pour la Poésie Latine.

Ces occupations de pure Littérature ne lui firent point négliger celles du Ministère Ecclésiastique. Il assista aux Conférences que tenoit à Saint-Magloire le Père *Senault*. Il fut chargé de l'éducation du fils de M. de *Caumartin*. Ce Magistrat ayant été du nombre des Juges nommés par le Roi pour la tenue des *Grands Jours* à Clermont en Auvergne, *Fléchier* lui rendit de très-grands services. Il recueillit tout ce qui se passa de remarquable à cette Commission; il en fit une relation Française, où il mêla les digressions qui lui parurent les plus propres à égayer la matière. Cette relation est restée manuscrite. Il fit aussi

sur le même sujet un Poëme Latin qui se trouve dans le Recueil imprimé de ses œuvres posthumes. Vers ce même temps il composa un autre Poëme Latin; c'étoit la description du célèbre Caroussel que le Roi *Louis XIV* avoit donné en 1662 : fête superbe & magnifique où ce Prince avoit voulu représenter, au milieu de la paix, toutes les images de la guerre. Cet ouvrage attira les plus grands éloges à *Fléchier*. *Charles Perrault*, de l'Académie Française, en fit aussi une relation en notre langue, & l'ingénieux Abbé la traduisit en Latin : traduction dont aucun de ses Historiens n'a parlé. A l'égard de son Poëme, il contient près de onze cens vers Alexandrins; tout y est décrit avec beaucoup d'élégance. Cette production ne fut pas laissée sans récompense. L'auteur fut gratifié d'une pension de mille livres. Alors on alloit au-devant du vrai mérite; on lui épargnoit la peine de solliciter.

L'Abbé *Fléchier* déploya dans les Chaires le talent qui a consacré sa réputation pour les Oraisons Funèbres. Les portes de l'Académie Française ne tardèrent pas à lui être ouvertes. Il donna

28 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

de nouvelles preuves de génie dans ses Panégyriques. M. Ménard le justifie très-bien de cette fausse imputation que la malignité de l'envie lui avoit suscitée. On l'accusa d'avoir pris dans l'Oraison Funèbre de *Victor Amédée Duc de Savoye*, prononcée en 1630 par *Jean de Lingendes* alors Evêque de Sarlat, & depuis de Macon, le texte, la division & des morceaux considérables pour en orner celle de M. de Turenne. L'éditeur fait de l'une & l'autre pièce une courte analyse que je vous invite à lire dans l'original.

Fléchier publia en 1679 son Histoire de *Théodose*. En 1682 il eut l'honneur de prêcher l'Avent en présence du Roi.

» Ses Sermons de morale ne renfer-

» moient pas moins que ses Panégyri-

» ques & ses Oraisons Funèbres, la

» plus grande force & la plus haute élo-

» quence, mais une éloquence sage &

» réglée. Jamais il ne fit entrer dans les

» uns & dans les autres que des manières

» de parler propres & consacrées à

» ses sujets, & s'interdit toujours l'u-

» sage de celles qui sont affectées, &

» qui ne doivent leur origine qu'au mau-

» vais goût & au caprice. Remarquons

» encore que sa prononciation , sa voix,
 » son geste , tout étoit assorti à la gran-
 » deur de son ministère & à la beauté de
 » sa composition , & que , sans le se-
 » cours & les prestiges d'une déclama-
 » tion étudiée , il emporta les suffrages
 » publics. Il récitoit ses discours d'une
 » manière aisée & majestueuse , avec
 » lenteur , si l'on veut , mais avec poids
 » & dignité ; de sorte que , malgré une
 » certaine froideur , qui est inséparable
 » des déclamations posées , on ne lais-
 » soit pas de sentir tout le feu qui re-
 » gnoit dans ses expressions , & toute la
 » délicatesse de ses pensées ; il avoit
 » une mémoire heureuse , ferme , as-
 » sûrée. Jamais on ne le vit hésiter ni
 » chanceler le moins du monde dans
 » le cours de ses différentes prédica-
 » tions. Observons de plus que la fin
 » de ses pensées étoit si heureuse & la
 » chute si agréable à l'oreille & à l'es-
 » prit , qu'elles lui valoient souvent de
 » longues acclamations qui l'obligeoient
 » de s'arrêter & de s'interrompre lui-
 » même pour donner cours aux applau-
 » dissemens de son auditoire. »

Il fut nommé en 1685 à l'Evêché de La-
 yaur, & en 1687 à l'Evêché de Nîmes. Ce

Diocèse étoit beaucoup plus étendu & plus rempli de Protestans que celui de Lavour. Ce furent les motifs qui déterminèrent le Roi à y placer M. *Fléchier*, parce que cet Evêché demandoit un supériorité de connoissances & d'esprit qui étoit moins nécessaire à celui de Lavour. Il ne fut pas plutôt arrivé à Nîmes qu'il se fit un devoir de témoigner toute sa tendresse & sa religion aux Protestans qui l'ont eux-mêmes aimé & respecté autant que les Catholiques.

Il termina le cours de ses Oraisons Funèbres par celles de Madame la Dauphine, *Marie-Anne Christine-Victoire de Bavière*, morte le 20 Avril 1690, & du Duc de *Montausier*. L'Académie de Nîmes est redevable à M. *Fléchier* de son association à l'Académie Française. Il fit paroître vers ce temps son Histoire du Cardinal de *Ximènes*, ouvrage qu'il avoit composé avant que d'être Evêque. Il conçut le dessein d'écrire cette vie en lisant certains Mémoires qui lui avoient été remis au sortir d'un de ses Sermons par un Cordelier. M. *Marfottier*, Chanoine de l'Eglise d'Uzès, a traité aussi le même sujet. Le Prélat a considéré le Ministre du côté de ses

vertus, de ses mœurs, de sa piété, & le Chanoine nous a présenté l'homme public & politique.

» M. *Fléchier* s'occupoit principalement de l'instruction de ceux qui étoient consacrés au Saint-Ministère, persuadé que le Sacerdoce doit être uni, non-seulement avec la pureté des mœurs, mais aussi avec l'étendue des lumières. Il tint tous les ans un Synode dans son Eglise Cathédrale, où assistoient sur ses invitations empressées les Curés & tous les Délégués des Chapitres du Diocèse. Il établit encore des Conférences Ecclésiastiques qui se tenoient une fois le mois dans le Séminaire de Nîmes; les Curés & les Vicaires y assistoient, & le Prélat y présidoit. L'ouverture de la Conférence se faisoit par une Homélie. On y discutoit ensuite des points de morale & des cas de conscience, & l'on y faisoit l'explication de l'Evangile. C'étoit tour-à-tour par chacun des assistans que ces importantes matières étoient discutées. M. *Fléchier* faisoit à la fin une courte recapitulation de tout ce qui s'étoit dit, & donnoit son approbation à ce qui

82 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

» lui avoit paru la mériter , comme il
» relevoit aussi les fautes & les négligen-
» ces qui pouvoient être échappées à
» ceux qui avoient traité quelque ma-
» tière. Il établit de pareilles Confé-
» rences à la campagne. Les fruits de
» ces enseignemens , donnés par un si
» grand maître , se firent bientôt sentir
» à tout le Diocèse. Jamais les Prêtres ,
» chargés du soin des ames , n'y avoient
» été si éclairés , ni les Diocésains si édi-
» fiés & si instruits. »

M. *Fléchier* se déclara toujours pour les
voies de la douceur & del'humanité à l'é-
gard des Protestans. Il s'attacha aussi d'u-
ne manière particulière à maintenir les
Chanoines de sa Cathédrale dans l'a-
mour & l'observance de leurs devoirs. Il
leur faisoit à ce sujet des discours excel-
lens toutes les fois qu'il tenoit l'assem-
blée de leur Chapitre général.

Depuis quelque temps se répandoit
en France cette sorte d'hérésie qui porte
le nom de *Quiétisme* , & qui fait con-
sister toute la perfection Chrétienne
dans le repos ou la quiétude d'esprit ,
sans aucune pratique des œuvres exté-
rieures. Monsieur *Fléchier* , voulant faire
sentir tout le ridicule de cette fausse

spiritualité, emprunta, pour y réussir, les charmes de la Poësie. Il fit sur cette matière quatre Dialogues en vers François. Les personnages qu'il y introduisit pour interlocuteurs, furent deux Dames, dont l'une appelée *Clarice* étoit obstinée Quiétiste, & l'autre nommée *Flavie* nouvellement convertie. Le Prélat ne se contenta pas d'avoir composé des vers contre cette secte, il fit à ce sujet un Mandement qui lui fit honneur.

: Les Ducs de Bourgogne & de Berry étant venus à Nîmes au mois de Mars 1701, à leur retour de Saint-Jean-de-Luz, où ils avoient accompagné le Duc d'Anjou leur frère qui alloit prendre possession de la Couronne d'Espagne, & ces Princes ayant été voir les Antiquités de la Ville, ce fut M. *Fléchier* qui leur en fit une explication abrégée; mais lumineuse, qui fut applaudie par les Princes. Ce Prélat mit ensuite son explication par écrit, la retoucha, lui donna plus d'étendue, & en fit un ouvrage particulier qu'il a laissé en manuscrit.

Les troubles affreux des Cévennes ayant forcé un grand nombre de Curés

84. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

de se réfugier à Nîmes, ils trouvèrent un bienfaiteur dans le digne Prélat qui, sans trop approuver leur conduite, les reçut avec cordialité; il prétendoit qu'ils devoient mourir plutôt victimes de la persécution que d'abandonner leur troupeau.

La Religion de M. *Fléchier* rejettoit tout ce qui pouvoit entretenir la superstition. En 1706 un Berger ayant imaginé de faire ériger une Croix sur un coteau de Saint-Gervasi, village situé à deux lieues de la Ville, cette Croix passa bientôt pour miraculeuse; le peuple y accourut. M. *Fléchier* fit dans cette occasion délicatement éclater sa prudence & sa sagesse. Il jugea qu'il étoit nécessaire d'examiner les mouvemens de cette dévotion, de la régler, & de retrancher tout ce qui pourroit s'y glisser d'abusif & d'irrégulier. Dans ces vues, il adressa sur ce sujet aux Fidèles de son Diocèse, le 21 Juillet de la même année 1706, une excellente Lettre Pastorale qui contient les instructions les plus solides, & fait connoître l'étendue de ses lumières. Son objet étoit de fixer & de retenir dans des bornes raisonnables la dévotion du peuple & la croyance sur toutes

les miracles qu'on publioit de cette nouvelle Croix. Il fit voir aussi sa fermeté contre un établissement, qui, quoique l'onable & très-autorisé, ne lui parut pas convenable dans un pays rempli de gens dont la foi toujours dissimulée leur faisoit sans cesse tourner en dérision les cérémonies & le culte des Catholiques ; je veux parler d'une Confrérie de *Pénitens Blancs* que quelques habitans de Nîmes vouloient introduire dans leur Ville.

Dans l'année du grand hyver (1709) le Prélat fit des aumônes considérables, & répandit des sommes d'argent qui ramenèrent la tranquillité, & , si l'on peut le dire , la vie dans Nîmes. On peut dire de cet homme respectable qu'il marchoit de vertus en vertus. » Il eut quelques pressentimens de sa mort ; voici à quelle occasion. Etant à Montpellier aux Etats dans le mois de Janvier 1710, on lui manda de Nîmes la nouvelle de la mort d'un Abbé de ses amis. Comme il estoit & qu'il aimoit beaucoup ce sage Ecclésiastique, il le regretta sensiblement, & sa mort fit sur lui une impression singulière. Peu de jours après

» qu'il en eut reçu la nouvelle , cet Ab-
 » bé lui apparut en songe ; il lui sembla
 » que cet Ecclésiastique étoit au bord
 » d'une rivière qu'il venoit de traver-
 » ser , & qu'il l'appelloit & l'invitoit à
 » passer comme lui ; que sur son invi-
 » tation il l'avoit traversée , & qu'é-
 » tant à l'autre rive , ils s'étoient embras-
 » sés. » Quelque force d'esprit que le
 Prélat pût avoir , il ne laissa pas d'être
 frappé de ce songe , & de faire part à
 quelques-uns de ses amis de l'impres-
 sion qu'il avoit faite sur lui. » Rempli
 » de cette idée , il appella un Sculpteur
 » de Montpellier , nommé *Joly* , qu'il
 » avoit déjà employé pour la construc-
 » tion de sa Chapelle , & le chargea de
 » lui faire le dessin d'un tombeau qui
 » fut simple & de bon goût. L'Artiste y
 » travailla , fit deux modèles , & se
 » rendit ensuite chez le Prélat pour les
 » lui présenter. Mais les neveux de
 » *Fléchier* , qui étoient alors auprès de
 » lui & auxquels le Sculpteur parla d'a-
 » bord , frappés de ces tristes objets qui
 » leur présentoient l'idée de la perte d'un
 » oncle tendrement chéri , le prièrent
 » de se retirer. L'Evêque , inquiet de son
 » retardement , l'envoya chercher pour

lui en faire des reproches. Alors l'Ar-
 » tiste ne put s'empêcher de lui dire que
 » ses neveux l'avoient empêché de le
 » voir. *Ce sont de bons enfans*, répon-
 » dit le Prélat; *allez toujours votre che-*
 » *min*. Après quoi il examina les deux
 » Dessins, choisit celui qui lui parut le
 » plus simple; &, en le lui rendant, il
 » lui dit: *Mettez la main à l'œuvre, le*
 » *temps presse.* »

En effet, le dernier jour des Etats il
 assista à la Messe qui en fit la clôture. Le
 temps étoit extrêmement rude ce jour-
 là. M. Fléchier prit un froid au cerveau
 qui fut suivi d'une fièvre & d'un abat-
 tement qu'on prit pour une attaque d'a-
 poplexie. Il ne laissa pas de se mettre en
 chemin, & se rendit à Nîmes le soir du
 même jour; enfin, il ne tarda pas à re-
 tomber au moment qu'il paroïssoit être en
 convalescence, & cette rechute le con-
 duisit au tombeau. Il mourut le 16 Fé-
 vrier 1710 sur les huit heures du soir,
 âgé de soixante-dix-huit ans.

Il étoit d'un bon tempérament; il
 avoit toujours joui d'une santé parfaite,
 sans faire usage de Médecins ni de re-
 mède; sa vieillesse même fut exempte
 des incommodités si fréquentes à cet

88 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

âge. Il étoit d'une taille médiocre ; il
 avoit le visage ovale , les yeux noirs
 & pleins de feu ; la bouche , le nez &
 les sourcils bien faits ; le front ouvert
 & élevé ; ses cheveux étoient noirs ;
 il ne les quitta jamais , ayant toujours
 préféré , autant par goût que par mo-
 destie , la coëffure donnée par la nature
 à celle des faux cheveux ; sa physio-
 nomie étoit spirituelle ; il y regnoit
 un air de bonté , de candeur & de pro-
 bité qui annonçoit toute l'excellence
 de son cœur. Il fut universellement
 regretté. Il étoit comparissant , plein
 d'humanité , ennemi de ces dures cor-
 rections , plus encore de ces rigueurs
 qui jettent dans le désespoir celui qui
 a commis une faute plutôt qu'elles n'ex-
 citent son repentir. M. Fléchier en donna
 plus d'une fois des preuves convaincantes.
 Je me borne , dit l'auteur de sa vie , à ce
 trait qui me paroît frappant. Il y avoit
 dans un Couvent de Filles à Nîmes une
 jeune Religieuse , qui , sans expé-
 rience , entraînée par la séduction ,
 avoit malheureusement oublié ce
 qu'elle devoit à l'honneur de son état
 & à elle-même , pour se livrer à la
 foiblesse & aux mouvemens de son

» cœur ; sa mauvaife conduite avoit
 » éclaté. Elle fut aufliôt punie de fa
 » faute par fes Supérieures qui la ren-
 » fermèrent dans un cachot au fond du
 » Couvent. Là elles la laiffèrent gémir
 » toute vivante , ne lui donnant que la
 » plus légère nourriture pour l'empê-
 » cher de mourir de faim & la confu-
 » mer peu à peu , en cela plus févères
 » & plus inhumaines que ne l'étoient
 » les Romains envers les Veftales dont
 » ils puniffoient le dérèglement par une
 » mort prompte. La Religieufe de Nî-
 » mes vivoit ainfi dans cette cruelle
 » captivité depuis plus de dix ans , lorf-
 » que quelqu'un du dedans ou du de-
 » hors du Monaftère , touché de fon
 » état , fut en informer M. *Fléchier* à
 » qui l'on avoit eu grand foin de le ca-
 » cher. Le Prélat fut outré de la dureté
 » de ces procédés. Il fe fit inftruire de
 » l'endroit de la Maifon où étoit placé
 » le cachot de cette fille infortunée , &
 » fe rendit fans différer au Monaftère.
 » D'abord il demanda à voir la Mai-
 » fon comme pour la connoître. La
 » Supérieure & les principales d'entre
 » les Religieufes qui l'accomgnoient la
 » lui montrèrent. Il en parcourt toutes les

92 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

mêmes une des plus anciennes & des meilleures familles de Bergame en Italie. Leur véritable nom étoit *Dogalde* ; ils se disoient sortis originairement d'Allemagne. Dans la suite des temps ayant augmenté leur fortune , ils prirent le nom d'un Bourg des environs de Bergame , appelé *Commendon* , dont ils étoient devenus Seigneurs. Cette Maison fut entièrement ruinée par *Jean Gaspar* Duc de Milan qui réduisit la Ville de Bergame sous son obéissance. Les *Commendons* , dépouillés de leurs biens & chassés de leur pays , se dispersèrent en divers endroits de l'Italie. Le bishayeur du Cardinal se retira à Venise , où on lui assigna des pensions pour lui & pour toute sa postérité , parce que cette famille avoit toujours pris le parti de la République contre le Duc de Milan. *Jean-François Commendon* naquit à Venise le 17 Mars 1524. Il devint célèbre par son esprit , par ses vertus & par ses négociations. Son mérite le fit parvenir au Cardinalat. Il fut chargé des affaires les plus importantes sous quatre Pontificats différens. *Antoine - Marie Gratiani* , Evêque d'Amelia , qui a écrit sa vie en Latin , l'accompagna dans tous

ses voyages. M. *Fléchier* fit paroître la traduction de cette vie Latine en 1677. Nous lui devons encore la publication d'un autre ouvrage de *Gratiani* écrit en Latin, dont le titre est *De Casibus Virorum Illustrium, des malheurs arrivés aux Hommes Illustres*. M. *Fléchier* fit imprimer le manuscrit; il le traduisit aussi en François; mais sa traduction n'a jamais paru; on ne l'a pas même trouvée dans ses papiers. Cette production de *Gratiani* a depuis été traduite en François par l'Abbé *le Pelletier*.

Cette édition, Monsieur, s'annonce assez bien; mais je crains que l'on ne tombe dans la faute de ces éditeurs zélés qui croiroient trahir la mémoire d'un auteur célèbre, en ne donnant pas le jour à tout ce qui est sorti de sa plume. M. *Fléchier*, quelque brillante que soit sa réputation, est dans le cas des grands écrivains à qui il échappe des morceaux qu'ils dédaignent eux-mêmes. Les Oraisons Funèbres de cet illustre Prélat, si connues, si admirées, ne suffiroient-elles pas pour éterniser sa gloire? Tout ce qu'on se propose de nous donner sera certainement au-dessous de ces excellens ouvrages. Les ver-

94 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

vers François de M. *Fléchier*, & même ses vers Latins, ne pourront ajouter à sa réputation que le foible mérite de s'être exercé dans plusieurs genres, & dans celui-ci il sera de beaucoup inférieur aux *Racines*, aux *Boileaux*, aux *Santeuls*, aux *Rapins*, aux *Commires*. Au reste, il est des Lecteurs qui veulent avoir tout ce qu'un homme a fait. Cette édition les satisfera par rapport à M. *Fléchier*. Elle se trouve à Paris chez *Ballard* Imprimeur du Roi & Libraire, rue des Noyers.

Cours Public d'Architecture.

M. *Blondel* Architecte du Roi, Membre & Professeur de l'Académie Royale d'Architecture, vient de terminer son troisième Cours d'Architecture Élémentaire, & ouvrira le Lundi 7 Mai prochain, à onze heures précises du matin, le quatrième qui sera terminé le 7 Septembre prochain. Ce Cours offert aux Amateurs & aux Artistes sera, comme les précédens, divisé en huit parties; la première, où l'on traitera de la source de l'Art puisée dans l'Histoire Sacrée, Profane, Ancienne & Moderne; la se-

conde, où l'on exposera les préceptes de l'Art d'après les plus célèbres exemples de la Grèce & de l'Italie; la troisième, où l'on indiquera les ressources de l'Art, prises dans les modèles des plus habiles Architectes François; la quatrième, où l'on fera sentir le goût de l'Art recueilli d'après les meilleures productions des Artistes qui ont rapport à l'Architecture; la cinquième, où l'on parlera des licences amenées dans l'art de bâtir par la nécessité de concilier dans un même édifice la solidité, la commodité & l'ordonnance; la sixième, où il sera question du raisonnement de l'Art confirmé par les diverses opinions des Anciens & des Modernes; la septième, où l'on marquera la perfection de l'Art imitée d'après ce que les plus grands Architectes des siècles précédens nous ont offert de plus admirable en ce genre; la huitième enfin, où l'on développera l'expérience de l'Art appuyée de l'autorité des édifices les plus renommés pour la solidité, le choix de la matière & la beauté de l'appareil.

L'on traitera aussi en particulier dans ce Cours de la distribution des Bâtimens & de celle des Jardins de propreté;

26 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

enfin, des différentes matières propres à la Maçonnerie, la Charpenterie, la Menuiserie, la Serrurerie, &c. Ces Leçons se donneront gratuitement tous les Lundi, Mercredi & Vendredi de chaque semaine, à onze heures précises du matin, dans la Salle d'Architecture au Louvre.

Les mêmes jours le Professeur continuera son Cours d'Architecture de théorie, destiné aux jeunes Architectes qui desireroient acquérir les connoissances profondes de l'Art, & se mettre à portée, une fois élèves de l'Académie, de concourir au grand prix d'Architecture, qui, lorsqu'ils sont couronnés, leur procure l'avantage d'être envoyés en Italie & d'y faire un séjour de trois ans, grace aux bienfaits du Prince.

On communique aussi à ces mêmes Elèves tous les Mercredi & Vendredi après-midi, depuis quatre heures jusqu'à six, les Livres d'Architecture qui leur sont nécessaires pour puiser dans les originaux les préceptes fondamentaux de l'Art, & dans les Recueils la partie du goût, sans laquelle les productions, d'ailleurs les plus régulières, sont toujours imparfaites.

Billet

ANNEE 1764. 97

Billet à M. Fréron.

Je ne doute pas, Monsieur, que vous ne rendiez compte de la nouvelle Edition de *Corneille* que M. de Voltaire vient de publier, uniquement, à ce qu'il nous assure, au profit de l'arrière-petite-nièce de ce grand homme. Mais l'examen de cette Edition est un ouvrage qui demande du temps. Je viens d'y jeter les yeux, & je n'ai pu m'empêcher d'écrire ce que j'en pense à M. de Voltaire lui-même. Il doit actuellement avoir reçu ma Lettre; je vous en adresse une copie, que vous insérerez dans vos Feuilles, si vous le jugez à propos.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Lettre à M. de Voltaire sur son Edition de Corneille.

J'ai parcouru, Monsieur, votre Edition de *Corneille* en 12 gros volumes in-8°. Je vous dirai sans détour & sans ménagement l'impression qu'elle m'a

AN. 1764. Tome III. E

faire, & qu'elle fera, je crois, sur tous ceux qui la liront, pour peu qu'ils ayent de sens, de lumières & de goût.

1^o Vous êtes bien le maître d'employer pour vos propres ouvrages une orthographe bizarre, *savais*, *disais*, *connaître*, &c ; mais comment avez-vous osé faire imprimer ainsi les œuvres de *Corneille*? N'est-il pas étrange que ce grand homme qui pense autrement que vous, orthographie comme vous? Peut-être avez-vous prétendu par-là faire passer cette belle invention, qui n'en est pas une, & que vous avez renouvellée de trois ou quatre auteurs qui avoient eu les mêmes idées que vous & avant vous. Car le génie créateur vous manque, même pour les innovations vicieuses.

2^o C'étoit bien la peine de faire sonner si haut l'entreprise de cette édition. Vous vouliez, disiez-vous, venger *Corneille*, que vous trouviez, dans toutes les précédentes, imprimé en mauvais caractères & en mauvais papier. Ce projet, quoiqu'il ne fût pas encore de vous, étoit louable. Mais, d'après la manière dont vous l'avez exécuté, je

ne puis vous dissimuler qu'on desireroit que vous ne vous en fussiez pas chargé. Quoi, Monsieur, vous réimprimez ce grand homme pour rabaisser sa gloire, pour relever ses défauts, pour faire de ses écrits une critique injuste, ou plutôt une satire amère. Ce procédé est inhumain. Par quelle fureur attaquez-vous toujours ceux que vous ne pouvez égaler ! Parce que vous n'avez jamais sçu faire une Ode, falloit-il vous acharner contre *Rousseau* qui en a tant fait de sublimes ? A peine *Crébillon* a-t-il fermé la paupière, qu'on le déchire sous prétexte de le louer ; je connois l'auteur de cet *Eloge* prétendu ; ne me forcez pas de dévoiler mon secret.

3^e Vous nous prenez apparemment pour des Visigots avec vos remarques. Est-ce que nous ne sçavons pas aussi bien que vous que le style de *Corneille* a vieilli ; que des tours, des expressions, des constructions qu'il a employées, sont proscrits par l'usage, & seroient aujourd'hui des solécismes ? Vous avez beau répéter fastidieusement que c'est pour les étrangers & pour les jeunes gens que vous écrivez. Est-ce que

100 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

les étrangers & les jeunes gens ignorent qu'on n'écrivait pas aujourd'hui en François comme on écrivoit il y a plus de cent ans? Votre intention perçue à travers le masque dont vous vous couvrez. Vous avez voulu par vos remarques écarter de la Scène les chefs-d'œuvre de notre Théâtre, persuader aux Comédiens & au Public que ce sont des écrits informes & barbares. Graces au goût de la Nation on ne vous en croira pas sur votre parole, & nous saurons toujours mettre de la différence entre un homme de génie & un homme qui n'a que de l'esprit.

4^e Votre dessein se découvre, surtout par l'affectation que vous avez d'établir de notes critiques les plus belles Pièces, les plus belles Scènes, les plus beaux endroits de *Corneille*, & de laisser sans observations ce qui ne vous cause point d'ombrage, c'est à-dire, les Pièces qu'on ne joue plus, & dont souvent une Scène vaut mieux que tout ce qui s'est fait depuis, en exceptant *Racine*.

5^e La préférence que vous semblez donner à ce dernier sur *Corneille* ne

nous en impose point. On voit, par tout ce que vous en dites, que vous voulez faire entendre que le seul mérite d'un auteur Dramatique est l'élégance du style, & cela, parce que vous sçavez qu'on accorde ce mérite à quelques-unes de vos Pièces de Théâtre.

6° Vous ne vous êtes pas contenté d'attaquer *Pierre Corneille*. Il existoit deux belles Tragédies de *Thomas*, qui n'avoit rien à faire à cette querelle; mais il jouissoit d'un peu de gloire; il n'est pas étonnant que vous ayez cherché à la détruire, en faisant entrer ces deux Tragédies dans votre édition, & en les chargeant de commentaires, dont le résultat est que ce sont deux Drames très-médiocres.

7° Que diriez-vous, Monsieur, si l'on entreprenoit une édition de vos ouvrages dans le même goût, si l'on s'attachoit à montrer vos fautes de langage, vos solécismes, vos plagats, votre ignorance, &c, &c, &c, &c, &c? Quels cris de fureur ne jetteriez-vous pas? Aussi pourquoi avez-vous l'imprudence d'ouvrir vous même cette carrière?

102 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

8° D'après ces considérations , je vous conseille , Monsieur , de faire ce que vous avez fait tant de fois , de n'avouer cette édition qu'en la désavouant.

*Racine à M. de Voltaire , des Champs
Elysées.*

La Lettre précédente m'a paru , Monsieur , un peu trop vive ; & c'est pour en adoucir l'amertume que j'insère dans cette même Feuille une Epître de complimens écrite par *Racine à M. de Voltaire* sur sa belle Edition de *Corneille*. J'ai reçu de Province cette Epître , dont j'ignore l'auteur , & que je trouve très-jolie.

J'ai lu ton docte Commentaire ;
Car les Heureux de ce pays
S'entretiennent de tes écrits ,
Et par cœur sçavent leur *Voltaire*.

Mort d'enthousiasme à vingt ans ,
Un de tes zétés partisans
Qui t'adore & méprise *Homère* ,
Depuis peu descendu céans ,

Nous a prêté son exemplaire.
 Que de lumières ! Que de sens !
 Ton cœur est pur & sans envie :
 Il a dicté tes jugemens.
 Ce *Farnabius* qui m'ennuie ;
 Ce *Scaliger* triste & fongueux ;
 Tous ces pédans volumineux
 Qui firent bâiller ma patrie ,
 En te lisant , on les oublie ,
 Et tu vas l'emporter sur eux.
 Ici rédacteur infailible ,
 Pesant la pensée & le vers ;
 Tu prononces l'arrêt terrible ;
 Et tu détrompes l'Univers :
 Là , quittant pour le persiflage
 Le ton froid d'un Dissertateur ,
 Tu sçais , grace à ton goût volage ,
 Folâtrer avec ton Lecteur.
 Quel art ! Quelle heureuse magie !
 Le Pinde est soumis à tes loix.
 Tantôt sur la Lyre ennoblée ,
 Tu daignes célébrer les Rois ;
 Tantôt résonne sous tes doigts
 Le tamboarin de la Folie.
 Profond ou léger à ton choix ,
 Tu composas des vers tragiques ,
 Erotiques , métaphysiques ;

Tu fis de longs panégyriques,
 Et des Satyres quelquefois.
 Par une influence secrète
 Tu fus Historien, Rhéteur,
 Grand Moraliste, grand Poète,
 Et te voilà Commentateur.
 Et puis c'est votre *Malherbe*,
 Admirateurs impertinens ;
 Exaltez le siècle superbe
 Des *Sarrasins* & des *Racins*,
 Ou celui qui, plus vain encore,
 D'un *Boileau*, d'un *Chaulieu* s'honore,
 Et crut voir briller des talens,
 Dont il n'aperçut que l'aurore.
 Le tien, qu'on cherche à déprimer,
 Le tien, *Voltaire*, a l'avantage,
 Et toi seul as su le former.
 Heureux tous les sots de notre âge,
 Que tu voudras bien estimer !

Humblément je te remercie
 D'avoir avec tant de bonté
 Sur mon talent ressuscité
 Abaislé l'œil de ton génie ;
 Tu fixes pour mon *Athalie*
 L'incertaine postérité
 Qui va la placer à côté
 De ton admirable *Olimpie* !

Dont le Bûcher est si chargé.

Avec plus de sévérité

Tu juges l'ainé des *Corneilles* :

Que deviennent tant de merveilles

Au creuset de la vérité !

De l'Europe usurpant l'estime ,

Le bon-homme jusqu'à présent ,

Sur parole étoit cru sublime.

Enfin , de son trône il descend.

Ce n'est plus qu'un triste plaisant ,

Un déclamateur indécent ,

Que jamais un beau feu n'anime ,

Et qui manque le sentiment ,

Si bien exprimé dans *Zulime*.

Tu le poursuis à chaque mot

Cet écrivain que l'on renommé ,

Et veux prouver qu'il est un sot ,

En disant qu'il est un grand homme.

Mais ne crains rien de ses fureurs :

L'autre jour sous un verd feuillage ,

Mêlé de lauriers & de fleurs ,

Corneille , d'un tranquille ombrage

Goûtoit le frais & les douceurs.

J'osai lui lire ton ouvrage.

Il dit : (ce ealme m'étonna)

Voltaire est homme , il est injuste ;

E v

Il conspire comme *Cinna*,
Je dois pardonner comme *Auguste*.

Je suis, &c.

À Paris, ce 24 Avril 1764.

LETTRE V.

Nouvelle Description de l'Islande.

C Harpentier Libraire rue du Hare-
poix, à l'entrée du Quai des Au-
gustins, débite un ouvrage en deux vo-
lumes, de 400 pages chacun, intitulé ::
*Nouvelle Description Physique, Histo-
rique, Civile & Politique de l'Islande, ,
avec des Observations critiques sur l'His-
toire Naturelle de cette Isle, donnée par
M. Anderson : ouvrage traduit de l'Alle-
mand de M. Horrebows qui y a été en-
voyé par le Roi de Dannemarck. Le
Traducteur commence ainsi son Aven-
sissement ::* « Si la critique a générale-
ment quelque avantage, personne ne
disconvient qu'elle est d'une utilité
indispensable dans l'Histoire des pays;

» connus par les voyageurs. Une criti-
 » que judicieuse est l'ouvrage de la rai-
 » son ; elle doit être la boussole de l'es-
 » prit. En Pilote expérimenté, un écri-
 » vain habile s'en sert pour prévenir les
 » écueils, pour surmonter les obstacles
 » qu'oppose à sa marche un voyageur
 » ignorant ou crédule, ou un relateur
 » de mauvaise foi, & passionné pour le
 » merveilleux. Quand un Historien de
 » ce genre peut ajouter à ce mérite ce-
 » lui d'avoir parcouru lui-même le
 » pays dont il donne la description,
 » son ouvrage ne mérite-t-il pas sûre-
 » ment la préférence ? Et ne peut-on pas
 » sans scrupule ajouter foi à ses récits ? »

L'ouvrage est dédié au Roi de Dan-
 nemark, ce Souverain qui met sa gloi-
 re à se faire adorer de ses Sujets. L'Is-
 lande a repris, en quelque sorte, la vie
 par les soins paternels de ce Monarque
 bienfaisant ; c'est ce que M. *Horrebow*
 exprime très-bien dans son Epître Dédi-
 catoire.

L'auteur Danois fait précéder sa pro-
 duction d'une *Préface*, dont je vous
 tracerai le cannevas. L'Islande, après
 les Isles d'Angleterre & d'Ecosse, est

la plus considérable de l'Europe. Les Islandois ont peut-être pris, plus qu'aucun peuple du monde, le soin de consacrer dans des écrits la mémoire de tout ce qui s'est passé dans leur patrie depuis son origine qu'on rapporte à l'an 871 ou 874 de l'Ere Chrétienne. Critique des auteurs qui ont voulu nous instruire sur l'Islande, entr'autres, de *Jean Anderson*, premier Bourguemaître de Hambourg. Il s'est adressé, selon l'écrivain Danois, à des gens peu versés dans la science des observations. Il l'accuse d'avoir composé son Histoire d'Islande sur des rapports mal digérés. *M. Horrebows*, en relevant les erreurs de *M. Anderson*, rend justice à ce qui se trouve d'estimable dans son ouvrage. » Tout ce qui est, dit-il, de son propre fond est marqué au coin de la science & de l'érudition la plus profonde : aussi n'est-ce pas sur ce point que je prétends le contredire ; je m'attacherais seulement aux rapports des gens qu'il a consultés, & dans lesquels tout n'annonce que de foibles connoissances, un petit esprit & une grande inclination de ridiculiser les Islandois. »

M. *Horrebows* tient parole. Il poursuit M. *Anderson* avec une espèce d'attachement. Il faut croire que c'est l'amour de la vérité qui l'enflamme. A ses observations critiques il a joint des observations astronomiques & météorologiques faites pendant son séjour en Islande. Ces dernières observations lui ont procuré des connoissances certaines sur la hauteur de cette Isle & sur la température du climat. Il s'est servi pour cet effet d'un quart de cercle de Paris. L'éclipse de Lune arrivée au mois de Décembre 1750 a fait connoître encore au sçavant Danois la longitude de cette Isle ; il a remarqué qu'elle est quatre degrés plus à l'Est qu'on ne l'a cru jusqu'à présent.

M. *Horrebows* a de plus enrichi son voyage d'une Carte Géographique qui paroît plus exacte que celle de M. *Anderson*, qu'il regarde comme la plus défectueuse de toutes. » La mienne, dit-il, doit sa perfection aux bontés de mon très-gracieux Souverain ; il a ordonné qu'on me communiquât la Carte levée en Islande, il y a quelques années, par plusieurs Ingénieurs qui y

NO. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» étoient allés par son ordre, & que le
» Capitaine *Knoff* a achevée en 1734.
» La Carte que j'ai donnée est une co-
» pie fidèle de cette grande qui n'a point
» été publiée; ainsi je ne doute pas que
» le Public ne la reçoive avec satisfac-
» tion. »

Je n'entreprendrai point, Monsieur, de vous donner un précis de l'ouvrage de M. *Horrebows*. Il faut que vous preniez à la main *Anderson*, & que vous suiviez article par article la critique du Danois. Vous verrez, par cet examen, quel fond on doit faire sur les voyageurs, & sur ceux qui écrivent l'Histoire des pays & des peuples. Jugez-en par quelques observations.

Dans le premier article qui traite de la grandeur de l'Islande, M. *Anderson* s'exprime ainsi: » L'Isle d'Islande, qui
» est située bien avant dans la mer du
» Nord, doit, comme on juge com-
» munément, s'étendre à dix milles de
» Dannemarck en longueur, & à qua-
» rante un milles en largeur. » M. *Horrebows* répond: » La position de cette
» Isle est si notoire que personne ne l'a
» jamais placée dans la mer du Nord.

« Cette mer se termine près de Hol-
 « land , & c'est-là que commence cet
 « Océan que l'on appelle la mer d'Espa-
 « gne ou l'Océan Atlantique. » Le
 Hambourgeois dépeint l'Islande entou-
 rée de tous côtés d'une multitude de pe-
 tits écueils , de brisans , & de rochers à
 fleur d'eau ; c'est précisément le con-
 traire, ou, pour me servir de l'expres-
 sion du Traducteur de M. *Horrebows* ,
c'est contre vérité. Cette Isle est fort dif-
 férente de la Norwège , où l'on trouve
 des rochers tout-à-fait détachés du con-
 tinent , qui l'environnent par-tout.

A propos de la population d'Islande,
 l'écrivain nous dit avec raison que la
 principale cause de la diminution des
 Islandois est cette fameuse peste qui dé-
 sola tout le Nord au milieu du qua-
 torzième siècle , si connue sous le nom
 de *Peste noire*. Les hommes moururent
 en si grande quantité en Islande , qu'il
 n'y resta même personne en état de faire
 une description de cet horrible fléau.
 « Les Annales Islandoises , où tout ce
 « qui est arrivé depuis l'habitation du
 « pays est exactement rapporté , n'en
 « font aucune mention. On sçait seu-

112 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» lement par une tradition orale qu'il
 » n'échappa à cette contagion qu'un pe-
 » tit nombre d'habitans qui s'étoient
 » sauvés dans les rochers. Tout le mal-
 » heureux reste de ces peuples périt mi-
 » sérablement. Cette même tradition
 » apprend que tout le plat-pays, où la
 » peste exerçoit ses plus cruelles ri-
 » gueurs, étoit couvert d'une rosée
 » très-épaisse. Le Dannemarck ayant
 » été dépeuplé aussi dans le même temps,
 » on ne put y envoyer des Colonies.
 On y compte actuellement quatre-vingt
 mille ames. Outre cette peste noire,
 l'Islande a été ravagée par d'autres fléaux
 dans les années 1697, 1698. & 1699;
 il mourut beaucoup de monde de faim.
 On compte qu'il périt jusqu'à cent
 vingt hommes dans un Diocèse. On
 observera que les Diocèses de l'Islande
 n'approchent pas des nôtres pour l'é-
 tendue.

Enfin, Monsieur, il résulte de ces
 remarques de M. *Horrebow*, que nous
 devons plus que jamais adopter le Pyr-
 rthonisme à l'égard de l'Histoire : rien
 de plus opposé à M. *Anderson* que M.
Horrebow, & cependant ces deux écri-

vains ont composé leurs Mémoires de nos jours. Le Traducteur observe que le style du sçavant Danois est lâche, diffus & monotone; qu'il y regne un ton de plaisanterie d'une singularité qui révoltera les Lecteurs François. Je ne jugerai pas le style de M. *Horrebows* par la traduction; mais on peut prononcer sur la forme; rien de plus sec & de plus fatigant; ce ne sont que des répétitions & des détails minutieux; il n'est pas possible de lire de suite cet ouvrage d'ailleurs instructif. J'imagine qu'un homme de goût rendroit un service à la Littérature, en fondant les deux ouvrages de Mrs *Andersen* & *Horrebows*, & en nous les présentant dans un seul volume fait avec soin, & bien écrit. L'instruction deviendrait agréable, & l'on éviteroit ces déclamations & ces langes éternelles d'ennui & d'insipidité. Les Etrangers devoient faire attention à la forme, de même qu'au fond. Il est difficile de goûter la raison & la vérité, quand elles sont dépourvues d'agrément.

Poësies de Madame Guibert.

Une nouvelle Muse nommée Ma-
 dame *Guibert* vient de publier ses amu-
 semens poétiques. Ce sont des vers de
 tout genre , rassemblés dans un seul pe-
 tit volume in 12. Ce Recueil débute
 par une *Épître à Itis* , dont je mettrai le
 commencement sous vos yeux.

Envain , trop tendre *Itis* , vous me peignez vos
 feux ;

Je suis hors de cet âge , hélas , trop dange-
 reux ,

Où la raison n'a que de foibles armes

Contre l'enfant qu'on nomme *Amour*.

A présent, de sang froid, je contemple ses char-
 mes ,

Et je me redis chaque jour :

J'ai trente ans , je ne dois plus plaire ;

Adieu jeunesse , adieu beauté ;

Quand mon amour-propre est flatté ,

Ma raison me dit le contraire.

Il est des plaisirs de tout temps ;

Mais celui qu'on goûte au bel âge

De ne trouver que des amans ,

Approche-t-il de l'avantage

De ces aimables sentimens.

Dont l'amitié remplit notre ame ?
 Souvent de sincères amis ,
 Sur de légers soupçons , sans grace sont ban-
 nis ;
 On craint une indiscrète flamme ,
 Et leurs airs d'amans sont punis.
 De la haine de mes semblables
 J'éprouvois l'effet chaque jour ,
 Et les payois bien de retour.
 Depuis un an , devant ma glace ,
 J'en boucle plus mes cheveux.
 Si je vous ai chéris , vains atours , danses ,
 jeux ,
 C'est que , sans vous peut-être , Amour eût trou-
 vé place
 Dans un cœur qui n'étoit que trop fait pour ai-
 mer.
 Cessez donc , jeune *lîis* , de vouloir me char-
 mer ;
 Un instant de foiblesse empoisonne la vie ;
 A ma tranquillité porteriez-vous envie ?
 Laissez-moi jouir du bonheur
 Que m'offre la Philosophie.
 Je devrois m'offenser de votre vive ardeur ;
 Mais de votre destin je sens trop la rigueur :
 Quand avec l'heureux don de plaire ,
 Sans espérance on persévère ,

116 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Iris, & qu'on n'obtient qu'une tendre pitié ;
C'est d'un sincère amour être trop peu payé.....

Je crois, Monsieur, que vous applaudirez aux vers suivans ; ils sont intitulés
L'Homme heureux possible.

La vie est un instant, il en faut profiter ;
Rejeter avec soin tout préjugé nuisible ,
Croire un Dieu bienfaisant , croire un ami possible ,

Et connoître le prix du bonheur d'exister ;
Caresser la Folie , estimer la Sagesse ,
Aimer un seul objet , en être un peu jaloux ;
Être toujours fidèle , & jamais n'être époux ,
Effleurer les talens , les aimer sans foiblesse ,
Paroître indifférent sur le mépris des sots ,
Avoir le cœur ouvert sur ses propres défauts ,
Être content de soi , mais sans trop le paroître ;

Enfin , se croire heureux : c'est le moyen de l'être.

Madame Guilbert sçait prendre le ton de la passion quand l'amour lui a fait éprouver sa légèreté , & qu'elle a eu le malheur d'écouter un ingrat. Une Épître à *Ariste* prouve assez que l'auteur ne pardonne pas l'infidélité.

Ne viens point troubler ma retraite ;
 J'ai sçu me faire en ce séjour
 Une félicité parfaite.
 J'ai tous les bons auteurs , des fleurs & ma mus-
 sette ,
 Et j'y badine avec l'Amour.
 Je ne me parais point des fleurs que m'offre un
 traître ;
 Tu célébras ma fête ; elle n'est plus pour toi.
 J'étois fidèle , il falloit l'être ,
 Et je n'aurois jamais vécu que sous ta loi.
 J'allarmai , dis-tu , ta tendresse
 Par ma coquetterie & ma légèreté.
 Aurois-je vû durer deux lustres ta foiblesse
 Sans tes rivaux , mon inégalité ?
 Avec tous les talens , la candeur , la jeunesse ,
 La beauté , même la sagesse ,
 On voit s'enfuir la volupté ,
 Si l'on ne sçait mêler avec un peu d'adresse
 L'amour , la jalousie & la fidélité.
 Un nœud formé par le caprice
 Ne sçauroit subsister sans un peu d'artifice ;
 L'enfant ailé t'avoit pris dans mes fers ,
 Aveugle garant de ta flamme !
 Tes sermens sur son ailé ont passé dans les
 airs ,
 Et l'affreux souvenir en reste dans mon ame.

Qui ! Moi , j'aurois rompu nos nœuds !
 Ah , tu sçavois trop bien me plaire !
 Un vainqueur , tel que toi , n'est jamais mal-
 heureux ,
 Quand il offre un amour sincère.

Ce quatrain me paroît un sentiment
 bien exprimé.

De ta fausse félicité ;
 Ingrat , connois l'erreur extrême ;
 Ah , si tu sçavois comme on aime ,
 Vanterois-tu ta liberté ?

Ceux-ci , Monsieur , ne vous plai-
 ront pas moins ; ce sont de ces jolies
 bagatelles qui annoncent de la finesse
 dans l'esprit , & de la légèreté dans la
 versification.

A M * * *.

Judicieux Censeur , dont la plume légère
 Sçait distinguer l'auteur d'avec le plagiaire ,
 Venge-moi d'un vol qu'on m'a fait ;
 Je t'apprétois quelques justes louanges ,
 Lorsque le cœur trop plein de mon sujet ,
 Je laisse entrevoir mon secret
 A celui dont je veux qu'aujourd'hui tu me ven-
 ges.

D'abord sur mon dessein il trace ton portrait ;
Il peint de ton esprit l'enjouement, la justesse ;

Ah..... quand il t'écrira
Les jolis vers que sa Muse t'adresse,
Pense qu'il m'a volé tout ce qu'il te dira.

*A M * * *.*

Tu méprises les douces loix
Que l'amitié sçut tracer dans ton ame ;
Pour te livrer à la perfide flamme ,
Dont un cruel enfant t'aveugla mille fois ;
Songe qu'un jour tes sens seront glacés par
l'âge ;
Cesse de caresser une trop douce erreur
L'amitié fait le vrai bonheur ;
L'amour n'en offre que l'image.

Conte sur la Bague.

C'étoit hier la fête du hameau ;
Quatre preux Chevaliers , voulant courir la Bâ-
gue ,
Le beau *Damon* envain lance sa dague ;
Il ne put enfiler l'anneau,
Comment , ce jeu pour moi deviendrait dif-
ficile !

J'y fus pourtant toujours habile ;
Puis s'écartant un peu : Regardez , mes amis ,
Dit-il à *Coridon* , à *Daphnis* , à *Tircis* ;

Je crois quelqu'un caché..... Oui... quelqu'autre
l'enfile.

De mon malheur je ne suis plus surpris.
Personne de caché, la ruse est inutile ;
L'amour-propre trop tard venoit à son secours ;
Il disoit à *Damon* ce perfide discours ;
Chacun à cet anneau n'avoit fait que préten-
dre ,

Et la Bague est encore à prendre

Madrigal.

Pincer les cordes d'une Lyre ,
Couronner les vœux d'un amant ;
Ce sont deux sortes de délire ;
Mais celui qu'*Apollon* inspire
Est préférable au doux tourment
Que ressent un cœur qui soupire ;
L'un, l'esprit a su le produire ,
Et l'autre, le tempérament.

Vers.

Avec un sang de feu , le corps sain , le cœur ten-
dre ,

Faut-il dans un Couvent perdre un temps pré-
cieux ?

Je n'y puis plus tenir , je sens qu'il faut se ren-
dre ,

Et choisir pour époux qui m'aimera le mieux.
Enfin ;

Enfin, Monsieur, si vous voulez le portrait de Madame *Guibert*, le voici peint par elle-même :

Vive jusqu'à l'étourderie,
Folle dans mes discours, mais sage en mes écrits,

Ils sont presque toujours remplis

Par des traits de *Philosophie*.

Sensible pour l'instant, mais facile à changer,
J'oublie, & quelquefois-on peut me croire in-
grate ;

Je cherche à m'éclairer ; je crois ce qui me
flatte ;

Je suis les envieux sans vouloir m'en venger ;
Mon esprit est solide, & mon cœur est léger.

Air gai, peau blanche, œil noir, & grandeur
ordinaire ;

Mes traits sont chiffonnés, ma taille est régu-
lière.

Je voudrois, Monsieur, vous parler
d'un Drame en cinq Scènes, intitulé
La Coquette Corrigée, Tragédie contre
les femmes, d'une Comédie en un Acte
& en vers libres, dont le titre est *Les*
Rendez-vous. Il y a encore des Epîtres,
des Poèmes. Mais ce que j'ai transcrit

122 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE:*

vous suffira pour juger du talent de Madame *Guibert*. Elle a de la facilité, du naturel, de la vivacité. Peut-être trouverez-vous qu'elle laisse échapper trop naïvement de son cœur les desirs de la nature. Il est vrai que l'Amour est nu; mais on ne doit le présenter qu'avec une gaze légère. Quelquefois Madame *Guibert* ne voile pas assez le sentiment & la volupté. Sa *Philosophie* n'est pas celle du Portique. Son sexe pourra lui en faire un crime; le nôtre est plus indulgent.

Histoire du Ministère de Walpool.

Durand Neveu Libraire rue du Foin a mis en vente *L'Histoire du Ministère du Chevalier Walpool devenu Ministre d'Angleterre & Comte d'Oxford*: trois volumes in-12, reliés sept livres dix sols. Je vous rendrai compte incessamment de cet ouvrage curieux.

Je suis, &c.

A Paris, ce 27 Avril 1764.

LETTRE VI.

*L'Amateur, Comédie en vers & en un
Acte, par M. Barthe de l'Académie
des Belles-Lettres de Marseille : repré-
sentée pour la première fois par les Co-
médiens François Ordinaires du Roi,
le 3 Mars 1764 : A Paris chez Du-
chesne Libraire rue S. Jacques.*

JL'aime tous les Arts ; il est fou de Peinture ,
D'Architecture , de Sculpture . . .
Quoiqu'il soit de ces gens qu'on appelle *Amat-*
teurs ,
Je ne le confonds pas avec la populace
De ces modernes Protecteurs ,
Qui des talens divers osent marquer la place ,
Des Artistes sont les tuteurs ,
Se forment une Cour où leur grave manie
Daigne corriger le Génie ;
Qui jugent la Peinture , & la prose & les vers ,
Et qui jugent tout de travers .
Il n'est pas , lui , de cette espèce ;
Il critique sans air , il loue avec finesse ;

Fij

124 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Sçait manier avec adresse
Le Pinceau, le Burin ; il use noblement
Sur-tout de ses grandes richesses.
Il sçaura secourir un Artiste indigent,
L'animer, le produire, & cacher ses larges-
ses.....

Oh, si je vous contois nos exploits d'Italie !
Au milieu d'une rue il s'arrêtoit souvent,
Pour lorgner, d'un œil immobile,
Une Façade, un Péristile.
Il n'appercevoit pas tout un peuple ignorant ;
Qui le regardoit en riant.
Quelquefois, surveillant utile,
Mes deux bras sans respect l'ont remis ;
poussé,
Au moment où mon homme, admirateur tran-
quille,
Sous une voltûre involite,
Impitoyablement eut été renversé.
Et dans *Herentenn* ! O l'abyrne effroyable !
Il y faisoit un froid du Diable.
J'enrageois. Lui, charmé de ce lieu souter-
rein,
Tout occupé du beau, tout rempli de l'His-
toire,
Il oublioit de manger & de boire,
Et s'étonnoit que j'eusse faim.....

C'est un enthousiaste ; ennuyé de Paris ;
 Il brule d'habiter l'Italie , un Pays
 Où tout charme , dit-il , mes yeux & mes oreil-
 les ;
 Où je marche enquisé des plus rares merveil-
 les.

Il n'a point de lien qui puisse l'arrêter.
 Feu son père , au retour de ce premier voyage ,
 Se proposoit de lui faire accepter
Célie , une vove , & coquette & volage ,
 Très-bon parti du reste ; il cherche à l'éviter.
 Il faut avoir l'honneur de le fixer en France.

Voilà , Monsieur , le caractère de
 l'*Amateur* très-bien tracé , & le but
 qu'on se propose dans cette petite
 pièce clairement expliqué. *Damon* a
 fait faire en marbre par un habile Sculp-
 teur la statue de *Constance* sa fille. Il
 veut se servir de cette statue pour amè-
 ner *Valère* (c'est le nom de l'*Amateur*)
 de l'amour de la copie à l'amour de
 l'original. *Damon* dit à sa fille :

Il est gâté par l'Italie,
 Charmant , mais un peu fou ; c'est une mala-
 die ,

Une indiscrette passion ,
Dont..... tu dois le guérir.

C O N S T A N C E .

Mais il ne m'a pas vûe ;

D A M O N .

Et c'est bien mon intention
Qu'il ne te sçache pas même dans la maison,
De ses gens tu n'es pas connue ;
Mais il te verra sans te voir.
Je lui fais vendre ta statue
Pour une Antique. Eh bien , sens-tu tout le pou-
voir ,
Tout l'effet d'une Antique ? Elle aura son suf-
frage ;
Elle passe pour Grecque. Heureusement pour
nous ,
La Mode est pour le Grec ; nos meubles , nos
bijoux ,
Etoffe , coëffure , équipage ,
Tout est Grec , excepté nos ames : & d'ail-
leurs ,
Ta statue a trompé jusqu'à des connoisseurs.

Pasquin , valet de l'*Amateur* , annon-
ce à *Damon* que son maître est épris

d'une beauté, telle qu'on n'en a jamais vûe ; après une suspension dont le sérieux de *Pasquin* rend la chute plaisante, *Damon* impatient demande quelle est cette Beauté :

P A S Q U I N.

Monsieur..... C'est..... Une Antique,

D A M O N.

Une Antique !

P A S Q U I N.

Oui, Monsieur ; la chose étoit comique ;

J'en ris encor ; cela faisoit tableau.

Par je ne sçais quel homme il se laisse conduire

Chez l'heureux possesseur de ce rare morceau.

A peine on vient de l'introduire ;

Tout à coup un objet nouveau

Le frappe, le saisit ; ce n'est qu'une statue ;

Toute son ame est dans ses yeux ;

Il se tait, il admire, il est rêveur, joyeux,

Questionne, interrompt, &, pour en juger mieux,

Change vingt fois de point de vûe.

Oh, ce Marchand est un nigaud,

F iv

118 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Si, dans ce moment même, elle n'est pas vendue

Quatre fois plus qu'elle ne vaut.

Arrive *Valère* lui-même qui donne ordre à *Pasquin* de faire transporter la statue avec toutes les précautions que demande un pareil chef-d'œuvre. L'*Amateur* répand sa joie dans le sein de *Damon*. Il est enchanté de posséder un si rare trésor. Envain *Damon* lui fait entendre qu'il peut se tromper.

On ne me trompe point. Le moderne ciseau

Rend-il ce simple, ce vrai beau,

Ce moëlleux des contours, ces attitudes sières ?

Nos Boulingrins & nos Bosquets

Sont remplis d'ébauches grossières,

De vases, de colifichets ;

Rien de grand, rien de fort, nul choix dans les effets ;

Nous avons des Amours, de petites Laitières,

Et sur-tout de jolis corsets ;

Nous excellons dans les misères.

Plusieurs laquais apportent la statue.
Valère court au-devant d'eux :

Et, doucement, Messieurs; avancez, doucement.

Pasquin fait exprès un faux pas; l'*Amateur* est saisi d'effroi; ne craignez rien, dit *Pasquin*, je ne suis point blessé. Enfin, la statue est posée sur son piédestal. *Vatère* se place vis-à-vis & l'admire. *Pasquin* s'exalte de son côté. Son maître l'aperçoit.

Que fais-tu là ?

PASQUIN d'un ton de connoisseur.

Mais j'admire à mon tour.

Notre voyage d'Italie

M'a bien formé le goût! Elle est, elle est jolie!

La mollesse des chairs, les formes, le contour....

L'*Amateur* le congédie. Il reste seul; & s'abandonne à son ravissement. *Damon* survient, & s'efforce de lui inspirer du goût pour le mariage.

.....Pourriez-vous méconnoître

Ces noms, ces liens si flatteurs,

Premiers plaisirs, les seuls, peut-être,

E w

Chers dans tous les climats , sentis dans tous les cœurs ?

Vos plaisirs , de l'esprit douce & vaine imposture ,

Valent-ils ces épanchemens ,
Ces transports de l'amour que le devoir épure ,
Le souris d'une épouse & ceux de ses enfans ,
Tous ces délicieux momens ,
Qu'aux malheureux humains ménagea la Nature ?

Damon rappelle à l'*Amateur* que son père vouloit lui faire épouser *Céliante* ; *Valère* ne veut point de femme , encore moins de cette folle de *Céliante*. On l'annonce dans le moment. L'*Amateur* sort pour l'aller recevoir & lui montrer son Cabinet. *Damon* a une scène avec sa fille , qui est très-inquiète de l'effet que sa statue aura produit sur le cœur de *Valère*. *Damon* ne s'explique qu'à demi-mot ; il intrigue un moment *Constance* , & finit par lui dire que l'*Amateur* la trouve fort à son gré.

Scène entre *Céliante* , *Damon* & *Valère*. La légère *Céliante* dit beaucoup de mal du Cabinet de l'*Amateur* & de sa

statue , qu'elle trouve commune , ridicule , maussade , laide à faire peur. Elle invite *Valère* à changer de goût & de façon de vivre , à se répandre dans le monde ; les bals , les soupers , le jeu , les plaisirs de toute espèce : voilà le partage ou plutôt le devoir d'un homme tel que lui.

V A L È R E .

Dans vos cœurs brillans
Qu'irois-je donc trouver ? L'oubli des grands
talens ,

L'air du plaisir & non le plaisir même ,
Les efforts que l'on fait pour paroître amusé ,
Les tristes lieux communs d'un bel-esprit usé ,
Des sorts que l'on caresse & peu de gens qu'on
aime.

Chez moi je goûte un calme pur ,
Je vis heureux , je vis obscur ;
Loin des froides plaisanteries ,

Des airs d'un fat titré , des riens , des flateries :

Je suis de vingt siècles divers ,
Et , de mon Cabinet , je parcours l'Univers.

Célie abandonne *Valère* à son extravagance , & sort avec des éclats de rire forcés. L'*Amateur* est furieux con-

132. **L'ANNÉE LITTÉRAIRE.**

tr'elle, & demande à *Damon* s'il lui conseille encore d'épouser une pareille femme. Sa statue est bien plus belle & plus aimable. Il va bouleverser tout son Cabinet pour y placer avantageusement ce chef-d'œuvre. *Damon* veut le suivre; il apperçoit sa fille; elle a tout entendu; elle est assez contente de la chaleur avec laquelle *Valère* l'a défendue contre *Céliante*; mais elle craint qu'il n'aime mieux sa statue qu'elle-même. *Damon* air de sa peur, & va joindre l'*Amateur*. *Constance* reste un instant seule; elle examine la statue, dont elle est jalouse, en quelque sorte; sans trop d'orgueil, elle se trouve dans les yeux plus d'ame & de vivacité qu'en a ce marbre. *Valère* revient; il ne voit point *Constance*; il n'est occupé que de la statue; *Constance* embarrassée voudroit fuir. *Valère* l'apperçoit.

2. Que vois-je ? O surprise ! O plaisir !
 Je ne me trompe pas ; c'est elle , c'est bien elle.
 De mon Antique , vous , vous êtes le modèle..
 Quel prodige ! Vous existez !
 Je suis de votre siècle ! On me trompoit... restez.
 Vous détournez les yeux ! Dites , daignez me
 dire...

Enfin , *Valère* est éperdûment amoureux de *Constance*. Il apprend que *Damon* est son père ; le mariage est bientôt conclu.

Le fond de cette petite pièce est peu de chose , comme vous le voyez , Monsieur ; peut-être même serez-vous blessé que *Damon* use d'un stratagème pour établir sa fille ; ce procédé ne me paroît ni noble ni décent ; si j'avois traité ce sujet , & que l'idée de tromper l'*Amateur* me fût venue , je lui aurois fait jouer ce tour par un Valet ou par une Soubrette ; un père de famille doit être plus sage & plus réservé. Je ne conçois pas d'ailleurs comment *Valère* pardonne à *Damon* une supercherie si humiliante pour sa vanité. L'amour de *Constance* pour l'*Amateur* n'est pas motivé ; elle avoit dix ans lorsqu'elle le vit une seule fois dans son Couvent ; elle ne l'a depuis apperçu qu'un instant. *Valère* se guérit trop brusquement de sa manie. Il n'est pas concevable qu'il ignore que *Damon* a une fille ; qu'il ne s'en rappelle pas les traits , d'autant plus qu'il est dit que lorsqu'il l'alla voir au Couvent , il la trouva jolie. Le rôle de

134 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

Céliante est un hors d'œuvre qui refroidit l'action. Malgré ces défauts & quelques autres, il y a beaucoup d'esprit dans cette Comédie ; les détails en sont charmans ; le caractère de l'*Amateur* est bien saisi, exprimé & soutenu, au dénouement près. La Pièce, en général, est agréablement écrite ; elle a eu neuf représentations ; ce succès engagera sans doute *M. Barthe* à ne pas négliger le talent qu'il annonce pour un genre aussi difficile que celui de la Comédie.

Jugement sur quatre Traductions des Psaumes.

Un volume in 12 de 360 pages, imprimé chez *Vincent* rue Saint-Séverin, mérite, Monsieur, l'attention des Sçavans & des gens de Lettres. Il a pour titre : *Jugement & Observations de M. l'Abbé Ladvocat, Docteur, Bibliothécaire & Professeur de Sorbonne, sur les traductions des Psaumes de M. Pluche & de feu M. Gratiien, & en particulier sur celles des RR. PP. Capucins & de M. Langeois ; à l'usage des Ecoles de*

Sorbonne. Je vous ai parlé, Monsieur, des traductions des RR. PP. Capucins, de M. *Laugeois* & de M. *Pluche*. Je ne vous ai rien dit de celle de M. *Gratien* pour une bonne raison ; c'est qu'elle n'est pas encore imprimée, & que j'ignorois même qu'elle existât. M. l'Abbé *Ladvocat* la connoît, parce qu'il en a été le Censeur, ainsi que des trois autres.

M. l'Abbé *Ladvocat* commence par établir la *différence d'un Censeur & d'un Critique*. Quoiqu'un Censeur approuve un Livre, il ne s'ensuit pas qu'il adopte tout ce qu'il contient. Le Ministère public n'exige autre chose d'un Censeur, sinon qu'il n'approuve rien qui puisse blesser la foi, les mœurs, ou le Gouvernement de l'Etat ; on ne lui en demande pas davantage ; &, quand il ne trouve rien à reprendre, à cet égard, dans un Livre, il doit l'approuver. Il n'en est pas de même d'un Critique ou d'un Sçavant que l'on consulte. Ils se chargent eux-mêmes de donner leur avis sur tel ou tel ouvrage. Ils ne doivent rien approuver qu'ils n'adoptent, parce que c'est leur opinion qu'on leur demande ou qu'ils se chargent de donner

336 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

au Public. D'après ce principe incontestable , il est évident qu'en approuvant un Livre comme Censeur nommé pour l'examiner ; on n'en garantit ni les idées ni les fautes , mais seulement la foi , la morale & les maximes du Gouvernement Si le Censeur étoit en même temps Critique , M. l'Abbé *Ladvocat*, des quatre versions Françoises des Psaumes qu'il a depuis quelque temps approuvées , n'en auroit approuvé aucune , parce que dans toutes il y a des interprétations qui ne sont pas conformes à ses sentimens.

La première traduction des Psaumes approuvée par M. l'Abbé *Ladvocat* est celle de feu M. *Gratien*. Elle a été faite sur la Version Latine du sçavant Père *Houbigant*, Prêtre de l'Oratoire , & revue par le Père *Houbigant* lui-même , qui s'est fait une grande réputation par la Bible dont il a enrichi le Public. Cette traduction Françoisie des Psaumes est celle qui plaît le plus à M. l'Abbé *Ladvocat*, parce qu'elle est la plus analogue à ses sentimens. Il y a cependant quelques endroits à l'égard desquels il ne pense pas comme le Père *Houbigant*, soit par rapport au sujet de quelques Psaumes.

soit par rapport au sens de quelques versets , soit enfin à l'égard de quelques fautes de copistes, qu'il a découvertes ou corrigées autrement que lui.

Après la traduction de M. *Gratien* ; celle de M. *Pluche* approche davantage de la façon de penser de M. l'Abbé *Ladvocat* ; aussi obtient-elle le second rang dans son estime. Il avoue cependant que M. *Pluche* a de temps en temps des idées systématiques , & que sa traduction ressemble trop à une paraphrase ; ce sont ses propres paroles.

L'examen ou plutôt la simple indication des versions de Mrs *Gratien* & *Pluche* n'occupe que deux pages dans l'écrit de M. l'Abbé *Ladvocat*. Son objet principal est la critique des traductions des PP. Capucins & de M. *Laugeois*. Il ne scauroit être de l'avis des premiers ni sur la plupart des sujets qu'ils donnent aux Psaumes , ni sur les explications qu'ils mettent en notes , ni sur ce qu'ils appellent *énallages* * , *ellipses* ** , *ter-*

* Terme de Grammaire ; on appelle ainsi une figure qui change & renverse le discours contre toutes les règles de la langue.

** Autre figure de Rhétorique qui consiste dans la suppression d'un ou plusieurs mots qui sont sous-entendus.

138 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

mes énigmatiques , ancien & nouvel Israël , & autres expressions semblables. En effet , Monsieur , c'est quelque chose de fort singulier que l'imagination des RR. PP. Capucins. Ils voient dans les Psaumes de *David* tout autre chose que ce qu'ils expriment. La plupart de ces Psaumes , à les entendre , sont des énigmes. Mais, si ce sont des énigmes , les RR. PP. Capucins se flattent-ils d'en être les *Œdipes* ? Qui ne voit d'ailleurs les abus qui peuvent naître d'une pareille idée ? Il n'y a personne qui ne puisse dire à ces Traducteurs : Les Psaumes du Prophète-Roi sont des énigmes , selon vous , mes très Révérends Pères ; je le veux pour un instant. Mais je ne suis pas obligé de croire que vous en ayez trouvé le mot ; permettez donc , ne vous déplaîse , que de mon côté je cherche à découvrir le sens caché sous l'enveloppe. Si chacun pensoit de cette manière , on verroit bientôt des milliers d'explications différentes des Psaumes. Quoiqu'il en soit , rien de plus forcé , de plus extraordinaire & de plus bizarre que les interprétations des RR. PP. Capucins. *La Lune* , dans les Psaumes , n'est pas la *Lune* , mais les *Pays*

soumis à l'Eglise. Ainsi l'Italie, la France, l'Espagne, &c, sont la *Lune*. Dans un autre endroit ils disent que la *Lune* signifie *les adorateurs de la Lune*. Le second terme énigmatique détruit le premier; car *les Pays soumis à l'Eglise* ne sont pas *adorateurs de la Lune*. Le *Soleil* n'est pas le *Soleil*, mais *Cyrus* est le *Souverain Pontife*; l'*Aurore* est la *Perse*; les *Navires de la mer* sont les *Provinces de la Chaldée*; le *Tonnerre* est *Cyrus*; les *Forêts* sont les *Villes ou les Provinces d'un Empire*, & les *Arbres des Forêts* sont les *Habitans* de ces *Villes* ou *Provinces*. Le *ventre de Sara* est aux yeux des RR. PP. Capucins un grand *lac plein d'eau*. M. l'Abbé *Ladvocat* entre, sur ce système des PP. Capucins, dans une discussion sçavante, & même agréable. Il conclut que tous leurs *termes énigmatiques* ne sont fondés sur rien.

L'habile Professeur de Sorbonne reproche à M. *Laugeois* des interprétations nouvelles, souvent fausses ou purement arbitraires, des règles de Grammaire hazardées ou inconnues jusqu'à présent, & un prétendu génie de la langue Hébraïque; dont les Sçavans, dit-il, ne conviendront pas. Mais en même temps

l'auteur ajoute que la traduction de *M. Laugeois* est vive , animée , élégante & très-claire ; qu'il y a peu de Psaumes traduits de sa façon , où l'on ne trouve de grandes beautés. Il reconnoît encore que *M. Laugeois* s'est sur-tout appliqué à faire sentir l'unité de sujet , l'harmonie de la pièce , la liaison & la connéxité de toutes les parties de chaque Psaume ; & c'est sans doute pour avoir saisi ce rapport d'un verset avec l'autre , que *M. Laugeois* a mis tant de clarté dans sa traduction , & qu'il a fait de chaque Psaume une pièce de vers suivie , une Ode complète , par exemple. Enfin , *M. l'Abbé Ladvocat* prouve que dans la traduction de *M. Laugeois* la Religion , la morale & les grandes vérités du Christianisme sont étaiement exprimées , & que cette traduction est très-orthodoxe.

Tel est , Monsieur , le résultat de ce volume qui fait beaucoup d'honneur à *M. l'Abbé Ladvocat* par les recherches , par la saine Critique , en général , & par le ton de politesse & de modération. C'est ainsi que tous les gens de Lettres devroient se critiquer ou plutôt s'éclairer.

Observations sur la dernière Eclipsé.

L'Eclipsé du premier Avril dernier a occasionné tant de discours , & a eu tant de célébrité que vous ne serez pas fâché , Monsieur , d'apprendre ce qu'il y a eu de certain , & ce que les Astronomes ont réellement observé. On avoit annoncé mal-à-propos que cette Eclipsé seroit totale avec demeure dans l'ombre ; aucun Astronome ne l'avoit dit ni écrit ; M. de la Lande, dans la *Connoissance des Mouvemens Célestes* pour cette année , avoit parlé fort au long de cette Eclipsé, & avoit annoncé que le Soleil ne seroit caché qu'en partie ; on voyoit la même chose dans la Carte que M. de la Paute a publiée au sujet de cette Eclipsé, & dont je vous ai parlé.

C'étoit à Calais que l'Eclipsé devoit être la plus remarquable , suivant les calculs que je viens de citer ; & cela s'est parfaitement vérifié ; M. Blondeau Hydrographe du Roi à Calais , y a observé la Lune toute entière sur le Soleil, environnée de cet anneau lumineux parfaitement rond & égal de tous côtés ; les deux

centres du Soleil & de la Lune y ont paru se confondre, & le Soleil débordoit tout autour de la Lune; cet anneau y paroïssoit même beaucoup plus large que dans la Carte de *M^e le Paut*, parce que la lumière efface toujours les ombres & s'accroît à leurs dépens. *M. Blondeau* est le seul Astronome à qui le temps ait permis cette curieuse observation; il a vû la durée entière de l'anneau de 6' 8".

Le *P. Mayer* Jésuite, Professeur de Mathématiques à Heidelberg & Astronome de S. A. S. E. P. Monseigneur l'Electeur Palatin, est un de ceux qui a observé l'Eclipse de la manière la plus complete, ayant eu un très beau temps; mais l'Eclipse n'étoit pas annulaire dans le Palatinat; la plus grande phase a été de 10 doigts $2\frac{1}{2}$ à 11^h 11' du matin, à *Schwerzing* dont la latitude est de 49^d 21' & qui est de 0^h 24' 35" à l'Orient de Paris; il a vu le commencement de l'Eclipse à 9^h 40' 41", & la fin à midi & 43' exactement. Cette observation a été faite dans l'Observatoire Electorale en présence de plusieurs personnes de distinction, & en particulier de *M. O Dunne* Ministre de France auprès de

ANNÉE 1764 245

l'Electeur Palatin, & de M. le Comte de Riancourt Envoyé de Saxe à la même Cour. Le P. *Mayer* a aussi observé fort heureusement & sans nuages, l'Eclipse de Lune du 17 Mars; il a trouvé le commencement à 11^h 13' du soir, la fin à 2^h 1' du matin, la grandeur de 8^d 39'. Cette observation est d'autant plus intéressante qu'on n'a pu la faire à Paris; on ne l'a vûe qu'à Auxerre, où M. de Montbaron l'a observée fort exactement.

Je reviens à l'Eclipse de Soleil du premier Avril. Le P. *Colas* & le P. *Bourgeois* Jésuites à Pont-à-Mousson, ont observé le commencement de cette Eclipse à 9^h 30' 8"; la fin à midi 29' 37", & dans le temps de la plus grande phase il ne restoit qu'une partie du Soleil qui avoit 3' 9" de large; cette observation est encore fort exacte & fort curieuse; le Père *Barlet* & le P. *du Rosoy* aussi Jésuites s'étoient rendus à Nancy pour y observer cette Eclipse; ils ont vû le commencement à 9^h 29' 26"; la fin à midi 29' 33"; & la plus grande phase de 10 doigts & 50¹/₄ de doigt.

Cette Eclipse a encore été observée; astronomiquement & avec succès, à Tou-

144 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

louse par M. d'Arquier, à Montpellier
par M. de Ratte, à Auxerre par M. de
Montbaron, à Brest par M. Fortin, à
Bayonne par M. Simonin. Toutes ces
observations confirment très-bien ce
qu'on avoit annoncé de cette Eclipsé ;
le mauvais temps qu'il a fait ici nous
a privé du spectacle curieux d'une Eclipsé
Annulaire, qu'on n'avoit jamais eue
à Paris, (du moins l'Histoire de l'A-
stronomie n'en parle point) & que l'on
n'aura peut-être pas de plusieurs siècles.

Je suis, &c.

A Paris, ce 30 Avril 1764.

Fautes à corriger dans le N° précédent.

Page 30 ligne 10 *Demandant*, lisez
donnant.

Page 33 ligne 26 *aux foyers*, lisez
au foyer.

Page 36 ligne 24 *fois*, lisez *mois*.

Page 41 ligne 21 *dispositions*, lisez
disparitions.

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

*Vie de Michel de l'Hôpital, Chancelier
de France.*

C'Est rendre, Monsieur, un service
essentiel à la vertu & à la patrie
que de remettre sous nos yeux les ima-
ges & le récit des belles actions de ces
hommes rares qui font l'admiration de
la Postérité. Si jamais un de ces Héros
patriotes a mérité que sa mémoire pas-
sât de cœur en cœur, qu'on me par-
donne cette expression, c'est *Mi-
chel de l'Hôpital Chancelier de France.*
On vient de nous donner sa *Vie* en un
volume in-12 d'environ 450 pages, à
Paris chez *Dehure* père Quai des Auguf-
tins.

AN. 1764. Tome III. G

L'auteur commence son tableau par ces traits de sentiment : „ J'ai toujours
 „ cru que ce seroit un spectacle digne
 „ de l'attention des hommes que celui
 „ que leur présenteroit un Philosophe,
 „ luttant contre les passions les plus fun-
 „ nestes aux Sociétés, & dont la vertu,
 „ pour s'élever au-dessus des obstacles
 „ que lui opposeroit le vice, n'employe-
 „ roit que des moyens aussi grands qu'el-
 „ le. Un pareil tableau peut nous faire
 „ éprouver deux sortes de sentimens,
 „ auxquels il est doux également de se
 „ livrer. Ou nous jouirons de la satis-
 „ faction touchante de voir triompher
 „ la raison des erreurs qui deshonnorent
 „ l'humanité, ou nous aurons à admi-
 „ rer un homme dont le courage inébran-
 „ lable a résisté aux coups de la plus injuste
 „ fortune. Il m'a semblé que le Magis-
 „ trat, de qui je me propose ici d'écrire
 „ la vie, pouvoit être regardé comme
 „ un des personnages les plus estimables
 „ qu'ait produits notre nation. Le bien
 „ public fut toujours l'objet qui parut
 „ échauffer son ambition ; &, pour ren-
 „ dre ses concitoyens plus heureux, il
 „ ne voulut que les rendre plus raison-
 „ nables. S'il se trompa quelquefois, je

« ne me propose point de le dissimuler,
 « Quelque affligeantes que soient les
 « fautes des grands hommes , on doit
 « les montrer , parce qu'elles sont de
 « grandes leçons. »

Michel de l'Hôpital naquit en 1506 à Aigueperse , petite Ville de la Limagne d'Auvergne. Son père , après avoir exercé quelque temps la Médecine , s'étoit attaché au Service de *Charles de Bourbon* , Connétable de France. *Jean de l'Hôpital* (c'étoit le nom du père de *Michel*) avoit un caractère noble & élevé ; ses mœurs étoient sévères , son amfensible & tendre , son esprit assez cultivé. Ferme dans ses idées , hardi dans ses opinions , capable de prendre des partis extrêmes & de soutenir au péril de sa tête celui qu'il avoit embrassé , ce fut dans ces principes qu'il éleva *Michel de l'Hôpital* son fils aîné. Il l'envoya à Toulouse pour y faire ses études. Les révolutions qui renversèrent la fortune du Connétable entraînèrent celle de *Jean de l'Hôpital*. On sçait les malheurs de ce Prince. *Jean de l'Hôpital* crut qu'il se devoit à son bienfaiteur ; il suivit le Connétable avec tant de précipitation qu'il ne put emmener avec

lui ses enfans. Ses biens furent confisqués. *Michel de l'Hôpital*, alors âgé de dix-huit ans, fut arrêté à Toulouse, & s'y vit quelque temps retenu dans les prisons. On lui rendit la liberté lorsque l'on fut assuré qu'il n'étoit pas du nombre des complices de la révolte. *Michel de l'Hôpital* à peine hors de ses fers partit pour l'Italie, & alla rejoindre à Milan son père qui l'envoya étudier à Padoue. L'Italie étoit alors la maîtresse de l'Europe dans les Arts ; elle produisoit de grands Philosophes, de grands Historiens, de grands Poëtes. Le Cardinal *de Grammont* se trouvant à Padoue, y vit *l'Hôpital*, démêla les talens de ce jeune homme, & la gloire dont il devoit se couvrir. Dès ce moment, il prit la résolution d'employer tout son crédit pour rendre à sa patrie un citoyen qu'il croyoit digne d'y remplir les emplois les plus importants.

L'Hôpital rejoignit à Bologne son père qu'il trouva dans l'indigence par la mort du Connétable. Ils allèrent ensemble à Rome, où *Michel de l'Hôpital* obtint une place d'Auditeur de Rote. Le père & le fils reviennent à Paris ; le dernier s'attache au Barreau. Le Cardinal

de Grammont, qui se dispoſoit à goûter le plaſir de lui être utile, meurt près de *Touloſe*. Tandis que *Michel de l'Hôpital* ſe faiſoit déjà admirer dans le *Batreau*, le père vivoit en *Lorraine* attaché à la *Duchefſe* en qualité de *Médecin*. Il mourut avec cet emploi. *Mortin* Lieutenant-Criminel fit épouſer au ſils ſa fille, & lui donna pour dot une Charge de Conſeiller au *Parlement*. Il ſuccéda dans cette place à *Lazare de Baïſ* connu dans les premiers temps de notre Poëſie *Françoïſe*. » La Magiſtrature commençoit alors à perdre de cet éclat dont elle avoit autrefois brillé, & la Nation ſe plaignoit de ce que la ſcience & la vertu paroifſoient abandonner les *Tribunaux de la Juſtice*. La vénalité des Charges étoit l'époque fatale à laquelle on rapportoit leur décadence. Juſqu'au moment où l'on vit introduire la vente des *Offices de Judicature*, les *Compagnies* jouiſſoient, en quelque ſorte, du privilège de nommer elles-mêmes aux places qui vaquoient, en propoſant au *Roi* pluſieurs ſujets pour les remplir, parmi leſquels Sa *Majeſté* faiſoit un choix qui, quel qu'il fût, ne pou-

» voit faire entrer dans le Corps de la
 » Magistrature que des hommes dignes
 » d'un aussi grand honneur. Mais, dès
 » l'instant où le malheureux esprit de
 » finance qui brule & détruit tout, eut
 » déterminé la Cour à vendre le droit
 » de juger ses concitoyens, on vit, dis
 » le Chancelier *de l'Hôpital*, toutes les
 » Cours se peupler en un instant de jeu-
 » nes gens incapables de remplir les
 » fonctions sacrées dont ils osoient se
 » charger, ou des Magistrats dont la ré-
 » putation étoit déjà flétrie; l'ignorance
 » & l'avarice se glissèrent par-tout.
 » Cette contagion commençoit fort à
 » s'étendre lorsqu'il entra dans le Parle-
 » ment. Quelques hommes que, par des
 » circonstances favorables, une éduca-
 » tion mâle & vigoureuse avoit affermis
 » dans les principes de la sagesse, s'en
 » défendirent encore; mais on les
 » comptoit aisément. »

L'Hôpital s'acquitta des fonctions de
 sa Charge avec cette probité digne des
 premiers Romains. Les momens que ne
 demandoit point son emploi, il les
 donnoit à la composition d'un ouvrage
 sur les Loix; il vouloit les rassembler
 en un corps où, leur assignant à chacune

A N N É E 1764. 151

sa place naturelle, elles se seroient prêtées un jour mutuel; il concilioit celles qui paroïssôient se contredire, & les rapportoit toutes à des principes dont il s'achoit de les faire sortir comme des conséquences nécessaires.

L'austérité de ses mœurs n'eut que le succès des vertus qui choquent trop l'opinion publique. Dans les liaisons distinguées qu'il contracta, on compte du *Châtel* Evêque de Tulle, Bibliothécaire de *François I.* C'étoit un des plus sçavans hommes de son siècle; il étoit successeur du docteur *Budé* dans la place de Bibliothécaire. Il plaisoit au Roi, sur-tout par la facilité à parler, par la richesse & la variété de sa conversation; souvent il profita de cette sorte d'empire que son éloquence lui donnoit sur son Souverain pour lui faire entendre des vérités que rarement on a le courage de présenter aux Princes. Un jour le Chancelier *Boyot* dit au Roi, devant une foule de Courtisans, qu'il étoit le maître absolu des biens de ses sujets. « Juste » Ciel, s'écria du *Châtel*, comment » ose-t-on essayer d'inspirer de tels sentimens à un Prince qui a des loix à suivre & à respecter? Voilà, Sire, »

Giv

» voilà les détestables maximes sur les-
 » quelles se formèrent les *Caligulas* &
 » les *Nérons* ; c'est en admettant ces
 » principes affreux qu'ils devinrent l'é-
 » récation du genre humain. Fallut-il
 » même prévenir la ruine entière de
 » l'Etat, vous ne devez pas ignorer
 » qu'avant que de vous servir de nos
 » biens, il vous faudroit obtenir notre
 » consentement. » *François I* eut assez
 de grandeur d'ame pour marquer haute-
 ment à *du Châtel* qu'il lui sçavoit gré
 de cette fermeté.

L'Hôpital devint encore l'ami du
 Chancelier *Olivier*, autre personnage
 dont les vertus honoroient l'éminente
 dignité qu'il possédoit. Ce digne Ma-
 gistrat n'eut pas de peine à sentir de quel
 prix étoit pour l'Etat un homme tel que
L'Hôpital. Il avoit résolu de mettre cet
 illustre citoyen dans un plus grand iour.
 La mort de *François I*, prévenu contre
L'Hôpital, dont le père avoit été attaché
 au Connétable de *Bourbon*, laissa
Olivier le maître de servir à la fois & sa
 patrie & son ami ; il l'employa au Con-
 cile de Trente. *L'Hôpital* n'y voyant
 point cet esprit de concorde & de cha-
 rité qui doit être l'ame des assemblées

Ecclésiastiques , écrivit au Chancelier pour obtenir son rappel. Le Chancelier approuva les raisons qui faisoient desirer à son ami de quitter le Concile. Il reprit à son retour ses anciennes fonctions de Conseiller au Parlement.

Olivier tomba dans la disgrâce. *L'Hôpital* l'en aima & l'en respecta davantage. Il lui écrivit : » Il y a des hommes » qui vous plaignent ; pour moi je vous » félicite. Je ne suis point inquiet de la » tranquillité ni des douceurs que vous » devez trouver dans un exil qui vous » permet de vous livrer à tous les goûts » du Sage , de n'avoir devant les yeux » que des objets qui vous sont chers & » vous éloignent d'une Cour dépravée » où vous n'aurez plus à combattre les » vices qu'elle honore. Tels étoient , » poursuit-il , les premiers Romains » qui passaient des occupations rustiques au soin de gouverner le monde. » Nous vous avons toujours vu libre comme eux au milieu de la Cour même , » parce que vous avez toujours vu ses caresses du même œil dont vous voyez à présent ses mépris. »

Marguerite de Valois avoit hérité de *François I* son père cette passion subli-

me qu'il eut pour les Arts. Elle voulut voir *l'Hôpital* dont on lui avoit parlé comme d'un des personnages les plus distingués dans la Robe ; elle lui fit des reproches du peu de soin qu'il donnoit à l'avancement de sa fortune , & de cette tranquillité philosophique avec laquelle il regardoit sa situation présente. Elle employa malgré lui tout le crédit qu'elle avoit auprès du Roi son frère. *L'Hôpital* fut fait Maître des Requêtes , & , peu de temps après , le Roi créa pour lui une nouvelle Charge de Premier Président & de Surintendant des Finances en la Chambre des Comptes. » Il » s'étoit introduit des abus intolérables » dans l'administration des Finances. Le » Trésor Royal se trouvoit épuisé par les » libéralités excessives du Roi , par l'avidité de ses favoris , de ses Ministres , de sa maîtresse , par une guerre » qui obligeoit à des dépenses extraordinaires , par les plaisirs d'une Cour où l'on vouloit que les fêtes les plus brillantes se succédassent continuellement , par les malversations de tous les gens établis pour la levée des impôts : » A peine la 4^e partie des revenus de » l'Etat étoit-elle employée aux objets

auxquels la Nation les croyoit desti-
 nés. L'Hôpital, pour s'opposer à tant
 de désordres, fit des exemples de sé-
 vérité qui effrayèrent les coupables,
 & refusa courageusement de fournir les
 sommes qu'on lui demandoit, lors-
 qu'elles ne devoient pas servir à l'a-
 vantage du Prince & de son peuple.
 Prières, menaces, offres de partager
 les dépouilles avec lui, espérances dont
 on le flatta de le porter à de plus hauts
 emplois, tout fut mis en usage, rien ne
 put le corrompre. Il s'attira une foule
 d'ennemis, dont la haine le peignit
 d'une manière digne des motifs qui l'al-
 lamoient. Je me rends odieux à bien
 des gens, écrivoit-il à *Olivier*, par
 l'exactitude avec laquelle je veille à
 ce qu'on n'envahisse pas les deniers
 du Roi. On voit avec un dépit amer
 que les vols ne se font plus impuné-
 ment, que j'établis de l'ordre dans la
 recette & dans la dépense, que je re-
 fuse de payer des dons légèrement ac-
 cordés, ou que j'en renvoie le paye-
 ment à des temps plus heureux. Vous
 connoissez cette espèce d'hommes
 qui nous vient de la Cour, leur avi-
 dité, leur lâche effronterie. Que se-

» rai-je ? Dois-je préférer leur amitié
 » deshonorante à ce que me prescrivent
 » mes obligations envers le Roi , mon
 » amour pour ma patrie ? Eh bien donc ,
 » qu'ils engloutissent tout. Et le soldat
 » sans paye ravagera nos Provinces pour
 » subsister , & l'on foulera le peuple par
 » de nouveaux impôts ! Et tandis que
 » j'emploie & mon temps & mes veil-
 » les à éloigner ces malheurs de dessus
 » nos têtes , j'excite contre moi un sou-
 » lèvement général. Mais je méprise
 » également & leur blâme & leur esti-
 » me. Je veux la vôtre , & suis heureux
 » si vous m'en jugez digne. »

L'amour du bien public égara peut-
 être l'Hôpital dans une affaire étrangère
 aux obligations que lui imposoit sa
 Charge. Dans le temps qu'il siégeoit au
 Parlement , il avoit été révolté des con-
 cussions qu'il voyoit chaque jour se com-
 mettre par quelques-uns de ses Mem-
 bres. *Il est impossible* , disoit-il , *d'assou-*
vir cette ardeur d'amasser qui dévore nos
Tribunaux , & que nul respect humain ,
nulle pudeur , nulle crainte des loix ne
peuvent réfréner. On ne pouvoit remédier
 aux désordres qu'en établissant une loi
 qui supprimât ce qu'on appelle les épi-

ces. Elles furent abolies , & les Hono-
raires des Juges augmentés ; mais cette
réforme entraînoit d'autres abus plus
dangereux que ceux qu'on venoit de
détruire. *L'Hôpital* n'avoit pas apperçu
tous les inconvéniens de ce change-
ment ; trois ans après les épices furent
rendues au Parlement. Ce qui est fort
touchant, c'est la Lettre écrite par *L'Hô-
pital* à *Olivier*. On y voit l'ame d'un
excellent Citoyen & du plus honnête
des hommes, livrée à la douleur de se
voir déchiré par la calomnie la plus
atfoce. Sous quels traits intéressans , &
qui pénètrent dans tous les cœurs , se
justifie-t-il aux yeux de son ami !
» Qu'une vile complaisance , lui écrit-
» il , pour les Grands , ou que des hai-
» nes particulières aient pu déterminer
» mes démarches , je vous en prends à
» témoins vous tous avec qui j'ai exercé
» les emplois que vous remplissez au-
» jourd'hui. Jamais ces honteux motifs
» ont-ils rien pu sur moi ? Et cepen-
» dant l'on cherche à jeter le désespoir
» dans mon cœur , à me donner de
» l'horreur pour la vie. »

L'Hôpital Surintendant des Finances
avoir une fortune si bornée que souvent

159 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

il étoit obligé d'avoir recours à ses amis pour se procurer les choses les plus nécessaires à la vie. Le Roi dora sa fille ; cette dot consistoit en une Charge de *Maître des Requêtes* qui fut assurée à celui qui épouseroit la fille de *l'Hôpital*.

Le Roi *Henri II* étant mort , le Cardinal de *Lorraine* , pour donner une haute idée de son administration , rappella *Olivier* de sa retraite , & fit entrer *l'Hôpital* dans le Conseil d'Etat. Il n'y demeura pas long-temps. Il suivit *Marguerite de Valois* qui avoit épousé *Philbert* Duc de Savoye. Elle emmena *l'Hôpital* avec elle avec le titre de son Chancelier. Mais à peine eut-il passé six mois près de sa bienfaitrice qu'il se vit rappeler en France pour succéder à son ami *Olivier* dans la place de Chancelier. Ce dernier mourut à Amboise le 30 Mars 1560.

L'auteur , qui paroît avoir autant de goût que de lumières , nous présente le tableau de la France en 1559 & 1560. Il s'agit ici de nous peindre d'un côté le Protestantisme qui cherche à s'élever , de l'autre , les Catholiques peut-être trop violens dans les moyens d'extirper les racines de l'Hérésie. C'est ainsi

que l'écrivain, sous de nouvelles couleurs, nous offre le portrait de *Catherine de Médicis* dont on a tant parlé. » Les
 « rénes du Gouvernement furent entre-
 « les mains de *Catherine de Médicis* ;
 « femme incapable de rendre son auto-
 « rité respectable à deux partis qu'il
 « falloit également contenir. *Catherine*
 « avoit un amour effréné de la domi-
 « nation ; mais cette soif de regner qui
 « semble devoir donner à l'âme de la
 « force & du courage, s'allioit en elle
 « à une lâche timidité, qui, en lui ôtant
 « les *grands côtés* de l'ambition, ne lui
 « en laissoit que les ruses & la noirceur.
 « Ce sentiment intérieur de sa propre
 « foiblesse qu'on peut vouloir se dégui-
 « ser, mais dont on ne triomphe ja-
 « mais, produisit en elle une inconsé-
 « quence & une incertitude perpétuelle
 « qui ne lui permirent jamais de pren-
 « dre un parti sage, & de suivre celui
 « même qu'elle avoit une fois embrassé ;
 « Défiant & crédule, foible & cruel-
 « le, elle parut à chaque occasion, à
 « chaque instant, changer de caractère ;
 « parce qu'elle ne pouvoit en avoir un. »
 Elle n'aimoit pas les Catholiques, & se
 sentoit de l'éloignement pour les Pro-

360 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

testans qu'on lui avoit toujours représentés comme des esprits inquiets , amateurs des nouveautés en Politique comme en Religion , & perturbateurs du repos public. Ce fut dans ces circonstances que mourut le Chancelier *Olivier* , qui sans doute avoit trop vécu depuis son rappel. On cherchoit vainement en lui cette générosité , cette force d'âme , ce courage d'esprit dont il avoit donné des exemples éclatans. Bassement asservi aux volontés des Princes Lorrains , il devint un des plus honteux appuis de leur tyrannie. Il finit enfin par la mort la plus terrible ; il expira dévoré de remords.

Les gens sages furent curieux & impatients de voir le rôle que pourroit jouer *l'Hôpital* placé au milieu d'une Cour où le fanatisme & l'ambition produisoient chaque jour de nouveaux crimes. Le Cardinal *de Lorraine* , excité par *Granvelle* Ministre du Roi d'Espagne , vouloit introduire en France le Tribunal de l'Inquisition. Par ce plan, le Cardinal , revêtu du double pouvoir du nouveau Tribunal , s'attachoit invinciblement les Catholiques , s'enrichissoit à son gré des dépouilles des Novateurs ,

exerçoit sur toute la Nation un empire
 aussi absolu qu'inébranlable. Le Pape
 favorisoit cette idée. Nous avons à *l'Hôpital*
 l'obligation éternelle que ce pro-
 jet ait avorté. Il donna l'Edit de Romo-
 rantin ; il alla l'appuyer au Parlement
 qui n'avoit pas saisi les vûes du Chan-
 celier , & ne s'en étoit tenu qu'aux ap-
 parences , à la vérité défavorables à cet
 Edit. » Tous les ordres sont corrompus ,
 » dit *l'Hôpital* à la fin d'un discours qu'il
 » prononça dans cette auguste assem-
 » blée ; le peuple est mal instruit ; on
 » ne lui parle que de dixmes & d'of-
 » frandes , rien des bonnes mœurs ;
 » chacun veut voir sa Religion approu-
 » vée , celle des autres persécutée : voi-
 » là la piété. Les Rois *François I* , *Hen-*
 » *ri II* & celui-ci voyant les erreurs
 » pulluler , ont fait comme à sarcler
 » des bleds ; mais à présent il se trouve
 » autant de mauvaises herbes que d'é-
 » pis ; par-tant faut les laisser croître.
 » D'ailleurs , les opinions se muent par
 » prières & par raisons. Seroit à désirer
 » que les gens d'Eglise qui crient tou-
 » jours *haro* , bien qu'il y ait plus de *ha-*
 » *ro* à crier sur eux , suivissent le che-
 » min ; ils profiteroient davantage. Il

162 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» y a d'énormes abus par tout , princia-
» lement dans les Tribunaux de Jus-
» tice , moins dans le Parlement que
» dans les autres ; cependant les Ma-
» gistrats ici ne sont pas à l'abri de tous
» reproches ; ils sont hommes. Le Roi
» voudroit cependant qu'on punit sé-
» vèrement les crimes d'avarice & d'am-
» bition. Cent francs de gain au bout
» d'un an font perdre pour cent mille
» écus de réputation. »

L'Hôpital , sage , prudent , juste , se
déclara pour le parti opposé à la persé-
cution des Hérétiques. » Ce parti qu'on
» auroit pu nommer celui des Tolé-
» rans établissoit pour principes qu'il
» n'appartient qu'à Dieu de juger de ce
» qui est au fond des cœurs ; que c'est
» lui qui doit punir les Hérétiques &
» récompenser les Fidèles ; que les Ci-
» toyens d'un Etat , lorsqu'ils obéissent
» aux loix & remplissent leurs devoirs
» envers la patrie & leurs semblables ,
» ont tous un droit égal aux avantages
» que la Société civile peut leur procu-
» rer ; qu'elle ne doit reconnoître pour
» ennemis que ceux qui en veulent
» troubler l'ordre ; qu'elle doit égale-
» ment honorer le Catholique & le Pro-

restant vertueux, & châtier l'un ou
 » l'autre, s'il est méchant; que cet es-
 » prit d'intolérance, qui nous fait voir
 » avec horreur des hommes attachés à
 » d'autres opinions que les nôtres, est
 » un principe destructeur de toutes les
 » vertus, & que cependant, comme il
 » seroit à désirer que des citoyens n'eus-
 » sent entr'eux aucuns motifs de divi-
 » sion, il falloit, pour ramener les Hé-
 » rétiques dans le sein de l'Eglise, em-
 » ployer la charité, la patience & la
 » prière. » *Marillac* Archevêque de
 Vienne, *Montuc* Evêque de Valence,
 & le sage *d'Espense* étoient avec le
 Chancelier les principaux appuis de ce
 parti. Ils voyoient avec douleur les
Guises marcher à grands pas vers la ty-
 rannie, & tout près de renverser le Trône
 des Maîtres légitimes. Ils vouloient faire
 assassiner le Roi de Navarre; on prétend
 qu'ils avoient formé le projet d'em-
 ployer la main même du Roi pour com-
 mettre cet affreux parricide. Toujours ar-
 dens à couvrir du masque de la Religion
 l'ambition qui les dévorait, ils firent
 dresser une Confession de Foi conforme
 aux dogmes de l'Eglise Romaine, & dé-

terminèrent le Roi à la faire recevoir, sous peine du feu, dans toute l'étendue de ses Etats. Quiconque refuseroit de signer cette Confession de Foi devoit être brulé sur le champ, sans autre forme de procès. La Reine-mère, réduite à servir l'ambition & le faux zèle des Princes Lorrains, devoit faire signer les femmes. Ils oferent imaginer de faire signer l'arrêt de mort du Prince de Condé par toute la Cour qu'ils vouloient rendre complice de leur crime. Il n'y eut que trois hommes qui eurent le courage de leur résister, *l'Hôpital*, le Conseiller du Mortier, & le Comte de Sancerre qui répondit aux menaces du Roi : *Je sçais mourir, mais non me déshonorer*. Les *Guises* alloient triompher lorsque *François II* mourut ; ce qui changea entièrement la face des affaires. Le Duc de *Guise*, malgré la mort du Roi, vouloit toujours plonger dans le tombeau le Prince de Condé. Il périffoit sur un échaffaud sans les représentations mâles & Romaines du Chancelier. *L'Hôpital* fit l'ouverture des Etats d'Orléans par un discours où il parla avec beaucoup d'élévation de l'origine

des Etats ; de leur dignité. La première opération des Etats fut de disposer de la Régence en faveur de *Catherine de Médicis*. *L'Hôpital* & les Députés dressèrent ensuite cette Ordonnance célèbre qui devoit assurer à la nation des jours plus sereins. Elle établit des Réglemens pour la réforme de tous les différens ordres de l'Etat. *L'Hôpital* fit une faute considérable. Il laissa l'assemblée se diviser sans travailler à la reconciliation civile des Catholiques & des Protestans. Cette faute fut dans la suite une source de maux pour la législation.

Cependant le Chancelier s'occupoit d'établir la paix dans le Royaume ; on voyoit toujours le grand homme , le Citoyen ; le Héros de la Patrie , s'efforcer à marquer toutes ses actions de l'empreinte de ce sublime qui appartient à si peu d'ames. *L'Hôpital* eut des démêlés avec l'auguste Corps du Parlement, qui peut-être n'entroit pas assez dans les vûes politiques du Chancelier, & le désapprouvoit sur la forme sans se donner la peine d'examiner le fond. Le zèle de la Religion, quand il n'est pas éclairé , est sans doute le plus su-

neste des aveuglemens , & la plus violente des passions ; cet esprit étoit celui de quelques Membres du Parlement. Avec cette façon de penser ils étoient bien éloignés de se concilier avec *L'Hôpital*. *Catherine* étoit le jouet du flux & du reflux de ses incertitudes. Jamais femme ne fut plus foible , plus inconséquente , & néanmoins plus ambitieuse de régner. Ses contrariétés livroient le Chancelier à la haine des deux partis. *L'Hôpital* étoit de ces Sages qui pensent avec raison que , lorsqu'un Etat est sur le penchant de sa ruine & déchiré par les factions , il faut employer les voies de conciliation & de tolérance , plutôt que celles du fer & du feu. Vous sentez que les superstitieux & les méchans ne manquèrent pas de répandre que cet illustre Magistrat étoit un Hérétique , un Athée , un ennemi du bien public. Il étoit en effet de la grandeur Royale & du bonheur de la Nation de bruler vifs des malheureux que l'erreur égardoit !

A peine les Députés des Etats furent-ils séparés , qu'arriva le temps indiqué pour la tenue du Colloque de Poissy. Tous les Citoyens étoient dans l'attente

des événemens que pourroit produire ce Colloque. Le Roi lui-même ouvrit l'assemblée par un discours plein de sagesse & de raison. *L'Hôpital* parla ensuite & entra dans les détails des objets du Colloque. Son discours indisposa les Evêques. Le Chancelier avoit répandu des remarques trop sévères sur le Clergé. Il parvint des copies de son discours jusqu'à Rome; elles y produisirent un cri général d'indignation. Le Saint Père, au milieu du sacré Collège, taxa *l'Hôpital* d'hérésie & d'impiété, & le menaça hautement de le citer à l'Inquisition. On ne manqua pas de trouver qu'il y avoit des semences d'athéisme qui germoient dans ce discours du Chancelier. En un mot, il fut toujours très-mal avec la Cour de Rome qui commençoit à moins effrayer par ses excommunications & ses anathêmes. Le Colloque de Poissy n'eut qu'un succès très-malheureux. Cependant le Chancelier s'épuisoit en nouveaux efforts pour ramener la paix. Il se persuadoit de plus en plus de la nécessité d'accorder aux Calvinistes le libre exercice de leur Religion, l'humanité & l'amour du bien public ne permettant

» d'envisager qu'avec horreur l'effroya-
 » ble moyen d'établir la paix du Royau-
 » me par leur destruction & leur massa-
 » cre. Quelques oppositions que pussent
 » former à ses desseins les fanatiques ,
 » les ambitieux , & même le Pape , &
 » le Roi d'Espagne qui menaçoit d'en-
 » trer en France à main armée pour y
 » exterminer les prétendus Réformés, il
 » n'en crut pas moins que dans les
 » circonstances où il se trouvoit , ce
 » parti étoit le seul qui lui restoit à
 » prendre pour assurer la paix du Royau-
 » me , & il se promit de le soutenir ,
 » au péril même de sa tête , s'il la falloit
 » exposer. » Il y eut encore des assem-
 » blées revêtues de tout l'éclat de ces cé-
 » rémonies qui impriment du respect au
 » peuple , & ne lui sont d'aucune res-
 » source pour son bonheur. Le Chance-
 » lier y parla avec cette éloquence du cœur
 » qui produit un si vif intérêt; mais les élans
 » vers le bien sont bientôt repoussés par les
 » passions. Ces moyens de tolérance que
 » vouloit employer *l'Hôpital* le perdoient
 » dans l'esprit du peuple & de ces ci-
 » toyens Catholiques sans principes , qui
 » ont toute la fureur de l'idolâtrie. Le
 » Recteur de l'Université osa même adres-
 » ser

fer une Requête au Parlement, dans laquelle il outrageoit avec indignité le Chancelier. D'un autre côté, les Protestans, au lieu de s'en tenir à cet esprit de douceur qui fait supporter l'erreur, pilloient les Eglises des Catholiques, les attaquoient, & leur faisoient trop appercevoir que des persécutés sont toujours prêts à devenir des persécuteurs. Le Duc de Guise voyoit avec joie se former tous ces orages, jugeant bien qu'il ne pourroit qu'à l'aide de la tempête, remonter à la place d'où il avoit été renversé. Il arrive à Paris, y est reçu aux acclamations des Catholiques. Le Connétable de Montmorency & le Maréchal de Saint-André étoient du parti de Guise. Voici comme nous est représenté le Maréchal de Saint-André: » C'étoit un » vrai favori; il avoit toujours vécu » dans la mollesse, dans la recherche » des plaisirs, dans un luxe auquel tous » les revenus de l'Etat eussent à peine » suffi. Les agrémens qu'il avoit répandus sur sa frivolité lui en avoient fait » un mérite aux yeux d'une partie de la » Nation, légère & inconséquente, près » de laquelle les graces, même sans vertu,

» ont presque toujours obtenu le succès
 » le plus brillant. Sa fortune & des
 » dons immenses qu'il avoit reçus de
 » la libéralité de *Henri II* avoient été
 » bientôt dissipés, & la guerre civile al-
 » loit faire entrer dans ses coffres les dé-
 » pouilles de tous les Religionnaires,
 » dont les opinions d'ailleurs lui étoient
 » assez indifférentes. »

Fureurs de la guerre civile. Alors *l'Hô-
 pital* ne garda plus aucune mesure ; il
 parla contre les auteurs des troubles avec
 une chaleur qui exposoit sa tête. Sa pré-
 sence au Conseil, si l'on peut appeler
 de ce nom des assemblées de Conjurés,
 y suspendoit toutes les délibérations. Le
 Connétable lui dit un jour qu'un hom-
 me de sa robe ne devoit pas entrer
 dans un Conseil qui avoit la guerre pour
 objet. *Si je ne sçais la faire*, lui répon-
 dit-il, *au moins sçais-je quand elle est*
nécessaire. Il fut cependant exclus du
 Conseil. Les Réformés sont battus ; les
 Catholiques demeurent vainqueurs ; le
 Duc de *Guise* est assassiné. La Reine mè-
 re propose la paix au Prince de *Condé* ;
 il l'accepte. Le Chancelier en règle les
 articles. Mécontentement des différens
 Partis. Le Chancelier notifie les ordres

du Roi au Parlement. Ce digne Chef de la Justice voit que les esprits, plus enflammés que jamais, se préparent à de nouveaux volcans de révolte, s'il est permis de le dire; il engage la guerre avec les Anglois. On reprend le Havre sur eux. *Charles IX* entroit dans sa quatorzième année. *L'Hôpital* le fait déclarer majeur, conformément à une loi de *Charles V*, par laquelle ce Prince établit que nos Rois seroient capables de gouverner leur Royaume aussitôt qu'ils auroient atteint cet âge. Le Chancelier, à ce sujet, adressa la parole au Parlement; il finit ainsi son discours: „ Ne songez qu'à mériter la bonne réputation, & elle vous viendra. Gardez-vous sur-tout de la convoitise d'un vil gain; la marchandise est chère, lorsqu'on l'achète avec perte de los & de gloire. J'aime mieux la pauvreté du Président de la *Vacquerie* que la richesse du Chancelier, à qui son maître fut contraint de dire, c'est trop, *Rollin*. Enfin, les bonnes gens se plaignent ici de la longueur & de la multiplication des procès; c'est que chacun veut vivre de son métier. Vous ferez cependant bien d'y mettre ordre. „

C'est le sort de la vertu d'être méconnue & malheureuse. *L'Hôpital* déplut également aux fanatiques Catholiques & aux factieux Protestans. Il est si difficile de conduire les hommes par la raison ! Faut-il le dire : la sévérité est quelquefois nécessaire ; c'est un très-grand mal qui empêche un plus grand mal.

Le Chancelier étendit ses soins sur le Commerce. Il regardoit le luxe comme un principe certain de la ruine des États, & comme l'ennemi le plus dangereux que le Législateur eût à combattre. Il promulgua des loix contre cette peste du Royaume. Il faut lire à ce propos la Lettre de l'illustre Magistrat écrite au Président *de Thou* ; elle est pleine de cette noblesse, la véritable source des vertus utiles & des belles actions. » Le
 » luxe de la table & celui des habits pa-
 » roissoient être au Chancelier ceux
 » contre lesquels il devoit principale-
 » ment sévir, parce qu'ils embrassent
 » tous les états, parce qu'ils font naître
 » en nous ce desir de nous distinguer
 » par des choses frivoles, parce qu'ils
 » entraînent avec eux le dérèglement
 » des femmes, l'oisiveté des hommes ;

» & qu'ils enfantent toutes les autres
 » espèces de luxe. *L'Hôpital* fit défendre
 » aux Tailleurs, sous peine corporelle ;
 » de mettre pour plus de soixante sols
 » d'ornement à un habit. Il ne fut permis
 » qu'aux Princes , aux Princesses , aux
 » Ducs , aux Duchesses , de porter des
 » étoffes travaillées en or ou en argent.
 » Plusieurs étoffes de soie furent inter-
 » dites aux Ecclésiastiques , aux simples
 » Gentilshommes , aux Dames & aux
 » Demoiselles. Les femmes de Mar-
 » chands ne purent porter de perles , ni
 » de diamans , ni aucune étoffe de soie.
 » Il fut ordonné à tous les Juges ordi-
 » naires de chaque lieu d'arrêter dans les
 » rues & dans les chemins tous les
 » contrevenans à la loi , de confisquer
 » les habits , & de tenir les coupables en
 » prison jusqu'à ce qu'ils eussent payé
 » soixante livres d'amende. Par d'autres
 » réglemens on fixa le nombre des con-
 » vives d'un repas , & jusqu'à la dépense
 » qui pouvoit s'y faire. »

Le Duc d'*Albe* vient à la Cour ; il ani-
 me *Catherine* contre les Protestans , &
 sur tout contre le Chancelier. Nouvelle
 guerre civile. Enfin , après bien des
 combats , des contestations , des orages ,

le Chancelier est obligé d'abandonner la Cour, comme on se hâteroit de se retirer d'une Ville pestiférée. *Charles IX* regardoit le Chancelier avec respect. Les flatteurs & les Courtisans trouvèrent moyen de détruire ces impressions, aussi honorables pour le Souverain que pour le jet. Le Chancelier part après avoir dit au Roi & à la Reine mère » qu'il voyoit » avec douleur que Leurs Majestés dé- » feroient à des conseils pernecieux ; » qu'au moins il oseroit les prier, après » qu'ils auroient soulé & rassasié leur » cœur & leur soif du sang de leurs » sujets, d'embrasser la première occasion de paix qui s'offriroit devant que » les choses fussent réduites à une extrême & dernière ruine. » *L'Hôpital* se retire à Vignai, sa maison de campagne près d'Estampes, où la Reine-mère lui envoya redemander les Sceaux. *L'Hôpital* se retrouve au milieu de sa famille, de ses enfans. C'est-là que l'homme commence à vivre, à réfléchir, à être pour lui. Sa retraite le couvre d'une gloire immortelle. Les ouvrages qu'il a composés à ce sujet sont touchans & nobles. On croiroit entendre *Caton* qui auroit été exilé. Il se livra aux

A N N É E 1764. 176

Lettres, aux plaisirs d'une société choisie, du spectacle toujours nouveau de la Nature, plaisir inconnu dans les Villes. Il mourut enfin le 15 Mars 1573, pleuré de tous les bons citoyens, respecté & admiré de tous ses ennemis.

Cette Histoire, Monsieur, est peut-être dans ce genre une de celles qui m'aient le plus satisfait. Il y regne une noblesse qui met presque l'écrivain à côté de son Héros; de l'énergie sans dureté, de l'élégance sans affectation, de la chaleur sans enthousiasme; par-tout de la vie, de l'intérêt, & l'amour de la vérité: voilà ce qui m'a frappé dans cet ouvrage. J'aurois souhaité que l'auteur nous eût plus détaillé la retraite du Chancelier, qu'il nous eût donné un léger précis de ses ouvrages; cette partie manque entièrement. Ce n'étoit que quelques coups de pinceau qui auroient porté le degré de perfection à ce tableau si intéressant.

Je suis, &c.

A Paris, le 4 Mai 1764.

H iv

LETTRE VIII.

Lettre à M. Fréron sur le Santoliana publié par M. l'Abbé Dinouart.

AUssitôt que j'eus reçu, Monsieur, le nouveau *Santoliana*, j'en entrepris la lecture; à peine en eus-je parcouru douze pages que, croyant reconnaître le style de l'ancienne compilation que nous avions déjà sous le même titre, je comparai cette dernière avec celle de M. *Dinouart*; je me convainquis qu'elles ne différoient entr'elles que par des changemens si peu considérables, que l'une est, à peu de chose près, la copie de l'autre, quoique M. *Dinouart* avance le contraire. Une accusation aussi grave exige des preuves; mais, avant que de les mettre sous vos yeux, permettez, Monsieur, que je dise un mot des anciennes éditions du *Santoliana*, & que je justifie Mrs de Saint-Victor du soupçon injurieux que peut faire naître contre eux Monsieur *Di-*

nouart, en insinuant que c'est avec leur approbation & par les secours tirés de leur Bibliothèque que paroît le nouveau *Santoliana*.

M. *Dinouart* ayant annoncé, il y a plus de cinq ans, une édition des Hymnes de *Santeul*, les Confrères de ce Poète célèbre s'empressèrent de lui communiquer toutes les pièces qui pouvoient contribuer au succès d'une entreprise aussi utile à l'Eglise que glorieuse pour *Santeul*. Mais jamais M. *Dinouart* n'a témoigné qu'il fût dans le dessein de donner un *Santoliana*; loin d'approuver un projet aussi inutile, les Victorins, s'ils l'eussent connu, l'auroient traversé de tout leur pouvoir, & ils se seroient bien gardés de favoriser une compilation indigne par sa nature d'occuper un véritable homme de Lettres, & plus encore un Prêtre qui doit s'abstenir de tout ce qui peut causer le plus léger scandale. Ces Mrs désavouent donc hautement cette édition du *Santoliana*; ils soutiennent que, loin d'avoir aucune part à ce livre, ils le méprisent, & ne peuvent que se plaindre de ceux qui penseroient assez mal d'eux, pour croire qu'ils aient prêté aucun se-

178. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

cours pour favoriser cette composition. Tels sont les sentimens de la Maison de Saint-Victor ; plusieurs de ses membres m'en ont donné des preuves par écrit, & ils ont cru se devoir à eux-mêmes & au Public un désaveu authentique. *

C'est en 1707 (sous la date de 1708) que parurent pour la première fois les *Santeuilliana ou les Bons Mots de M. de Santeul*, avec un *Abrégé de sa Vie*, sous le titre de la Haye, chez Joseph Crispin in-8° **. On a écrit quelque part *** que ce Recueil étoit de M. de la Monnoye ; mais je doute fort de la vérité de cette anecdote ; une rapsodie telle que celle-là est indigne d'un homme aussi judicieux que *la Monnoye*. Il

* Voyez l'*Année Littéraire* 1764, Tome II, page 94 ; consultez aussi le *Journal de Verdun*, volume d'Avril, page 264.

** Dans mon dernier voyage à Paris, le Bibliothécaire de Saint-Victor me montra un exemplaire de cette édition, à la fin duquel il y a des observations manuscrites de M. de Longueil Confrère de M. de Santeul, & qui avoit long-temps vécu avec ce Poète.

*** *Mémoires d'Histoire*, &c, par M. l'Abbé d'Arigny, T. I, p. 298.

est beaucoup plus vraisemblable que c'est la production d'un nommé *Pinel de la Martelière*, homme obscur, qui avoit des liaisons avec *Santeul* dont il a publié les œuvres *. Ce que je donne ici pour une simple conjecture passe pour un fait constant parmi les Chanoines de Saint-Victor; un d'eux m'a assuré que les anciens de cette Maison avoient entendu plus d'une fois le célèbre P. *Gourdan* se plaindre de ce *la Martelière*; comme de l'éditeur de la Brochure en question. Quoiqu'il en soit, les auteurs du Journal des Sçavans accueillirent; comme il convenoit, cette production ténébreuse. » Voici, disoient-ils en » l'annonçant (année 1707, page 544), » un de ces livres où l'on n'apprend rien » & que l'on n'ouvre guères deux fois. » C'est un Recueil d'impudences dignes de *Diogène* le Cynique, & de » tous dignes de *Panurge*. On met tout » cela sur le compte d'un Religieux, » dont les Poësies sont consacrées par

* En un volume in-12, à Paris chez *Benard* 1698, édition qu'il ne faut pas confondre avec celle de la même année chez *Denis Thierry*, aussi in-12, qui est beaucoup plus estimée des connoisseurs.

» l'usage que quelques Eglises en font
 » dans les prières publiques, & dont
 » la mémoire ne devoit pas être flétrie
 » par un libelle.....Ceux qui font des
 » Recueils de faits & dits mémorables,
 » devroient imiter *Xénophon & Plu-*
 » *tarque*, & se proposer un autre but
 » que celui de faire rire, *qui, de tous les*
 » *deffains, est le plus bas* » Un juge-
 ment aussi équitable auroit dû plonger
 dans un éternel oubli la rapsodie anony-
 me; elle reparut néanmoins en 1710,
 toujours sous le titre de la Haye, chez
Crispin in-12 petit format. Cette réim-
 pression n'est proprement qu'une copie
 de la première édition, dont on n'a pas
 même eu l'attention de corriger les fau-
 tes d'impression les plus grossières. Il
 n'en est pas tout-à-fait ainsi de celle qui
 parut en 1738, sous le titre suivant :
La Vie & les Bons Mots de M. de San-
teul, avec plusieurs piéces de Poësie, de
mélanges de Littérature, &c; le tout di-
visé en deux Tomes. A Cologne chez Abra-
ham Lenclume, in-12. Quoique cette
 compilation soit pour le fond la même
 que celle qui avoit déjà paru deux fois,
 l'éditeur y a pourtant fait des additions
 considérables & des corrections pour la

Typographie , lesquelles n'empêchent pas que ce ne soit toujours un très-mauvais livre qui reparut encore sous le même titre & du même format en 1742. M. l'Abbé *d'Artigny* cite encore une autre édition de Paris donnée en 1723, en deux volumes *in-12* ; mais comme je ne l'ai point vûe , je ne puis en parler avec connoissance de cause.

Voilà , comme vous le voyez , Monsieur , quatre & peut-être cinq éditions du *Santeuilliana* , quelque mauvaise que soit cette compilation. Elles ont toutes paru sans nom d'éditeur , & les Imprimeurs eux-mêmes ont cru devoir cacher leur nom , comme s'ils avoient senti qu'ils n'avoient qu'à rougir d'un pareil ouvrage. C'est néanmoins le même livre que redonne aujourd'hui M. l'Abbé *Dinouart* , qui ne craint pas d'y mettre son nom ; & voici comme il en parle : » L'ouvrage que *je donne doit*
» paroître *nouveau*. Pour le rendre in-
» téressant & digne de la curiosité des
» hommes de Lettres , je n'ai rien omis
» de ce qui concerne ce grand Poète....
» *J'ai travaillé avec soin la nouvelle Vie*
» *de Santeul* , & , parmi les bons mots ,
» on en trouvera *beaucoup* qui n'étoient

» pas connus. » Voyons si les prétentions de l'éditeur sont fondées, & si l'on peut compter sur les promesses qu'il fait ici à ses Lecteurs.

Le Recueil qu'il donne sous son nom est divisé en six Parties; la première contient la Vie de *Santeul*; la seconde ses Bons Mots; la troisième son démêlé avec les Jésuites au sujet de l'épithaphe pour le cœur de M. *Arnauld*; la quatrième ce que l'on a pu recueillir de ses Lettres & de celles qui lui ont été écrites; la cinquième ses inscriptions pour les fontaines publiques & autres monumens; la sixième l'analyse historique de ses Poésies. Je vais suivre chacune de ces parties & apprécier au juste le travail de M. *Dinouart*.

I. *Vie de Santeul*. J'ai toujours été surpris qu'un homme tel que *Santeul* n'eût point trouvé de Biographe digne de lui; pendant sa vie, plusieurs hommes de Lettres lui adressèrent des éloges aussi mérités qu'agréablement écrits, & après sa mort, presque tous les beaux-esprits s'empressèrent de jeter quelques fleurs sur le tombeau de ce grand Poète; mais personne n'a encore entrepris l'Histoire de sa vie & de ses

ouvrages; ce seroit-là un projet à remplir par quelque habile homme, tel que celui qui vient d'écrire l'éloge historique de M. l'Abbé de la Caille *; on peut assurer que le Public en verroit avec plaisir un semblable à la tête d'une édition exacte des Hymnes de *Santeul*. Le desir que j'ai toujours eu d'une vie bien faite de ce célèbre Poëte, n'a fait que s'accroître par le coup d'œil que j'ai jeté sur celle du nouveau *Santoliana*. En effet, quoique M. *Dinouart* assure qu'il a travaillé cette Vie avec soin & qu'elle est nouvelle, il n'en est pas moins certain qu'il s'est contenté de copier (à quelques différences près très légères) celle qui se trouve dans l'ancien *Samzeuilliana*, & que ce qu'il y a ajouté ne sçauroit la rendre nouvelle, & ne peut que donner une idée très-peu favorable de ce que cet écrivain travaillé avec le plus de soin. Après avoir retrans-

* *Nicolas Ludovici de la Caille Vita*, Scriptore *Gabriele Brotier*. Cette vie est à la tête du *Cælum Austral: Stelliferum*, ouvrage posthume de M. l'Abbé de la Caille publié par M. *Marraldi*, & imprimé l'année dernière à Paris chez *Guerin & Delatour*, in-8°. En lisant ce morceau, on croit lire la vie d'*Agricola* par *Tacite*.

ché le préambule de l'ancienne vie qui remplit une page & demie, M. *Dinouart* a commencé à ces mots de la page 3 * : *La famille de M. de Santeul est une des plus anciennes de Paris* ; depuis cet endroit jusqu'à la fin il se borne à transcrire l'ancienne vie , en observant seulement de faire des transpositions pour dépayser les Lecteurs , d'élaguer quelques faits qu'il a renvoyés à la classe des *Bons Mots* , & de se permettre plusieurs retranchemens qui ne peuvent se concilier avec ce qu'il a laissé. Dans la crainte qu'on ne soupçonne que j'en impose , voici quelques preuves de ce que j'avance. Les reproches faits à *Santeul* par *Claude* son frère sur l'impétuosité de son caractère , se trouvent à la page 12 de l'ancien *Santeuilliana* ; M. *Dinouart* a transporté ailleurs ce morceau pour y transcrire à la place ce qui est dit aux pages 17 & 18 de la joie qu'eut notre Poëte de voir chanter ses Hymnes dans l'Eglise. Les deux traits de *Santeul* qui resta court dans une Chaire de Village , & à qui

* Edition de 1742. C'est de celle-là que je me servirai toujours , parce qu'elle est la plus nouvelle & la moins mauvaïse de toutes.

un de ses Confrère qu'il critiquoit durement sur le mot *quoniam* employé dans une pièce de vers , fit la réponse *Insanire libet quoniam tibi* ; ces deux traits , dis-je , sont renvoyés aux *Bons Mots* dans l'édition de M. *Dinouart*. Enfin , ce qui caractérise bien le *soin* avec lequel cet éditeur a travaillé la vie qu'il donne pour *nouvelle*, c'est qu'après avoir supprimé l'endroit de l'ancien *Santeuliana*, où il est dit (page 7) que l'on trouve les différens ouvrages composés par *Santeul* depuis sa retraite à Saint-Victor dans deux *Recueils* imprimés , l'un chez *Thierry*, l'autre chez *Benard*, il oublie (page 81) cette suppression , & copie sans examen ces mots de son modèle. » On voit dans les *Recueils* » dont j'ai parlé les deux pièces & la » traduction de M. *Corneille* dont j'ai » seulement retenu les quatre vers , &c.» Ailleurs transcrivant encore les pages 25 & 26 du vieux *Santoliana*, il dit, (page 381) : *Il ne me reste qu'à dire un mot , comme j'ai promis , des ouvrages de Charles Santeul*, ne se ressouvenant plus qu'il avoit retranché (page 3) ce mot de la page 5 de l'ancienne édition : *Nous aurons lieu de parler de lui dans la*

suite. Quand on veut faire illusion au Public, ne faudroit-il pas avoir au moins de l'adresse ? M. *Dinouart* n'auroit-il pas infiniment mieux fait de copier tout bonnement l'ancien *Santeuilliana* que d'y faire des transpositions & des retranchemens qui ne servent qu'à manifester davantage son plagiat ? Il me seroit très-facile de comparer ici des pages entières de cette nouvelle vie avec l'ancienne, & de montrer que non seulement M. *Dinouart* a copié celle-ci mot pour mot, mais qu'il en a même transcrit jusques à quelques fautes d'impression. Cet exposé me meneroit trop loin. D'ailleurs, ceux qui douteroient de la vérité de ce que j'avance, peuvent prendre le livre même ; il me suffit d'avertir que les additions de M. *Dinouart*, si l'on excepte les Lettres qu'il a transcrites à la fin, & qui se trouvoient déjà dans le Tome III, page 120 des *Santeuilli Opera*, Edition de 1729, ne rempliroient pas six pages. Telle est cette vie nouvelle de *Santeul*, travaillée avec soin par l'éditeur.

II. *Bons Mots de Santeul.* M. *Dinouart* a suivi dans cette seconde Partie la même méthode que dans la pre-

mière. Pour faire croire que son édition du *Santoliana* n'avoit rien de commun avec les précédentes, il s'est appliqué à bouleverser l'ordre dans lequel les prétendus Bons Mots de *Santeul* étoient rangés ; il a placé ici ceux qu'il avoit ôtés de l'ancienne vie ; abusant d'un manuscrit de Saint-Victor qui lui avoit été confié pour tout autre objet, il a nommé le très-grand nombre de personnes que l'on avoit eu jusqu'ici la réserve de ne désigner que par les lettres initiales de leurs noms. Du reste, ce sont les mêmes mauvais propos, les mêmes indécences *, les mêmes inepties copiées fidèlement dans les éditions précédentes. M. *Dinouart* fait, à la vérité, quelques changemens ; mais sont-ils bien judicieux ? Vous en jugerez vous-même, Monsieur, par un ou deux exemples pris au hazard. Un Bour-

* Il répète, page 80, l'historiette de *Santeul* Confesseur, & copie dans l'ancienne édition la longue & ennuyeuse pièce de *Boursault* sur ce sujet. Puisque M. *Dinouart* vouloit transcrire, il auroit eu bien moins de peine à copier celle de M. *de la Monnoye* qui est très-courte & fort ingénieuse. Elle est dans le *Menagiana*, T. II, p. 380.

geois de Paris soimant *Santeul* d'acquies-
 quitter une parole qu'il avoit donnée ,
 celui-ci nia, selon l'ancien *Santeuilliana*,
 (page 147) qu'il eût fait une pro-
 messe ; & quand cela seroit , ajouta-t-il ,
*parole de Moine & parole de P*** c'est*
la même chose. Une sottise aussi grossière
 devoit-elle être mise sur le compte de
Santeul ? M. *Dinouart* , qui n'y regarde
 pas de si près , l'a insérée avec d'autres ,
 (page 138) ; néanmoins le Censeur
 ayant vraisemblablement rayé le mot
 de *P**** , le nouvel éditeur a changé
 heureusement la *P**** en *Normand* ,
 & il fait dire à *Santeul* : *Parole de Moine*
& parole de Normand , c'est la même
chose. Quelque Normand aura sans dou-
 te apprécié trop librement un des ouvra-
 ges de M. *Dinouart* , & cet écrivain a
 voulu se venger du Critique par ce mot ,
 fait pour servir de pendant au *Camou-
 flet* *. Autre exemple des changemens

* Tel est le titre d'une production de M. *Dinouart* contre l'Abbé de *Lavarde* : *Le tissu de cet écrit* , disoient les Journalistes de Trévoux (année 1748 , mois d'Août , page 1713) , *est un sarrago d'injures, de phrases à la Scaliger ou à la Garasse* ; le peu de bonnes choses qui s'y trou-

faits par le nouvel éditeur ; l'ancien *San-
teuilliana* rapporte [page 166] que
Santeul étant dans un cabaret avec un
de ses Confrères , fit mettre le Charre-
tier à table avec eux , & que dans ce
moment la servante , âgée de plus de
soixante-dix ans , étant entrée, il but à
sa santé , & se jettant à son col , lui don-
na un baiser , la louant fort sur sa beau-
té. *M. Dinouart* n'a garde d'omettre ce
trait ; mais ce baiser donné à une vieille
servante plus que sexagenaire , offensant
sa modestie , il croit devoir mettre ici
un correctif , & il raconte (page 168)
que *Santeul* but à la santé de cette vieille
servante , qu'il lui fit compliment sur ses
attentions , la louant fort sur sa beauté.
Ce changement n'est-il pas très-ingé-
nieux , & ne suppose-t-il pas un grand
travail dans celui qui l'a imaginé ?

III. *Démêlés de Santeul avec les Jésui-
tes*. Cette troisième partie n'est pas plus
nouvelle que les précédentes. *M. Di-
nouart* s'est contenté d'y mettre en tête
quatre pages tirées du premier Tome

vent est noyé dans une mer de fiel & d'amertu-
me..... Les honnêtes gens d'aujourd'hui ont quit-
té il y a long-temps cette armure à l'antique,

190. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

des anciennes éditions, & de copier les neuf Lettres du Père *Jouvençy*. Tout le reste est transcrit sur l'ancien *Santeuilliana*, à quelques transpositions près, toujours mises en usage pour dépaîser les Lecteurs. Un monument tel que celui-là n'est-il pas bien intéressant, & le Public ne doit-il pas avoir une singulière obligation à l'éditeur qui remet sous ses yeux des choses imprimées déjà tant de fois ?

IV. Cette quatrième partie est destinée aux Lettres de *Santeul*, aussi bien qu'à celles qui lui ont été adressées ; & , s'il en faut croire M. *Dinouart*, elle contient tout ce que l'on a pu recueillir à cet égard. Mais ici, comme ailleurs, l'éditeur ne s'est pas beaucoup fatigué ; toutes les Lettres qu'il donne (à l'exception peut-être de quatre ou cinq) étant déjà imprimées dans l'ancien *Santeuilliana*, Tome II (page 1--84) & ailleurs. De quelle utilité peut être cette réimpression ? Pourquoi n'avoir pas recherché de nouvelles Lettres de *Santeul* ? Pourquoi n'en avoir pas demandé à Mrs de Saint-Victor qui en ont un grand nombre en manuscrit, comme l'un d'eux a bien voulu me l'écrire ?

Au lieu de répondre à ces questions , dont la solution est fort aisée , je crois , Monsieur , vous faire beaucoup plus de plaisir , en vous adressant deux ou trois de ces Lettres anecdotes de *Santeul* * , dont j'ai en main des copies ; ce célèbre Chanoine-Régulier s'y montre tel qu'il étoit , plein de respect pour la Religion & d'attachement aux devoirs de son état. Ces Lettres seules peuvent servir de réfutation de toutes les sottises attribuées à *Santeul* par l'ignorance & la cupidité de quelques éditeurs faméliques d'*Ana.*

V. Quoique M. *Dinouart* ait promis de donner dans cette cinquième Partie, les Inscriptions faites par *Santeul* pour les Fontaines publiques , & autres *monumens* , on y en chercheroit inutilement plusieurs de ce Poëte , telles que celles qu'il fit pour l'Arsenal de Brest , & quelques autres qu'il lui eût été pourtant facile de copier à la page 185 du vieux livre qu'il a cru rajeunir , en y mettant son nom , ou dans le Tome III des *Santeulii Opera* , imprimées en 1729 en 3 vol. in-12.

* Je publierai ces Lettres dans un de mes Cahiers prochains.

VI. Nous voici enfin à la dernière partie du livre publié par M. *Dinouart*; elle contient une analyse historique des Poësies de *Santeul*. Vous pensez peut-être, Monsieur, qu'au moins pour ce morceau l'éditeur aura donné quelque chose du sien; qu'il aura pris la peine de compulser les Journaux Littéraires pour y recueillir les jugemens des Critiques sur chacun des ouvrages de notre Poëte; qu'il aura abrégé ces jugemens pour en présenter la substance aux Lecteurs, &c; en un mot, vous supposez que c'est sans doute pour cette dernière partie qu'il a acquis le droit de mettre son nom au frontispice du nouveau *Santoliana*. Si cela est, Monsieur, détrompez-vous, & connoissez mieux M. l'Abbé *Dinouart*. Dans cette dernière partie cet éditeur se conduit comme dans les précédentes, je veux dire en homme qui sçait très-bien lire & mieux encore copier ce qu'il a lu. Si vous doutiez de ce que j'avance, prenez la peine de comparer l'analyse des pièces de *Santeul* donnée par M. *Dinouart*, avec les notes qui accompagnent ces mêmes pièces dans l'édition en trois volumes des *Opera Santolii*; vous vous convaincrez bientôt

bientôt par vos propres yeux que le nouvel éditeur s'est tout simplement occupé à copier ces notes anciennes ; que , lorsque l'éditeur de 1729 n'en a pas mises à une pièce, M. *Dinouart* n'en a pas mis non plus , & qu'enfin , tout le travail de ce dernier se réduit au retranchement de ce qui lui a paru superflu , ou à des additions dont l'utilité n'est pas bien frappante. Pour vous éviter la peine de chercher les livres , je donnerai ici un ou deux exemples , en observant d'écrire en caractère *Cicéro* les additions de M. *Dinouart* , en Italique les choses qu'il a retranchées.

Santolii Opera , T. I. p. 65.

» En 1694 M. le Duc *Louis de Bourbon*
 » *bon III* du nom , présida aux Etats de
 » Bourgogne qui fournirent des sommes
 » considérables pour la guerre. Ce
 » Prince y mena M. *de Santeul* qui fit
 » deux pièces de vers. Celle ci est sur
 » l'Assemblée des Etats ; la seconde sur
 » les secours qu'ils fournirent. »

Santoliana de M. Dinouart , p. 137.

» En 1694 M. *Louis de Bourbon III*

AN. 1764. Tome III. I

194 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» du nom , prêcha aux Etats de Bour-
 » gogne qui fournirent des sommes con-
 » sidérables pour la guerre. Ce Prince y
 » mena *Santeul* qui fit deux pièces de
 » vers. Celle-ci est sur l'assemblée des
 » Etats , & la suivante sur les secours
 » qu'ils fournirent. »

Santolii Opera , To. I. page 104.

» *Victor - Augustin de Mailly* , issu
 » d'une ancienne Maison de Picardie ,
 » deuxième fils de *Louis - Charles de*
 » *Mailly* , Seigneur de *Remanges* , *Man-*
 » *neville* , *Monthulin* , &c , & de *Jeanne*
 » *de Mouchy* son épouse , se retira à
 » *Saint-Victor* , où il prit l'habit de
 » *Chanoine - Régulier*. Un incident ex-
 » traordinaire fit paroître sa persévé-
 » rance & la solidité de sa vocation.
 » Après une année d'épreuves , que l'on
 » appelle *Noviciat* , il fallut en recom-
 » mencer une autre ; on n'avoit point
 » de preuves assez constantes qu'il eût
 » été baptisé , &c. »

Santoliana de M. Dinouart , page 349.

» *Victor - Augustin de Mailly* , issu
 » d'une Maison de Picardie , se retira
 » à *Saint-Victor* , où il prit l'habit. Un

» incident extraordinaire fit paroître sa
» persévérance & la solidité de sa vo-
» catiou. Après une année d'épreuves
» qu'on appelle Noviciat, il fallut en
» recommencer une autre. On n'avoit
» pas de preuves assez constantes qu'il
» eût été baptisé, &c. »

Vous voyez, Monsieur, qu'il seroit
difficile de transcrire avec plus de fidé-
lité que M. *Dinouart*. Je ne dois pas
néanmoins dissimuler (car il faut ren-
dre justice à son travail) que souvent il
s'est permis quelques changemens dans
les notes de 1729 ; mais le dernier
exemple que je vais rapporter vous prou-
vera que ce travail n'a guères dû lui
coûter. Sous la pièce cotée XII, l'édi-
teur de 1729 a mis une note, dont voi-
ci la fin : » C'est sur l'ame guerrière que
» faisoit paroître ce Prince dès son en-
» fance par le plaisir qu'il prenoit de
» voir des chevaux, des casques & des
» cuirasses, que M. de Santeul a fait
» ces trente-quatre vers. » M. *Dinouart*,
qui a retranché le commentement de
cette note, en a changé la fin de la
manière suivante : » Santeul fit ces tren-
» te-quatre vers sur l'ame guerrière que

196 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

« faisoit paroître ce Prince dès son en-
« fance, par le plaisir qu'il prenoit à
« voir des chevaux, des casques & des
« cuirasses: »

Mille pardons, Monsieur, pour une Lettre aussi longue sur un livre tel que celui de M. *Dinouart*. J'ai pensé qu'il ne suffisoit pas d'accuser un homme de plagiat, & qu'il falloit donner des preuves d'accusation; or cela ne pouvoit se faire sans quelques détails; si vous jugez ceux que je viens de vous donner propres à éclairer vos Lecteurs sur le véritable mérite du nouveau *Santoliana*, vous êtes bien le maître de rendre ma Lettre publique; je serai très-flatté de cet honneur, &c.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris 8 Avril 1764.

P. S. Je n'ai pas relevé toutes les méprises que j'ai apperçues dans le *Santoliana*; mais j'en citerai encore deux que je ne dois pas passer sous silence. M. *Dinouart* assure (page 297) que la bouteille de savon est la première pièce

A N N É E. 1764. 197

de Poësie que *Santeul* composa, n'étant encore qu'écolier, & page 379, il dit que cette pièce est *une des premières* que *Santeul* composa dans sa jeunesse. A quoi faut-il s'en tenir ? Ailleurs cet éditeur fait dire à *Santeul* que le Latin est la langue des Anciens, & celle qui se parle parmi le grand nombre. Ce dernier mot n'a pas de sens ; aussi ne se trouve-t-il pas dans les éditions de 1738 & de 1742 qui mettent le grand monde. En revanche M. *Dinouart* écrit, (page 266, ligne 22) & que son *Flétoire* ne soit qu'un Roman, n'apercevant pas que ce *Flétoire* est une faute d'impression des éditions précédentes, & qu'il falloit écrire *Histoire*. Le dernier Journal de Verdun, cité plus haut, a corrigé d'autres erreurs de M. *Dinouart*.

Je suis, &c.

A Paris, ce 7 Mai 1764.

L E T T R E I X.

*Le Pot-Pourri, Epître à qui on voudra,
à Paris chez Sébastien Jorry Imprimeur-Libraire, rue & vis-à-vis la Comédie Française.*

UN voyage que M. Dorat fit l'automne dernier à *Peray* près de Blois avec l'auteur de *Zélis au Bain*, a donné lieu à cette Epître qu'il appelle *Pot-Pourri*, parce qu'il y peint tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a senti, & qu'il est tantôt grave, tantôt plaisant, tantôt naïf; il a monté sa Lyre sur tous les tons, il emploie tous les modes; & ce petit ouvrage respire en même temps la gaîté, la morale & le sentiment.

Les deux amis partent dans un Cabriolet.

Déjà, dans notre vol agile,
Nous voyons fuir ces beaux remparts
Où s'endort un peuple futile
Au sein des Plaisirs & des Arts;

Déjà sur un côteau fertile
 Nous laissons errer nos regards ,
 Lassés du faste de la Ville ,
 Ou l'ennui roule dans des chars.
 Du Zéphir l'haleine est plus pure ;
 D'un lieu tristement fortuné
 Nous quittons l'air empoisonné ;
 Pour les parfums de la Nature.

Le Cabriolet est souvent en danger
 d'être brisé par les énormes charrettes des
 Rouliers.

Que peur une frêle voiture
 Contre ces gros mondes roulans ,
 Traînés par six monstres pesans ,
 Aussi mal appris , je te jure ,
 Que leurs guides impertinens ,
 Toujours ivres , toujours jurans ,
 Aveugles , sourds , impitoyables ,
 Qu'il faut tuer de temps en temps ,
 Pour les rendre un peu plus traitables :

Ce dernier trait fait peine ; l'humani-
 té en est blessée ; la mort d'un hom-
 me n'est pas une chose plaisante. J'aime
 bien mieux l'auteur lorsqu'il décrit les
 bords charmans de la Loire. Les ima-
 ges suivantes me font encore le plus

grand plaisir ; c'est un morceau où l'amitié s'est peinte elle-même.

Quels feux colorent l'horizon !
 O Dieux ! Quelle belle soirée !
 Du Soleil le dernier rayon ,
 Jouant sur la voûte azurée ,
 Ne peut quitter cette contrée ,
 Malgré l'ordre de la saison.
 Son or & sa pourpre mobiles
 Au fond des flots sont réfléchis ,
 La présence de deux amis
 L'a suspendu sur ces asyles.
 Il voit en son immense cours
 Cent mille amans & leurs maîtresses ,
 Se jurant de fausses tendresses ,
 Gémir dans le sein des Amours.
 Il voit des ames orgueilleuses
 Qui n'ont que leurs desirs pour loix ,
 Il voit des vertus fastueuses ,
 Des Rois malheureux d'être Rois.
 De toutes parts il voit le crime ,
 Sous cent formes multiplié ,
 Et presque jamais l'amitié
 Ne s'offre à son regard sublime.

Portrait du Concierge du Château de
 Blois.

Malgré sa pesanteur de l'âge,
 Et ses deux aunes de visage,
 Il va grimpaunt, trôtaunt, soufflant ;
 Vous indique chaque passage,
 Et s'extrase à tout instant ;
 Il voit de sa magnificence,
 Où l'on ne voit que des débris ;
 Il n'est point de trou de souris,
 Qui ne fasse honneur à la France.
 Souvent, pour vous instruire mieux ;
 Il s'arrête, ferme les yeux,
 Met ses deux mains sur sa bedaine,
 Et puis, voilà mon gros menteur.
 Qui, sans oser reprendre haleine,
 Vous dir tout son Château par cœur

Madame *** sœur de l'auteur de
Zélis au Bain, accompagnoit dans
 une Berline les deux voyageurs. On ar-
 rive à Pezay. Madame *** & son frère
 répandent, en embrassant leur mère,
 ces larmes de la nature qui font tant
 d'honneur & de plaisir au cœur humain.
 M. Dorat adresse à cette tendre mère ces
 vers agréables :

Renais au sein de tes enfans ;
 Que leur jeunesse te couronne

Et que l'éclat de leurs printemps
 Embellisse encor ton autemna ;
 Ce sont deux fleurs, tu le vois bien,
 Que fit éclore la Nature,
 Pour servir enfin de parure
 A l'arbre qui fut leur soutien.

Madame*** est délicatement louée
 dans cette Epître.

Notre compagne de voyages
 Est plus aimable que jamais.
 Compte qui voudra les attraits,
 Je n'aime point les longs ouvrages.
 Loin du tourbillon des amans,
 Libre, satisfaite & tranquille,
 Elle moissonne dans les champs
 De nouveaux charmes pour la Ville.
 Fuyant les Dieux & leurs lambris,
 C'est *Vénus* qui se fait Bergère ;
 Malheureusement le pays
 Est très-stérile en *Adonis*.
 On prétend qu'il n'en fournit guère ;
 Et *Mars*, qui vaudroit encor mieux,
Mars, à vaincre toujours habile,
 De Chambor a quitté l'asyle
 Pour aller habiter les Cioux.

Cet éloge de feu M. le Maréchal de
Saxe est très-ingénieux.

Description d'une fête champêtre, di-
gne de *Teniers*; tout le Village est assem-
blé dans le Château.

Déjà le flageolet Gothique
A donné le signal des jeux ;
Et de l'allégresse rustique
L'éclat brille dans tous les yeux.
On se mêle , on choisit sa place ,
Par instinct on va s'embrasser ;
Déjà chaque main s'entrelace ,
Et le grand rond va commencer.
De cris joyeux le Ciel résonne ;
Colinette , pour refuser
Ce que pourtant *Lise* abandonne ,
Vous attrape un bon gros baiser ,
Qu'en riant *Mathurin* lui donne.
Sans trop songer aux spectateurs ,
On fait faire un saut à *Pérette* ;
Zéphir , qui dans les airs la guette ,
L'expose aux regards des railleurs.
Pérette ignore la décence ,
Ne sçait point qu'il faut se fâcher ;
Et croit n'avoir rien à cacher ,
Parce qu'elle a son innocence.
Plus loin des groupes de buveurs
Trinquent sur une vaste tonne ,
Qu'une branche verte couronne ;
Le vin ruisselle sur les fleurs.

Des vicillards assis sous l'ombrage
 Semblent ranimer leur langueur ;
 Leur front , tout sillonné par l'âge ,
 Reprend la vie & la couleur.
 La joie a passé dans leur ame ,
 Ils se rappellent leur printemps ;
 Et leur œil presque éteint s'enflamme
 De la gaité de leurs enfans.
 Je vois des Laboureurs naissans
 Courir sans guide & sans lisières ;
 Les plus jeunes , plus caressans ,
 Reviennent , auprès de leurs mères ,
 Jouer avec les cheveux blancs
 Et la barbe de leurs grands-pères ,
 Qui vont bientôt mourir contents.

Emile , à ce Bal rustique ,
 Que je viens d'offrir à tes yeux ,
 Comparons nos Bals fastueux ,
 Notre Danse soporifique ,
 Nos Quadrilles si langoureux ,
 Et notre ennui si magnifique ,
 Et nos efforts pour être heureux.....
 Par-tout nous portons nos entraves ,
 De rien nous ne sçavons user ;
 Nous ressemblons à des esclaves
 Que l'on condamne à s'amuser ,
 Perdu dans la foule bruyante ;

On se coudoie , on se poursuit ;
 On bâille , on ment , on se tourmente ;
 Chacun ou se cherche , ou se fuit.
 On voit des Graces douairières ,
 Allant , précipitant leurs pas ,
 Et resserrant leurs vieux appas
 Dans des juste-au-corps de Bergères ;
 Des ours chamarrés de rubans ,
 Des Diables pleins de gentillesse ;
 Et sur tout de jeunes Sultans ,
 Qui n'ont pas même une Maîtresse.
 On s'échappe , on déserte enfin ;
 L'ennui seul veille au fond des ames ;
 Et les nerfs de toutes nos femmes
 Sont ébranlés le lendemain.

Un des grands avantages du séjour
 de la campagne , c'est qu'on pense li-
 brement & qu'on peut se livrer à son ca-
 ractère.

En ces lieux au moins je puis rire
 De ces prétendus Beaux Esprits ,
 Fameux dans l'art de la Satyre ,
 Briguant à grands frais le mépris ;
 Sans qu'un pareil choix leur déplaise ,
 J'y puis être sot à mon aise ,
 Et me moquer de leurs écrits.

Pourvu qu'au soir je me repose
 Après les plaisirs d'un beau jour ,
 Et que ma main cueille une rose
 Sur les arbutus d'alentour ,
 Qui peut me nuire ou me distraire ?
 Que me font les vaines rumeurs ,
 Les libelles & leurs auteurs ?
 Cet asyle est un sanctuaire
 D'où n'approchent point leurs fureurs ;
 Je voue à l'Amitié fidelle
 Mes instans , fortunés par elle.
 Que dis-je ? En cet heureux séjour ,
 Il en est aussi pour l'Amour.
 Dans la retraite solitaire
 Le cœur est prompt à s'enflammer ;
 A la Ville on ne veut que plaire ,
 C'est dans les champs qu'on veut aimer.
 Après les frivoles tendresses
 De nos élégantes Beautés ,
 Ce long commerce de foibleses ,
 D'ennuis & d'infidélités ;
 Après ce triste persiflage ,
 Que l'on appelle sentiment ,
 La fatigue d'être volage ,
 Ou le dégoût d'être constant ;
 Combien il est doux pour le Sage
 De s'envoler dans les forêts ,

Et de contempler les attraits
De quelques Nymphes de Village!

Ce nouvel ouvrage de M. *Dorat* est très-bien accueilli du Public; il mérite ce succès. Ce que j'aime dans cet auteur, c'est qu'il a un esprit à lui, un ton qui n'est celui de personne, une expression qui lui est propre.

*Épître à mon Ami, au retour du voyage qui a donné lieu au Pot-Pourri,
Par l'auteur de Zélis au Bain.*

Cette *Épître*, imprimée à la suite du *Pot-Pourri*, est digne de figurer avec cette jolie Pièce. L'auteur, de retour à Paris, saisit le contraste des champs paisibles qu'il a quittés avec cette Ville immense, que le Soleil semble éclairer avec peine.

Quel amas confus de Palais
Vient me dérober son image,
Et cache à mes yeux ces bosquets,
Où mille oiseaux par leur ramage,
Sous le dais d'un naissant feuillage,
Annonçoient l'Aurore & la Paix?

Quelle vapeur lourde & grossière
 Remplace cet air épuré,
 Que dans ma grotte solitaire
 J'ai tranquillement respiré ?
 Au murmure de la Colombe,
 Soupirant tout bas ses amours,
 Au bruit de ce ruisseau qui tombe
 Et se replie en cent détours,
 Au chant, & naïf & rustique
 Du Paysan laborieux,
 A ce repos philosophique,
 Quel fracas succède en ces lieux ?
 Ne suis-je plus dans cet asyle
 Où, dans un calme studieux,
 Chaque matin pur & tranquille
 M'annonçoit un soir plus heureux ?

Vous ferez attendri, Monsieur, de
 la sensibilité qui a répandu sa douce
 chaleur sur les vers suivans.

Tilleuls, que mes mains ont plantés,
 Quand reverrai-je vos ombrages ?
 Ah, si mes vœux sont écoutés,
 Si *Palès* reçoit mes hommages,
 Pour vos fleûrs & pour vos feuillages,
 Les vents ne sont plus redoutés ;

Des jours serains & sans nuages
 Viendront raffermir vos rameaux ;
 Et les tourbillons des orages
 N'insulteront point vos berceaux.
 Que je vous regrette & vous aime ;
 Lieux fortunés , simples réduits ,
 D'où la main du plaisir lui-même
 Ecarte les sombres ennuis ;
 Où , près d'une sensible mère ,
 Contre le sien pressant mon cœur ,
 Toujours tendre & toujours sincère ,
 Je versois les pleurs du bonheur ;
 Où mon ivresse toujours pure ,
 Où ces baisers de la Nature ,
 Que j'obtenois à tous momens ,
 Sans nul remords & sans contrainte ,
 Livroient & mon ame & mes sens
 Aux vertueux épanchemens
 De la volupté la plus sainte !.....
 De ton front ridé par le temps
 Le bonheur réparoit l'outrage ;
 O cher objet de mon hommage ,
 Chaque regard de tes enfans
 Du temps effaçoit un ravage ;
 Et les beaux jours de leur printemps
 Sembloient dissiper le nuage
 Et les langueurs de tes vieux ans.

L'auteur fait une peinture touchante
de la misère qui règne dans les campa-
gnes.

Vous, dont la peine est le partage,
O vous, enfans laborieux,
Qui cultivez mon héritage,
Quand pourrai-je accomplir mes vœux,
Et, Ministre de l'Etre sage
Dont la splendeur remplit les Cieux,
Ramener dans votre Village
Le calme, l'aisance & les jeux ?
Tant que la voix de l'indigence
De vos solitaires côtes
Epouvantera le silence,
Loin de moi fuira le repos ;
Il fuira loin de ma paupière,
Tant que l'effrayante misère
Pourra vous faire envisager,
Comme le plus cruel danger,
Le plaisir si doux d'être père ;
De la Nature auguste loi,
Qu'il est affreux de ne point suivre !
Ah, quand verrai-je autour de moi
Des mortels satisfaits de vivre ?
Qu'il est cruel de voir des yeux,
Où l'Amour tendre & vertueux

Eût peut-être choisi des armes,
 A force de verser des larmes,
 Perdre tout l'éclat de leurs feux :
 Quelles images effrayantes,
 Que la foiblesse & la laideur,
 De l'indigence & du malheur
 Filles tristes & languissantes,
 Remplaçant les roses brillantes
 De la jeunesse & du bonheur !
 O réflexion trop amère !
 Sous le chaume & sous les lambris,
 Tout offre à mes yeux attendris
 L'affreux tableau de la misère.
 Dans le fracas de la grandeur,
 Dans le silence de nos plaines,
 Je vois le rêve du bonheur,
 Et la réalité des peines.

Le Poète prie son ami de lui apprendre ce qui pourra le rendre heureux.
 Est-ce l'Ambition, la Gloire ? Beaux
 vers sur la Guerre.

Dans cet art brillant & terrible,
 Où nul mortel n'est invincible,
 Où l'on a la mort à braver,
 Si d'autres ont vu l'art de nuire,
 De massacrer & de détruire,
 J'y vois celui de conserver.

212 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

Le talent du grand Capitaine
N'est point d'épouvanter l'arène
Des cris de l'inhumanité ;
La palme la plus estimable ,
Le laurier le plus honorable
N'est pas le plus ensanglanté.
Gloire, ce feu qui t'environne ,
Ces éclairs, ces nobles ardeurs
Dont tu consumes tous les cœurs ;
Dans les champs poudreux de Bellonne ;
La resplendissante couronne
Dont tu ceins le front des vainqueurs ,
Cet élan fougueux & superbe
Du coursier bondissant sur l'herbe
Aux premiers accords du clairon ;
L'oubli du péril qu'on affronte ,
Cette terreur soudaine & prompte
Qui suit & précède un grand nom :
Tout montre la flamme divine ,
Tout montre l'immortel rayon
Où tu puifas ton origine.
Tous les objets , quand ils sont grands ,
Pour mon cœur ont toujours des charmes ;
Au sein du tumulte & des armes
Ariste, il est de beaux momens.
Ces machines inconcevables ,
Qu'une seule voix fait mouvoir ;
Ces corps aveugles , innombrables ,
Dont l'union fait le pouvoir ;

Ce mystère utile & terrible
 Qu'exigent tous les mouvemens ;
 Cette fougue noble , invincible ,
 Qui fixe les événemens ;
 Cette image vaste & puissante
 Embrase le cœur indompté ;
 L'imagination brulante
 Se plaît dans cette immensité.
 Qu'avec transport je me rappelle
 Et me représente ce jour ,
 Où mon ame avide & nouvelle
 S'élançoit au son du tambour !
 Où cette ame jeune , enflammée ,
 Vive & facile à s'émouvoir ,
 Parvint enfin à concevoir
 La grande énigme d'une armée !

M. de *** ne reconnoît de vrai bonheur que dans l'amitié ; il termine son Epître par des développemens de sensibilité qui font aimer son ame & son pinceau.

Nous chassons ces viles souplesses ,
 Et ces subtiles petitesse ,
 Faites pour l'orgueil & les sots ;
 Nous connoissons tous nos défauts ,
 Et nous pardonnons nos faiblesses .

314 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Si quelquefois la passion ,
 Si quelque vapeur passagère ,
 Du flambeau de notre raison
 Obscurcit la foible lumière ,
 Ce n'est point une main sévère
 Qui vient déchirer le rideau ;
 Mais la Sagesse , pour nous plaire ,
 Sçait éclaircir son front austère ,
 Et , quittant son triste manteau ,
 D'une main douce & salutaire ,
 Détache , en riant , le bandeau.
Ariste , hélas , quand la Nature
 Nous eût tirés des mêmes flancs ,
 Nos cœurs seroient-ils plus constants ,
 Et notre tendresse plus pure ?
 Va , nos liens sont affermis ;
 Va , nos chaînes nous sont plus chères ;
 C'est le hasard qui fait les frères ;
 Et la vertu fait les amis.

On voit avec plaisir réunis dans cette
 Brochure deux ouvrages auxquels a
 présidé l'amitié , si rare parmi ceux qui
 écrivent. On a lu dans quelques papiers
 publics que ces deux pièces étoient de
 l'auteur de *Zélis au Bain* ; on s'est
 trompé ; la première est de *M. Dorat* ,

A N N É E 1764: 213

la seconde de M. de*** auteur de *Zé-
lis au Bain*, qui lui-même m'a prié de
telever cette erreur.

Ces deux petits morceaux sont élé-
gamment imprimés & ornés de plan-
ches charmantes; elles ont été dessinées
par M. *Eisen*, & gravées par Mrs de
Longueil & le Mire.

*Instruction Pastorale de Mgr l'Evêque
du Puy.*

On vient de donner une très-jolie
Edition; en deux volumes in-12 petit
format, de l'*Instruction Pastorale de
Monseigneur l'Evêque du Puy sur la
prétendue Philosophie des Incrédules
Modernes*, ouvrage profond, lumineux
& convainquant pour quiconque veut
écouter sa raison & son cœur. Le suc-
cès de la première Edition, qui est
épuisée, fait honneur à notre siècle,
& prouve qu'il est encore parmi nous
des citoyens honnêtes & vertueux que
les feux follets de la Philosophie n'ont
point égarés. La nouvelle Edition se
trouve à Paris chez *Chaubert* Quai des
Augustins.

Traitemens des Maladies.

Les malades & ceux qui craignent de le devenir trouveront des soulagemens à leurs maux & des espérances de guérison dans un livre intitulé : *Traitemens des Maladies internes & externes, traduits du Latin de M. Lazerne Conseiller du Roi, Professeur en Médecine de la Faculté de Montpellier, avec les Formules en Latin & en François ; augmentés d'un Traité des Maladies Vénériennes ; par M. Didier des Marets Médecin de la même Faculté : seconde Edition revue & corrigée, deux volumes in 12 à Paris chez Laurent Charles d'Houry Imprimeur-Libraire de Mgr le Duc d'Orléans, rue de la vieille Bouclerie.*

Cet ouvrage est particulièrement destiné aux jeunes Médecins qui se disposent à la pratique, & qui, lorsqu'ils entrent dans cette carrière, se trouvent très embarrassés des différens symptômes qui se rencontrent dans les maladies, sur-tout dans celles qui sont compliquées, ne sachant par laquelle de ces maladies compliquées ils doivent commencer le traitement. Ils ont un guide éclairé dans le sçavant M. Lazerne qui leur indique & les maladies & les remèdes.

Je suis, &c.

A Paris, ce 10 Mai 1764.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

L'Esprit des Monarques Philosophes.

Vincent, rue Saint-Séverin, débire
un ouvrage de plus de 400 pages,
dont le titre est : *L'Esprit des Monar-*
ques Philosophes, Marc Aurèle, Julien,
Stanislas & Frédéric. L'Avertissement
donne une idée de cette Brochure. » De-
» puis *Salomon*, le sage par excellence,
» dont les écrits font partie des Livres
» Canoniques, l'Histoire Ancienne ne
» fournit que deux Monarques, *Marc-*
» *Aurèle & Julien*, qui ayant laissé des
» ouvrages de Philosophie Morale &
» Politique. Après tant de siècles écoulés
» depuis le regne de ces grands

AN. 1764. Tome III. K

213 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

„ hommes sans qu'on les ait vû renaî-
 „ tre, nous avons aujourd'hui l'avanta-
 „ ge de les voir revivre dans *Stanislas*
 „ *le Bienfaisant*, & *Frédéric*, *le Salomon*
 „ *du Nord*; & c'est une preuve des pro-
 „ grès que la raison & la Philosophie
 „ ont faits dans notre siècle. En réunif-
 „ sant sous un même point de vûe les
 „ pensées & les leçons de ces quatre
 „ Monarques, notre dessein n'a pas été
 „ de les publier toutes. Nous nous som-
 „ mes assujettis au titre & à l'objet de
 „ notre ouvrage, & nous n'avons ex-
 „ trait de leurs écrits que les maximes
 „ qui les caractérisent plus essentielle-
 „ ment comme *Monarques Philosophes*.
 „ Heureux le siècle que des Rois éclai-
 „ rent de leurs lumières, & instruisent
 „ de leurs leçons! Plus heureux les peuples
 „ qui se rendent dignes d'avoir de
 „ tels pères & de tels maîtres! „

Marc - Aurèle - Antonin, surnommé
le Philosophe, étoit de l'ancienne famille
 des *Annius*. Il se disoit descendu de *Nu-*
ma, dont il imita le respect pour les
 Dieux. Il s'attacha aux Lettres, & sur-
 tout à la Philosophie Morale, selon les
 principes des Stoïciens. Mais ce qu'on
 ne sçauroit trop respecter dans ce grand

homme, c'est son extrême reconnoissance pour ses maîtres qu'il combla d'honneurs. » Non-seulement il les accabla de biens pendant leur vie, & leur érigea des statues d'or qu'il plaça parmi celles de ses Dieux domestiques; mais, afin que la Postérité s'intéressât aussi à leur gloire, il vouloit encore l'instruire des obligations qu'il leur avoit, & c'est par ce détail généreux qu'il commence ses admirables réflexions. » Dès sa plus tendre enfance, il sçut se rendre cher à l'Empereur *Adrien* qui le fit Chevalier à six ans, honneur qu'on n'avoit jamais fait à cet âge. Après la mort d'*Adrien*, il fut adopté à dix-huit ans par *Antonin le Pieux*, dont il épousa la fille *Fausline*, & qui, en lui donnant en même temps le titre de *César*, l'associa à tous les honneurs de l'Empire & du Sacerdoce. » Plus son crédit augmentoit, plus il avoit de déférence pour *Antonin* son beau-père. La reconnoissance l'avoit rendu l'ami tendre & sincère de son bienfaiteur. Pendant vingt-trois ans qu'il fut dans son Palais, il ne le quitta point, & l'on remarque qu'il ne coucha que deux fois ailleurs. »

Il étoit impossible que *Marc-Aurèle* n'eût pas des envieux & des ennemis ardents à sa perte. Il fut assez heureux pour en triompher , & *Antonin* assez grand pour n'écouter jamais la bassesse des courtisans. *Marc-Aurèle* lui succéda l'an 161. Il signala son avènement à l'Empire par une preuve éclatante de sa grandeur d'ame & de son amour pour la vertu ; il partagea le Trône avec *Lucius Vérus* qu'*Antonin* n'avoit pas voulu adopter , quoiqu'il n'eût été lui-même adopté par *Adrien* qu'à cette condition. Il prit ensuite le nom de son bienfaiteur, & le donna, avec sa fille *Lucille* , à son collègue qu'il nomma Empereur. Ce fut la première fois que Rome se vit gouvernée par deux Souverains. Pendant que *Vérus* faisoit la guerre aux Parthes , les Allemands portèrent la désolation en Italie. *Marc-Aurèle* se mit à la tête de son armée , & montra que le Héros & l'homme de guerre n'étoient point séparés du Philosophe. Il battit les Allemands. Ses troupes victorieuses le prièrent d'augmenter leur paye. *Marc-Aurèle* leur répondit que de leur donner de l'argent pour cet heureux succès , ce seroit leur faire des libéralités aux dépens

*du sang de leurs pères & de leurs parens ,
dont il devoit rendre compte aux Dieux.*

Cette réponse fait voir que ce Prince regardoit l'exacte justice comme une des premières qualités d'un Souverain. Il joignoit la pratique la plus sévère de la morale à la profession qu'il en faisoit.

» Constant & modeste , grave & com-
» plaisant , élément & juste , aussi in-
» dulent pour les autres que rigide
» pour lui même , insensible à la vaine
» gloire , inébranlable dans les desseins
» qu'il formoit toujours après de mû-
» res réflexions , & jamais par caprice
» ou par passion ; ennemi des délateurs ,
» pieux sans affectation , modéré en
» toutes choses ; toujours égal , toujours
» le maître de son ame , toujours sou-
» mis à la Providence & à la raison , &
» sans cesse en garde contre l'amour-
» propre , incapable de déguisement ,
» toujours vrai dans ses paroles comme
» dans ses actions , jamais ni impatient
» ni inquiet ; très-prompt à pardonner
» les fautes quand elles n'offensoient
» que lui seul , & inexorable quand la
» dernière nécessité , c'est-à-dire , l'in-
» térêt du Public , le forçoit à les punir ;
» toujours occupé du bonheur de ses

212 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» peuples & du plaisir de faire du bien
 » aux hommes ; l'ami compatissant &
 » le père des pauvres : tel étoit *Marc-*
 » *Aurèle*, au milieu des allarmes & des
 » calamités de la guerre, comme dans
 » le sein de la paix. »

Vérus étant mort d'apopléxie au retour de l'expédition contre les Parthes, *Marc-Aurèle* prit seul les rênes du Gouvernement ; il triompha plusieurs fois des *Quades*, des *Marcomans*, des *Sarmates* & des *Vandales*.

Marc-Aurèle crut avec raison que la véritable gloire ne se borne pas à des victoires ; il s'occupa tout entier du bonheur de l'Empire, établit une police admirable, & des loix marquées de l'empreinte de son génie & de sa bonté. Quoiqu'il fût d'une santé foible & délicate, rien n'étoit capable d'arrêter son zèle pour le bien public ; il y employoit la nuit comme le jour. *Ce sont*, disoit-il, *les obligations que m'impose ma condition de Législateur & d'Empereur*. Il lisoit ou écrivoit toujours, même aux Jeux & aux Spectacles. C'est à ce merveilleux emploi de ses momens particuliers que nous devons l'ouvrage immortel de sa Philosophie. Il s'infor-

moit très-exactement de ce qu'on disoit de lui , non à dessein de punir ceux qui en parloient avec trop de liberté , mais dans la vûe de connoître ce qu'on approuvoit ou ce qu'on blâmoit dans sa conduite , & de profiter de la censure du Public pour se corriger , ou de ses louanges pour continuer de faire le bien. Il aimoit à consulter , non-seulement ses conseillers ordinaires , mais encore ceux qui avoient la réputation d'être les plus habiles , & qu'il choisissoit à la Cour , à la Ville & au Sénat. Il étoit religieux observateur de sa parole. C'étoit ce principe de vertu qui lui fit établir cette maxime si digne de toute l'attention des Princes : *Gardez-vous bien d'estimer jamais comme utile une chose qui vous forcera un jour à manquer de foi.* Il ne voulut jamais recevoir les titres fastueux qu'on avoit donnés aux autres Empereurs , ni souffrir qu'on lui élevât des Temples & des Autels. *C'est de la vertu seule*, disoit-il , *qu'il dépend d'égaliser les Empereurs aux Dieux , & non pas des suffrages & des flateries des peuples. Un Roi qui regne avec justice & toute la terre pour son Temple , & tous les gens de bien pour Prêtres & pour Mi-*

nistres. Il fit bâtir un Temple à la Déesse qui présidoit aux bienfaits , & qui étoit peut être la seule vertu à laquelle les Romains n'avoient point encore rendu de culte. *Cassius* , un de ses Lieutenans , se fit déclarer Empereur. *Marc Aurèle* , au moment qu'il marchoit contre le perfide , apprit qu'il s'étoit puni lui-même en s'arrachant la vie. L'Empereur en témoigna son chagrin ; il vouloit jouir de la gloire de pardonner. L'Empereur écrivit au Sénat & le pria de ne point poursuivre dans toute la rigueur des loix la famille & les complices de *Cassius*. Il brula , sans les avoir lues , toutes les Lettres qui avoient été trouvées dans le cabinet de *Cassius* , afin , dit il à ceux qui en étoient surpris , de n'être point forcé malgré lui de haïr quelqu'un. Il pardonna à toutes les Villes qui avoient suivi le parti du rebelle. Après avoir rétabli le calme dans l'Orient , il reprit le chemin de Rome , & passa par Athènes , où il fut initié , selon ses souhaits , aux grands mystères de *Cérès*. Il fut reçu à Rome avec tous les transports du respect le plus religieux , & de la tendresse la plus pure. Il distribua à tout le peuple huit pièces d'or par tête , lui remit

tout ce qu'il devoit au Trésor public & particulier depuis soixante ans, & fit bruler tous les billets de cette dette au milieu de la place. Il se retira ensuite pour quelque temps à *Lavinium*, où il se reposa entre les bras de la Philosophie qu'il appelloit sa mère. Il donna des spectacles magnifiques, persuadé que de tels jeux étoient pour le peuple les délassemens les plus nobles & les plus innocens.

Les Scythes & les peuples du Nord ayant repris les armes, *Marc-Aurèle* vouloit encore aller les combattre en personne. Les Romains qui le voyoient infirme, & qui craignoient que sa santé, qui leur devenoit de jour en jour plus précieuse, ne fût altérée par les fatigues de cette nouvelle guerre, tentèrent de s'opposer à son dessein. Ils s'assemblèrent devant son Palais, & le prièrent, avec les plus fortes instances, de ne pas les quitter, sans leur avoir donné auparavant des préceptes pour leur conduite. *Aurèle* passa trois jours à leur expliquer les plus grandes difficultés de la Morale. Il partit ensuite avec *Commode* son fils, qu'il avoit déjà associé à l'Empire. Son expédition fut heureuse. Il y donna,

comme dans toutes les précédentes, les plus grands exemples de valeur & de prudence. Il alloit ouvrir la troisième Campagne lorsqu'il fut attaqué à Vienne en Autriche, d'autres disent à Syrmium en Pannonie, d'une maladie qui fut bientôt désespérée, & qui l'emporta en peu de jours. Sa fin ne démentit pas sa vie; l'Empereur & le Philosophe éclatèrent à la fois. Si d'un côté il reçut l'arrêt de sa mort avec résignation, de l'autre l'amour qu'il avoit pour ses peuples remplissoit son ame d'amertume. Il craignoit que son fils ne suivît pas ses traces. Avant que de mourir, il tint un très-long discours aux Courtisans qui l'entouroient, leur recommanda son fils, & répandit son ame noble & bienfaisante dans ses dernières expressions. Il termina sa carrière à cinquante-neuf ans, & la dix-neuvième année de son regne, laissant des regrets à son siècle & un souvenir éternel de sa vertu à la Postérité. Rome à cette nouvelle fut consternée. Le Sénat & le peuple l'adorèrent, avant même que ses funérailles fussent achevées; &, comme si c'eût été peu de chose que de lui élever une statue d'or dans la chambre *Julienne*, où le Sénat s'as-

sembloit , & de lui décerner tous les honneurs divins , on déclara sacrilèges ceux qui n'auroient dans leur maison , selon leur fortune , ou son portrait ou sa statue. Vous observerez que ce Prince adorable , si l'on peut donner cette épithète à un homme , laissa l'Empire au plus vicieux des humains. Il est vrai que *Marc-Aurèle* eut la consolation d'expirer sans avoir démêlé l'affreux caractère de son successeur.

Ses pensées philosophiques sont exposées ici sous ce titre , *L'Esprit de Marc-Aurèle* ; en voici quelques-unes.

» S'il y a des Dieux , ce n'est pas une
» chose bien fâcheuse que de quitter
» le monde ; car ils ne te feront aucun
» mal : s'il n'y en a point , ou qu'ils ne
» se mêlent pas des affaires des hom-
» mes , qu'ai-je à faire de vivre dans un
» monde sans Providence & sans Dieux ?
» Mais il y a des Dieux , & ils ont soin
» des hommes ; ils ont même donné à
» chacun le pouvoir de s'empêcher de
» tomber dans de véritables maux.

» En attendant que l'heureux mo-
» ment de ton extinction arrive , qu'as-
» tu à faire ? A honorer & à bénir les

» Dieux , & à faire du bien aux hommes.
» mes.

» Que ces petits hommes qui se piquent d'être de grands Politiques , & de traiter toutes les affaires selon les maximes de la Philosophie , sont méprisables ! Ce ne sont que des enfans.
» Mon ami , de quoi s'agit-il ? Il s'agit de faire ce que la Nature demande de toi.

» Faire du bien aux autres , c'est en recevoir.

» La bonté est invincible , quand elle est sincère , sans hypocrisie & sans masque ; car que te pourra faire l'homme du monde le plus violent & le plus emporté , si tu as de la bonté pour lui jusqu'au bout ? Si tu lui dis : *Non , mon fils , ne fais point cela , nous sommes nés pour toute autre chose ; tu ne me fais aucun mal , mais tu t'en fais à toi-même ?*

» Ce qui n'est pas utile à l'essaim , ne peut l'être à l'abeille. »

Des Devoirs des Rois. » Faire du bien , & entendre dire du mal de soi patiemment , c'est une vertu de Roi.

» Quand tu as fait du bien , & qu'un
 » autre l'a reçu , pourquoi cherches-tu ,
 » comme les fous , une troisième cho-
 » se , c'est-à-dire , la réputation ?

» Fais consister ta joie & ton repos à
 » passer d'une bonne action à une autre
 » bonne action , en te souvenant toujours
 » de Dieu.

» Si tu avois en même temps une ma-
 » râtre & une mère , tu te contenterois
 » d'honorer l'une , & tu te tiendrois
 » toujours auprès de l'autre. Ta marâ-
 » tre , c'est la Cour ; ta mère , c'est la
 » Philosophie.

» *Démocrite a dit : Fais peu de chose*
 » *si tu veux être tranquille ; n'au-*
 » *roit-il pas été mieux de dire : Fais*
 » *toutes les choses nécessaires , & tout*
 » *ce que la raison demande d'un homme*
 » *né pour la société , & comme elle le*
 » *demande ?*

» L'homme n'a nulle part de retraite
 » plus tranquille , ni où il soit avec plus
 » de liberté que dans sa propre ame ; j'ap-
 » pelle tranquillité le bon ordre & la
 » bonne disposition de l'ame. Retire-
 » toi donc souvent dans une si délicieu-
 » se retraite ; reprends-y de nouvelles

» forces , & tâche de t'y rendre toi-même un homme nouveau. »

Je ne vous ai entretenu que de quelques pensées empruntées au hasard. Toutes sont admirables ; c'est l'ame même de ce modèle des Souverains.

La vie de *Julien* vous est connue par l'excellent ouvrage de M. l'Abbé de la Bletterie. *Julien* étoit fils de *Jules Constance* , frère de *Constantin le Grand* ; il naquit à Constantinople l'an 331 ; il pensa à l'âge de six ans être enveloppé dans la sanglante tragédie qui suivit la mort de *Constantin* , & dans laquelle il perdit son père ; quelques amis fidèles le déroberent lui & son frère *Gallus* à la fureur des meurtriers. *Julien* dans la suite fut envoyé à *Eusebe* Evêque de *Nicomédie*. Dès son enfance il donna des marques de son goût pour les Arts & les Sciences. Le Grec étoit sa langue favorite ; il aima aussi la Musique & la Poésie. On a de lui quelques vers marqués au coin de la délicatesse & du génie. En un mot , il n'ignoroit rien de ce qu'il falloit sçavoir alors pour être un Sçavant ; ses mœurs furent aussi cultivées que son esprit. *Julien* obtint la liberté de venir à Constantinople pour y perfectionner

ses études. On sçait qu'il se rendir l'égal de ses maîtres, &, entr'autres, du célèbre Rhéteur *Libanius*. L'Empereur *Constance*, jaloux du mérite naissant de *Julien*, lui commanda de se retirer en tel lieu de l'Asie-Mineure qu'il jugeroit à propos. *Julien* obéit sans hésiter. Il ne se contenta pas de la théorie des vertus, il les fit élater dans la pratique. *Gallus*, qui avoit été créé César par *Constance*, fut la victime des courtisans & de l'intrigue; il perdit la Pourpre & la vie; *Julien* son frère fut saisi par des Gardes qui le conduisirent à Milan où la Cour se tenoit. Il y fut long-temps entre la vie & la mort. L'Impératrice *Eusébie*, qui protégeoit les Arts & les vertus, s'intéressa vivement au sort de *Julien*. Elle obtint de l'Empereur qu'il se retireroit en Grèce. Il choisit Athènes pour le lieu de sa résidence. Il n'y fit pas un long séjour. *Constance* voyant l'Empire attaqué de toutes parts, & les Gaules ravagées par les Barbares, n'osant pas d'ailleurs quitter l'Italie, rappella *Julien* à Milan & le proclama César. *Julien* alla dans les Gaules, y fit admirer son courage, ses vertus, son humanité, sa modération. Après avoir chassé les

232 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Allemands, il vint s'établir à Paris. Il s'appliquoit à la Philosophie & à l'Histoire. Il faisoit éclater sur-tout sa clémence. » Les parens d'une fille enlevée » poursuivirent la mort du ravisseur. » *Julien* ayant fait sans doute attention » à quelques circonstances particulières » qui diminueoient l'énormité du crime, se contenta de bannir le coupable. Les parens crioient que c'étoit » une chose indigne, & que le Prince » étoit trop indulgent : *Oui, je le suis trop*, répondit l'Empereur, *à ne considérer que la disposition des loix ; mais un Prince est une loi vivante qui doit tempérer par sa clémence ce que les loix mortes ont de trop rigoureux.* » Il ne donnoit rien à la faveur. *Constance* lui fait demander ses meilleures troupes ; elles ne peuvent se résoudre à quitter leur Chef, & le proclament *Auguste* malgré lui. Il alloit en Illyrie à la tête de ses soldats qui l'adoroient. La Macédoine, la Grèce, l'Italie & la Sicile s'étoient déjà soumises à ses loix lorsqu'il apprit que *Constance*, en mourant, l'avoit nommé son successeur ; il prit sur le champ la route de Constantinople. Il porta sur le Trône cette austé-

tité philosophique , dont on peut dire qu'il faisoit parade. Jamais Prince ne songea moins à s'enrichir ; il avoit souvent à la bouche un mot d'*Alexandre le Grand* qui avoit coutume de dire que *ses trésors étoient en dépôt chez ses amis*. Il étoit sur-tout ennemi des délations , & les méprisoit. » Un homme accusoit » un concitoyen de prétendre à l'Em- » pire , & ne se rebutoit point du silen- » ce de l'Empereur qui plusieurs jours de » suite n'avoit pas fait semblant de l'en- » tendre. Enfin , pour se délivrer de cet » importun , *Julien* lui demanda quelle » étoit la condition du prétendu coup- » ble : c'est , répondit le délateur , un » riche Bourgeois. *Quelle preuve avez- » vous contre lui* , ajouta ce Prince en » riant ? *Il se fait faire un habit de soie » couleur de pourpre* , repartit l'accusa- » teur. *Julien* n'en voulant pas écouter » davantage , & s'adressant au Grand » Trésorier : *Je veux* , lui dit-il , *qu'on » donne à ce dangereux babillard une » chaussure couleur de pourpre* , & qu'il » la porte à celui qu'il accuse , pour l'as- » sortir à son habit. » Il eut le malheur d'abandonner le Christianisme , & de se déclarer ouvertement le protecteur

des Payens. Il marcha contre les Perses. C'est dans cette guerre qu'il reçut le coup mortel , tel qu'il est décrit dans son Histoire. Il périt dans la trente-deuxième année de son âge & la huitième de son regne. Parmi le petit nombre de ses écrits qui nous restent , on doit faire un cas singulier de ses *Césars* & de son *Mysopogon*. On distingue de lui ces pensées :

Des Devoirs d'un Roi. » Le devoir
» essentiel d'un Empereur est d'imiter
» Dieu : l'imiter , c'est avoir le moins
» de besoins , & faire le plus de bien
» qu'il est possible.

De l'Amitié. » Quelquefois un flatteur
» affecte la hardiesse & la franchise d'un
» ami. C'est un forgeron qui s'est mis
» du fard , & qui a pris une robe blan-
» che , pour épouser , s'il peut , la fille
» d'un honnête homme : n'allez point
» lui donner la vôtre.

» Il est doux à un ami de recevoir de
» son ami. »

De l'Amour-Propre. » Être heureux
» & être loué , sont deux choses diffé-
» rentes. »

De la Médisance. » Celui qui tient
» de mauvais discours rend les com-

» plices ceux qui l'écourent. Applaudir
 » aux injures , goûter le plaisir de la
 » médisance, quoiqu'on n'en fasse pas.
 » soi-même les frais , c'est devenir cou-
 » pable. »

L'auteur de cet ouvrage se plaint avec raison de ces écrivains de mauvaise humeur qui ne comparent jamais qu'à son désavantage le siècle présent aux siècles de *Périclès* , d'*Auguste* & de *Louis le Grand*. Pour justifier l'âge où nous vivons , il commence par nous tracer une idée des ouvrages de *Stanislas le Bienfaisant* , précédée d'un précis de son Histoire. Je ne vous parlerai point de ce Prince, ainsi que de *Frédéric II* Roi de Prusse , qui a si bien mérité le surnom de *Grand*. L'éloge de ces deux Souverains retentit à toutes les oreilles , & leurs écrits sont dans toutes les mains.

On ne peut qu'applaudir au zèle de l'auteur. Il auroit pu donner à la partie historique plus de précision , & plus d'étendue aux extraits des œuvres de ces illustres Monarques ; leurs images doivent être à jamais présentes à tous ceux que la Fortune appelle sur le Trône. L'ame de *Marc-Aurèle* , les hautes qualités de *Julien* , les talens & les vertus

236 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

de leurs deux augustes imitateurs, sont des objets immortels d'étude pour les Rois, & d'admiration pour les autres hommes.

*Epître à M***.*

Un homme de Lettres très estimable par ses connoissances & par ses talens, est l'auteur de cette Epître, écrite de ce ton noble qui décèle cette élévation de sentimens, à laquelle on reconnoît les vrais enfans d'*Apollon*. Ce n'est point, comme il n'arrive que trop souvent, un vil grand Seigneur ou un riche hébété qu'on loue dans ces vers. L'hommage est adressé à un de ces citoyens honnêtes & sensibles, dont on n'envie point l'opulence, parce qu'elle est justifiée par des lumières supérieures, par des travaux utiles à la patrie, & par une bienfaisance sans faste & sans dureté. Cette Epître n'est pas le seul ouvrage de l'auteur; il a dans son porte-feuille trois ou quatre Pièces de Théâtre, & plusieurs autres écrits en vers & en prose, que sa modestie l'empêche de donner au Public.

Qui veut se voir au rang des fortunés
 Doit , étouffant un orgueil ridicule ,
 Intriguant souple , encenser sans scrupule
 L'essaim brillant des modernes *Phrynés*.
 Auprès du Dieu , devant qui se rassemble
 Un peuple immense altéré de ses dons ,
 L'Amour fait plus que tous les Dieux ensemble ;
 C'est le plus sûr , le meilleur des Patrons.
 De ses faveurs l'amorce enchanteresse
 Sçait captiver les cœurs & les esprits.
 Vertus , Talens , ah , qu'êtes-vous au prix ?
 Un Grand par air vous prône & vous caresse ;
 Mais s'agit-il , de vos charmes épris ,
 De vous servir , de joindre un peu d'aïssance
 A quelque honneur bien souvent disputé ?
 N'espérez rien dans ce pais vanté ,
 Où par la pompe & la magnificence
 Flattant les yeux , irritant le desir ,
 L'aveugle Dieu qu'un peuple aveugle encense ,
 Offre trésors , dignités à choisir ;
 Ce que d'accord avec la froide estime
 Le goût promet au mérite sublime ,
 L'instinct l'accorde & le donne au plaisir.
 Je le sçais trop ; mais tel est le système
 Né du penchant qui me tient sous ses loix :
 Je n'ai cherché , sourd à toute autre voix ,
 Dans le plaisir que le plaisir lui-même ,

238 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Je ne suis point de ces mortels heureux ,
 Dont la raison complaisante & facile
 Va d'elle-même au devant de leurs vœux :
 Qu'un vil faquin puisse leur être utile ,
 C'en est assez : vous les verrez soudain
 Courir après l'encensoir à la main ,
 Et lui vouer un hommage servile.
 C'est le pouvoir dont il est revêtu
 Qui lui soumet le lâche qui l'adore ;
 Mais ce pouvoir , fût-il plus grand encore ,
 A mes regards n'est rien sans la vertu.
 Sans elle en vain je m'excite & m'anime ;
 Ma confiance est le fruit de l'estime.
 Cet attrait vif , ce mouvement vainqueur
 Qui sans effort amène la franchise ,
 S'évanouit & s'éteint dans mon cœur
 Au seul aspect d'un Grand que je méprise.
 Aussi bien loin , j'en atteste les Dieux ,
 De m'avilir en prenant à ses yeux
 D'un suppliant l'attitude soumise ,
 Mon front serein offre tous les dehors
 D'un homme aisé que son sort tranquillise :
 Me voilà donc , à force de ressorts ,
 Nouveau rival de ce fier *Polyphème* ,
 En apparence aussi grand que lui-même ,
 L'air triomphant , & devant Monseigneur ,
 Par amour-propre affichant le bonheur ,

Ouvrant un œil où la joie étincelle,
 Et de la sorte avec art déguisé,
 Fier d'échapper à la douleur cruelle,
 Au triste affront de me voir méprisé.
 Oui, quand du Ciel l'implacable colère
 Me réduiroit au triste sort d'*Irus*,
 Je n'irois point, esclave mercénaire,
 Rampant aux pieds d'un autre *Antinous*,
 Par une aveugle & honteuse manie,
 Joindre peut-être à des malheurs sans fin
 Le désespoir qui suit l'ignominie :
 Ou mon secret restera dans mon sein,
 Ou sur mes pas la Fortune adoucie
 Fera trouver, non ce *Crépus* titré
 Dont l'ame injuste aux pleurs est endurcie,
 Mais ce Héros, ce *Mécène* adoré
 Qui regardant comme un dépôt sacré
 La confiance où sa vertu m'engage,
 De ce dépôt en secret honoré,
 Soit assez grand pour m'aimer davantage.
 Je l'ai trouvé ce mortel généreux.
 O vous, l'objet de mes sincères vœux,
 Vous, dont le nom eut paré cet ouvrage,
 Vous le sçavez : quand mon cœur sans détour
 Vous confia le secret de mes jours,
 L'estime seule excita mon courage.
 Ah, que ne puis-je, avec des traits de feu,
 Vous peindre ici l'aimable & prompt ivresse

240 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

Que dans mes sens produisit cet aveu.
Libre des soins qui m'obédoient sans cesse,
Je regardai l'avenir sans effroi.
Que dis-je ? O joie ! O volupté suprême !
Il me sembla qu'un Dieu veilloit sur moi.
Si quelque jour , me disois-je à moi-même ,
De ce mortel que le Ciel m'a choisi ,
La main traçoit à ma vûe attentive
D'un sort plus doux l'heureuse perspective,
De quels transports mon cœur seroit saisi ?
L'impatience à la marche inégale
Ne viendrait point altérer mes plaisirs.
Un doux repos rempliroit l'intervalle
Qu'opposeroit le temps à mes desirs.
J'ai vû les Dieux couronnant votre zèle ,
Faire soudain d'un bonheur souhaité
Luire sur moi la brillante étincelle.
Ce calme heureux dont je m'étois flatté ,
Mon cœur , alors , mon cœur l'a-t-il goûté ?
D'un soin cruel ai-je pu me défendre ?
Dans l'espérance ai-je trouvé la paix ?
S'il est un art de jouir & d'attendre ,
L'homme inconstant ne le connut jamais.
De ses desirs écoutant la chimère ,
Il en croit trop l'espoir qui le séduit ;
Mais cet espoir , fantôme imaginaire ,
Bientôt après par lui-même est détruit.
Las d'espérer sans être plus tranquille ,
Combien ;

Combien , hélas , combien de fois mon cœur
 A rappelé dans ce secret asyle
 La vérité qu'en écartoit l'erreur !
 Qu'alors frappé du néant de la vie ,
 De tous côtés à mes regards offert ,
 J'aurois au sort le plus digne d'envie ,
 Avec plaisir , préféré mon désert.
 Dans cette heureuse & sage indifférence
 Qui fuit l'erreur , qui bannit tout projet ,
 Je me disois : Quel est donc cet objet
 Qu'avec fureur poursuit mon espérance ?
 Un titre obscur , qui , sous un autre nom ,
 Va sur mes pas amener l'indigence.
Virgile , Horace , Homère , Anacréon ,
 Vous , le soutien , l'appui de mon courage ,
 Vous le sçavez , ô mes meilleurs amis ,
 Un autre Dieu demande un autre hommage :
 Sur ses états quand *Plutus* m'aura mis ,
 Si , quelque jour , j'ai ce foible avantage ,
 Je le verrai m'arracher vos écrits ,
 Et ce sera m'arracher à moi-même.
 Moi , vous quitter , quitter tout ce que j'aime
 Quel sacrifice , hélas , il est sans prix !

Je suis , &c.

A Paris , ce 14 Mai 1764.

AN. 1764. Tome III. I.

L E T T R E X I.

*Sermons de M. l'Abbé de la Tour
Dupin.*

M. l'Abbé de la Tour Dupin vient de publier les deux premiers volumes de ses ouvrages , sous ce titre : *Sermons de Messire Jacques - François - René de la Tour Dupin , Abbé Com-mendataire de l' Abbaye de Notre - Dame d' Ambournai , Vicaire Général de Riez , Prédicateur Ordinaire du Roi , de l' A-cadémie des Sciences & Belles-Lettres de Nanci : à Paris chez A. L. Regnard Im-primeur de l'Académie Française , Grand'Salle du Palais & rue Basse des Ursins.* Ces deux premiers Tomes con-tiennent des Panégyriques. La *Préface* instruit du nombre des volumes & de leur distribution. » Quelques - uns de » ces Panégyriques ont été imprimés » séparément. On m'a depuis long- » temps engagé à les recueillir. Des per- » sonnes éclairées m'avoient prié d'en » ajouter quelques autres. Des ordres

» respectables m'ont enfin déterminé à
 » donner au Public tous mes ouvrages.
 » Les deux volumes de Panégyriques
 » qu'on lui présente seront suivis de
 » deux autres qui contiendront aussi
 » des éloges de Saints. Ils paroîtront
 » dans le courant de cette année. En
 » 1765 on délivrera les deux derniers
 » volumes de Panégyriques qui seront
 » suivis en 1766 d'un Tome de sujets
 » particuliers, & de celui de l'Avent
 » prêché devant le Roi. En 1767 on
 » compte mettre au jour trois volumes
 » qui formeront un grand Carême. Un
 » Tome où seront recueillis différens
 » sujets de Morale ; deux Tomes de
 » Mystères, & un des abrégés de tous les
 » Sermons & Panégyriques, termine-
 » ront en 1768 toute l'édition. »

Vous sçavez, Monsieur, l'Histoire
 de *Saint-Jean Népomucène* ou *Népomuk*
 Chanoine de Prague. Il nâquit à Népomuk
 en Bohême vers 1320. Il se dis-
 tingua par sa vertu, par sa science, par
 ses prédications, & refusa constamment
 plusieurs Evêchés. Vous n'ignorez pas
 qu'il fut le martyr généreux du secret de
 la Confession. M. l'Abbé *de la Tour Du-*
pin nous le représente à la Cour. » La

244. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» Cour, le centre du luxe, l'empire de
» la licence, le regne des passions, l'a-
» syle de la flatterie, l'école de la po-
» litique, où l'on voit beaucoup d'am-
» bition, peu de piété, une grande
» avidité pour les honneurs, & une
» grande indifférence pour la Religion ;
» où l'on ne cesse souvent d'être incré-
» dule que pour devenir hypocrite ; où
» ceux qui chérissent la vérité ne la sui-
» vent pas toujours eux-mêmes, & per-
» mettent rarement aux autres de la
» dire : quelle région pour un homme
» chargé des intérêts de l'Evangile ! Et
» quel spectacle pour un *Achab* qu'un
» *Elie*, pour un *Hérode* qu'un *Jean-*
» *Baptiste* !..... Le desir d'entendre *Jean*
» *Népomucène* avoit été trop vif pour
» que les attentions ne lui fussent pas
» favorables, les suffrages assurés. Ce
» n'est point assez pour lui. La réforme
» des mœurs est le seul objet de son
» zèle ; il ose l'entreprendre. Apôtre où
» trop souvent on appréhende de l'être,
» il étudie le caractère de la Cour & le
» saisit ; il en démêle les vices, & les
» attaque ; il y voit des scandales, il
» les combat ; des intrigues, il les dé-
» voile ; la duplicité, il la confond ;

» l'hypocrisie, il la démasque ; l'irréli-
 » gion , il la foudroie. Un zèle aussi
 » hardi, aussi intrépide, n'étoit que trop
 » nécessaire. Jamais peut-être les Cours
 » les plus flencieuses n'avoient eu plus
 » besoin d'un Apôtre que la Cour de
 » *Wenceslas*. » Le sublime Orateur
 nous peint ensuite ce Monarque : » Il
 » s'étoit d'abord montré vertueux ,
 » mais par contrainte ; il laissa tou-
 » jours appercevoir qu'il étoit vicieux
 » par inclination ; bizarre dans ses hu-
 » meurs , singulier dans ses projets ;
 » soupçonneux sans motif , méfiant
 » jusqu'à la jalousie , jaloux jusqu'à la
 » fureur , timide par caractère , par ac-
 » cès , fougueux , barbare , inhumain ;
 » livré sans honte aux plus bas excès
 » de la débauche ; maître cruel , époux
 » inquiet , Empereur indolent , foible
 » Roi , mauvais Chrétien : tel paroît
 » dans l'Histoire ce Prince , d'abord le
 » panégyriste , ensuite le persécuteur
 » de *Jean Népomucène*. » Cet illustre
 Confesseur nous est offert , parlant avec
 respect , mais sans déguisement , frap-
 pant tous les Courtisans des foudres de
 la vérité sainte , maîtrisant l'ame même
 de *Wenceslas*.

Jean Népomucène étoit le Confesseur de *Jeanne de Bavière*, fille d'*Albert de Bavière*, Comte de Hainault & de Hollande, épouse de *Wenceslas*, Impératrice - Reine de Bohême, Princesse digne du Trône par sa naissance, plus digne par ses sentimens.

» La bonté sembloit être née avec elle;
 » mais elle en faisoit éprouver les utiles effets toujours avec discernement,
 » jamais avec partialité. La douceur formoit son caractère; mais elle savoit également se faire aimer & se faire obéir; elle connoissoit tout le prix d'une piété sage, éclairée; elle ne se prêta jamais aux illusions de la fausse piété; compatissante, charitable, elle se plaisoit à répandre des bienfaits; elle laissoit ignorer de quelle main propice ils partoient.

» Humblement prosternée aux pieds des autels, elle oublioit presque qu'elle étoit Reine, pour se souvenir uniquement qu'elle étoit Chrétienne; elle accordoit à l'Eglise sa protection; elle la soutenoit par ses libéralités, la consolait, l'édifioit, l'étonnoit presque par ses exemples. L'envie même avouoit que, quand elle n'auroit pas

» été la première Princesse de ses États
 » par son rang, elle l'auroit été par ses
 » vertus. En un mot, pour achever son
 » portrait & son éloge, le modèle que
 » nous avons sous les yeux est l'image
 » fidèle de celui que j'avois à pein-
 » dre *.

Je passe au beau, au sublime, à l'hé-
 roïque moment de la vie de *Jean Né-*
pomucène. » Quand le secret de la Con-
 » fession ne seroit pas une loi de l'E-
 » vangile, de l'Eglise, il trouveroit
 » dans la Religion naturelle une auto-
 » rité puissante, une sûreté dont l'hon-
 » neur seul seroit un devoir, seroit le
 » garant. Un secret confié à la discrétion
 » d'un ami est un secret sacré ;
 » c'est un crime de le divulguer, La rai-
 » son seule nous apprend que, si nous
 » sommes les maîtres absolus de nos
 » propres secrets, nous ne le sommes
 » pas de ceux d'autrui ; c'est un dépôt

* Ce Panégyrique, dédié par l'auteur à la Reine, a été prononcé devant elle le 16 Mai 1759 dans l'Eglise des Récollets de Versailles. L'éminente piété de S. M. a établi dans sa Cour un culte solennel pour ce Saint, qui seroit honoré quand il n'y auroit sur la terre que de la probité, & même de la Philosophie.

248 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

» religieux dont il n'est point permis
 » d'abuser. Or cette Religion de la Na-
 » ture , le Christianisme n'a fait que la
 » perfectionner , sur-tout par rapport au
 » Sacrement de Pénitence. »

Wenceslas devient jaloux de sa femme * ; il veut arracher le secret de sa confession de la bouche de *Jean Népomucène* ; tous ses efforts sont inutiles. Le Souverain irrité employe les menaces de la vengeance la plus terrible. Rien ne peut ébranler le Ministre des autels. Il est mis en prison , en est retiré pour être exposé encore aux fausses caresses de *Wenceslas* qui se flatte toujours de le dompter. *Jean Népomucène* , toujours ferme , toujours Chrétien , maître invincible de son secret , paye sa fermeté d'une seconde détention. Enfin , il reçoit le prix de ses vertus. Le Monarque irrité lui fait ôter la vie **.

Que l'habile Prédicateur exprime bien les destinées diverses de *Jean Népomucène* & de son tyran ! » Que leurs

* Elle étoit accusée par des courtisans scélérats d'aimer un Seigneur de la Cour.

** Il fut jeté & noyé dans la rivière de Mol-daw en 1383.

» tombeaux , s'écrie-t-il , présentent
 » deux spectacles opposés ! Enseveli
 » dans le sépulchre de ses pères, *Wen-*
 » *ceslas* demeure dans l'oubli. Si l'on se
 » rappelle les jours où il regna , ce n'est
 » que pour gémir sur les horreurs de son
 » regne , pour ajouter à son nom les
 » titres flétrissans qui caractérisent l'in-
 » dolence , la jalousie , la fureur , l'in-
 » humanité. Des rivages de la Molde ,
 » le corps de *Jean Népomucène* est porté
 » avec respect dans ces tombeaux an-
 » tiques , vénérables , où reposent les
 » cendres de tant de grands hommes ,
 » la gloire de l'Eglise , les Apôtres de
 » la Religion ; il y reçoit les vœux des
 » Fidèles , l'hommage des Grands , les
 » respects de l'Univers. »

Dans le *Panégryrique de Saint - Ber-*
nard premier Abbé de Clairvaux & Doc-
teur de l'Eglise , le malheureux *Abai-*
lard , l'amant d'*Héloïse* , est ainsi carac-

térisé : » Il falloit dissiper un charme ;
 » eh quel charme plus séducteur que
 » celui par lequel l'attrayant *Abailard*
 » s'assûroit l'empire des esprits ! *Abai-*
 » *lard* connu par ses talens , par ses illu-
 » sions , par ses foiblesses , & peut-être
 » pas encore assez connu. Esprit vif , su-

» blime, perçant, délicat, curieux dans
 » ses recherches, subtil dans ses rais-
 » sonnemens, habile à concilier les
 » graces de l'éloquence avec la profon-
 » deur de l'érudition.... Hélas, presque
 » toujours la science dans un Philosophe
 » produit l'orgueil. La réputation en-
 » fante la témérité; la présomption en-
 » traîne dans de périlleux écarts. Enhar-
 » di par ses succès, *Abailard* s'élève
 » jusques à la Divinité. Il tente d'assu-
 » jettir aux règles captieuses du raison-
 » nement un mystère qu'il n'est permis
 » de sonder qu'avec une foi respec-
 » tueuse. Il ose diviser l'unité, diffé-
 » rencier ce qui n'est susceptible d'au-
 » cune différence. »

Que Saint - *Bernard* est grand lorsqu'il reproche à *Louis le Jeune* les excès de barbarie commis à *Vitry* ! » *Bernard* renouvelle à la Cour de *Louis le Jeune* le spectacle d'un *Nathan* à la Cour de *David*. *Louis le Jeune* hardi dans ses entreprises, mais malheureuses, parce que souvent elles étoient injustes, toujours soutenues foiblement, jamais conduites avec prudence. Ce Monarque, légitimement armé contre le Comte de Champagne,

„ ne fait point se renfermer dans les
 „ bornes que la modération doit pres-
 „ crire à tous les-hommes , sur-tout aux
 „ Princes. Sur les aîles de la victoire ,
 „ Il s'avance jusqu'à Vitry. Vitry, nom
 „ fatal à sa gloire & à sa religion ! Je
 „ voudrois , mes Frères , vous épargner
 „ toute l'horreur de cette expédition
 „ sanglante. Je voudrois pouvoir adou-
 „ cir le récit des plus indignes vèxa-
 „ tions , & ne point faire paroître dans
 „ la Chaire de vérité mille victimes
 „ immolées , les Temples forcés , les
 „ Autels renversés , les Vierges trem-
 „ blantes , arrachées du Sanctuaire ;
 „ abandonnées à la violence du soldat
 „ effréné..... L'inhumanité , le sacrilè-
 „ ge , la mort , sont des objets dont
 „ l'Histoire fidelle doit conserver , dont
 „ l'Eloquence sacrée doit écarter le mal-
 „ heureux souvenir. Dieux de la terre ,
 „ que vous êtes terribles dans vos ven-
 „ geances , quand l'adulation vous per-
 „ suade que votre autorité compromise
 „ vous fait de la vengeance une gloire ,
 „ un devoir ! La vérité sera-t-elle donc
 „ toujours captive & muette aux pieds
 „ du Trône ! *Bernard* porte jusques sur
 „ le Trône les foudres de la Religion

» méprisée. Il déclare à *Louis* qu'il
 » étoit indigne de vaincre , puisqu'il
 » ne sçavoit point pardonner. Il se
 » fraye un libre passage jusqu'au cœur
 » du Monarque. Il y fait entendre la
 » voix plaintive d'un sang répandu par
 » un excès de cruauté. *Je vous parle* ,
 » lui dit-il , *avec force de votre crime* ,
 » *parce que je crains , avec raison , pour*
 » *votre salut.* *Bernard* exhorte ; le Mo-
 » narque réfléchit. *Bernard* insiste ; le
 » Monarque change. La France étonnée
 » respecte un nouvel *Ambroise* dans le
 » premier ; la France édifiée admire
 » dans le second un nouveau *Théo-*
 » *dose.* »

Panégyrique de Saint-*Jean-de-Dieu* ,
 Instituteur des Religieux de la Charité ,
 institution la plus belle , la plus noble ,
 la plus héroïque , la plus utile que le
 cœur humain put imaginer. » Entrez ,
 » mes Frères , dit le Prédicateur , dans
 » l'idée que je me forme du magnifique
 » établissement que *Jean de-Dieu* vient
 » d'élever. Une charité toujours ingé-
 » nieuse , toujours fervente , toujours
 » soutenue , quel spectacle ! A peine
 » cet asyle a-t-il été ouvert à l'indigen-
 » ce qu'on y a vû toutes les infirmes.

» rassemblées. Théâtre public de toute
 » espèce de misère & de toute espèce
 » de miséricorde; des spectacles effrayans,
 » des corps qui ne forment qu'une
 » plaie, des membres mutilés, des bu-
 » res vivans, des hommes que l'humani-
 » té semble défavouer; l'assemblage
 » de tous les maux, l'appareil des opé-
 » rations, plus sanglant que celui des
 » supplices, la triste image de la mort
 » qui se reproduit sous mille formes
 » différentes; la mort même trop sou-
 » vent victorieuse des secours, des
 » efforts de l'art; des plaintes souvent
 » injustes, toujours amères; des larmes
 » que les souffrances arrachent, qui
 » souvent irritent les souffrances; le
 » zèle récompensé par l'ingratitude; la
 » Providence accusée par le désespoir;
 » tels les déplorables, les éternels ob-
 » jets qui fixent les regards, qui frap-
 » pent les sens, mais qui ne peuvent
 » rebuter la charité. Telle est la pein-
 » ture ébauchée du triste lieu dans le-
 » quel *Jean - de - Dieu* se renferme,
 » dans lequel il se destine à vivre, à
 » mourir. Quel héroïsme de senti-
 » mens! »

Dans le *Panégyrique de Saint Pierre*,

vous trouverez cette description de Rome qui me paroît avoir le mérite de la nouveauté. » Rome qui donnoit des loix » à toutes les Nations, & à qui toutes les Nations avoient donné des Dieux; Rome, qui dans les mêmes Temples où son orgueil avoit placé les drapeaux des peuples vaincus, avoit érigé des autels à leurs idoles; Rome, plus fameuse peut-être par ses illusions que par ses victoires, qui, après avoir divinisé ses maîtres, avoit consacré jusques à leurs crimes; Rome, le centre des talens & des superstitions, l'asyle des Sciences & des erreurs, l'école de la Philosophie & de l'incrédulité, où se réunissoient avec le faste des conquêtes la licence des mœurs, avec le génie militaire le goût de la volupté, où regnoient les excès du luxe, malgré la sagesse du Gouvernement, où le monde subjugué sembloit n'avoir reçu des fers que pour y laisser ses vices; Rome qui n'aimoit dans son culte que la liberté de le varier au gré de ses intérêts, de l'accréditer ou de le supprimer au gré de ses passions; Rome jalouse de dominer sur tous les Empires, plus

» jalouse encore de dominer sur toutes
 » les Religions. » Vous serez encore
 satisfait, Monsieur, dans ce Panégyri-
 que des portraits de *Claude*, de *Néron*,
 &c.

L'orateur nous trace dans le Panégy-
 rique de *Saint-Denys* Apôtre de la Fran-
 ce la peinture du pays que nous habi-
 tons au moment que ce Saint y vint ap-
 porter les lumières de la Foi, & les scel-
 ler de son sang. » Le *Panthéon* n'avoit
 » point de Divinité qui n'eût sur les
 » bords de la Seine des autels aussi cé-
 » lèbres que sur les bords du Tibre. On
 » eût dit que, par le commerce des Ro-
 » mains, le peuple de Paris n'avoit reçu
 » quelque teinture des Arts & des Scien-
 » ces que pour déifier sous des emblê-
 » mes ingénieux toutes les passions,
 » tous les vices ... Peuple belliqueux &
 » philosophe, ami de la Littérature &
 » des combats, aussi jaloux de ses pré-
 » jugés que de ses droits, aussi zélé
 » pour son culte que pour ses murs, il
 » réunissoit avec un esprit vif une ame
 » fière, avec un cœur droit un carac-
 » tère inflexible. Peut-être se reprochoit-
 » il à lui-même ses simulacres; mais
 » il les encensoit par respect pour ses

256 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» maîtres , par politique pour sa liberté,
» par goût pour ses plaisirs..... Les hom-
» mes se soumettent facilement à ce
» qui les flatte. Une Religion saisie
» dans leurs inclinations n'a point de
» peine à captiver leur intelligence.
» L'empire de l'illusion est bien fort
» quand il a pour appui l'attrait des
» penchans. »

M. l'Abbé de la Tour Dupin s'adresse
avec un noble enthousiasme aux Phi-
losophes du jour. » Cette charité , s'é-
» crie t-il , cette patience que montre
» *Dénys* dans l'exercice de son minis-
» tère , la pratiquez-vous , la connois-
» sez-vous , esprits prétendus forts , qui
» tentez de nous enlever notre Reli-
» gion pour nous soumettre à la vôtre ?
» Le Déisme dont vous vous déclarez
» les Apôtres , est - il un Evangile de
» charité ou de haine , de douceur ou
» d'animosité ? Si j'en juge par vos
» écrits , vous publiez vous-mêmes qu'il
» est dangereux de vous attaquer. Vos
» plumes trempées dans le fiel tracent
» dans vos ouvrages toute l'aigreur de
» vos ressentimens. Si j'en juge par vo-
» tre conduite , vous excitez dans le
» monde sçavant une guerre scandaleuse

» qui ne respecte pas même les réputa-
 » tions. Les traits les plus noirs de la
 » calomnie , vous les lancez avec une
 » profusion qui prouve assez que vous
 » abjurez l'humanité ; dont vous récla-
 » mez sans cesse les droits. Forme-t-on
 » en effet contre vos paradoxes des pré-
 » jugés légitimes ? Vous ne répliquez
 » que par le fougueux enthousiasme de
 » la fureur. Dévoile-t-on les consé-
 » quences affreuses de vos principes ?
 » Vous poursuivez cruellement votre
 » agresseur jusques dans le secret de sa
 » famille , & sa probité même n'est pas
 » à l'abri de vos odieuses suppositions.
 » Vous accuse-t-on d'une fausse Philo-
 » sophie , d'une fausse Littérature ? Les
 » talens qui effacent les vôtres perdent
 » leur éclat à vos yeux ; & ce qu'il y a
 » de plus sacré cesse de l'être pour vous.
 » Ces excès doivent-ils surprendre ?
 » Non , votre conduite est la consé-
 » quence de vos principes. Qui ne con-
 » noît de mobile que l'intérêt person-
 » nel doit sacrifier à cet intérêt contre-
 » dit la décence , l'équité , toutes les
 » loix. » L'habile Prédicateur oppose à
 » cette fausse Philosophie cette Religion
 » sainte que vint annoncer Saint-Denys. Il

258 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

en expose toutes les merveilles , la morale pure & sacrée. La mort du saint Apôtre de Paris arrache des larmes. C'est peut-être un des Panégyriques les mieux faits qui soient sortis de la plume de M. l'Abbé de la Tour Dupin.

Saint Gaëtan * *Instituteur de la Congrégation des Clercs Réguliers*, appelés *Théatins*, est dignement célébré par l'orateur qui le compare à *Charles Quint*.
 » Lequel des deux vous paroît plus grand
 » ou le Monarque ou le Saint ? *Charles-Quint*, par ses vastes projets, semble braver les dispositions de la Providence ; *Gaëtan* les respecte. Le premier dresse le plan d'une Monarchie universelle, & se repaît de la vaine idée de donner des loix à l'Univers ; le second, à la tête d'une Congrégation dont il est le père, se plaît à recevoir des loix de ses disciples mêmes ; celui-là souhaite que les Nations tremblantes obéissent à sa voix ; c'est rem-

* Né à Vicence en 1480 d'une noble & ancienne famille. Les *Théatins* furent institués en 1524 ; on les nomma ainsi de *Théate* ou *Teatada*, qui est le nom Latin de la Ville de *Chieti* au Royaume de Naples, parce que ce fut dans cette Ville qu'ils eurent leur première Maison.

» plir les vœux de celui-ci que de le cap-
 » tiver sous le joug de l'obéissance. La
 » présomption entraîne le Conquérant;
 » le Législateur est guidé par la sagesse.
 » Le premier met toute son ambition
 » à triompher de ses ennemis; le second
 » ne compte de victoires que celles qu'il
 » remporte sur lui-même. On craint
 » l'un, on admire l'autre. *Charles-Quint*
 » est le Héros du temps; *Gaëtan* est le
 » Héros de l'Eternité. »

Description vive & rapide de la contagion qui afflige Venise. *Gaëtan*, dans ces momens d'horreur, étend ses soins sur les infortunés habitans de cette Ville.

L'Orateur nous transporte de Venise au milieu de la fureur des Camps, c'est-à-dire, sous les murailles de Rome assiégée par une armée formidable.
 » L'ennemi vainqueur a forcé tous les
 » obstacles. Dans sa fougue impétueuse
 » il a rompu les digues, surmonté les
 » remparts. Je le vois aux pieds du Va-
 » tican, je le vois changer le courage en
 » fureur, nager dans des flots de sang;
 » quels glaives! Quels feux! Quel in-
 » cendie! Quels attentats! Les *miracles*
 » de l'art brisés, réduits en poudre. Les

» Temples ouverts à tous les crimes ,
 » les ossemens sacrés des Saints livrés
 » aux flammes , les tombeaux des Mar-
 » tyrs changés en de nouveaux buchers ,
 » les cendres des Pontifes indignement
 » souillées , dispersées ; l'impiété ne
 » respecte rien..... Siècles des persécu-
 » tions , vous n'offrîtes jamais de plus
 » sanglans spectacles ! Mais par quelle
 » prédilection barbare viennent se réu-
 » nir sur *Gaëtan* tous les maux qui af-
 » siègent Rome ? C'est que dans le tu-
 » multe des armes il n'a pas craint de
 » paroître & de reprocher avec une vi-
 » gueur apostolique aux Hérétiques leurs
 » excès , aux Catholiques leurs sacrilè-
 » ges. Tous d'intelligence l'insultent ,
 » le poursuivent , le forcent jusqu'à
 » dans sa retraite. Pour lui sont inven-
 » tés des supplices qui avoient échappé
 » à l'ingénieuse cruauté des *Nérons* , des
 » *Dioclétiens*..... On peut éprouver la
 » patience du Juste ; on ne peut point
 » l'abattre.... Un monstre d'ingratitude ,
 » un homme autrefois comblé des bien-
 » faits de *Gaëtan* , perce jusques dans le
 » Sanctuaire , porte ses profanes mains
 » sur le saint Apôtre... Il ose... Où con-
 » rez-vous , téméraire , arrêtez..... Ref-

» pectez le Temple..... Craignez un
 » Dieu vengeur..... *Gaëtan* est arraché
 » de l'autel. Couvert de plaies, baigné
 » dans son sang, chargé de fers, il est
 » précipité dans un antre ténébreux.....
 » Du sombre asyle qui le renferme,
 » sortent ces paroles qui expriment à la
 » fois sa sécurité, sa joie, sa confiance :
 » *Le Seigneur est mon soutien ; je suis*
 » *tranquille, rien ne peut me manquer.*
 » *Les hommes n'ont que de foibles sup-*
 » *plices pour ébranler ma constance ; mon*
 » *Dieu est mon espérance, il sera mon*
 » *libérateur.* » Il y a de la chaleur & du
 sublime dans ce Panégyrique.

M. l'Abbé de la Tour Dupin fait
 voir que la douceur fut dans *Saint-Fran-*
çois de Sales un présent de la Grace &
 non de la Nature. C'est par cette vertu
 si touchante que *François de Sales* sçut
 plaire même aux Hérétiques. Quel beau
 tableau, Monsieur, que la conduite de
 ce grand Saint, lorsque de tous côtés il
 est la victime de la calomnie la plus
 atroce ! » Il est, s'écrie l'Orateur, un
 » bien plus précieux que la vie même,
 » la réputation ; non cette renommée
 » stérile qui varie au gré de la préven-
 » tion, de l'intérêt ; je parle de cette ré-

„putation solide qui mérite nos soins,
 „nos inquiétudes, parce qu'autant il
 „est facile de la perdre, autant il est
 „essentiel de la conserver & de la dé-
 „fendre contre les imputations de la
 „calomnie. La calomnie distille sur
 „*François de Sales* tout le fiel de son
 „poison. A la Cour de Rome elle l'ac-
 „cuse de favoriser par sa mollesse les
 „ouvrages de l'erreur. A la Cour de
 „France elle lui suppose le coupable
 „dessein de renouveler la conspiration
 „du Maréchal *de Biron*. A la Cour de
 „Savoie elle insinue qu'il agit d'intel-
 „ligence avec les ennemis du Prince &
 „de l'Etat. Qu'oppose-t-il aux ruses
 „obliques de ses artificieux calomnia-
 „teurs ? Son innocence, sa douceur,
 „des bienfaits. Plein de confiance dans
 „Dieu, dont il soutient la cause au-
 „près du Souverain Pontife, il ne fait
 „parler pour sa justification que ses œu-
 „vres, sa candeur, sa franchise : voilà
 „sa défense contre les préventions inf-
 „pirées à *Henri IV*. Paroît-il devant le
 „Duc de Savoie, sa présence y devient
 „son apologie. L'homme de douceur,
 „dit *Saint Grégoire de Nazianze*, sera
 „déchiré par la calomnie. Comment la

» vaincra-t-il ? Par son silence, *filabit*.
 » On tentera de le couvrir d'opprobre,
 » Comment s'en vengera-t-il ? Par le
 » pardon. *Parcet*. Il ne faut ajouter à ces
 » traits que le nom de *François de Sa-*
 » *les*; c'est le tableau de sa conduite. »

Comparaison de Saint-François de Sa-
 les avec le Cardinal du Perron. Le der-
 nier a l'art de convaincre les Héréti-
 ques ; l'Evêque de Genève celui de les
 convertir. Ce fut Saint- *François de Sa-*
les qui ramena dans le bercail le Con-
 nêtable de *Lefdiguieres*. *Théodore de Bè-*
ze , le Chef des Pasteurs de Genève
 après *Calvin*, nous est offert sous ces
 traits : » Génie orné de tout ce que la
 » Littérature a de connoissances bril-
 » lantes, de tout ce que la Philosophie
 » fournit d'idées subtiles, de tout ce
 » que la Théologie présente de raison-
 » nemens profonds ; mais en même
 » temps génie inquiet , ardent, indo-
 » cile , caprieux , accoutumé à produire
 » le mensonge sous des couleurs impo-
 » santes , & à le défendre par des so-
 » phismes artificieusement préparés ;
 » génie politique , consommé dans
 » l'art de donner une apparence de so-
 » lidité au langage le plus superficiel ;

264 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» génie souple, liant, quoique vain,
 » présomptueux; attaché à l'erreur moins
 » par conviction que par faiblesse.....
 » L'hérésie auroit peut être moins de
 » partisans, si elle protégeoit moins de
 » vices. » Conversions éclatantes que
 fait *S. François de Sales*, &c. »

- Vous reconnoîtrez, Monsieur, la même plume dans les Panégyriques de *Saint-Louis* Roi de France, de *Saint-Thomas d'Aquin*, de *Saint-Bonaventure*, de *Saint-Augustin*, de *Saint-Nicolas*, de *Saint-Agnès*, de *Saint-Jean l'Évangéliste*. D'après les morceaux que je vous ai rapportés, on voit que M. l'Abbé de la *Tour Dupin* a marché avec succès sur les traces de *Fléchier*; il a la douceur & quelquefois aussi l'esprit antithétique de ce Panégyriste célèbre. M. de la *Tour Dupin* a un autre défaut; c'est qu'il s'écarte de cette loi Littéraire qui nous est tant prescrite par *Addisson* & par le goût même, je veux dire qu'il ne suit pas la métaphore. Exemple. *Panégyrique de Saint-Louis*. » Le Languedoc, » théâtre de l'erreur, avoit vu le serpent artificieux se glisser d'abord avec » adresse, s'élever bientôt avec audace, » prêcher l'indépendance, » Un serpent prêche-t-il ?

prêche-t-il ? L'Orateur répondra que ce serpent est allégorique. Il n'importe. Il faut dans l'allégorie même conserver la vérité physique. *Panegyrique de Saint-Denys.* » L'aigle victorieux avoit apporté de Rome à Paris d'autres loix, » une autre Religion. » *Un aigle apporter des loix, une Religion ! Panegyrique de Gaëtan.* » Les miracles de l'art brisés, réduits en poudre. » Des miracles brisés ; on pourroit dire, merveilles détruites, &c. On peut reprocher encore à l'Orateur une figure trop favorite qui revient toujours. *Panegyrique de Saint-Thomas d'Aquin.* » Avec Saint-Chrysostôme, c'est un Orateur consommé ; à l'exemple de Saint-Jérôme, il interprète les Livres sacrés ; comme Saint-Léon, il explique la foi des mystères, &c. » *Panegyrique de Saint-Jean-Baptiste.* » Qu'on me vante la foi d'un Abraham, la pénitence d'un David, la sagesse d'un Salomon, l'intrépidité d'un Mathathias, la constance d'un Eléazar, &c. »

La terre s'est tu devant Alexandre : expression de l'Ecriture que l'Orateur applique à l'éloge de Saint-Thomas d'A-

qu'il ; c'est ainsi qu'il détaille cette
 pensée : » Il me semble que la terre se
 » tait pour recevoir la doctrine qu'il en-
 » seigne. La retraite , elle se tait pour
 » recevoir une doctrine puisée dans les
 » sources les plus pures. Les Ecoles ,
 » elles se taisent pour recevoir une doc-
 » trine distinguée par les caractères les
 » plus rares. Le Monde , il se tait pour
 » recevoir une doctrine consacrée par
 » l'usage le plus saint. L'Eglise , elle
 » se tait pour recevoir une doctri-
 » ne développée dans les ouvrages les
 » plus utiles. » Voilà bien des silences.
 Seconde Partie du même Discours :
 » Toute la terre parle pour applaudir
 » à cette même doctrine. La retraite
 » parle pour annoncer le mérite d'une
 » doctrine modeste qui se refuse à la
 » gloire. Les Ecoles parlent pour établir
 » la réputation d'une doctrine précieuse
 » qui honore leurs études. Le Monde
 » parle pour assurer le succès d'une doctri-
 » ne solide qui l'instruit de ses devoirs.
 » L'Eglise parle pour consacrer l'auto-
 » rité d'une doctrine immortelle qui
 » la fait triompher de tous ses enne-
 » mis. »

Je vous avouerai, Monsieur, que ces répétitions & ces antithèses défigurent le style de M. l'Abbé de la Tour Dupin ; mais ces fautes légères ne doivent pas jeter d'ombre sur l'éclat du mérite de l'écrivain qui honore par ses talens l'avantage de la naissance, & qui fera un jour compté parmi nos bons Orateurs de la Chaire. Ce qu'on ne sçauroit trop louer dans cet auteur, c'est son art de faire l'abrégé des actions & des vertus des Saints qu'il célèbre ; il ne se permet point de ces écarts qui entraînent loin du sujet, & affoiblissent dans le tableau l'intérêt de la figure dominante. En lisant ses Discours en entier, vous sentirez tout le talent de cet Orateur qui sçait également saisir l'esprit de l'ensemble & celui des parties.

Je suis, &c.

A Paris, ce 17 Mai 1764.

LETTRE XII.

Odes Sacrées.

M. *Garcin* vient de nous donner un Recueil intitulé : *Odes Sacrées ou les Psaumes de David en vers François, traduction nouvelle par divers auteurs ;* un volume in-8° de 472 pages très-bien imprimé, à Amsterdam chez *E. Van Harrevest*. Le *Discours Préliminaire* est peut-être ce qu'on a fait de mieux concernant les Poësies Sacrées ; il y regne une noblesse, une énergie, une flamme qui approche du sujet. On y fait voir par des raisonnemens fondus dans une suite d'images que l'origine de la Poësie & sa destination étoient consacrées à l'Être Suprême, à célébrer ses merveilles, à chanter tous les miracles qu'il étale à nos yeux sur le vaste & riche tableau de la Nature. L'auteur avoue avec douleur que la Poësie étoit une Reine qui aujourd'hui est bien déchue de sa splendeur ; c'étoit une Divinité, la fille du Ciel même ; ce n'est plus qu'une

créature foible, vulgaire, & souvent
 abjecte & rampante. Que vous aimerez
 ce morceau ! » S'il est donc vrai que la
 » Poësie ne s'élève jamais davantage
 » que lorsqu'elle peint les choses divi-
 » nes, & qu'elle dérobe sur l'autel de
 » la Religion le feu qui allume ses
 » transports, on peut dire qu'elle monta
 » à son période de perfection dès sa nais-
 » sance. La première Poësie eut Dieu
 » pour objet, ou plutôt ce fut l'idée &
 » le sentiment de Dieu qui donna à cet
 » art l'effort & la vie ; l'ame des pre-
 » miers hommes, pénétrée du specta-
 » cle de l'Univers, frappée de la puis-
 » sance du Créateur, touchée des im-
 » menses bienfaits qu'il répandoit sur
 » chaque créature, émue enfin par tous
 » ces objets, ne se replioit sur elle-
 » même par la méditation que pour re-
 » pousser avec plus de force au-dehors
 » l'impulsion des sentimens qui la re-
 » noient oppressée. Tout étoit pein-
 » turé dans les descriptions, sublimité
 » dans les pensées, véhémence dans les
 » mouvemens, douceur & tendresse
 » dans le langage de l'amour & de la
 » reconnoissance. Or ce langage si va-

» rié, si pittoresque, si magnifique par
» les idées qu'il offroit, si puissant par
» le sentiment qu'il excitoit, n'étoit-il
» pas de la vraie Poésie, ou falloit-il
» attendre que quelqu'un s'avisât de
» créer des règles pour lui mériter ce
» nom? Mais cette langue qu'on appel-
» la la langue des Dieux, parce qu'elle
» leur étoit consacrée, s'écarta bientôt
» de son unique objet, sans perdre
» néanmoins son origine. La Poésie
» chante les Rois & les Héros qui sont
» les images les plus fidèles du Monar-
» que de l'Univers : de-là elle passa
» aux grands hommes, dont elle célé-
» bra les vertus, les belles actions, les
» faits utiles au genre humain ; mon-
» trant encore par-là que ceux qui
» avoient travaillé à rendre l'homme
» heureux, soutenoient avec le bienfai-
» teur suprême un rapport qui les ren-
» doit dignes de notre admiration & de
» nos hommages. Accoutumée ainsi peu
» à peu à la contemplation des objets
» sensibles, les scènes brillantes de
» la Nature vinrent animer ses pin-
» ceaux ; elle s'arrêta avec plus de com-
» plaisance sur chaque objet, elle mit

„ plus d'art & de finesse dans ses com-
 „ positions, elle devint moins forte &
 „ plus séduisante ; en un mot, elle se
 „ plaça dans une espèce de milieu, d'où,
 „ sans perdre de vûe la contemplation
 „ du Créateur, seule propre à satisfaire
 „ le génie, elle put jouir du spectacle
 „ de la création plus assorti à la foiblesse
 „ de notre imagination & de nos orga-
 „ nes. Jusques-là la Poésie ne s'étoit
 „ point totalement écartée de sa desti-
 „ nation primitive ; elle n'avoit produit
 „ sur le cœur humain que des effets lé-
 „ gitimes & nobles. Mais, lorsque ra-
 „ baissant son vol au fond de ce même
 „ cœur, elle vint à révéler les mystères
 „ des passions, elle s'attacha plutôt à les
 „ favoriser qu'à les combattre ; elle les
 „ réveilla par ses tableaux, les alluma
 „ par son feu, les embellit par ses cou-
 „ leurs, les défendit par son éloquence,
 „ & s'imbiba si bien de leur venin
 „ qu'elle devint presque aussi dange-
 „ reuse qu'elles ; alors elle perdit en-
 „ tièrement son lustre, sa dignité, sa
 „ perfection, & cet art qui avoit, en
 „ quelque sorte, élevé l'homme jus-
 „ qu'à son Créateur, ne servit plus qu'à

272 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» l'avilir & à le dégrader au-dessous de
» lui-même. »

L'auteur vient à l'éloge des Psaumes,
& à démontrer leur excellence. Il est
du sentiment de plusieurs écrivains cé-
lèbres qui se décident pour les traduc-
tions en vers des originaux en vers. Il
fait la critique de plusieurs de nos Poë-
tes qui n'ayant point d'ailes, se sont traî-
nés avec leurs traductions quand ils
ont essayé de rendre les beautés répandues
dans les Psaumes. Avec quel
éclat le grand *Rousseau* & *M. de Pom-
pignan* se sont illustrés dans cette car-
rière! L'auteur nous annonce que dans
le Recueil qu'il présente au Public ;
» il y aura près d'un quart des Psaumes.
» de sa façon. » Il a mis à la tête de cha-
que Psaume un court argument qui en
fait connoître l'auteur & le sujet. » On
» y verra aussi en deux mots l'objet mo-
» ral qu'avoit le Prophète en vûe ; & les
» leçons qui en résultent par rapport à
» nous. Par ce moyen , chaque Lecteur
» pourra prendre une idée de chacun
» d'eux à la seule inspection des titres ;
» & choisir ceux qu'il jugera les plus
» convenables à son goût & à sa situa-

» tion. La division des Psaumes par pau-
 » ses & versets est d'un usage si ancien
 » & si universel parmi nous que je n'ai
 » pas fait difficulté d'avoir au moins
 » cette espèce de rapport avec notre
 » version en musique. » L'auteur nous
 promet un second volume qui renfer-
 mera des Cantiques, des Prophéties &
 d'autres morceaux de ce genre.

Si vous voulez, Monsieur, juger du
 goût de l'éditeur pour le choix des Poë-
 sies Sacrées, voici le Psaume 46 par un
 anonyme. L'historique, selon les appa-
 rences, représente *David* revenant de
 la guerre contre les Syriens; le sens mo-
 ral, l'intrépidité des Justes dans les plus
 grands dangers.

I.

Que l'Univers entier me déclare la guerre;
 Que l'Enfer en courroux s'unisse avec la terre
 Pour confondre mes jours dans la nuit du tom-
 beau;
 Le Seigneur est ma force, & des jours du cou-
 pable,
 Dont l'injuste haine m'accable,
 Son bras éteindra le flambeau.

2.

Que sur ses fondemens la terre chancelante
S'abîme dans le sein de l'onde mugissante,
Que les fongueux autans déchainés sur les
mers
Poussent jusques aux Cieux les vapeurs irritées,
Et que de-là précipitées,
Elles tombent dans les Enfers.

3.

Tranquille cependant aux pieds du Sanctuaire,
Je redouterai peu l'impuissante colère
Des élémens entr'eux emportés de fureur ;
C'est dans Sion que Dieu renferma sa puissance ;
Son bras armé pour sa défense
En éloignera la terreur.

4.

Mille peuples jaloux de sa gloire nouvelle,
En vain pour la détruire ont conspiré contre
elle ;
La mort a renversé leurs funestes projets ;
L'Univers a tremblé, frappé de son tonnerre ;
Et les Monarques de la terre
Sont mis au rang de ses sujets.

5.

Le Dieu saint, le Dieu fort, & le Dieu des armées

Animoit au combat nos Tribus allarmées ;

Juda sous ses drapeaux portoit des coups mortels ;

***Benjamin* triomphoit d'une ligue fatale ,**

Tandis qu'au son de la timbale

***Lévi* lui dressoit des autels.**

Pause.

6.

Ouvre, Jérusalem, tes célestes barrières ;

Fais retentir au loin les trompettes guerrières ;

Le farouche Indien reconnoitra ta voix ;

Le Scythe dans tes murs viendra fondre avec zèle ,

Et du Nil le peuple infidèle

Viendra te demander des loix.

7.

Vous que ses fiers exploits avoient glacé de crainte,

Mortels, rassûrez-vous, sa colère est éteinte ;

Du haut de ses remparts elle vous tend les bras.

Le Dieu qui la protège a rempli sa vengeance ;

M vj

La Guerre a fui de sa présence
 Dans les plus barbares climats.

L'éditeur a inséré dans ce Recueil, comme je vous l'ai annoncé, de ses propres traductions ; je voudrois qu'il se fût contenté de rassembler, par un choix heureux, les ouvrages d'autrui ; ce n'est pas qu'il n'ait lui-même des étincelles du talent qu'il admire dans ses prédécesseurs ; mais ses Poësies sont au-dessous de son *Discours Préliminaire*, & il paroît que la prose lui est plus favorable que les vers. Ces remarques n'empêchent pas que je ne regarde cette collection comme une des moins médiocres en ce genre. On est charmé d'y retrouver les Poësies sublimes des *Rousseaux*, des *Pompignans*, des *Racines*, & des écrivains qui ont acquis quelque gloire en les suivant dans la carrière. Ce Recueil est dédié par M. *Garcin* à M. de *Pompignan* lui-même, comme au Poëte de nos jours le plus digne de cet hommage par sa Religion, par ses mœurs & par ses talents.

Principes Physiques.

Il faut, pour connoître parfaitement les corps, les considérer sous le rapport Mathématique & sous le rapport Physique. Dans le premier rapport on fait abstraction de leurs propriétés & des milieux dans lesquels ils se meuvent; on ne peut autrement donner des loix générales, & qui leur soient communes à tous; c'est ce qu'a fait le célèbre *Newton* dans son excellent ouvrage qu'il a intitulé pour cela *Principes Mathématiques*; dans le second rapport il faut considérer les propriétés de ces mêmes corps & les milieux dans lesquels ils se meuvent; c'est ce que se propose le *P. Bertier de l'Oratoire, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences*, dans un livre qu'il vient de publier, & qui a pour titre: *Principes Physiques pour servir de suite aux Principes Mathématiques de Newton*, trois volumes in-12 de l'Imprimerie Royale, à Paris chez *Pancoucke* rue & à côté de la Comédie Française.

Cet écrit est dans le même goût que

celui du *Traité de Paix entre Descartes & Newton* par le P. Paulian. Le P. *Berrier* entreprend de discuter les droits & les prétentions de l'attraction & de l'impulsion, ces deux rivales qui depuis long-temps divisent l'empire de la Physique. Il expose les deux systèmes, & les preuves sur lesquelles ils sont fondés ; après cet examen, les contendans pourrout voir s'ils ont tort ou raison & parvenir enfin à une bonne paix.

Pour procéder avec ordre, l'auteur introduit des Interlocuteurs, les Attractionnaires d'un côté, les Impulsionnaires de l'autre, qui, comme des Avocats, plaident leur cause tour à tour devant le Public qu'ils prennent pour Juge. Les moyens que les Impulsionnaires emploient dans ce Livre sont la plupart nouveaux & de l'invention du P. *Berrier* ; ceux des Attractionnaires sont tirés pour la plus grande partie des écrits de *Newton* ; mais comme ce grand Géomètre n'a jamais admis que l'attraction Mathématique, comme il nous l'assure dans ses *Principes*, que les Attractionnaires modernes sont allés plus loin que lui, & qu'ils ont transporté cette qualité

en Physique, l'auteur a puisé dans les écrits de ces Physiciens les raisons qu'il apporte en faveur de ce système.

Cet ouvrage est divisé en deux Parties, l'une sur le Ciel, l'autre sur les Corps terrestres, dans lesquels il y a une attraction, soit apparente, soit réelle; la 1^{re} partie est subdivisée en deux volumes & en deux Livres, l'un sur les espaces célestes, l'autre sur les corps sensibles qui sont dans ces espaces, le Soleil, les Etoiles, les Planètes, &c. Dans le premier livre on traite à fond la question, *si ces espaces sont vuides de toute matière, ou seulement pleins d'un éther si rare qu'il ne peut recevoir aucun mouvement sensible des corps qui le traversent, ou bien s'ils sont pleins d'un éther qui emporte les Planètes autour du Soleil, & qui est par conséquent d'une densité sensible.* On y détaille les preuves des défenseurs d'un éther dense & emportant les Planètes, les objections des partisans du vuide ou d'un éther équivalent au vuide, & les réponses à ces objections; la première objection est que, s'il existoit un éther dense dans les espaces célestes & interplanétaires, ce fluide formeroit des tourbillons elliptiques ou sphériques, & que ces tourbil-

lons ne sçauroient subsister , soit qu'ils fussent de l'une ou de l'autre de ces figures ; la seconde objection est que plusieurs de ces tourbillons tourneroient nécessairement en sens contraire les uns des autres , & que se frottant dans leurs surfaces contigues , ils diminueroient réciproquement leurs mouvemens , & se détruiroient ainsi peu à peu ; la troisième , que les tourbillons , qui seroient à l'extrémité de l'Univers , se débanderoient par leur force centrifuge du côté par où ils ne toucheroient à rien , & qu'ils se dissiperoient ainsi ; la quatrième , que les corps graves qui seroient dans ce fluide seroient emportés dans sa direction , & que ceux qui sont dans notre atmosphère ne tomberoient pas , comme ils font , vers le centre de la terre ; la cinquième , que *Mars & Saturne* , lorsqu'ils sont en conjonction avec *Jupiter* , s'éloigneroient de cette Planète ; ce qui est pourtant contraire à l'observation ; la sixième , que cet éther étant aussi dense qu'on le suppose , un boulet de canon qui seroit mis dans ce fluide , lui auroit communiqué & auroit perdu au moins la moitié de son mouvement & de sa vitesse , dès qu'il auroit parcouru un espace long comme son dia-

mètre ; la septième , que le mouvement ne pourroit pas même commencer dans cet éther ; la huitième , que les Comètes ne ſçauroient être rétrogrades à la direction prétendue de ce fluide , comme pluſieurs le ſont. Les déſenſeurs d'un éther denſe & emportant les Planètes donnent à ces objections des réponſes neuves , & qui méritent d'être lues dans le Livre même. Celles qui regardent les Comètes comprennent trois paragraphes ; dans le premier l'auteur prouve d'abord que les Comètes ne ſont pas des amas d'exhalaiſons embrasées , élevées de la terre , comme l'ont penſé *Aristote* & la plûpart des Anciens , ni élevées des autres Planètes , comme l'a crû le célèbre *Aſtronomie Hévélius*. Il fait voir enſuite que ces aſtres ne ſont pas non plus des Planètes , paſſant d'une extrémité à l'autre des tourbillons des étoiles & du Soleil , comme l'a imaginé *Descartes* , ni tournant autour du Soleil , comme l'a penſé *Newton*. Le ſecond paragraphe tend à prouver qu'il y a un fluide qui emporte la Lune autour de la terre , que ce fluide eſt preſſé entre ces deux Planètes , comme l'eau de nos rivières l'eſt entre deux

piles ou entre deux bateaux qui descendent avec moins de vitesse que l'eau, qu'il se forme nécessairement des tourbillons dans ce fleuve céleste, comme il s'en forme dans nos fleuves terrestres, & que ces tourbillons sont lumineux, & ont tous les autres caractères des Comètes sublunaires. Dans le troisième paragraphe le P. *Bertier* s'efforce de prouver que les Comètes sublunaires sont de la même nature que les Comètes sublunaires, & conséquemment qu'elles sont comme celles-ci des tourbillons qui se forment dans le fleuve céleste qui emporte les Planètes autour du Soleil, lorsque son fluide est pressé extraordinairement par la rencontre de plusieurs Planètes en conjonction, ou passant dans un endroit du tourbillon solaire rétréci par le tourbillon d'une étoile voisine, sçavoir celle de *Sirius*.

Après avoir traité des espaces célestes dans le premier Livre, le Père *Bertier* traite dans le second des corps sensibles qui sont dans ces espaces, sçavoir, des Planètes, du Soleil, des étoiles; il a parlé des Comètes dans le premier, parce que les défenseurs du vuide les ont

apportées en objection contre le plein.
 L'auteur commence par épuiser la matière de l'Attraction dans les grandes distances. Il donne les raisons pour & contre ; il explique ensuite les phénomènes qui concernent les différens mouvemens des Planètes, selon les Attractionnaires & les Impulsionnaires qui expliquent ces différens mouvemens & les phénomènes des Planètes, chacune à sa manière. Il est aussi question de la précession des équinoxes ou de la rétrogradation des nœuds de l'Equateur & de l'Ecliptique environ en 25000 ans ; enfin, on traite du flux & du reflux de la mer dans le sentiment de l'attraction & dans celui de l'impulsion.

La seconde Partie, qui est en même temps le troisième Livre & le troisième volume, traite de la cohésion des corps, de leur ressort, des opérations chimiques, de l'ascension & de la descente des différentes liqueurs dans les tuyaux capillaires, de la lumière & des couleurs, de la mécanique de la chaleur, des corps électriques, des corps magnétiques, des vapeurs par la chapelle de l'alambic, des li-

284 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

queurs par le piston de la pompe, &c., &c., &c : le tout suivant le système des Attractionnaires & des Impulsionnaires.

L'auteur finit par divers corollaires, & par une réflexion dans laquelle il dit que, quoiqu'il soit impartial, soit pour l'attraction, soit pour l'impulsion, quoiqu'il ne cherche que la vérité, de quelque côté qu'elle soit, & qu'il ne fasse dans son livre que la fonction d'Avocat Général, il s'attend pourtant que quelqu'un des contendans, l'Attractionnaire ou l'Impulsionnaire, peut-être même les deux, pourront le prendre à partie, & que le défenseur outré du vuide & de l'attraction ou de l'éther dense & de son impulsion, pourront l'accuser de faire trop valoir les raisons de son adversaire, & trop peu les siennes propres, c'est-à-dire, qu'il s'attend d'avoir le sort de celui qui veut séparer deux personnes qui se battent; il arrive souvent que les contendans se réunissent & tournent leurs armes contre lui. Je ne crois pas que le Père *Bertier* ait à craindre une pareille catastrophe. Je pense, au con-

traire, que les partisans de l'attraction & ceux de l'impulsion s'accorderont à trouver son livre écrit avec beaucoup de méthode & de netteté, & rempli de connoissances profondes. Il est sûr du moins de remporter les suffrages des spectateurs neutres de cette grande querelle.

***Tableau Généalogique & Chronologique
de la Maison Royale de France.***

Les Tableaux Généalogiques sont à l'Histoire ce que les Cartes sont à la Géographie. Celui que je vous annonce, Monsieur, est en huit feuilles grand Colombier. Il ne présente pas seulement la succession de nos Rois & de quelques-unes de leurs branches; il rassemble la Postérité entière, légitime & naturelle de *Robert le Fort*, bisayeul de *Hugues Capet*, & toutes les alliances des Rois, des Princes & des Princesses. Vous n'avez encore rien vu de plus complet, de plus clair & de mieux exécuté dans ce genre.

L'utilité de ce travail n'est pas équivoque. L'homme instruit, doué de la

mémoire la plus heureuse, peut-il se flatter de se rappeler avec précision tout ce qui appartient à la Généalogie, cette Science si étendue, si difficile & si compliquée ? Un tableau généalogique, s'il a, comme celui-ci, le mérite de l'exactitude & de la netteté, facilite les connoissances & les entretient. Un autre avantage, c'est qu'à l'aide d'un guide aussi sûr on est en état de remarquer les fautes des Historiens qui se sont trompés dans les détails de la filiation & de la succession des grands Fiefs, parce qu'ils s'en sont rapportés à leur mémoire infidelle ou à des auteurs qui les ont trompés, au lieu de vérifier les faits sur des Cartes Généalogiques faites avec soin.

M. Clabault, auteur de ce *Tableau Généalogique & Chronologique de la Maison Royale de France*, a publié une petite Brochure qui contient l'analyse de son ouvrage. Il fait, dans cette analyse, une remarque curieuse sur l'illustration de la Maison de Bourbon. En parcourant les Histoires Généalogiques de toutes les Maisons Souveraines de l'Europe & autres, il a découvert que

depuis *Robert Comte de Clermont* * jusqu'à *Louis XV*, il ne se trouve pas un seul Prince dans cette ligne qui n'ait pris une femme descendante de *Charlemagne* par des rameaux infinis : gloire à laquelle ne peut se flater d'atteindre aucune Maison Souveraine. Une autre observation qui releveroit encore l'éclat de l'auguste maison de *Bourbon*, s'il étoit possible de l'augmenter, c'est qu'en parcourant l'ascendance de femme en femme depuis *Marie-Adélaïde de Savoye* mère de *Louis XV* jusqu'au même degré de *Robert Comte de Clermont*, il ne se trouve pas une seule mère, qui, dans ces quatorze degrés de génération, ainsi que dans la ligne des mâles, n'ait épousé un Prince ou un Seigneur descendant également de *Charlemagne* ou d'une autre tête couronnée, par une infinité de canaux. Le François, sensible à la gloire de ses Rois & de ses Princes, verra sans doute avec plaisir la preuve que l'auteur doit nous donner d'un fait aussi singulier.

L'auteur n'a pas borné son travail à

* Sixième fils de *Saint-Louis*, & tige de la branche de *Bourbon* qui est montée sur le Trône en la personne de *Henri IV*,

la composition du *Tableau Généalogique de la Maison de France* regnante. En approfondissant la postérité des Princesses du Sang, il a reconnu qu'une partie des grandes Maisons du Royaume en tirent leur extraction. Les preuves d'une origine si glorieuse sont très-intéressantes pour ces Maisons; M. *Clabault* a fait un Recueil immense de la postérité de *Charlemagne* & de *Hugues-Capet*; Recueil d'autant plus précieux qu'il est fondé sur un choix d'autorités qui le met à l'abri de la critique. L'auteur se fera un plaisir de communiquer ses recherches aux Gentilshommes, qui desireroient, pour l'honneur de leur Maison, se procurer le tableau de leurs filiations ascendantes aux Rois de France, & autres Souverains de l'Europe. Il demeure rue du Petit-Pont près du Petit Châtelet, porte cochère, entre un Marchand Papetier & un Marchand Chapelier. C'est chez lui-même que se vend le *Tableau Généalogique & Chronologique de la Maison Royale de France*; le prix est de douze francs.

Je suis, &c.

A Paris, ce 20. Mai 1764.

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Abrégé de l'Histoire des Insectes.

L'Auteur estimable du *Cours d'Histoire* vient de faire paroître chez *Panckoucke* Libraire rue & à côté de la Comédie Françoisse, un nouvel ouvrage distribué en deux volumes, *Abrégé de l'Histoire des Insectes, orné de figures en taille-douce*. Les jeunes personnes trouveront dans la dédicace qui leur est adressée, des leçons admirables & des vérités exprimées avec force. Elle finit ainsi: » J'ai fait passer sous vos yeux la
 » plûpart des hommes qui se sont ren-
 » dus célèbres, soit par leurs vertus,
 » soit par leurs crimes. Je ne vous ai

AN. 1764. Tome III.

N

290 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE:*

„ montré ceux-ci que rapidement ; je
 „ ne vous ai présenté que des esquisses
 „ de leurs portraits ; j'ai peint les au-
 „ tres avec plus de détails. Je vais à pré-
 „ sent vous faire le tableau de la Na-
 „ ture. Que toute votre ame s'en rem-
 „ plisse ; ces objets sont les seuls , faits
 „ pour elle. Accoutumez-vous à voir
 „ avec admiration un animal qui n'oc-
 „ cupe qu'une petite place sur la terre ,
 „ & avec horreur un Conquérant qui
 „ dévaste des Provinces. Respectez
 „ comme des Dieux les hommes de
 „ lumière & de paix qui ont éclairé , qui
 „ ont servi l'humanité ; qu'ils soient
 „ vos modèles ; & apprenez à estimer
 „ moins un Empereur sur son Trône ,
 „ si la bienfaisance & toutes les vertus
 „ n'y ont été assises autour de lui , que le
 „ moindre Insecte enveloppé dans la co-
 „ que. » L'auteur explique cette derniè-
 „ re pensée dans une note qui devrait être
 „ éternellement sous les yeux des Grands
 „ de la terre : » Un Prince , tant qu'il vit ,
 „ doit être sévère de ses sujets , quand
 „ même il n'auroit pas toutes les qua-
 „ lités qui rendent digne du Trône. Ils
 „ doivent , sans idolâtrie , jeter respec-
 „ tueusement un voile sur ses imperfec-

» zions, quand même il n'auroit pas
 » toutes les vertus de celui qui nous
 » gouverne. Mais dès qu'un Prince a
 » fermé les yeux, ses grandeurs mo-
 » mentanées sont ensevelies avec lui
 » dans le même tombeau, & la Posté-
 » rité, qui commence alors pour lui &
 » qui ne lui doit rien, le juge sévère-
 » ment. »

L'auteur nous annonce dans un *Discours*
Préliminaire qu'il entreprend de prouver,
 1^o Combien l'étude de la nature est utile
 & agréable; 2^o Que les ouvrages, que
 de grands hommes ont donnés sur cet
 important objet, sont ou trop sçavans
 ou trop superficiels, ou trop peu nour-
 ris de réflexions morales, pour être
 vraiment utiles à la jeunesse; 3^o Que
 l'on trouvera dans celui-ci ce qui a
 paru manquer dans les autres. »

Vous serez bien content, Mon-
 sieur, de la peinture de l'homme
 qui sçait goûter le spectacle de la
 Nature. » Habitant d'une région bien
 supérieure à celles où se forment les
 nuages & les tempêtes, loin de la
 Ville, loin de la Cour, il passe des
 nuits tranquilles & des jours heureux,
 Tous les matins, l'aurore semble ve-

„ nir l'avertir qu'elle commence à dé-
 „ chirer le voile de la nuit ; elle semble
 „ attendre son réveil pour ouvrir les
 „ portes de l'Orient. Les premiers
 „ rayons de la lumière frappent douce-
 „ ment ses yeux ; il porte sur les objets
 „ qui l'environnent , des regards déjà
 „ rians , quoiqu'encore indécis. Il se
 „ hâte d'aller jouir de la renaissance de
 „ la Nature & de la sienne. Si le Ciel est
 „ d'un bel azur , si l'astre qui nous
 „ éclaire , s'élevant majestueusement
 „ sur notre horizon , commence à éten-
 „ dre dans la plaine les longues omi-
 „ bres des côteaui , & à mêler l'or de
 „ sa lumière au verd gai des feuilles en-
 „ core couvertes des vapeurs de la nuit ,
 „ il contemple , il admire ce magnifique
 „ tableau , il oublie qu'il l'a encore vu
 „ hier. Pour en rendre le champ plus
 „ vaste , il monte sur la montagne pro-
 „ chaine. Là , s'offrent tour-à-tour &
 „ presque en même temps à ses yeux ,
 „ mille objets ravissans. Il voit au-des-
 „ sous de lui une forêt , dont les ar-
 „ bres entrelassant leurs branches , élè-
 „ vent les unes vers le Ciel , pour rece-
 „ voir ses fécondes influences , & cour-
 „ bent les autres en berceaux vers la

» terre, pour en entretenir la fraîcheur,
 » pour en arrêter les sels & les autres
 » élémens de fertilité; élémens qui,
 » par-tout ailleurs, s'exhalent dans l'es-
 » pace des airs. Il voit au pied de la mon-
 » tagne une rivière qui en embrasse une
 » partie, s'en éloigne par un grand dé-
 » tour, s'en rapproche par un autre,
 » serpente dans une vallée, dans une
 » plaine, tantôt se cache, tantôt repa-
 » roît. Ici, son mobile cristal n'est bor-
 » dé que de sable, que d'une terre nue;
 » à quelque distance de-là, cette rivière
 » s'étend dans une prairie, dans des pâ-
 » turages émaillés de fleurs qu'elle fer-
 » tilise, qu'elle orne, & qui lui prêtent
 » à leur tour un nouvel éclat..... Des
 » collines, des bosquets, des hameaux,
 » une Ville même vûe dans l'éloigne-
 » ment, tout cela l'enchanter, élève son
 » ame, y verse une sérénité, un plaisir
 » pur, qui se répandra sur tous les ins-
 » tans de ce jour, & que la même cause
 » fera renaître demain. Il descend de la
 » montagne; il vient reprendre les soins
 » de sa maison, de son jardin, & les
 » petits travaux, parmi lesquels sa vie
 » s'écoule dans l'innocence & le bon-

» heur. » L'auteur, avec ce pinceau brillant & poétique, fait cette riche description de l'état du Sage champêtre. Ce tableau est de la plus grande beauté.

Coup d'œil sur les principaux Naturalistes. On nous donne un extrait du Discours intéressant qui est à la tête de la *Collection Académique* imprimée à Dijon. Un des plus grands Naturalistes est *Jean Swammerdam*, auteur du Livre intitulé *Biblia Naturæ*. Croiroit-on que cet homme si sçavant & si éclairé donnât dans les visions d'*Antoinette Bourignon*? Ces rêveries le plongèrent dans l'infortune, & ce grand homme qui connoissoit si bien les Insectes, fut étonné qu'un ami (*Jean Oort*) qui lui avoit offert un asyle dans son Château, lui fermât l'entrée de sa maison quand il fut malheureux, & qu'il avoit besoin du secours de cet ingrat. Enfin, cet illustre infortuné, le cœur flétri par la misère, & l'imagination échauffée des pieux & ridicules fantômes de l'illuminée *Bourignon*, mourut à l'âge de 41 ans. On nous donne une notice de quelques autres Naturalistes. Ce Discours se termine.

ne par des réflexions morales & très-utiles à la jeunesse, qu'il faut former à penser, s'il est permis d'user de cette vieille expression de *Montagne*.

Je ne m'arrêterai qu'à quelques exemples les plus piquans tirés de cette *Histoire Abrégée des Insectes*; le début traite des Insectes en général. La laque ou gomme qu'on emploie à la cire à cacheter, aux vernis, à la teinture rouge pour les maroquins, est dûe à des fourmis ailées du Royaume de *Pégu*. » Certains fruits ne peuvent mûrir sans le secours des Insectes; témoin les figues domestiques des Isles de l'*Archipel*, qui ne mûrissent qu'au moyen de l'expédient venu par tradition du temps de *Théophraste*, & de celui de *Pline*. On étend au dessus du figuier domestique une longue liasse d'une espèce de guirlande de figues sauvages, dans chacune desquelles est toujours contenu un ver, qui, tombant sur la figue domestique, lui donne le degré de maturité nécessaire, & qu'elle n'auroit jamais eu sans lui. »

L'auteur fait voir de quelle importance sont les Insectes sur notre globe,

leur utilité , leurs avantages , leurs désavantages , leur faculté de nuire ou de nous rendre service.

Particularités sur les Insectes. Il y en a , qui , nés avec une peau tendre & délicate , se font des habits , les uns de laine , les autres de soie , de feuilles d'arbres , ou d'autres matières ; ils savent les allonger , les élargir & s'en faire de neufs quand ils sont usés : tels sont la teigne & les autres insectes à fourreau. La chenille a un cœur ou plutôt une suite de cœurs rangés d'un bout à l'autre de son dos ; il se forme chaque année dans l'écrevisse un nouvel estomach , dont la première fonction est de digérer l'estomach qu'il remplace.

Les Anciens n'avoient pas apperçu les œufs d'où naissent la plupart des Insectes ; ils en concluoient que la pourriture , aidée de la chaleur de la fermentation qui lui est toujours jointe , étoit leur mère commune ; ils croyoient qu'un veau mort produisoit des abeilles , un cheval des guêpes & des bourdons , un âne des scarabées. Cette erreur a duré jusqu'à nos jours.

Remarques qui prouvent la grandeur & la sagesse d'un Être Suprême. Les In-

festes, qui multiplient beaucoup, vivent peu, & ont beaucoup d'ennemis. Les Insectes respirent par des conduits bien différens des nôtres. Les quadrupèdes sont vivipares; les oiseaux & les insectes sont ovipares. Quelques-uns de ceux-ci cependant sont l'un & l'autre.

» *Leuwenhock* a observé un animalcule, (espèce d'atôme organisé)
 » dont la génération est aussi singulière
 » qu'admirable. Il ne vit que trente ou
 » trente-six heures, ou, pour mieux dire,
 » il est immortel; car sa mort n'est qu'un
 » sommeil d'un moment; après quoi il
 » se rompt en huit parties, qui sont huit
 » autres animalcules. Ceux-ci, trente
 » ou trente-six heures après, en produi-
 » sent chacun huit autres; ce qui fait
 » soixante & quatre; de sorte qu'en neuf
 » jours la postérité d'un seul de ces ani-
 » malcules, en n'y supposant aucun obs-
 » tacle, seroit de deux cens soixante &
 » deux mille cent quarante-quatre, &
 » trente-six heures après, d'un nombre
 » huit fois plus grand, c'est-à-dire, de
 » deux millions quatre-vingt-dix-sept
 » mille cent cinquante-deux. Suivant
 » cette progression, il y en auroit en un
 » an autant que de grains de sable.»

Dans quelques espèces d'Insectes , mais très-rares , il n'y a ni mâles ni femelles proprement dits , & chaque individu est fécond par lui-même. Le mâle appelle la femelle dans le temps de leurs amours , & l'amuse de son chant , tandis qu'elle est occupée des soins domestiques. De ce que nous n'entendons point le chant du papillon , ni de la mouche commune , ni de la fourmi , ni de la puce , nous n'en devons pas conclure qu'ils n'en aient point. Les Insectes qui se plaisent dans les matières les plus sales , après s'y être repus ou y avoir séjourné quelque temps , en sortent & se nettoient. » Car , selon l'écrivain , il » est d'expérience que la propreté est » aussi naturelle à tous les êtres que la » respiration même ; d'où il suit que » l'homme , tel qu'il est aujourd'hui , » est bien éloigné de la Nature. » Il y a des Insectes jusques dans le feu , si l'on en croit *Aristote & Plin.* Mais cela mériterait d'être appuyé sur des preuves. » Le fameux *Borelli* prétend avoir découvert dans le sang humain des vermisseaux d'une figure semblable à celle des baleines , qui y nageoient comme dans une mer. » Les Insectes ou plutôt

les atômes vivans que nous connoissons sous le nom d'animalcules, sont si petits que dans une goutte d'eau égale à un grain de millet, il s'en trouve jusqu'à quarante-cinq mille. Notre auteur nous représente toutes les qualités diverses des Insectes ; détails sur lesquels l'on ne sçauroit trop s'arrêter.

Après cette introduction générale à l'Histoire des Insectes, on passe à celle des Chenilles. On se sert à ce sujet des heureuses observations de M. de Réaumur. Les papillons nocturnes sont les victimes de l'amour. Il y a sur le dos de leurs femelles quelque chose de brillant qui le leur paroît sans doute beaucoup plus qu'à nous ; ils croient voir dans la lumière de la chandelle une femelle, & viennent y périr.

Les araignées sont venimeuses, parce qu'elles pompent le mauvais air que nous respirerions sans elle. Lorsqu'une araignée est vieille, sa gomme s'épaissit, se sèche, n'est plus flexible ni ductile, & le pauvre animal mourroit de faim, quand on a déchiré sa dernière toile, si quelqu'autre araignée jeune & vigoureuse ne lui cédoit sa maison, ses refuges, & n'alloit s'établir ailleurs. M

arrive aussi quelquefois que la vieille sollicite en vain ce secours qui lui est refusé. L'araignée est d'une sobriété étonnante. On en a pour preuve l'expérience de *Jean Francus* rapportée dans les *Ephémérides d'Allemagne*. » Un jour, » dit-il, j'avois enfermé une araignée » de jardin dans un verre bouché avec » de la cire; elle y vécut tout l'hyver » dans un lieu très-froid. Après donc » avoir vécu sans aucune nourriture pendant plus de dix-huit semaines & » avoir passé le mois d'Avril, je lui » donnai une mouche vivante, qu'elle » saisit très-avidement, & qu'elle réduisit en une masse informe, ressemblante à de la fiente de chenille. Au » mois de Juiller, je lui donnai une seconde mouche à manger; ensuite elle » déposa sa dépouille; de sorte que » dans l'espace de neuf mois, elle vécut de deux mouches, & néanmoins » elle est toujours gaie & alerte; elle » file même de la toile autant que l'espace du verre le lui permet. » L'araignée est, dit-on, ennemie du serpent, du lézard, du crapaud & du ver à soie; elle dévore les mouches, & est dévorée à son tour par le singe qui en est usé.

friand , par la volaille , le rossignol , la
 fauvette , la gorge - rouge , l'hyron-
 delle , » & même , ajoute l'auteur , par
 » quelques personnes qui y trouvent une
 » saveur délicieuse , & n'en sont nulle-
 » ment incommodées..... De
 » ce que nous avons dit que quelques
 » personnes mangent des araignées sans
 » être incommodées , il s'ensuit que les
 » araignées , prises intérieurement , ne
 » sont pas venimeuses , c'est à-dire , que
 » leur venin n'a d'activité que lorsqu'in-
 » troduit par l'aiguillon il se mêle au
 » sang , mais qu'il n'en a aucune lorsqu'il
 » passe dans les viscères avec les ali-
 » mens. »

L'accouplement de certaines arai-
 gnées à huit yeux a quelque chose de
 singulier. Ces araignées , de même que
 toutes les autres , se craignent & ne s'ap-
 prochent qu'avec beaucoup de précau-
 tions , quelque vifs que soient leurs
 desirs amoureux. » Lorsqu'un mâle &
 » une femelle se rencontrent , ils s'ob-
 » servent , se mesurent de loin , s'ap-
 » prochent ensuite l'un vers l'autre dou-
 » cement , & à pas comptés. Dès que
 » ces deux araignées se trouvent , si j'ose
 » le dire , à la portée de la patte , elles en-

» lèvent chacune une & se tâtonnent
 » de loin. Elles reculent, aussitôt de
 » frayeur; elles reviennent, elles se tâ-
 » tonnent de nouveau; enfin, la con-
 » fiance s'établit entr'elles, la familia-
 » rité y succède; le mâle termine ce pe-
 » tit manège par introduire dans le
 » corps de la femelle une de ses anten-
 » nes; ce qui la rend féconde. »

A propos de la puce, on nous rapporte
 un article assez plaisant, emprunté du
Dictionnaire des Animaux de Brisson.
 » Owington nous dit que près de Surate
 » il y a un Hôpital fondé pour les pu-
 » naïses, les puces, & toutes les espè-
 » ces de vermines qui sucent le sang
 » des hommes. Il faut pour les nourrir
 » en trouver un qui veuille bien se livrer
 » à leur voracité; mais que n'obtient-on
 » pas avec de l'argent? On foudoie un
 » pauvre qui se vend pour une nuit, &
 » laisse sucer son sang. On l'attache nud
 » sur un lit dans la salle du festin, c'est-
 » à dire, dans la salle où sont rassemblés
 » ces Insectes. Au reste, le soin que les
 » Indiens prennent des puces, quoique
 » déraisonnable & contraire à l'humani-
 » té, est conséquent à leur croyance
 » sur la Métempsychose. »

Le spectacle de la *Fourmi* offre de nouvelles merveilles aux yeux qui savent jouir de la Nature. L'écrivain est de l'opinion de quelques Sçavans qui nient la réalité de ces magasins immenses amassés par les fourmis. » Il y a dans » leur Histoire, dit-il, assez de choses » merveilleuses, sans la surcharger de » faits supposés. Elles passent toute la » mauvaise saison sans manger. Les » grains qu'elles apportent dans leurs » magasins sont bien entiers. La preuve » en est qu'ils y végètent quand ils restent long temps, & qu'elles sont obligées de les porter dehors; ce qui ne » seroit pas arrivé si elles avoient eu la » précaution d'en ronger le germe. » Le principal motif de leur travail, c'est d'amasser de quoi pourvoir à la subsistance de leurs petits, pour qui elles ont une extrême tendresse. Il paroît que la fourmi peut vivre quatre ou cinq ans. Les plus vieilles acquièrent des aîles & vont chercher leur nourriture sur les arbres. La fourmi, selon *Plin*e, est le plus fort de tous les animaux, parce qu'il n'en est point qui, à proportion de sa grandeur, puisse porter ou traîner d'aussi lourds fardeaux. Elle est si laborieuse,

si opiniâtre au travail , que les pierres même qui se trouvent près d'une fourmillière , paroissent comme usées dans les endroits où les fourmis vont & viennent. Elle est si vorace que si l'on jette dans une fourmillière une hanneton , une grenouille , un oiseau , on le trouve quelques jours après beaucoup mieux disséqué qu'il ne pourroit l'être par le plus habile Anatomiste. *Busbecq* assure avoir vû en Turquie une fourmi des Indes de la grandeur d'un chien de moyenne taille. Mais l'auteur , avec tous les gens sensés , penche à ne pas ajouter foi à cette relation. » *Smith* , auteur Anglois , dit avoir vû à la Côte-d'Or en » Afrique , de grosses fourmis blanches » aussi transparentes que le verre. Elles » sont très-voraces ; elles dissèquent un » mouton , & en sucent , pour ainsi dire , les chairs d'aussi près que nos fourmis dissèquent une grosse mouche ou un scarabée. Un rat qu'elles attaquent » ne peut leur résister. Dès qu'une seule » a pu sauter sur lui , elle le harcèle , » le tourmente , l'empêche de fuir avec » toute la vitesse dont il seroit capable ; » les autres fourmis le joignent , le percent de tant de coups d'aiguillon

» qu'il meurt sur le champ, & elles le
 » dévorent..... Ces fourmis marchent
 » en ordre de bataille, précédées de
 » quarante ou cinquante chefs, dont la
 » grosseur énorme & la taille gigantes-
 » que sont les titres qui leur donnent
 » le droit de commander ; on prétend
 » même qu'elles ont entr'elles une es-
 » pèce de langage. »

Le fourmi-lion est un des plus dan-
 gereux ennemis de la fourmi. La four-
 mi est la pâture du fourmi-lion, le
 fourmi-lion celle du moineau, le moi-
 neau celle de l'épervier, l'épervier celle
 de l'aigle qui sans doute l'est de quel-
 qu'animal qui ne nous est pas connu.
 Ainsi tout ce que nous voyons est une
 chaîne de victimes successives. Ce qu'il
 y a de plus singulier dans le fourmi-lion,
 c'est que par une brillante métamorpho-
 se il devient une demoiselle.

Depuis qu'on s'est attaché à l'étude
 de la Nature, bien des phénomènes
 pour les yeux de nos pères ont perdu aux
 nôtres tout leur mérite. On a découvert
 la cause de ces pluies de sang dont nous
 parlent nos ingénus Historiens. » Il y a ,
 » dit *Swammerdam*, des Insectes qui
 » jettent une liqueur rouge lorsqu'ils

» viennent de quitter la forme de nymp-
 » phes , & les prétendues pluies de sang
 » auront été remarquées dans les années
 » où ces sortes d'Insectes s'étoient mul-
 » tipliés beaucoup plus qu'à l'ordinaire.
 » *Florent Schuys* , Professeur en Méde-
 » cine de l'Université de Leyde , m'a
 » autrefois communiqué une observa-
 » tion qui fortifie cette conjecture. Le
 » peuple étoit fort alarmé de ce que
 » les eaux de Leyde s'étoient , disoit-il ,
 » changées en sang. A cette rumeur
 » *Schuys* monta sur une petite barque,
 » alla puiser de cette eau sanglante avec
 » un vaisseau de verre dans l'endroit
 » qu'on lui avoit indiqué. En la consi-
 » dérant attentivement , il trouva qu'elle
 » fourmilloit d'animalcules rouges , &
 » la terreur subite se convertit en admi-
 » ration. »

Le scarabée ou escarbot tient une pla-
 cé remarquable parmi les Insectes , &
 lui-même est distribué en une infinité de
 classes. Le hanneton est une de ces es-
 pèces d'escarbot. Si l'on en croit *M. Roë-
 sel* , les hannetons à plaques rouges &
 ceux à plaques noires dominent chacun
 à leur tour , les uns une année , les au-
 tres une autre. Le hanneton est un spé-

cifique contre la rage. » On en prend
 » cinq pour un adulte, & trois pour une
 » jeune personne. On les fait mourir
 » dans du miel, & ensuite on en ôte la
 » tête comme inutile ; on pile le reste,
 » on le donne à la personne mordue, le
 » matin à jeun, avec une cuillerée de
 » miel, dans lequel on les a étouffés. La
 » première prise se prend à quelque
 » heure que ce soit, & le plutôt qu'il est
 » possible après l'accident. On continue
 » ce remède pendant sept jours. Il faut
 » le faire de bonne heure avant que le
 » venin ait pu faire des progrès. Si l'on
 » attend que le malade commence à
 » avoir horreur de l'eau, il reste peu
 » d'espérance. On doit ramasser des
 » hannetons & les conserver dans du
 » miel, ou de l'huile d'olive, pour
 » s'en servir au besoin. »

On trouve dans la sauterelle la nature de dix animaux, sçavoir, la tête du cheval, les yeux de l'éléphant, le col du taureau, les cornes du cerf, la poitrine du lion, le ventre du scorpion, les aîles de l'aigle, la cuisse du chameau, les jambes de l'autruche & la queue du serpent. L'auteur judicieux observe que ces prétendues res-

semblances peuvent être aussi bien fondées que celles que nous croyons avoir avec un aigle, un lion, une chouette, &c, quand nous nous cachons le bas du visage. » On vit à la Chine, dit le P.
 » *du Halde*, une si prodigieuse quantité
 » de sauterelles, que couvrant entièrement le Ciel, leurs ailes sembloient
 » s'entretoucher. Vous auriez cru voir
 » sur votre tête de grosses montagnes
 » de verdure. Le bruit que ces Insectes
 » faisoient en volant ressembloit à celui
 » lui des tambours. » Il y a en Orient
 une espèce de sauterelles, dont la chair
 est aussi blanche que celle de l'écrevisse,
 & que l'on dit être d'un goût très-agréable.
 Les peuples de ces contrées les mangent
 avec plaisir, & en font un de leurs
 mets les plus délicats. C'étoit de ces
 sauterelles que *Saint-Jean-Baptiste* se
 nourrissoit dans le désert. De tout temps
 les Orientaux en ont mangé. *Moyse*
 spécifie quatre sortes de sauterelles,
 dont il permet l'usage aux Juifs. C'étoit
 la coutume à Athènes, suivant *Aristophane*,
 de porter les sauterelles au marché,
 comme l'on y apporte chez nous la
 volaille & le gibier.

L'auteur nous trace une espèce de tableau
 du mouvement perpétuel qui ani-

me la nature. Ce morceau me paroît d'une grande beauté. Comme rien n'est nouveau sous le Soleil, selon la belle expression de Salomon, rien aussi n'y est stable. Ce qui étoit mer est devenu terre ; ce qui étoit île est devenu continent. La voûte épaisse, sur laquelle nous végétons, déchirée en quelques endroits par les eaux qui circulent dans les veines de la terre, ou rompue par l'explosion des feux qu'elle cache dans ses entrailles, s'entrouvre quelquefois, & laisse tomber dans l'abyme une vaste forêt, une Province, un Royaume. Ainsi tout change ; & ce choc, aussi impétueux qu'opiniâtre, des élémens & des corps mixtes, devient par le mouvement qu'il excite sans cesse dans la Nature entière, le principe de la fécondité, & une cause toujours renaissante de la jeunesse éternelle de l'Univers. Il ne faut pas être surpris de ne pas reconnoître quelques endroits de la terre ou des mers, qu'indiquent les plus anciennes Géographies ; c'est que ces endroits ne sont plus. L'Histoire nous apprend que les anciens Médecins Grecs & Arabes faisoient beaucoup d'usage des cancre de rivières d'Allemagne & des Gaules, &

312 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

cul ou la pierre se forme d'un amas de graviers dans les reins ou la vessie. Ainsi ces perles si brillantes qui ont fait l'admiration & la parure des Anciens, ne sont qu'une humeur viciée qui s'amasse dans les plus mauvaises huîtres; car on ne mange point celles qui les produisent, parce qu'on ne les trouve que dans des endroits où l'air est le plus chargé de vapeurs, le plus mal sain, & qu'elles ont d'ailleurs un goût désagréable. Ces perles, que l'on emploie quelquefois dans les remèdes, quoiqu'elles forment une composition chère, n'en sont pas, au jugement des Médecins mêmes, plus efficaces pour la santé.

Le Physicien judicieux ne détruit point l'opinion que des grenouilles tombent du Ciel. Il explique cette espèce de phénomène. Le Soleil enlève dans l'atmosphère par sa chaleur les œufs de grenouilles qu'elles avoient déposés sur la terre; ces œufs éclosent dans les nues, & il tombe avec la pluie de petites grenouilles.

Le miracle du polype nous est offert dans ses divers effets. Cet insecte fait grand cas des vers. Il n'y a pas de stratagème qu'il n'emploie pour saisir sa proie,

proie, qui de son côté fait voir une sagacité singulière pour se mettre à couvert de son ennemi. Le ver, qui sçait que le polype ne veut que du gibier vivant, reste immobile entre ses pattes dès qu'il se voit pris. Si le polype est la dupe de ce stratagème, le ver tâche d'en profiter, en sortant tout à coup du piège par un élan; mais il est rare que cet expédient lui réussisse. Le polype le veille, se tient en arrêt, &, au moindre mouvement qu'il lui voit faire, il le reprend aussi vite qu'un chat reprend une souris qui croit lui échapper. Cependant, les polypes, quelque voraces qu'on nous les représente, sont si humains entr'eux qu'ils s'aiment, qu'ils se ménagent les uns les autres, & ne se nuisent jamais. Jetez à un polype affamé un autre polype, il le saisit d'abord avec fureur; mais, dès qu'il l'aperçoit, il lui ôte les chaînes dont il vient de le charger, & le remet doucement auprès de lui; il mourra de faim plutôt que de conserver sa vie aux dépens de son frère.

Le ver à soie & le gouvernement des abeilles sont dans cet ouvrage deux morceaux considérables, qui feront d'une

314 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

grande utilité pour les personnes intéressées à ces connoissances , par un simple motif de curiosité ou par celui de l'intérêt. L'écrivain nous avertit que ces deux morceaux sont , l'un l'*Abrégé du Mémoire de la Société d'Agriculture de Tours sur les vers à soie* , l'autre l'extrait de l'ouvrage de M. Patteau sur les Abeilles.

Le nouvel Historien des Insectes nous annonce dans sa *Conclusion* » qu'il par-
» courra peut-être encore successive-
» ment les quadrupèdes , les oiseaux ,
» les poissons & les plantes ; mais qu'il
» tâchera de mettre dans tout cela beau-
» coup plus de variété que dans l'*His-*
» toire des Insectes. » On ne sçauroit
trop l'engager à poursuivre ce projet
qu'il a si bien commencé ; il a de la
noblesse , de l'énergie dans son style ;
il paroît connoître la matière qu'il traite ;
par-tout on distingue une ame honnête & sublime qui ne s'attache qu'à la
vertu & à la vérité , & à les faire aimer.
Je voudrois cependant qu'il s'abandonnât moins à des réflexions , qui
quelquefois dégénèrent en déclamations ,
& qu'il raccourcît ses espèces de prologues : il me répondra qu'il écrit pour la

A N N É E 1764. 315

Jeunesse. Il faut, il est vrai, ne jamais s'éloigner avec elle du ton de l'instruction ; mais aussi le précepte doit-il être caché avec plus d'art & énoncé avec plus de précision ; il en a plus de force.

Je suis, &c.

A Paris, ce 24 Mai 1764.

LETTRE XIV.

Lettres de Cécile à Julie.

Parmi les Romans, dont la stérile abondance afflige sans cesse notre Littérature, on peut regarder d'un œil moins sévère *Les Lettres de Cécile à Julie, ou les Combats de la Nature*, ouvrage distribué en deux Parties de 250 pages environ chacune.

Cécile fait part à *Julie*, sa meilleure amie, de tout ce qui lui arrive d'intéressant. C'est d'abord une jeune personne dans la première simplicité, dans cet âge heureux où le bandeau de l'ignorance est près de se lever ; *Cécile* semble

Oij

sortir des mains de la Nature ; un rien est l'objet de sa curiosité ; elle voudroit s'instruire de tout ; elle demande à son amie de lui expliquer ce qu'elle sent au-dedans d'elle-même , lorsqu'elle aperçoit un jeune Marquis de dix-huit ans qui vient dans la maison de son père ; elle n'est bien qu'auprès de lui ; elle n'a de confiance qu'en lui ; elle lui propose des doutes à décider , entraînée par le motif qu'elle lui trouve l'esprit d'un homme de trente ans. Les différens propos qu'elle entend tenir à son père & à sa mère lui font naître l'idée de s'éclairer sur les impressions que ces discours ont excitées en elle , & dont sa raison ne sçauroit se rendre compte. Elle se trouve avec le Marquis dans un bosquet , & là elle alloit le choisir pour son *Prcepteur d'Amour* , lorsque le père survient , fait des reproches à sa fille & au Marquis , & les oblige à se séparer. *Cécile* ne peut comprendre ce qui peut avoir indisposé son père contre elle. Plusieurs jours se passent dans cette perplexité. Les parens des jeunes gens conviennent cependant de les unir. Ce dessein est près de s'exécuter. On diffère de six mois l'instant de leur bonheur , *Cécile* n'ayant

pas encore seize ans. Ces obstacles ne font qu'enflammer l'amour de la jeune personne. Elle ne veut point que le Marquis ait de rivaux, elle en fait l'objet de tous ses sentimens, de toutes ses pensées. Ce beau projet la tient en garde contre les séductions d'un Officier de trente ans, aimable, doux, respectueux, & qui paroît lui adresser ses hommages. Vous vous attendez bien que, pendant cet éternel intervalle de six mois, (je parle le langage des amans) la principale occupation de *Cécile* & du Marquis est de s'écrire, de se voir, de se jurer un amour qui ne doit finir qu'avec leur existence; tout ce qui caractérise la fleur de l'ame, si je puis m'exprimer ainsi, cet heureux désordre des passions naissantes est employé par nos jeunes gens. Le cœur de *Cécile* étoit exposé à de grands dangers. *Derville*, c'est le nom de l'Officier, continue ses assiduités. La jeune personne lui trouve des agrémens; mais elle ne l'aime pas, & , quand elle se sentiroit du penchant pour lui, c'est un triomphe à offrir au Marquis. Un jeune cœur s'égare ainsi sans soupçonner qu'une trop grande dé-

licaresse conduit souvent à l'inconstance ou du moins à l'affoiblissement des premiers sentimens. La sœur de *Derville* devient amie de *Cécile*. Elle l'entretient à chaque instant de son frère, le vante à tout propos, en fait sans cesse le portrait ou plutôt l'éloge. Les parens du Marquis le font voyager. Regrets, craintes, inquiétudes, jalousie de son amante. On attend de ses Lettres; on n'en reçoit pas, on l'accuse; on se plaint, on l'excuse, & ce dernier sentiment domine. On reçoit enfin deux Lettres qui sont autant de coups de poignard, la mort même pour la trop sensible *Cécile*; l'une est du Marquis qui lui annonce un nouveau choix; l'autre de la sœur de *Derville* qui marque à *Cécile* avoir reçu du Marquis le portrait de sa nouvelle maîtresse qu'elle lui envoie. La fureur s'empare de son ame; elle forme mille projets qui se détruisent; elle se détermine à lui écrire ces mots : *Je vous écris, parce que je n'ai rien à faire; je finis, parce que je n'ai rien à vous dire.* Elle ne l'aime plus, elle n'aimera plus de sa vie. Tous les hommes à ses yeux ne sont que des monstres. *Derville* ce-

pendant occupe toujours son esprit ; elle ne l'aime pas ; mais il pourroit lui fournir un moyen de vengeance ; elle craint que ce sentiment ne la mène trop loin , & ne se convertisse en amour. *Derville* fait insensiblement des progrès sur le cœur de *Cécile*. Il fait oublier le Marquis. La mère est contraire à ce nouvel attachement. La promenade est interdite ; pendant quinze jours on ne sort pas. Une fête champêtre réveille la curiosité. *Cécile* sort sans permission ; elle se joint à toutes ses compagnes. Chacune vante son amant. Elle donne en son cœur la palme à *Derville*. Elle le nomme. *Derville* , caché derrière elle , transporté de joie , se jette à ses pieds ; elle se félicite en secret d'être venue à la promenade ; elle se plaît à contempler son amant , lorsque la mère vient troubler la fête par son arrivée imprévue. Un regard triste , mais éloquent , est l'adieu que l'on fait à *Derville*. La fille est obligée de suivre sa mère à la maison. Une seconde entrevûe lui procure une garde plus exacte. Une chambre dont les fenêtres sont grillées & les volets bien fermés , est le triste réduit où elle est confinée ; elle s'abandonne à sa dou-

leur. *Derville* vient frapper à sa fenêtre, & engage la prisonnière à se réfugier chez les parens. *Cécile* oppose des réflexions; mais le desir de s'arracher à l'esclavage, l'amour, l'amour, ce sentiment qui appelle & entraîne tout à soi, lui fait sacrifier le préjugé, l'honneur, tout. Elle prend la résolution de suivre son libérateur. *Derville* revient le lendemain muni d'une Lettre de sa mère qui la reconnoît pour sa bru. Elle se rend enfin chez la mère de son amant qui reçoit *Cécile* avec une joie inexprimable. *Derville* retourne dans l'appartement qu'il occupoit près de celui du père de sa maîtresse. Celui-ci s'étant aperçu de l'évasion de sa fille, vole chez *Derville*, le premier objet de ses soupçons. Il le trouve endormi profondément; il l'éveille & lui fait part de son malheur. *Derville* s'arme d'une fermeté singulière; il nie tout, & laisse le père dans une profonde obscurité sur le sort de *Cécile*. Pour cacher sa retraite, elle s'étoit déguisée en homme. Elle inspire de l'amour à une femme qui bientôt éclairée sur le sexe de *Cécile*, devient furieuse. La mère de *Derville* perd toute décence; elle livre elle-même cette

Malheureuse fille à la passion de son
 fils. *Cécile*, après avoir perdu son hon-
 neur, s'amuse à faire la Philosophe ;
 elle s'abandonne aux raisonnemens, ou
 plutôt à l'égarement d'une fausse Phi-
 losophie. Son père apprend le lieu de sa
 retraite par cette femme qui avoit été
 la dupe de son déguisement. Il envoie
 une femme de chambre la chercher. La
 mère de *Cécile* veut s'y opposer. *Derville*
 veut tuer cette femme de cham-
 bre. La mère veut parer le coup ; elle
 reçoit une blessure de la main même de
 son fils. Cette affreuse catastrophe don-
 ne le temps à *Cécile*, à *Derville* & à la
 mère mourante de se retirer chez une
 amie. La première se dérobe encore pour
 quelques jours à la vue de son père. On
 l'enlève enfin de sa nouvelle retraite ;
 elle retourne à la maison paternelle. Ses
 adieux touchans à *Derville*. Elle a des
 indices qui l'éclairent sur son écar, &
 lui font sentir qu'elle sera bientôt mère.
 Arrivée chez ses parens, on ne lui fait
 aucun reproche, mais on la traite avec
 beaucoup d'indifférence ; on veut lui
 faire prendre des breuvages, la saigner
 du pied ; elle s'oppose à ces infâmes
 moyens d'ensevelir sa faute & sa foi-

blesse. Elle part pour le Couvent. *Derville* se propose de l'y enlever. Il vient à bout de la voir. La grossesse de *Cécile* la fait retirer du Couvent. Elle revient chez son père, y fait ses couches, met au monde une fille, est enfermée dans une chambre qui est une espèce de cachot. Elle se jette aux genoux de sa mère & de son père qui l'accablent d'insultes. Entre *Derville* qui met l'épée à la main. Le père saisit deux pistolets, en tire un, & manque *Derville*. Celui-ci furieux veut le percer. *Cécile* l'en empêche. Devenue un peu plus tranquille, elle va pour lui présenter sa petite fille qu'elle avoit mise sur un fauteuil, & ne la trouve plus; sa mère avoit disparu avec cet enfant. *Derville* fait serment qu'il épousera *Cécile* avant que la semaine soit expirée, ou qu'il arrachera la vie au père & à la mère de sa maîtresse qui se retire dans sa chambre où elle est près d'expirer de faim. Sa mère plus compatissante lui apporte de la nourriture. Cependant elle l'abandonne encore. *Cécile* se replonge dans ses réflexions de bel-esprit. Elle se rend à son jargon de Métaphysique; elle parle de l'immortalité de l'ame, de Dieu, de

ses attributs. Enfin, *Derville*, par ses sollicitations, par ses larmes, réussit à fléchir les parens de son amante. Ils consentent au mariage. Description de la tendresse réciproque des parens & de la fille. L'auteur a répandu quelques étincelles de sentiment dans cet endroit. On ne songe plus qu'aux préparatifs de la nœce. *Cécile* se livre à la joie de se voir arrivée au terme de ses malheurs. Les voilà mariés.

A peine est-elle dans son appartement qu'elle apperçoit dans la rue le Marquis, ce premier objet de sa tendresse. Il a les yeux baignés de larmes : *Ingrat*, lui dit-elle, *que me demandez-vous ? votre rival triomphe, venez jouir du spectacle....* Le Marquis pâlit. Ses forces l'abandonnent. Des personnes qui passaient lui donnent du secours. *Derville* accourt pour sçavoir quelle raison retient sa femme si long-temps absente ; sa pâleur dit assez qu'elle a éprouvé une altération considérable dans sa santé ; elle en rejette la cause sur le bal. Par un effet singulier du hasard, on apporte le Marquis dans la maison pour le secourir. *Derville* devient sombre, morne &

324 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

mélancolique ; sa femme le soupçonne de jalousie. Ses craintes ne sont que trop bien fondées. *Derville* lui fait défense de voir le Marquis , & de lui écrire. Elle reçoit une visite de la sœur du Marquis qui lui fait promettre d'aller le lendemain chez elle. Le Marquis voit *Cécile*. Explication entre les deux anciens amans , d'où il résulte que le Marquis n'est point coupable , que la Lettre qu'on a reçue de lui n'est qu'une perfidie de la sœur de *Derville* , qui , animée d'un esprit d'intérêt , vouloit faire le mariage de *Cécile* avec son frère. Regrets des deux amans infortunés. Ils sont interrompus par l'arrivée de *Derville* qui vient avec fureur chercher sa femme. On la cache à ses yeux. Il insulte le Marquis qui se tire de cette situation avec autant de noblesse d'ame que de sagesse d'esprit. *Cécile* n'aime plus son époux ; mais sa vertu combat pour lui ; elle a d'autres raisons pour ne plus aimer *Derville* ; il l'a trompée sur l'état de ses biens ; il est d'un caractère emporté , féroce. Il cherchoit à rencontrer le Marquis pour lui proposer un duel. Il s'enfonce dans un bois, l'esprit égaré &c

rempli de ce projet affreux. Trois hommes armés l'attaquent ; il fait des prodiges de valeur. Ses forces s'affoiblissoient ; quelqu'un accourt à lui l'épée à la main ; c'est le Marquis qui devient son libérateur. Il fait tomber sur la place un de ces brigands, & oblige les autres à prendre la fuite. Cette action héroïque ne peut désarmer la haine de l'époux de *Cécile* ; au contraire, il est désespéré de lui devoir la vie. Le Marquis connoît le véritable amour ; il ne veut point causer de chagrins à *Cécile* ; il part. Il saisit l'instant où *Derville* est sorti, pour venir faire ses adieux à sa maîtresse. On se doute bien qu'ils sont tendres. Elle est tentée de le suivre. Elle murmure contre les loix.

Derville développe son caractère de plus en plus. Il est joueur de profession. Il avoit contracté des dettes avant son mariage ; elles sont acquittées par le père de *Cécile*. *Derville* fait des pertes au jeu & contracte de nouvelles dettes. *Cécile* les paye. Son mari ne se corrige pas. Il perd tout son argent, celui même de son Régiment, dont il étoit dépositaire. Il est dans le cas d'être arrêté ; sa femme prévient le coup, s'habille en

homme, prend son uniforme, & se laisse conduire en prison à la place & à l'insçu de son mari. Il croit qu'elle s'est réfugiée chez le Marquis. Il écrit à *Julie*, amie de sa femme, une Lettre terrible, où il menace cette dernière de lui plonger un poignard dans le sein. Elle reçoit une cassette contenant 500 louis. Elle ignore d'où peut venir un pareil secours, s'en sert cependant, & les fait porter à son mari dans l'endroit où il étoit caché, sans lui dire que cette somme lui est envoyée de la part de sa femme. *Derville* court promptement chez un Officier auquel il peut remettre l'argent qu'il doit. Celui-ci ne le connoissant pas, dit que l'affaire de M. *Derville* sera bientôt accommodée, & que l'ordre est déjà donné pour qu'il sorte de prison. Ce discours le surprend; il vole vers cet affreux séjour pour pénétrer ce mystère. Il y reconnoît sa femme, se jette à ses pieds, pleure sa faute, & lui promet de réparer tous les chagrins qu'il lui a causés par une meilleure conduite & par un amour sans bornes & sans défiance. *Derville* soupçonne le Marquis d'avoir envoyé les 500 louis qui ont servi à accommoder sa malheureuse af-

faire du jeu. Il écrit à lui-même pour en avoir des éclaircissemens. Le Marquis le nie. *Cécile* cependant apprend que c'est à son premier amant qu'elle est redevable de ce service. Cette action de bienfaisance lui rend le Marquis encore plus cher, quoique son époux regne toujours sur son cœur. Je ne sçais trop comment *Cécile* peut concilier ces deux sentimens.

Ils vont demeurer à Reims. *Cécile* attend le Marquis qui doit passer par cette Ville pour se rendre à Paris. Elle prend le ton d'autorité sur son mari, & veut se livrer aux plaisirs innocens qui lui sont offerts. *Derville*, toujours tourmenté du démon de la jalousie, aime mieux l'accompagner dans les cercles que de se livrer à cette sombre mélancolie, le poison de l'ame & la suite des soupçons. Les charmes de *Cécile* lui attirent une foule d'adorateurs. *Derville* s'absente pendant quelques jours; elle les va passer chez une Madame *Deleme*, connoissance qu'elle a faite à Reims. Le Marquis arrive en cette Ville. Elle se trouve à dîner avec lui dans la maison d'un de ses parens. Sa passion pour le

328 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Marquis se réveille. Ils ont une entrevue. *Cécile* prétend que sa sagesse n'en a point souffert. Il faut la croire. Cependant il lui échappe des raisonnemens qui n'annoncent pas une vertu bien ferme. Madame *Delorme* apprend à *Cécile* que son mari est resté dans la Ville, qu'il n'a pris le prétexte de s'absenter quelque temps que pour favoriser une nouvelle inclination; elle ajoute à son amie que, si elle vouloit le surprendre avec sa rivale, elle n'avoit qu'à aller le soir même vers les dix heures sur les remparts. Alors la jalousie & la fureur s'emparent de l'ame de *Cécile*. Elle forme la résolution de se transporter au rendez-vous armée d'un poignard, & de répandre le sang de l'amant & de la maîtresse. Elle part, aperçoit un homme au lieu marqué, reconnoît *Derville*; veut le frapper; le poignard lui échappe des mains. *Derville* l'approche; elle se sent à l'instant frapper de deux coups d'épée: *Redouble*, lui dit-elle en tombant, je venois pour te poignarder. Il recule d'horreur. Il aperçoit le poignard: Que ne me prévenois-tu, s'écrie-t-il? Sa rage se change en désespoir; il ne peut dire un

seul mot. On emporte sa femme à la maison. Ces plaies sont jugées par les Chirurgiens n'être pas mortelles. Ils démêlent enfin que cette triste aventure étoit l'ouvrage de cette Dame *Delorme* devenue amoureuse de *Derville*. Elle avoit cru , pour réussir dans son dessein , qu'il falloit qu'elle cherchât à les aigrir l'un contre l'autre. Elle s'étoit servi du même artifice vis-à-vis *Derville* , & lui avoit assuré que sa femme avoit aussi donné un rendez - vous au même endroit.

Cécile reçoit une Lettre du Marquis. Il s'étoit retiré à Paris; son père veut le marier. Il fait de nouvelles protestations d'une tendresse éternelle à sa malheureuse maîtresse ; elle hésite si elle lui répondra. Une Lettre de la part du père la détermine à faire partir la réponse où elle lui rend toutes les promesses qu'ils s'étoient faites mutuellement. Réflexions prétendues philosophiques sur le mariage.

Cécile s'est liée d'amitié avec une Bretonne. Confidences réciproques de ces deux femmes. La dernière avoit été forcée d'abandonner son amant pour

épouser un Américain , dont la richesse étoit tout le mérite. Cette espèce de conformité de malheurs lui attache *Cécile* qui se fait un devoir de faire perdre de vûe à sa jeune compagne les infortunes dont elle est environnée.

La passion de *Derville* pour le jeu augmente. Il se livre à la jalousie ; il renferme sa femme dans sa chambre. Elle oublie alors toute sa tendresse pour son époux , devient indifférente , & ne veut plus s'occuper que de la coquetterie. *Derville* veut tuer sa femme ; il met le feu sous son lit ; elle trouve moyen de s'arracher aux flammes & de les éteindre. Elle saisit l'instant que son mari repose pour se retirer chez une amie ; elle y apprend , par une Lettre qu'elle reçoit , que sa mère , devenue aussi malheureuse qu'elle par les traitemens de son époux , est à toute extrémité ; elle la prie de venir lui fermer les yeux. Elle se déchaîne alors contre l'hymen. Elle quitte bientôt le ton de la plainte pour devenir un nouveau *Platon* & tracer une République idéale. Elle veut que les enfans soient exempts de la puissance paternelle , pour n'appar-

tenir qu'à la Patrie. Elle parcourt l'état actuel des mœurs & des usages, & à ce propos se répand en une infinité de réflexions prolives.

Cécile se dispose à partir pour aller rejoindre sa mère; elle met sa fille en dépôt chez son amie *Julie*. Elle arrive chez sa mère qui est expirante. Cependant la joie de retrouver sa fille rappelle ses forces, & semble lui rendre la vie; mais il lui reste une langueur qui la consume; cette langueur est occasionnée par le chagrin que lui cause son mari, qui est amoureux éperdûment de sa servante.

Pendant son voyage *Cécile* a fait connoissance avec la femme du Marquis. Elles se sont vûes plusieurs fois. Il n'y a pas à douter que le Marquis, toujours rempli de sa passion, n'ait saisi les occasions d'assurer cette nouvelle connoissance par des visites réitérées. *Cécile*, de retour chez *Derville*, se retrouve plus furieux; elle n'avoit pas assurément travaillé à guérir sa jalousie. Il veut encore la tuer; car dans cet ouvrage cette situation revient souvent. Sa mère arrive, & réussit à séparer deux époux si peu faits

pour être unis. Elle meurt après avoir rendu ce service à sa fille, en lui recommandant son frère qui est jeune encore. *Cécile* veut faire de ce frère un Géomètre. Elle quitte la maison de son père où elle essuye des mortifications. Elle vient à Paris avec son frère, se retire chez une de ses amies. Description de la Capitale. Nulle pensée neuve dans ces détails qui ont été tant de fois répétés. Elle voit ce qu'on appelle la *bonne Compagnie*. Mille adorateurs se présentent. *Saint-Albin* est celui qui lui paroît le plus aimable. Sa compagne, chez qui elle demeureroit, part pour l'Ilie. *Cécile* est dans le dessein de la suivre. *Saint-Albin* l'en empêche. C'est une manière de bel-esprit qui fait des vers. Il a déjà passé du Madrigal à une Tragédie. Il envoie à *Cécile* un Dialogue entre deux jeunes Bergères, où la décence n'a pas été consultée. Cette petite pièce qui blesse le goût & l'honnêteté, n'est pourtant pas sans chaleur. Autre connoissance que fait *Cécile*, celle d'un *Philosophe*. La voilà livrée à tous les ridicules, & bientôt au vice. Elle apprend que *Derville* a été

tué à l'armée. *Saint-Albin* offre d'épouser la veuve. Dégoûtée du mariage, elle refuse cette proposition, & se borne à être l'amie de *Saint-Albin*. En un mot, elle finit par s'inscrire dans la classe de ces êtres que l'on nomme *femmes entretenues*.

Ce Roman, Monsieur, exciteroit quelque intérêt, si les événemens étoient mieux liés & plus naturels; le style a quelque coloris, & annonce de l'esprit. Le dénouement vous aura déplu; l'héroïne y dément son caractère. Avec bien moins d'incidens, on eût pu rendre cette bagatelle plus amusante. Je ne parle pas des hardiesses que l'auteur a crues philosophiques. Les maximes qu'il a répandues dans son ouvrage ne peuvent être d'aucune autorité.

Lettre à M. Fréron,

Vous avez donné, Monsieur, les plus grands & les plus justes éloges au Livre intitulé *Des Corps Politiques & de leurs Gouvernemens*. C'est en effet un excellent ouvrage. Mais la multiplicité des volumes de différens genres qui vous passent par les mains, & qui sans

334. *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

doute s'effacent à mesure de votre mémoire, vous a fait oublier que ces *Corps Politiques & leurs Gouvernemens* ne sont qu'une copie servile de l'*Abrégé de la République de Bodin* en deux volumes in-12, imprimé en 1755 à Londres chez *Jean Nourse* *. Jetez les yeux, Monsieur, sur l'un & l'autre ouvrage, & vous verrez que le scribe mal-adroit n'a fait que changer le titre & rapprocher ou éloigner les Chapitres en entier. De pareils larcins ne sont pas seulement condamnables aux yeux des gens de Lettres; ils le sont au Tribunal qui veille à la conservation des biens des citoyens. N'est-ce pas tromper deux Libraires, & celui qui, par ignorance, a fait imprimer ce plagiat, & celui qui débite l'*Abrégé* qui a servi de modèle au plagiaire? N'est-ce pas encore duper indignement le Public à qui l'on fait acheter deux fois le même ouvrage?

Qu'un petit auteur sifflé rimaille un libelle contre beaucoup d'honnêtes gens, c'est un impudent qu'il faut mépriser;

* Il s'en trouve à Paris chez *Cavelier* rue S. Jacques, près la Fontaine S. Séverin. J'ai vérifié ce plagiat; rien de plus vrai & de plus affreux.

mais qu'un homme s'empare du travail d'autrui pour s'en approprier le profit & la gloire , c'est une de ces infamies qu'on ne peut regarder de sang froid. Vous ferez , Monsieur , de cette Lettre l'usage que vous dictera votre zèle pour la vérité.

J'ai l'honneur d'être , &c.

LE BARON DEXBRELLES.

Corps du Droit Civil avec la Traduction des Textes.

Cet ouvrage , annoncé par souscription en 5 volumes *in-folio* , présentera dans route sa pureté le texte des Loix Romaines , dont l'intelligence sera facilitée par une traduction exacte & fidelle. Les *Institutes* & le *Digeste* feront , avec les Notes du sçavant *Denys Godefroy* , trois volumes *in-folio*. Le premier contiendra les *Institutes* & les trois premières Parties du *Digeste* , depuis le Livre premier jusqu'au Livre vingtième exclusivement ; le second comprendra les quatrième & cinquième Parties du *Digeste* , depuis le Livre vingtième jusqu'au trente - septième exclusivement ;

336 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Le troisième sera composé des sixième & septième Parties du *Digeste*, depuis le Livre trente-septième jusqu'au cinquantième & dernier.

Les deux autres volumes qui termineront l'ouvrage, comprendront, l'un les douze Livres du *Code*, & l'autre les cent soixante huit Nouvelles & les treize Edits de *Justinien*, les Constitutions de l'Empereur *Léon* & de quelques autres en Grec, en Latin & en François, les fragmens de la Loi des douze Tables, &c, les Titres d'*Ulpian*, les Institutions de *Caius*, & les Sentences de *Paul*, monumens précieux de l'Antiquité, qui contribuent infiniment à l'intelligence des Loix Romaines.

Ce dernier volume renfermera de plus, outre l'*Index* des Loix, une Table des Matières étendue & raisonnée, dans laquelle on exposera, par ordre alphabétique, toutes les questions de Droit qu'on peut imaginer; & on renverra aux Textes qui les décident; on donnera aussi une Table de tous les Titres, par lettre alphabétique, avec une autre intitulée, *Collatio Legum*, dans laquelle on rappellera les Loix fugitives aux Titres auxquels elles devoient

vroient appartenir. Enfin, tout l'ouvrage sera accompagné de courtes annotations marginales, qui indiqueront le sens de chaque paragraphe, afin que le Lecteur puisse parcourir d'un coup d'œil plusieurs Textes, pour ne s'attacher qu'à celui qui lui sera nécessaire dans le moment. L'ouvrage sera très-bien exécuté pour le caractère, & pour le papier; on peut s'en fier à cet égard à l'honnêteté reconnue de *Jean Th. Hérisant* Imprimeur du Cabinet du Roi rue Saint-Jacques, chez lequel on souscrit. En souscrivant on payera 18 livrés; en retirant le Tome premier, qui paroîtra en Juillet 1765; 12 l.; en retirant le Tome second, en Mars 1766, 9 l.; en retirant le Tome troisième, en Novembre 1766, 9 liv. Total 48 liv. Les souscriptions seront fermées très strictement au 31 Octobre 1764; passé lequel temps, chaque volume sera, pour ceux qui n'auront pas souscrit, de vingt quatre livres en feuilles, sans espérance d'aucune diminution. Les Souscripteurs jouiront de la même remise sur les Tomes quatre & cinq de cet ouvrage; on les leur fournira à raison de seize

338 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Livres chacun , & ils ne seront tenus à aucune avance. On avoit publié un premier *Prospectus* dans lequel on annonçoit que l'édition de cet ouvrage seroit *in-4^e*. On a cru devoir changer le format & la faire *in-folio* ; & dans ce changement on n'a consulté que l'avantage du Public.

Je suis , &c.

A Paris , ce 27 Mai 1764.

L E T T R E X V.

*La Jeune Indienne , Comédie en un Acte
& en vers , représentée pour la première fois par les Comédiens François
Ordinaires du Roi , le 30 Avril 1764.*

*Par M. de Chamfort : A Paris chez
Cailleau Libraire rue S. Jacques.*

LE fond de cette petite Comédie est l'Histoire d'*Inkle & Yarico* , du *Spéctateur Anglois* , d'après laquelle M. Dorat a composé sa *Lettre de Zéla jeune Sauvage , Esclave à Constantinople , à Valcour Officier François*. M. Gellert ,

celèbre Fabuliste Allemand , a traité dans sa langue le même sujet , & sa Pièce , qui n'est qu'en narration , a été traduite en vers François par feu M. de Rivery ; elle se trouve dans un Recueil qui se vend chez *Duchefne* rue S. Jacques ; ainsi M. de Chamfort n'a pas le mérite de l'invention ; mais il a celui d'avoir le premier accommodé au Théâtre cette aventure touchante. A l'exemple de M. Dorat , il n'a pas cru devoir mettre sous nos yeux l'horrible ingratitude d'*Inkle* qui vend comme esclave sa bienfaitrice & sa maîtresse ; cette action infâme auroit trop révolté les Spectateurs. Il a pris le parti d'adoucir le caractère d'*Inkle* qu'il appelle *Belton* ; il ne lui prête que le desir passager d'épouser une riche héritière dont la main lui est offerte , & d'abandonner *Betti* qu'il aime ; c'est le nom de la Jeune Indienne.

La Scène est à Charles-Town, Colonie Angloise de l'Amérique Septentrionale. *Belton* raconte à son ami *Mylford* ce qui lui est arrivé depuis plus de cinq ans qu'il a quitté la maison paternelle.

Dès long-temps, cher *Mylford*, une fougueuse
ivresse,

L'ardeur de voyager domina ma jeunesse.

J'abandonnai mon père & le Ciel m'en pu-
nit.

Dans un orage affreux notre vaisseau périt.

Je fus porté mourant vers une Île sauvage ;

Un vieillard & sa fille accoururent au rivage.

J'allois périr, hélas, sans eux, sans leur se-
cours !

Quels soins, quels tendres soins ils prirent de
mes jours !

Leur chasse me nourrit ; leur force, leur
adresse

Pourvut à mes besoins & soutint ma foi-
blesse.

Voilà donc les mortels parmi nous avilis !

J'avois passé quatre ans dans ce triste pays,

Quand ce vieillard mourut, L'ennui, l'inquié-
tude,

Mon père, mon état, ma longue solitude,

Cet espoir si flatteur d'être utile à mon tour.

A celle dont les soins m'avoient sauvé le jour,

Tout me rendit alors ma retraite importune ;

J'engageai ma compagne à tenter la Fortune.

Vous sçavez tout. Après mille périls divers,

Nous fûmes à la fin rencontrés sur les mers,

Par un de vos vaisseaux qui nous sauva la vie.

Mylford, pour consoler *Belton*, lui rappelle qu'*Arabelle* fut autrefois promise à ses vœux. *Arabelle* est la fille de *Mowbrai*, homme d'un caractère excellent, mais singulier, sans façon, d'une vertu sévère, tutoyant tout le monde; c'est une nuance du rôle de *Freeport* dans l'*Ecossoise*; *Mylford* est neveu de ce même *Mowbrai*: il n'y a pas d'apparence, dit *Belton*, que *Mowbrai* veuille encore lui donner sa fille; il a perdu les plus belles années de sa vie, & n'a rien fait pour sa fortune. *Mylford* assure son ami que son oncle est toujours dans les mêmes sentimens, & qu'*Arabelle* ne se refusera pas à cet hymen.

B E L T O N *seul.*

Je revois ce séjour! Je vis parmi les hommes?

Quel sort vais-je éprouver dans les lieux où nous sommes?

Cet hymen d'*Arabelle*, autrefois projeté,
Devient, dans ma disgrâce, une nécessité.
Généreuse *Betti*, tes soins & ton courage
Sauvent mes tristes jours, m'arrachent au naufrage.

P u j

342 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Je saisis le bonheur au fond de tes décrets ,
Et je trouve une amante au fond de l'Univers !

Pourquoi donc te ravir à ce climat sauvage ?
Etois-je malheureux ? Ton cœur fut mon partage.

O Ciel ! je possédois , dans ma félicité ,
Ce cœur tendre & sublime avec simplicité.
Heureux & satisfaits du bonheur l'un de l'autre ,

Dans un affreux séjour quel destin fut le nôtre !

Le mépris n'y suit point la triste pauvreté.
Le mépris , ce tyran de la Société ,
Cet horrible fléau , ce poids insupportable ,
Dont l'homme accable l'homme & charge son semblable.

Mowbray paroît. *Belton* lui témoigne
ses inquiétudes au sujet de son père ; il
craint que les égaremens de sa jeunesse
n'aient lassé la patience de ce père mal-
heureux. *Mowbray* le rassûre :

Tu ne sçais ce que c'est que l'ame paternelle,
Dès qu'un enfant revient se ranger sous notre
aile ,

On n'examine plus s'il est coupable ou non ;
Et l'avou de l'erreur est l'instant du pardon.

Mowbrai a des motifs de reconnoissance pour s'intéresser au sort du jeune *Belton*, dont le père l'a empêché de faire une faillite considérable, en lui envoyant, sans se faire connoître, cinquante mille écus avec un billet qu'il donne à lire à *Belton*, & qui est conçu en ces termes :

Je viens d'apprendre le malheur
Qui vous met hors d'état de pouvoir faire
face

A quelque arrangement. Je vous demande en
grace

D'accepter de ma part cinquante mille écus,
Que j'ai fort à propos nouvellement reçus.
Ignorez, s'il vous plaît, l'auteur de ce service.

Si la Fortune un jour vous redevient propice,

Je les réclamerai. Conservez ce billet ;
Il est votre quittance & je suis satisfait.

N O W B R A Y reprenant le billet.

Ton père de ce trait, me parut seul capable.

C'est en effet à lui que j'en suis redevable.....

Ne te voilà-t-il pas interdit, confondu !

Mon fils, ne sois jamais surpris de la vertu.

Mowbrai lui offre généreusement sa fille ; il sort & revient sur ses pas pour lui demander, ce que c'est que cette jeune fille en habit de Sauvage que tout le monde entoure, admire & questionne. *Belton* l'instruit. *Mowbrai*, touché de ce qu'il vient d'apprendre, le laisse avec *Betti* qui s'avance.

Belton est triste ; la jeune Sauvage veut en savoir la raison. Il craint pour elle la misère & la honte qui la suit ; il lui parle de richesse & d'or ; elle n'entend rien à ce langage. *Belton* lui explique les mœurs & les usages des Européens.

Contre le besoin d'or l'infailible remède.....

Belton dit à Betti

Eh, bien !.....

BELTON.

C'est de servir quiconque le possède,
De lui vendre son cœur, de ramper sous ses
lois.

BETTI.

Oh, Ciel, j'aime bien mieux retourner dans nos
bois !

ANNÉE 1764. 341

Quoi, quiconque a de l'or, oblige un autre à
faire

Ce qu'il juge à propos, tout se qui peut lui
plaire ;

BELTON.

Souvent.

BETTI.

En laissez-vous aux malhonnêtes gens ?

BELTON.

Plus qu'à d'autres.

BETTI.

De l'or dans les mains des méchants !

Mais vous n'y pensez point ; & cela n'est pas
sage ;

N'en pourroient-ils pas faire un dangereux
usage ?

Vous devéz trembler tous ; si l'or peut tout oser.

De vous & de vos jours, ils peuvent disposer.

La flèche qui dans l'air cherchoit, sa pourri-

ture

Etoit entre mes mains, moins terrible & moins

sur

Belle offre à son amant le travail de

ses mains pour se soustraire à la pau-

vrete.

Pv

BELTON.

Tu ne peux travailler au séjour où nous sommes ;

L'usage le défend.

BETTI.

Le permet-il aux hommes ?

BELTON.

Sans doute, il le permet.

BETTI avec joie.

Belton, embrasse-moi.

BELTON.

Quoi donc ?

BETTI.

Tu me rendras ce que j'ai fait pour toi.

BELTON.

Ah, c'est trop prolonger un supplice si rude !

Vois la cause & l'excès de mon inquiétude.

Va, *Betti* ; j'ai déjà regretté ton pays ;

Ici par ces travaux nous sommes avilis.

Vois à quel sort, hélas, nous devons nous attendre !

Des besoins renaissans l'horreur va nous surprendre.

Privés d'appuis, de biens, abandonnés de
tous,

L'œil affeux du mépris s'attachera sur nous.

Nous n'oserons encor prendre ces soins utiles

Que l'amour ennoblit, qu'ici l'on croit ser-
viles.

Il faudra dévorer, essuyer les dédains ;

Rebutés, condamnés à l'affront d'être plaints :

Tout aigra nos maux jusqu'à notre tendresse :

Nous haïrons l'amour ; nous craindrons la
vieillesse ;

En d'autres malheureux reproduits quelque
jour,

Nos mains repousseront les fruits de notre
amour.

B E T T I.

C'est

Mylsford annonce à *Belton* qu'il vient
de voir *Arabelle* ; qu'il veut lui parler à
ce sujet ; *Mylsford* dit à *Betti* de se retu-
rer, & *Belton* lui fait un signe de tête
qui signifie la même chose. *Betti* sort en
soupirant & en regardant plusieurs fois
Belton.

Arabelle consent à recevoir la main
de *Belton* ; mais il ne peut se résoudre à
mahir *Betti*.

P vj

2348 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Connaissez mon état. La jeune infortunée,
Compagne de mes maux, en ces lieux ame-

L'homme est fait pour aimer, j'ai possédé son
cœur;

Dans un climat barbare elle a fait mon bon-
heur.

Non, je ne puis trahir sa tendresse fidelle.
Elle a tout fait pour moi.

Belu & Mowbrat surviennent. Elle
apprend que la fille de *Mowbrat* va de-
venir la femme de *Belton*.

Belu & Mowbrat à *Belton*.

Sa femme ! Votre fille !... Est-il bien vrai,
cruel !

Aurois-tu bien formé ce projet criminel ?

Quoi, tu pourrois trahir l'amante la plus ten-
dre !

O malheur ! O forfait ! Que je ne puis compren-
dre !

Mais je ne te crains plus ; tu m'a dis mille fois

Qu'ici contre le crime on a recours aux loix ;

J'ose les implorer ; tu m'y forces, perfide.

Respectable vieillard, sois mon juge & mon
guide ;

Que ta voix avec moi les implore aujourd'hui.

M O T B R A I.

(*à part.*) (à *Betti.*)

Qu'allois-je faire ? Ô Ciel !.... Je serai ton ap-
pui.

Mais mon enfant ; ces loix que ton amour ré-
clame ;

Envain....

B E T T I

Quoi , par vos loix il peut trahir ma flamme !
Il pourroit oublier,.... Dieu, quels affreux cli-
mats !

Dans quel pays, Ô Ciel ! as-tu conduit mes
pas ?

Arrache-moi des lieux, témoins de mon in-
jure,

Qui d'un amant chéi font un amant par-
jure ;

Exécrable séjour, asyle du malheur ;

Où l'on a des besoins autres que ceux du cœur ;

Où les bienfaits trahis, où l'amour qu'on ou-
trage....

De la fidélité quel est ici le gage ?....

Quel appui ?....

350 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

M O W B R A I.

Des témoins sûrs garants de l'honneur....

B E T T I vivement.

Oh, j'en ai !.....

M O W B R A I.

Quels sont-ils ?

B E T T I.

Moi, le Ciel, & son cœur.

M O W B R A I.

Si par une promesse auguste & solennelle....

B E T T I.

Il m'a promis cent fois l'amour le plus fidelle.

M O W B R A I.

A-t-il par un écrit ?

B E T T I.

O Ciel ! Qu'ai-je entendu ?

Quoi, tu peux demander un écrit ? L'oses-tu ?

Un écrit ! Oui, j'en ai !..... Les horreurs du naufrage.

Mes soins dans un climat que tu nommas sa-
vage ,

Mes dangers que pour toi j'ai mille fois cou-
rus ;

Voilà mes titres. Viens , puisqu'ils sont mécon-
nus ,

Dans le fond des forêts , barbare , viens les
lire ?

Par-tout à chaque pas l'Amour sçut les écrire ,
Du sommet des rochers , dans nos antres dés-
serts ,

Sur le bord du rivage & sur le bord des mers.
Il me doit tout. C'est peu d'avoir sauvé ta vie
Qu'un tigre ou que la faim t'eût cent fois ran-
vie.

Mes travaux , mes périls t'ont sauvé chaque
jour.

Entre mon père & lui partageant mon
amour.....

Mon père !..... Ah , je l'entends à son heure der-
nière ,

Du moment où nos mains lui fermoient la pan-
pière ,

Nous dire : Mes enfans , aimez-vous à ja-
mais.

Et t'entends lui répondre : Oui , je te le pro-
mets.

Mowbrai est attendri ; *Belton* les yeux baignés de larmes se jette aux genoux de *Betti*. Le Notaire mandé pour *Arabelle* fait le contrat de *Betti* & de *Belton*. *Mowbrai* donne à la jeune Sauvage cinquante mille écus.

L'auteur n'a pas tiré de son sujet tout ce qu'il pouvoit lui fournir. Un peu plus de chaleur & de développemens auroit donné à cette petite Pièce un degré d'intérêt plus vif & plus varié. L'ignorance de *Betti* n'est pas vraisemblable, *Belton* a vécu plus de quatre ans avec elle ; il doit l'avoir instruite de nos loix & de nos usages. De plus, ce contraste des mœurs civiles, & des mœurs de la Nature abandonnée à elle-même, n'est pas neuf ; il est beaucoup mieux saisi dans *Arlaquin Sauvage*, Comédie du Théâtre Italien. *La Jeune Indienne*, quant au style, fait honneur à M. de Chamfort ; il est rare qu'à son âge on verse avec cette élégante facilité ; il n'a que 21 ans ; le Public & sur tout les gens de Lettres qui fixent à la longue les jugemens, ne scautoient trop encourager la naissance d'un talent si marqué.

Nouvelle Edition des Fables de la Fontaine, gravées en taille-douce.

Cette nouvelle Edition a été annoncée par un *Prospectus* qui indique les moyens qu'on a pris pour lui donner toute la perfection possible. Il suffit de sçavoir que les figures seront gravées par M. *Fessard*, Graveur du Roi & de sa Bibliothèque, & dont les talents sont connus, & que le texte, au lieu d'être en caractères mobiles, sera également gravé par M. *Monthulay*, & d'après les beaux caractères de M. *Fournier*.

M. *Fessard*, principal auteur de cette entreprise, plus occupé de sa gloire que de ses intérêts, a cru devoir sacrifier les peines qu'il avoit prises & travailler sur nouveaux frais pour procurer à son ouvrage toute la perfection dont il étoit susceptible. Malgré le suffrage du Public qui étoit content des essais qu'il avoit présentés dans le mois de Janvier, il a recommencé le tout pour donner à ses planches une forme moins quarrée & plus élégante, pour les rapprocher du format de

354 L'ANNÉE LITTÉRAIRE:

la nouvelle Edition des Contes de la *Fontaine*, pour espacer ses sujets & les faire sortir davantage, & mettre ses groupes & ses figures dans un site plus agréable & les faire quadrer avec le texte gravé vis-à-vis, dont on a également allongé la forme.

Quoique ce travail ait doublé sa dépense, il n'augmentera point le prix de ses souscriptions; mais comme les Artistes & les connoisseurs auroient pu juger de l'Edition par les essais qu'il en a donnés, il nous a chargés d'inviter ses Souscripteurs & les Amateurs de passer à la Bibliothèque du Roi, ou à son domicile rue Sainte-Anne, chez le Commissaire, pour y voir les progrès de cette entreprise, qui acquiert tous les jours de nouvelles beautés.

Le sieur *Fessard*, qui a vû avec reconnaissance combien on s'étoit empressé de contribuer au succès de son ouvrage, par les souscriptions qu'on a déjà prises, ose espérer qu'à la seule inspection de ses Dessins & de ses Gravûres, on continuera à animer son zèle par la même voie.

Nous concevons aisément les frais immenses que doit coûter à un Artiste une Edition aussi belle, où le texte & les fi-

A N N É E 1764. 333

gures seront également gravés, & nous sommes bien persuadés que ceux qui n'ont point encore souscrit, s'empres-
seront de le faire, afin de mettre M. Fes-
sard en état de ne rien épargner pour exé-
cuter son ouvrage & pour contribuer par-
là au tant à la gloire de la Nation qu'à
celle des Arts qu'on y cultive.

Les changemens considérables dont
nous venons de parler, ont mis cet Ar-
tiste dans l'impossibilité de délivrer le
premier volume au 1^{er} Juiller, ainsi qu'il
l'avoit annoncé dans le *Prospéctus*. Ce
1^{er} volume paroîtra sans faute au 1^{er} Oc-
tobre prochain, & tous les autres dans
les termes qu'il avoit indiqués; c'est-à-
dire, le second au premier Janvier 1765;
le troisième le 1^{er} Juiller même année;
le 4^e & dernier au 1^{er} Janvier 1766.

On sçait que le prix de la souscription
totale est de 48 l. pour les quatre volu-
mes en beau papier de Hollande; mais on
ne donne que 12 l. en souscrivant. Ceux
qui n'auront point souscrit payeront les
quatre volumes 60 l. pour le papier de
Hollande, & 48 l. pour le beau papier
de France.

Je suis, &c.

A Paris, ce 31 Mai 1764.

T A B L E

D E S M A T I È R E S

C O N T E N U E S

*DANS CE TROISIÈME VOLUME
DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1764.*

L'HOMME DE LETTRES par *M. Garnier* Professeur Royal d'Hébreu & de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. Page 3

TRAITÉ de Paix entre Descartes & Newton, par le P. *Aimé-Henri Paulian*, de la Compagnie de Jesus & Professeur de Physique au Collège d'Avignon. 29

LA POPULATION ET LA BEAUTÉ, Ode par *M. Sabatier*. 44

DES MATIÈRES. 357

IdOMÉNÉE, Tragédie par M. le Mierre.

53

DISCOURS pour la clôture du Théâtre

François.

69

ŒUVRES de Fléchier.

73

COURS Public d'Architecture, par M.

Blonde.

94

BILLET à M. Fréron en lui envoyant une

Lettre à M. de Voltaire sur son Edi-

tion de Corneille.

97

RACINE à M. de Voltaire, des Champs

Elysées.

102

NOUVELLE Description de l'Islande, ou-

vrage traduit de l'Allemand de M.

Horrebows.

106

POÉSIES de Madame Guibert.

114

ANNONCE de l'Histoire du Ministère de

Walpool.

122

L'AMATEUR, Comédie en vers & en un

Adieu, par M. Barthe, de l'Académie
des Belles-Lettres de Marseille. 123

JUGEMENT & Observations de M. l'Ab-
bé Ladvocat, Docteur, Bibliothécaire
& Professeur de Sorbonne, sur les tra-
ductions des Psaumes de M. Pluche &
de feu M. Gratiem, & en particulier
sur celles des RR. PP. Capucins & de
M. Langeois. 134

OBSERVATIONS sur l'Eclipse du premier
Avril de cette année 1764. 141

VIE de Michel de l'Hôpital, Chancelier
de France. 145

LETTRE à M. Fréron sur le Santoliana
publié par M. l'Abbé Dinquart. 176

LE POT-POURRI, Epître à qui on vou-
dra par M. Dorat, suivie d'une au-
tre Epître par l'auteur de *Zélis au*
Bain. 198

DES MATIÈRES. 359

NOUVELLE *Edition in - 12 de l'Instruc-
tion Pastorale de Monseigneur l'E-
vêque du Puy sur la prétendue Phi-
losophie des Incrédules modernes.*

215

TRAITEMENS *des Maladies internes &
externes , &c.*

216

L'ESPRIT *des Monarques Philosophes ,
Marc-Aurèle , Julien , Stanislas &
Frédéric.*

217

EPIËRE *à M*** par M. Barbier de Neu-
ville.*

236

SERMONS *de M. l'Abbé de la Tour-Du-
pin.*

242

ODES SACRÉES *ou les Psaumes de Da-
vid en vers François , traduction nou-
velle par divers auteurs , publiées par
M. Garcin.*

268

PRINCIPES Physiques *pour servir de suite
aux Principes Mathématiques de New-*

360 T A B L E , &c.

ton, par la P. Bertier de l'Oratoire,
Correspondant de l'Académie Royale
des Sciences. 277

TABLEAU Généalogique & Chronologi-
que de la Maison Royale de France,
par M. Claubarr. 285

ABRÉGÉ de l'Histoire des Insectes. 289

LES LETTRES de Cécile à Julie, ou les
Combats de la Nature. 315

LETTRE à M. Fréron sur les Corps Poli-
tiques & de leurs Gouvernemens. 353

CORPS du Droit Civil avec la Traduc-
tion des Textes. 335

LA JEUNE INDIENNE, Comédie en un
Acte & en vers, par M. de Chamfort.
338

NOUVELLE Édition des Fables de la Fon-
taine. 353

Fin de la Table des Matières

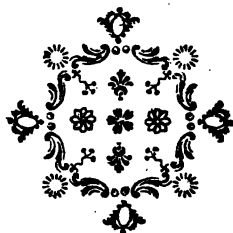
L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXIV.

Par M. FRÉRON, des Académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, d'Arras, de Caën, de Marseille, & des Arcades de Rome.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME QUATRIÈME.



A A M S T E R D A M.

Et se trouve à Paris,

Chez CH. J. PANCKOUCKE, Libraire,
rue & à côté de la Comédie Française,
au Parnasse.

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Ministère du Chevalier Robert Walpole.

CET ouvrage que je vous annonçai dernièrement, Monsieur, ne peut qu'être extrêmement intéressant pour l'Histoire Politique du siècle. L'*Histoire du Ministère du Chevalier Robert Walpole*, devenu *Ministre d'Angleterre & Comte d'Oxford*, est divisée en trois volumes in-12 de plus de 400 pages chacun. La 1^{re} *Préface* paroît être de l'éditeur; elle annonce autant de jugement & de lumières que d'esprit & de goût. Voici comme on nous dépeint le Chevalier *Robert Walpole*: » Celui dont je donne » aujourd'hui l'administration étoit

AN. 1754. Tome IV. A ij

4 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» hardi , entreprenant ; allant toujours
» à son but , sans s'émouvoir des cla-
» meurs publiques , bravant le ressentiment des Grands ; il se mettoit au-
» dessus des plaintes du peuple , dont il
» méprisoit les louanges inutiles ; pour-
» vû qu'il en tirât tous les secours né-
» cessaires à son Maître , peu lui im-
» portoit d'en être aimé ; il lui suffisoit
» d'être obéi ; tout à lui-même , ou ,
» pour mieux dire , tout entier à ses
» vûes , il ne voyoit que ce qui pouvoit
» en accélérer ou retarder l'exécution.
» Comme tout est contraste chez
» cette Nation mélancolique & pen-
» sante ; quels ressorts le Chevalier
» *Walpool* n'étoit-il point obligé de
» mettre en mouvement pour arriver à
» son but ? Tantôt penché vers le pré-
» cipice , on le voyoit comme suspen-
» du , & ayant presque perdu l'équili-
» bre ; on eût dit que le plus petit souffle
» du mécontentement suffisoit pour le
» précipiter. Son génie fécond le sortoit
» bientôt de cette situation gênante. Ses
» amis allarmés pleuroient déjà de sa
» chute , comme si elle eût été certaine ;
» mais étonnés de sa fermeté , ils le

» voyoient se rétablir & faire tout ren-
 » trer dans l'ordre de ses volontés. Tan-
 » tôt se prêtant adroitement aux vûes
 » du peuple , il effuyoit des froideurs
 » de la part de son Roi ; le Courtisan ;
 » son ennemi , croyoit déjà le voir ren-
 » versé & s'élever lui-même sur ses rui-
 » nes ; mais quelle étoit sa surprise ,
 » lorsque peu de temps après il voyoit
 » le Monarque présenter un visage seu-
 » rein au Ministre , l'accueillir avec cet
 » air de bonté qui marque la véritable
 » satisfaction , on peut même dire le
 » repentir d'avoir soupçonné la fidélité
 » d'un sujet sincèrement attaché à la
 » gloire & aux intérêts de son Maître.
 » Ainsi assis entre le Monarque & la
 » Nation , il donnoit ses ordres à l'une ,
 » après les avoir réfléchis avec l'autre.
 Ce portrait du Chevalier *Walpool* fait
 sentir combien le Ministère est un em-
 ploi difficile à remplir , & en même
 temps quels travaux , quelles fatigues
 sont attachés au rôle d'homme en place
 & à la Cour. A regarder les choses dans
 le vrai point de vûe , le Ministère est-
 il à envier ? Qui oblige-t-on souvent à
 Des ennemis & des ingrats ?

6 **L'ANNÉE LITTÉRAIRE.**

L'auteur de cette Histoire nous prévient qu'en donnant une idée avantageuse du Chevalier *Walpool*, il ne prétend point dissimuler ses défauts & ses fautes. » Je me donnerai bien de garde, » dit-il, d'adopter la partialité de l'auteur qui me fournit la plus grande » partie de mes matériaux. Il paroît » trop animé de l'esprit Républicain » qui se gendarme mal-à-propos contre tout ce qui tient directement à la » Royauté. Quoique borné dans cette » partie, j'ai eu le bonheur de distinguer en lui cet esprit dominant, & » j'ai pris les moyens les plus convenables pour ne point trop me laisser » entraîner. » On nous dit encore qu'on a adouci les expressions dures & libres qui se trouvent dans les harangues où il est question de la France. » Ce ne » peut être, ajoute-t-on, qu'un défaut » de goût & un reste de cette rustique » simplicité naturelle aux Anglo-Saxons, & dont les Anglois modernes » font si ridiculement parade. Quant au » cœur, je crois qu'il n'y entre pour » rien ; car il n'est point de Nation qui » connoisse plus les droits & qui exerce » plus généreusement les devoirs de l'humanité. »

Après cette Préface on trouve celle de l'original. On y lit que le respect que l'on porte aux Rois, & qui doit borner les regards du peuple au Sanctuaire de la majesté, ne doit pas s'étendre jusqu'aux Ministres; qu'ils sont responsables de toutes les malversations qui se commettent dans leur Gouvernement. On entre dans les détails des devoirs d'un Ministre Anglois; on ajoûte qu'en s'abstenant de la fadeur de la louange, on évitera l'amertume de la satire. » J'ai » tiré, dit l'auteur Anglois, tous mes » matériaux des débats des deux Cham- » bres & des écrits publics qui ont pa- » ru, soit de la part du Ministre, soit » de la part du Parti opposé à la Cour. » On n'ignore point que les écrivains » du Ministre étoient à ses gages, qu'il » dictoit lui-même tout ce qui vouloit » qu'ils publiassent, qu'il leur est mê- » me souvent arrivé d'y glisser des piè- » ces qui étoient de sa composition. » Quant à ceux du parti opposé, tout le » monde en a connu les auteurs. Je ne » pense point qu'après les avoir nom- » més, quelqu'un s'avise de douter de » la connoissance profonde qu'ils avoient » des affaires générales de la Nation. Ils

8 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» avoient séance dans l'une & l'autre
» Chambre ; les nommer , c'est publier
» leurs talens , leur vertu & leur mérite :
» le Duc de *Warthon* , le Lord
» *Bolingbrocke* , le fameux *Atterbury*
» Evêque de Rochester , & Monsieur
» *Pultney* qui dans la fuite fut élevé à
» la dignité de Pair de la Grande-Breta-
» gne , & qui , comme on le sçait , est
» l'auteur d'un grand nombre de Feuilles
» Hebdomadaires connues sous le titre
» de *Craftsman*. » Il paroît que l'écrivain
a sçu se préserver de cet esprit d'enthousiasme qui souvent conduit les auteurs de sa Nation , & les égare. Entrons avec lui dans ce labyrinthe de la Politique moderne.

La révolution arrivée en Angleterre en 1688 changea toute la constitution du Gouvernement. On rappelle la catastrophe qui précipita du Trône la Maison de *Stuart*. On y prête au Pape *Innocent XI* un projet , trop ridicule pour qu'il ait jamais été conçu. Il vouloit, dit-on, réunir les Protestans à l'Eglise Romaine , & renverser ensuite la Puissance Ottomane qui menaçoit de temps en temps l'Italie. » Il imagina que les querelles, que la rivalité qui divisoit les

» Maisons de Bourbon & d'Autriche fai-
 » soit naître, étoient l'obstacle qu'il
 » devoit le plus s'attacher à surmonter,
 » s'il vouloit exécuter avec succès ce
 » grand projet. Il crut applanir toutes
 » les difficultés, s'il venoit à bout de
 » ruiner totalement l'une ou l'autre de
 » ces deux Puissances. » Suivant ce plan
 absurde, l'une de ces deux Maisons
 donnant des loix à toute l'Europe &
 étant devenue maîtresse souveraine de
 l'Occident, devoit regarder comme le
 moyen le plus assuré de se maintenir,
 celui de ne point tolérer des Religions
 différentes dans ses États, &, par une
 conséquence nécessaire, les Protestans
 devoient peu à peu rentrer dans le sein
 de l'Eglise; la Puissance Ottomane ne
 pouvant opposer des forces égales aux
 forces réunies de l'Occident, devoit être
 encore une fois repoussée au-delà du
 Mont-Caucaze. Le Pape, nous parlons
 d'après l'auteur, se décida donc en fa-
 veur de l'Empereur, & voulut bien,
 ajoute-t-on, lui faire présent de la Mo-
 narchie universelle de l'Europe. Il en-
 tra dans la Ligue contre la France. On
 prétend que ce Pontife envoya une
 somme considérable d'argent au Prince

d'Orange pour le mettre en état d'envahir l'Angleterre, parce que *Jacques II* avoit toujours voulu rester fidèle à *Louis XIV.*

Le Prince *d'Orange*, usurpateur du Trône d'Angleterre, regna sous le nom de *Guillaume III.* La Paix de *Riswick* concilia les deux Puissances Angloise & Françoisse. *Guillaume*, qui prétendoit avoir été joué par le Roi d'Espagne *Charles II*, excitoit avec ardeur la grande alliance contre la Maison de *Bourbon.* Il mourut avec la douleur d'apprendre que *Louis XIV* avoit reconnu le fils du Roi *Jacques* pour Roi d'Angleterre après la mort de son père arrivée à Saint-Germain-en-Laye le 16 Septembre 1701. L'Historien représente les malheureux événemens qui semblèrent fermer le Trône au Prétendant. Il nous explique ce que l'on entend si souvent répéter dans les Histoires Angloises par les noms de *Toris* & de *Whigs.* La première dénomination caractérise les opposans aux délibérations de la Cour, & celle de *Whigs* ses partisans. » Ce fut vers ce temps que *Robert Walpool* Ecuyer commença à figurer dans la Chambre-Basse, & qu'il

» acquit la réputation de grand Ora-
 » teur. Il descendoit d'une ancienne
 » Maison noble établie dans le Comté
 » de Nortfolk , & qui prétendoit re-
 » nir son origine d'un de ces Guerriers
 » Saxons qui avoient autrefois, par leurs
 » exploits militaires, contribué à la con-
 » quête de l'Angleterre. Il fut élu en
 » 1700 Membre de la Chambre-Basse
 » pour le Bourg de *Kingslinn* situé dans
 » ledit Comté. » Définition des deux
 Chambres. Le Parlement d'Angleterre
 est divisé en Chanibre - Haute & en
 Chambre - Basse que l'on appelle la
 Chambre des Communes. Les Evêques
 & Pairs du Royaume ont séance & voix
 délibérative dans la première. La der-
 nière se forme des Députés des cin-
 quante-deux Comtés, dont le Royau-
 me d'Angleterre est composé, & des
 Députés d'environ deux cens Villes &
 Bourgs qui sont en possession du privi-
 lège d'en envoyer au Parlement. Ces
 deux Chambres constituent ce qu'on
 appelle l'assemblée des Etats d'An-
 gleterre. Ce sage établissement est
 un des ouvrages des Rois Saxons.
 Les Communes furent instituées par
Edouard I qui vouloit opposer un rem-

part à la puissance de la Chambre Haute, dont le poids accabloit le Trône. Mais il est arrivé de cette Chambre ce qui dans la Fable nous est représenté sous l'apologue du cheval recourant à l'homme pour se venger du cerf. Cette même Chambre est devenue redoutable à l'autorité Royale, & souvent elle lui a porté des coups dangereux. Le Chevalier *Walpool*, appelé en 1705 au Conseil du Prince *George de Dannemarck*. Grand Amiral d'Angleterre, est nommé en 1707 Secrétaire d'Etat au Département de la Guerre.

On trouve dans cet ouvrage une anecdote singulière qui ne sert qu'à prouver que les grands événemens dépendent presque toujours de petites causes. Les Ecoissois mécontents avoient appelé le Prince *Jacques*; il étoit attendu à Edimbourg à bras ouverts, quand le Comte *de Forbin*, qui commandoit l'Escadre, différa le débarquement sous des prétextes frivoles, & donna le temps à la Flotte Angloise d'arriver. Le Comte *de Forbin* à son retour fut disgracié, malgré tout le crédit de *Madame de Maintenon*. Cette Dame s'étoit intéressée au sort des *Stuarts*; elle entretenoit

ANNÉE 1764. 55

une correspondance suivie avec la Reine-Douairière d'Angleterre. Cette Princesse écrivit à Madame de Maintenon des Lettres remplies de protestations d'amitié, & même de reconnoissance. Madame de Maintenon va lui faire une visite à Saint-Germain-en-Laye. La Reine la reçoit avec hauteur. Madame de Maintenon piquée rendit sa visite extrêmement courte; elle dit à haute voix en descendant l'escalier, que la Reine ignoroit encore la politesse François, mais qu'elle avoit l'air de rester assez en France pour avoir tout le temps de l'apprendre. » C'est ainsi, dit l'écrivain, » que la hauteur déplacée de la mère » ruina les affaires du fils, & que cette » imprudence mit la France à deux » doigts de sa perte par la continuation » d'une guerre ruineuse. »

La Reine Anne ayant perdu son mari & son fils unique le Duc de Gloucester, sent revivre en elle les sentimens d'une sœur pour son frère le Prince Jacques; entourée de la faction des Whigs, elle ne s'ouvre sur ce dessein qu'à une Demoiselle de beaucoup d'esprit qui approchoit de sa personne; cette confidence entre dans ses vûes, & l'encom-

14 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

rage à préférer son frère à une Maison étrangère. Un Docteur nommé *Sacheverel*, animé par les *Toris*, prêche en faveur de l'obéissance passive que les peuples doivent à leurs Souverains légitimes & héréditaires. Ses discours échauffent les esprits; il s'élève des partis pour & contre *Sacheverel*; ce qui produit une révolution. La Reine se délivre de la faction des *Whigs*. *Bolingbrooke* & le Comte d'*Oxford* sont à la tête du Ministère. *Walpool* est entraîné dans la disgrâce de ses amis les *Whigs*; il est accusé de malversations dans sa Charge de Secrétaire d'Etat au Département de la Guerre. Son parti s'efforce de le justifier, & cependant le regarde comme une victime immolée à la Cour.

Bataille de Denain. Les affaires de France changent de face. La mésintelligence divise les deux Ministres, le Comte d'*Oxford* & le Vicomte de *Bolingbrooke*. Les intérêts particuliers de la Reine en souffrent. *Walpool* reparoît sur la scène. Il parle avec tant de véhémence & d'énergie en faveur de la liberté de l'Imprimerie, qu'il s'établit parmi les *Whigs* une réputation de po-

polarité qui contribua beaucoup à son
avancement. Il fait paroître un zèle ar-
dent pour la Maison de *Hanover*. On
prenoît des mesures en France pour
rétablir le Prétendant. La Reine
Anne meurt. *Walpool* se déclare pour
l'Electeur d'*Hanover*, & lui procure
toutes les voix de la Chambre Basse. Le
Ministère d'*Anne* est recherché par un
Comité secret auquel présidoit *Wal-*
pool que nous avons vû accusé, condam-
né, chassé de la Cour. Proscription des
Toris. Le Chevalier est comblé de di-
gnités & d'honneurs par le Roi regnant;
mais, fâché de ce que la Nation avoit
accordé un subside au Roi, il se retire
mécontent de la Cour. Détails des reve-
nus de l'Angleterre & de sa législation;
ainsi que de ses finances & de la dette na-
tionale. Combien les engagemens de la
Banque sont sacrés; elle garde l'argent
qui y est déposé sans exiger aucun droit;
aussi aucun particulier en Angleterre n'a-
t-il son argent chez lui. » Cette con-
» fiance est si bien & si généralement
» établie, qu'un grand Seigneur qui part
» pour la Campagne laisse à la Banque
» ou chez son Banquier, non - seule-
» ment tout l'argent comptant dont il

« n'a pas besoin , mais encore sa vaif-
 « selle d'argent , ses diamans , ses bi-
 « joux , & même les titres de ses terres
 « & de ses maifons. La Banque & les
 « Banquiers particuliers s'en chargent
 « gratis. » L'auteur s'élève contre les
 Agens de Change ; il les appelle des
 chenilles qui rongent infensiblement le
 Commerce. Il y a trois Compagnies en
 Angleterre , la *Caiffe de la Banque* , la
Compagnie du Roi & celle des *Indes*
Orientales. *Walpool* fait des opérations
 courageufes relatives à ces Compagnies.
 Ce fut lui qui propofa de réduire à cinq
 l'intérêt de fix pour cent que le Gou-
 vernement avoit toujours payé , & de
 rembourfer le principal à ceux qui ne
 voudroient point accepter cette propo-
 fition. Démêlés entre la Banque & la
 Compagnie. Cette dernière n'a plus
 qu'autant de crédit qu'il en faut pour ne
 pas tomber entièrement. *Walpool* , en
 ruinant le crédit de cette dernière Com-
 pagnie , n'oublia point fa fortune ni
 celle de fes parens. » Étant dans le Sé-
 « crer , il ne lui étoit pas difficile de
 « faire l'agiotage , manœuvre toujours
 « indigne d'un Miniftre , & encore plus
 « infâme lorsque l'on négocie aux dé-

» pens de la fortune des sujets , des pa-
» piets dont on sçait quel doit être le
» fort. »

Conspiration contre le Roi. Le Con-
seiller *Lager* l'avoit tramée. Au moment
de l'exécution , il fait part de son projet
à sa maîtresse qui le trahit , & va tout
révéler au Ministre. Le chef fut arrêté
& perdit la tête sur un échaffaut. Le Duc
de Warthon , le Lord *North & Gray* se
réfugièrent en France , & de-là en Espa-
gne. L'Evêque de Rochester (*Auerbu-
ry*) qui étoit aussi du complot, fut con-
damné à un bannissement perpétuel de
l'Angleterre. Il est mort à Paris en
1732.

Traité d'alliance défensif entre l'Em-
pereur & le Roi d'Espagne. Il avoit été
négocié entre les deux Couronnes par le
Duc *de Riparda*. Ce Traité excita des
plaisanteries & des pasquinades. On af-
ficha à la porte du Père *Ascanio*, rési-
dent à Florence en qualité de Ministre::
» Celui qui pourra faire voir dans le
» Traité de Vienne un seul article avan-
» tageux & un peu honorable à Lents
» Majestés Catholiques , n'aura qu'à
» s'adresser au Révérend Père *Ascanio*,
» qui a ordre de lui donner cent pisto-

18 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» les pour récompense d'une découverte
» si honorable. »

Vous observerez, Monsieur, que l'auteur, en nous traçant le système politique de l'Angleterre, fait marcher de front tous les intérêts de l'Europe ; ce qui présente sans cesse un tableau aussi utile qu'il est amusant. Démêlés entre les Cours de Madrid & de Londres ; la première étoit unie à celle de Vienne. *Walpool*, de son côté, ne faisoit que ressermer les nœuds qui attachoient l'Angleterre & la France. Le Roi d'Angleterre est agresseur dans la guerre contre l'Espagne. Il se trouvoit à Londres des mécontents qui blâmoient *Walpool* sur son exactitude & ses soins à entretenir une étroite alliance entre sa Cour & la nôtre. Il passoit des écrits pour & contre. Voici un passage d'un des écrits favorables au Ministre : » Ce n'est ni à l'Empereur, ni » aux Rois de France ou d'Espagne, ni » à quelqu'autre Potentat que nous devons constamment nous attacher, & » ce n'est aucun de ces Souverains que nous devons constamment appuyer » & secourir. La puissance est entre les » Princes de l'Europe, comme un flux &

» reflux continuel ; lorsque nous la
 » voyons monter avec trop de rapidité
 » vers un endroit , & sur-tout qu'elle
 » menace nos droits & nos privilèges,
 » voilà où est notre ennemi ; le chercher
 » ailleurs , c'est manquer à notre but ;
 » c'est là qu'est le sujet de nos inquié-
 » tudes & de nos allarmes ; parce que
 » nous avons secouru & relevé *Charles*
 » *VI*, s'enfuit-il de-là que nous soyons
 » obligés de le voir tranquillement s'é-
 » lever aussi haut qu'il voudra aux dé-
 » pens & sur les ruines de notre Na-
 » tion ? »

Les Cours de Vienne & de Londres
 s'aigrissent de plus en plus par des
 écrits qui blessaient même la Majesté
 Royale. » Ces sortes de mécontente-
 » mens ne devoient jamais avoir des
 » témoins ; c'est obscurcir la splendeur
 » du Trône que d'y répandre les nua-
 » ges des injures. Les sujets sont tou-
 » jours assez portés par la nature même
 » de leur état à jouer malignement des
 » foiblesses des Rois, qui, par la nature
 » de leur rang , ne sont exposés au grand
 » jour que pour éclairer la terre de leurs
 » grandes actions. On vient de voir , par
 » les Mémoires qui échappèrent aux

» deux Cours, que les hommes font pour
 » le moins autant hommes sur le Trône
 » que dans les cabares. » En effet, ces
Mémoires, rapportés tout au long dans
 l'original, ne servent qu'à confirmer les
 réflexions de l'auteur.

Le siège de Gibraltar allarme les Anglois ; cependant leurs craintes paroissent peu fondées aux Politiques, & à ceux qui connoissoient la place & la difficulté de s'en saisir.

Libelles répandus contre le Chevalier *Walpool*. On voit que la Cour de France, liée d'intérêts avec celle d'Angleterre, l'avoit empêchée, par ses négociations secrètes, de faire autant de mal à l'Espagne qu'elle le pouvoit. Le Cardinal *de Fleury* est le médiateur entre Londres, Madrid & Vienne. Articles préliminaires pour l'affermissement de la Paix générale, signée à Paris le 31 Mai 1727 de la part de l'Empereur, du Roi de France, de Sa Majesté Britannique & des Etats-Généraux. Mort du Roi d'Angleterre. Le Cardinal *de Fleury* écrit une Lettre très-forte au nouveau Monarque Anglois en faveur de *Walpool*. La Cour d'Espagne raccommodée avec celle de Londres, le

siège de Gibraltar est levé. Le nouveau Roi ne fait aucun changement dans le Ministère. Le Chevalier *Walpool* est continué dans tous ses emplois, ainsi que le Duc de *Newcastle*. Le Cardinal de *Fleury* n'eut pas plutôt appris que sa Lettre avoit produit tout l'effet qu'il souhaitoit, que, s'intéressant sincèrement & avec chaleur au sort du Chevalier *Walpool*, il crût devoir témoigner au Monarque Anglois sa reconnoissance en ces termes :

S I R,

» Les alliés de Votre Majesté n'ont
 » pu voir qu'avec un contentement qui
 » tient de l'admiration qu'elle adopte
 » les principes du feu Roi son père de
 » très-glorieuse mémoire. La sagesse
 » d'une telle conduite confond les en-
 » nemis de l'alliance de Hanover; leurs
 » espérances se sont dissipées comme
 » la fumée. La harangue que Votre Ma-
 » jesté vient de faire à son Parlement
 » renverse leurs desseins. Ils voient dans
 » la fidélité que Votre Majesté garde
 » dans les engagements du feu Roi un
 » frein à leur ambition. Votre sagesse
 » enfin les étonne & les rend immobi-

22 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

» les. Je suis pénétré, Sire, de la plus
 » respectueuse reconnoissance, si la Let-
 » tre que Votre Majesté a daigné rec-
 » voir de moi par son Ambassadeur par
 » de mon maître, a influé sur la bonté
 » bonté que vous avez eue de con-
 » nuer dans les emplois M. *Walpole*,
 » dont la politique éclairée & liante a
 » conduit à bien toutes les affaires dont
 » le feu Roi votre père l'avoit chargé.
 » Votre Majesté, Sire, verra que, tant
 » que l'Angleterre & la France auront
 » des intérêts communs & seront in-
 » mement unies, aucune Puissance de
 » l'Europe ne prévaudra sur elles. Le
 » Roi mon maître est si convaincu de la
 » vérité de ce principe qu'il ne s'en écar-
 » tera jamais, & qu'il emploiera mê-
 » me tous les moyens possibles pour la
 » conservation de cette intimité qui est
 » si propre à contenir les desseins des
 » Puissances trop entreprenantes. Pour
 » moi, j'en ferai, tant que mon Maî-
 » tre m'honorera de sa confiance, l'ar-
 » ticle le plus important du Code de
 » mon administration, persuadé qu'en
 » tenant une telle conduite, je me ren-
 » drai agréable aux deux Puissances les
 » plus respectables de l'Europe. Je suis

» si convaincu que leur union est l'ame
 » d'une paix générale, que, si l'on pou-
 » voit se promettre qu'il n'arrivera ja-
 » mais de discussion d'intérêts entr'elles
 » ou de changement de Ministres, j'o-
 » serois assurer que toute l'Europe joui-
 » ra d'une tranquillité inaltérable. Si
 » Rome & Carthage avoient été aussi
 » unies que le sont aujourd'hui les alliés
 » de Hanover, ces deux grandes Puif-
 » sances qui ont étonné l'Univers, &
 » par leur grandeur & par leur haine,
 » seroient encore aujourd'hui les arbi-
 » tres du sort de toutes les Puissances de
 » l'Univers.»

Je suis, S I R, &c.

Congrès de Soissons. Il est rompu
 » ns qu'on ait rien décidé.» Ce Congrès,
 » si désiré par le Cardinal & qui étoit
 » pour Son Eminence une occasion fa-
 » vorable de faire briller sa capacité &
 » d'acquérir par-là une célébrité singu-
 » lière, ne répondit point à ses espé-
 » rances. Jamais en effet Congrès ne
 » produit si peu d'effet, ni n'occupa
 » moins les Plénipotentiaires. On s'a-
 » musoit beaucoup; on s'invitoit réci-
 » proquement à des repas splendides;

24 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» on s'y distinguoit enfin par l'éclat de
» l'opulence & par le tumulte des plai-
» sirs bruyans , beaucoup plus que par
» les discussions politiques qui avoient
» engagé les Puissances intéressées à se
» rassembler. »

La France , l'Angleterre & l'Espagne négocient lentement un Traité d'alliance qui est conclu & signé le 9 Novembre 1729 par les Ministres Plénipotentiaires des trois Puissances. Articles de ce Traité. M. *Walpool* trompe M. le Cardinal de *Fleury* son bienfaiteur ; mais on ne se pique en politique ni de reconnoissance, ni de vérité. Il y eut beaucoup d'écrits à ce sujet, dont on trouve les extraits dans l'original.

Histoire de la guerre de 1733. M. *Walpool* voit un parti s'élever contre lui parmi les anti-Royalistes ; il a recours à des écrits , ressource employée souvent avec succès par le Ministère Anglois. Il faut lire tous ces écrits pour se mettre au fait de l'esprit politique qui est l'ame de cet ouvrage. Enfin , les adversaires de M. de *Walpool* ont le dessus. » La plus grande partie de la Chambre des Communes se déclara contre le Ministre , & résolut de l'accuser
» de

„ de malversations dans son Ministère ;
 „ mais heureusement pour ce *grand*
 „ homme , il appartenoit à un *grand*
 „ Roi qui , pénétré des *grands* services
 „ que son fidèle serviteur lui avoit ren-
 „ dus pendant sa longue & pénible ad-
 „ ministration , le créa Pair du Royaume
 „ & Grand Trésorier. Sa Majesté ne
 „ borna pas-là sa généreuse reconnois-
 „ sance ; pour le mettre à couvert de tout
 „ ressentiment , elle calma celui de ses
 „ plus puissans ennemis , en donnant aux
 „ uns des emplois lucratifs , & des di-
 „ gnités aux autres. Ce fut par une
 „ conduite si digne d'un *grand* Mo-
 „ narque , cependant si rare dans les
 „ Princes , qu'il vint à bout de sou-
 „ traire son fidèle Ministre à la persé-
 „ cution de la Chambre-Basse. C'est
 „ ainsi que ce *grand* homme fut obligé
 „ de quitter le Ministère , regretté de
 „ son Roi , abandonné de ses plus
 „ *grands* amis , & emportant encore
 „ avec lui la confiance de son Souve-
 „ rain , puisqu'il en étoit toujours le
 „ conseiller secret ; c'est ainsi qu'il se
 „ retira après avoir gouverné l'Angleter-
 „ re pendant l'espace de vingt ans.

26 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Il faut convenir , Monsieur , que cette production , quoique le style en soit peu soigné , est très - utile pour les personnes qui veulent être instruites de la Politique de nos jours. L'auteur mérite les éloges dûs au sçavoir & à l'intelligence dans ces sortes d'objets : étude si nécessaire à tout citoyen qui veut apprécier ce qui peut servir ou nuire au bonheur de sa Patrie. On trouve des exemplaires de cet ouvrage à Paris chez *Durand* rue du Foin.

Je suis , &c.

A Paris , ce 4 Juin 1764.

L E T T R E I I.

Lettre à M. Fréron sur la manière dont les Indiens Orientaux font la guerre.

JE vous envoie , Monsieur , la traduction d'un morceau curieux que je viens de lire dans une Gazette Angloise. Je présume que ce détail ne déplaira point à vos Lecteurs , sur-tout dans les

circonstances présentes où les affaires de la Compagnie des Indes , & les guerres que nous avons eues à soutenir dans cette partie du monde, sont le sujet des conversations.

Rien ne paroît si difficile à nos Militaires que de pouvoir faire subsister des armées aussi considérables que celles que les Asiatiques mettent ordinairement sur pied. Mais, s'il y a lieu d'être surpris qu'on puisse faire marcher un si grand nombre de combattans , combien le fera-t-on davantage lorsque l'on sçaura que chaque Cavalier a deux valets , l'un pour avoir soin de son cheval , l'autre pour lui procurer son fourrage ; qu'ils sont tous accompagnés de leurs femmes & de leurs enfans , & qu'il y a toujours à la suite du Camp un nombre prodigieux de boutiques où l'on trouve tout ce que l'on peut souhaiter , de même que dans les Villes ; que de plus , le Roi & les grands Officiers mènent avec eux leurs ferrails avec le nombre immense d'esclaves nécessaires pour le service des femmes , & plusieurs centaines d'éléphans pour la pompe seulement ; car toutes les fois que le Souve-

rain se met en campagne , il est plus occupé d'une vaine montre de splendeur & de magnificence que de l'objet de la guerre , & il est flaté de voir ses sujets abandonner la Capitale pour augmenter son cortège. Pour fournir tout ce qui est nécessaire à une si grande multitude, tout le pays est en mouvement ; on donne les ordres les plus sévères pour faire apporter au Camp toutes sortes de provisions. Par - là toutes les Villes les plus proches, de même que les plus éloignées, se trouvent épuisées pendant que le Camp pour l'ordinaire est très-abondamment pourvu.

Voici la façon dont ils se procurent le fourrage. Le valet , que ce soin regarde , est continuellement employé à couper le gazon dont il lave les racines ; ce qui fait une meilleure nourriture pour le cheval que l'herbe seule. Une ondée de pluie fournit souvent , peu de jours après , une nouvelle récolte. Si la sécheresse continue , on transporte le Camp dans une plaine plus favorable. Ils nourrissent aussi leurs chevaux dans les champs de ris ; & lorsque la viande est abondante , ils font bouillir les boyaux , & tout ce qui est de rebut , jus-

qu'à ce que le tout soit presque dissous ; ensuite ils le mettent avec du beurre & différente sorte de grains , & ils en forment des boules qu'ils font avaler à leurs chevaux. Lorsqu'il y a disette de provisions , ils leur donnent de l'*opium* qui fait le même effet sur ces animaux que sur les hommes ; car en même temps qu'il appaise leur faim , il les rend capables de supporter la fatigue. Les chevaux du pays sont naturellement si vicieux qu'on ne peut les rompre au manège , ni les accoutumer à marcher en ordre , comme nos Escadrons de Cavalerie. Les chevaux de Perse sont plus doux & plus dociles ; aussi les estime-t-on beaucoup , & souvent ils se vendent mille guinées ; ceux de l'Inde se vendent depuis cinquante jusqu'à cent guinées. Il y a beaucoup de peuples de l'Inde qui s'abstiennent totalement de toute espèce de nourriture animale ; la plus grande partie fait usage du ris ordinaire ; c'est presque leur unique subsistance ; ils ont une si grande vénération pour les vaches qu'il leur est défendu par leur Religion de tuer aucun animal de cette espèce ; de sorte qu'il se trouve suffisamment de viande pour

les soldats Mahométans , & le petit nombre d'Européens qui sont dans ces pays. Pour diminuer la surprise des plus exacts calculateurs , on doit supposer que des armées aussi nombreuses demeurent rarement quelque temps en campagne sans perdre beaucoup de soldats par la famine. Quelque considérable que soit cependant cette perte , on s'en apperçoit à peine , & on y fait peu d'attention. Une famine n'a rien d'extraordinaire chez les Indiens; le souvenir de ce fléau n'empêchera jamais de rassembler une autre armée aussi nombreuse qui se trouvera bientôt exposée aux mêmes inconvéniens. Il faut compter encore les pertes considérables qu'ils souffrent en hommes , en bêtes de charge , & en tous les attirails de guerre , toutes les fois qu'ils marchent dans des routes difficiles ou dans des défilés , & sur-tout dans leur manière de traverser les grandes rivières ; car ces rivières , lorsqu'elles ne sont pas guéables , deviennent des torrens dans la saison des pluies ; elles s'ensuent si prodigieusement , & elles sont si rapides qu'on ne peut les traverser que très-obliquement , l'endroit où l'on aborde étant très-souvent plusieurs milles au dessous de celui où

l'on s'est embarqué ; ce qui rend inutiles les vaisseaux pesans construits de charpente ; car il n'est pas possible de les faire remonter contre le courant. Pour y suppléer , ils construisent avec des branches entrelacées des bateaux fort larges qu'ils recouvrent de peaux ; il y a toujours un grand nombre de peaux dans le Camp ; ces bateaux sont légers & faciles à conduire ; ils peuvent contenir cinquante chevaux ; & ils sont en état de transporter la plus pesante artillerie.

C'est au peu de connoissance des mœurs des peuples de l'Afre qu'il faut attribuer l'idée de plusieurs personnes qui pensent qu'ils ne peuvent jamais devenir de bons soldats. On doit à la vérité convenir qu'ils ne le deviendront jamais tant que le mauvais gouvernement sous lequel ils vivent subsistera , & qu'ils auront toujours autant d'éloignement pour toute espèce de nouveautés. Mais ce seroit se tromper beaucoup que d'attribuer la crainte qu'ils ont des armes à feu , & sur-tout du canon , à une lâche & invincible timidité.

La véritable raison est le peu d'expérience de leurs Chefs , qui n'ont jamais compris l'avantage de la discipline , &

32 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

qui ont toujours tenu leur Infanterie sur un trop bas pied. Leur Cavalerie, qui, parmi eux, est un Corps très-respectable, & qui est bien payé, quoiqu'elle ne soit point lente à combattre avec le sabre, ne se détermine pas cependant volontiers à exposer ses chevaux à la portée de notre canon; de sorte que leurs Cavaliers ne refusent pas un combat par la crainte d'y perdre la vie, mais plutôt par celle d'y perdre leur fortune qui consiste particulièrement dans les chevaux qu'ils élèvent. Pour donner un exemple de l'affection qu'ils ont pour des animaux si utiles, *Morarow*, Général des Marattes, ayant eu son cheval favori tué d'un coup de canon, en porta le deuil pendant trois jours à leur manière, c'est-à-dire, qu'il fut tout autant de temps sans mettre son turban.

Ceux des naturels du pays qui ont été disciplinés & exercés par les Européens, & dont on a formé un Corps d'Infanterie régulière sous des Officiers de leur Nation, & qui sont généralement connus sous le nom de *Cipayes*, se sont familiarisés eux-mêmes avec les armes à feu, & se comportent très-bien à la défense d'une Place; & lorsque nous leur

donnons des Sergens pour les conduire, ils font une fort bonne contenance dans le Camp.

Rien n'est si préjudiciable à leurs affaires militaires que la fausse idée généralement adoptée parmi eux, & surtout parmi leurs Chefs, au sujet de l'artillerie. Ils sont effrayés de celle de l'ennemi, & mettent follement leur confiance dans la leur; &, ce qui est encore une erreur plus fatale pour eux, c'en qu'ils comptent particulièrement sur leurs plus grandes pièces, qu'ils ne savent ni diriger, ni mettre en mouvement. Ils donnent à ces pièces des noms pompeux & sonores; de même que les Italiens en donnent à leurs canons. Lorsque nous marchons à eux avec nos légères pièces de campagne, & qu'ils sont obligés de remuer ces masses énormes, leurs buffles qui sont des animaux presque toujours intraitables, deviennent tout à fait indomptables au premier coup de canon qui vient à les frapper; & comme ils sont très-mal harnachés, il se passe beaucoup de temps avant qu'on puisse débarrasser les autres de ceux qui sont tués ou qui se sont emportés.

Dans les guerres que nous avons avec

34 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

les Asiatiques seuls , notre plus grand avantage vient plutôt de leur attachement à leurs anciens usages qu'à leur manque de bravoure. Non - seulement le Prince lui-même , mais aussi chaque *Raja* qui a le commandement de toutes les troupes qu'il a pu mettre en Campagne , paroît toujours monté sur un éléphant , & il est en même temps le Général & l'Enseigne de ce Corps. Si ses troupes cessent de le voir un moment , elles concluent que tout est perdu. C'est ainsi que nous voyons qu'*Aureng-Zeb* * gagna deux batailles par la trahison de ceux qui conseillèrent à ses deux frères qui étoient victorieux de descendre de leurs éléphants & de monter à cheval pour poursuivre les vaincus. Comme cette pratique est encore en usage à présent , nos Ingénieurs ont une belle occasion de décider du sort de tout un détachement par une volée de

* Grand Mogol ; il emprisonna son père en 1660 , fit mourir & chasser ses frères , & se vit paisible possesseur d'un Empire immense. C'étoit un Prince belliqueux ; il conquit les Royaumes de Décan , du Visapour , de Golconde & de Carnate. Il mourut en 1707 âgé de près de cent ans.

canon de six livres de balles bien dirigée ; aussi ces bêtes énormes ne paroissent à présent amenées en campagne que pour servir de but à notre artillerie. On dit qu'ils commencent à sentir tout le danger de cette pratique ; mais sûrement il y a long-temps qu'ils auroient dû s'en appercevoir ; car, avant l'usage de l'artillerie, le Général ainsi, distingué, se trouvoit exposé aux flèches de toute une armée, & cependant on le voit toujours dans une position aussi dangereuse. Les auteurs rapportent que *Porus* fut percé de neuf flèches, & qu'il tomba de son éléphant tout couvert de blessures.

Il paroît assez probable que ce n'est pas tant l'attachement à leurs anciennes coutumes que la facilité de maintenir leurs troupes ensemble par ce signal qui les détermine à suivre toujours ce même usage. On en peut sentir la nécessité par les succès d'*Aureng Zeb* ; lorsqu'il s'appercevoit que son armée commençoit à plier & à se débâter, il ordonnoit d'attacher des chaînes aux jambes de son éléphant, pour convaincre ses troupes que ce ne seroit point lui qui leur donneroit l'exemple de la fuite, &

38 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

treprise considérable, sur - tout leurs
Chefs étant aussi superstitieux qu'ils le
sont ; mais il leur arrive très-souvent de
rencontrer de très-grands obstacles, &
de voir leurs desseins déconcertés par
des gens qui se servent habilement de
ces moyens. Pour en donner une preuve
convainquante, je donnerai ici l'extrait
d'une Lettre du Colonel *Lawrence* au
Gouverneur du Fort Saint-George.
» Nous avons fait une marche très-près
» de l'ennemi, & notre intention étoit
» de nous poster aujourd'hui sur le che-
» min qui est entre Wandewash & Pon-
» dichery ; mais nous avons été préve-
» nus par un accident qu'il n'étoit pas
» possible de prévoir. Depuis quelques
» jours les Noirs qui nous accompagnent
» étoient atteints de maladies graves ;
» il en mouroit tous les jours quelques-
» uns, & cela presque subitement ; on at-
» tribuoit cet accident en partie à la saison,
» mais plus encore aux mauvaises eaux.
» Un Bramin, selon toutes les apparen-
» ces employé par nos ennemis, vint
» dans notre Camp, & se disant inspi-
» ré, il rassembla autour de lui une fou-
» le de Malabares ; il les menaça de la
» vengeance de leurs Dieux s'ils conti-

» nuoient à rester dans le Camp, & il
 » leur insinua artificieusement que la
 » maladie qui regnoit alors étoit une
 » juste punition que leur Dieu leur en-
 » voyoit, parce qu'il étoit offensé de ce
 » qu'ils restoient avec les Anglois. Après
 » cette harangue, ils désertèrent tous. »

Mais ce qui s'oppose le plus à ce qu'ils deviennent un peuple militaire, est que ceux qui ont eu une fois quelque succès à l'armée, qui leur a mérité le titre d'hébreux, étant regardés par-là comme invincibles, sont bien aises d'épargner les dépenses immenses d'une armée. C'est pourquoi il y a très-peu de vétérans parmi eux; la plupart de leurs armées ne consistent que dans un assemblage de différens peuples ramassés à la hâte de différens côtés; de sorte qu'il n'est pas possible d'établir une discipline parmi eux, sans laquelle la bravoure des soldats devient inutile, & leur nombre embarrassant.

Quoiqu'il leur soit souvent arrivé d'être surpris pendant la nuit par les Européens, & qu'ils aient beaucoup souffert à ces attaques, il n'est pas possible de leur faire établir de l'ordre & de la vigilance dans leur Camp, & lorsqu'ils

combattent avec nous comme alliés , on ne peut , quelques représentations qu'on leur fasse , les déterminer à être suffisamment sur leur garde , sur-tout lorsqu'ils sont dans le voisinage des François ; on ne peut aussi les engager à quitter leur Camp à la pointe du jour , pour se joindre à nous & nous aider à surprendre l'ennemi.

Dès que la nuit est venue , chaque soldat mange une quantité inconcevable de ris , & la plupart prennent après quelques espèces de drogues soporifiques ; en sorte que vers minuit toute l'armée est plongée dans un sommeil profond ; il n'est pas difficile d'appercevoir le danger de cet usage ; mais , malgré cela , il paroîtroit fort étrange à un Monarque de l'Orient qu'on cherchât à lui persuader que la sûreté de son Trône dépend de régler la nourriture ordinaire de chaque soldat. Il seroit encore plus difficile de lui faire comprendre qu'il devroit s'abstenir de l'usage trop fréquent de l'*opium* , qui ne doit servir qu'à l'enflammer , si l'on peut le dire , de l'ardeur militaire pour un jour d'action. Ce qui doit remplir l'ame d'un soldat Européen de courage , d'ardeur

& en même temps de mépris, c'est de voir une multitude de ces pauvres créatures seulement animées par un transport momentanée, entassée sur une brèche, & qui, par leurs habillemens & par leurs fureurs impuissantes, ressemblerent plutôt à une troupe de femmes frénétiques.

Il y a certainement un air de mollesse efféminée dans les habits des peuples de l'Orient; ce qui dans tous les temps a beaucoup contribué à donner aux Européens une foible opinion de leur caractère militaire. En effet, quelle étrange idée doivent se faire les Européens, lorsqu'ils voient un Corps de Cavalerie habillé avec des robes de soie ou de coton? Ce que je viens de dire suffit pour démontrer qu'une Nation, dans de pareilles circonstances, ne peut jamais devenir un peuple militaire. Cependant il n'y a point de caractère dont ils soient plus entérés que de celui de guerriers; &, comme ils n'ont nulle autre idée de gouvernement, ils ont été de temps immémorial continuellement en guerre les uns contre les autres,

J'ai l'honneur d'être, &c.

Police sur les Mendians.

Il paroît un ouvrage intitulé *Police sur les Mendians, les Vagabonds, les Joueurs de profession, les Intriguans, les Filles prostituées, les Domestiques hors de maison depuis long-temps, & les gens sans aveu* : une Brochure in-12 chez *Dessain Junior* Libraire Quai des Augustins. Voici ce qu'on lit dans l'*Avant-Propos* : » Je me suis d'autant
 » plus volontiers déterminé à demander au Conseil un nouveau règlement
 » contre les Mendians, les Vagabonds
 » & les autres garnemens qui nous dévorent, qui inquiètent, qui vexent
 » & mettent à contribution, quelquefois même au pillage, & à sac nos
 » Villes, nos Bourgs, & plus souvent nos Villages, nos Hamreaux & nos
 » Fermes, que l'un des plus grands Ministres que la France ait eus, m'a dit
 » qu'il étoit informé & sensiblement touché de tous les désordres qui résultoient de la mendicité, du vagabonnage & de l'oïfiveté, & qu'aussi-tôt que ses occupations immenses lui en donneroient le loisir, il employe-

„ roit tout son crédit pour occuper uti-
 „ lement ces fainéans , & pour les em-
 „ pêcher de commettre les brigandages
 „ dont on les accusoit à julte titre dans
 „ nos Provinces. C'est sur cet espoir ,
 „ qui ne peut pas être vain , puisque j'ai
 „ pour garant le cœur citoyen de ce
 „ grand homme d'Etat , que j'ai com-
 „ mencé par cette manière. Le plan de
 „ Police que je présente moins au Pu-
 „ blic qu'au Gouvernement contre cette
 „ indigne canaille , tend à engager les
 „ citoyens dont le zèle peut égaler le
 „ mien à *combiner* mon ouvrage , à le
 „ corriger , à le perfectionner par des ré-
 „ flexions prudentes & lumineuses , à
 „ donner les idées qu'ils peuvent avoir
 „ sur cet objet , & à mettre nos Minis-
 „ tres à portée de les *combiner* avec les
 „ miennes , afin de prendre plus sûre-
 „ ment un parti salutaire. „ L'auteur ,
 qui paroît réunir une grande probité à
 des lumières pour tout ce qui peut con-
 tribuer au bonheur de ses concitoyens ,
 prend plaisir à faire l'éloge d'un ouvrage
 dans le goût du sien , qu'il nous an-
 nonce être la production d'un Magistrat
 respectable ; il l'invite à le rendre pu-
 blic.

44 **L'ANNÉE LITTÉRAIRE.**

Les Hôpitaux sont ici regardés comme un très-bel établissement qui fait honneur à l'humanité & à la France. Les Ordonnances rendues contre les faînéans & les vagabonds, sont trop douces, selon l'écrivain. Observations critiques sur les Maréchaussées, dont l'institution est dûe à *Charles VII*. Nouvelle loi que l'on propose qui remédiera à tous les maux qu'a produits le peu de sévérité contre les Mendians, Libertins, Faînéans, &c. » Il faut 1^o que la nouvelle
» Ordonnance que Sa Majesté rendra
» enjoigne de nouveau aux Mendians
» estropiés, décrépits, infirmes, comme à ceux en santé qui en font le métier par paresse, aux vagabonds, aux
» Chevaliers d'industrie, aux joueurs
» de profession, aux gens sans aveu,
» aux domestiques anciennement hors
» de condition, & aux autres escrocs &
» bandits, de se retirer dans le délai de
» deux mois dans le lieu de leur naissance ou du domicile de leurs parens,
» à peine d'être ceux en état de servir
» le Roi dans ses armées, engagés de
» plein droit après l'expiration du délai, & de punition corporelle contre
» ceux qui seroient décrépits ou inva-

» lides de l'un & de l'autre sexe, si
 » mieux les uns ou les autres n'aimoient
 » s'engager sur leur route dans des mai-
 » sons conventuelles, dans des Hôpi-
 » taux où chez des particuliers pour y
 » travailler ; mais dont en ce cas les
 » Supérieurs des Communautés & les
 » particuliers qui les recevroient don-
 » neroient leurs certificats. 2^o Il est né-
 » cessaire que la même Ordonnance pro-
 » cure des occupations aux hommes &
 » aux femmes, même aux filles prof-
 » tituées, qui les mettent en état de se
 » vêtir, eux & leurs enfans. Quant à
 » ceux qui sont en état de travailler,
 » lesquelles occupations seront analo-
 » gues à la force, à l'adresse, à l'intel-
 » ligence, à la foiblesse ou à la mal-
 » adresse des sujets ; comme aussi qu'el-
 » le procure la subsistance, le vêtement,
 » le logement & les commodités indis-
 » pensables à ceux de ces sortes de su-
 » jets qui seront, par leur vieillesse,
 » par leurs infirmités, ou par leur inva-
 » lidité, dans l'impossibilité de faire au-
 » cun travail. »

L'auteur entre dans des détails. L'exécution de cette nouvelle Ordonnance seroit confiée à une personne en consi-

dération; Sa Majesté feroit délivrer aux bannis de Paris & des autres principales Villes une route en forme par les Lieutenans de Police des Villes de leur départ, & Elle leur feroit fournir l'étrappe & le logement de la même manière que cela se pratique pour les troupes, avec la différence que leur logement seroit assigné dans des granges ou dans des écuries avec de la paille. Le Gouvernement leur fournira les moyens de se retirer chez eux, d'y chercher de l'ouvrage, & d'y en trouver; car il n'est pas un seul canton dans le Royaume où les terres ne manquent de bras pour les cultiver, où les Manufactures ne périssent faute d'ouvriers. Les hommes vigoureux seroient occupés aux chemins, aux canaux, aux chaussées des rivières, &c. Ce que l'on pourroit tirer du service des invalides, seroit infiniment au-dessus des dépenses qu'on seroit obligé de faire pour la nourriture, l'entretien, les pansemens & les soins qu'exigent les malades, les estropiés & les vieillards.

Tableau des maux qu'ont faits & que font à la France la mendicité & le vagabonnage; je me sers des expressions

de l'auteur. Il dépeint sous des traits, qui sont ceux de la vérité, les intriguans, joueurs de profession, escrocs de Paris & des Villes Capitales. Vous ferez peut-être curieux de voir quelque exemple du style de l'écrivain.

» Vampires de l'Etat, (il parle des financiers) plus dangereux que les saute-
 » relles le furent autrefois en Egypte ,
 » que les lions & les léopards le sont
 » dans les déserts Africains ; ils rongent
 » & dévorent également la ville & les
 » champs ; poids énormes pour Paris ,
 » strangurie pour les Provinces , ils
 » rendent la vie chère & souvent dis-
 » fetteuse aux habitans de la Capitale
 » que le Commerce , les Arts , leurs
 » emplois , leurs affaires , leur état y
 » attachent , & ils réduisent les Pro-
 » vinces à l'impossibilité de fournir à
 » leur consommation , parce qu'elle est
 » très-considérable & en pure perte pour
 » l'Etat qui ne reçoit aucun retour des
 » denrées qu'il leur fournit. » On voit
 que l'auteur est rempli de chaleur pour l'honnêteté & le bonheur de ses concitoyens. Il prend la plume de *Juvenal* pour gourmander tous les vices rassemblés dans cette espèce d'aventuriers , si

48 **L'ANNÉE LITTÉRAIRE.**

communs à Paris. » Ces espèces, continue l'auteur avec un enthousiasme qui décèle ses bonnes vûes, ces espèces plus dangereuses que les voleurs de grands chemins, sont toutes sortes de métiers infâmes pour parvenir à leurs fins. Ce sont de vrais *Mercurès*; ils ont de jolies filles & de petites maisons en leur disposition; leurs préparatifs sont singulièrement recherchés; chère délicate, vins fins, liqueurs délicieuses, l'élégance des petits soupers, la bonne mine empruntée de ces *Amphitrions*, leur enjoûment, les commodités, les agrémens, tout s'y trouve; chacun est libre dans ces parties fines, dont ils font communément les frais, & ils ont le talent d'émonsser & de satisfaire les goûts, les sens & les caprices de leurs convives; le souper fini, ils font évader les filles, & font venir des cartes ou dez; c'est pour lors que la scène change, & que la tragédie la plus sanglante succède au comique badinage & aux ris; c'est pour-lors que la salle du festin est transformée en une forêt noire & épaisse propre aux plus grands forfaits;

« faits ; c'est - là où ces scélérats , qui
 « sembloient ne respirer que les amuse-
 « mens les plus enfantins & les plus
 « doux , égorgent leurs malheureuses
 « victimes , & sucent jusqu'à la der-
 « nière goutte de leur sang ; c'est là où
 « le plus riche héritier de la Cour & de
 « la Ville devient le plus pauvre & le
 « plus malheureux. Telle est la suite
 « des ébats que les jeunes gens ont pris
 « avec les filles de débauches qu'on
 « leur a procurées ; tel est l'effet du vin
 « & des liqueurs qu'on leur a fait boire
 « à outre mesure ; une nuit suffit à ces
 « coquins pour consommer leur crime..»

L'écrivain législateur étend ses vûes sur les domestiques hors de condition. Il rappelle un Arrêt du Conseil de *Louis XIII* qui ordonne aux Maîtres de congédier les domestiques surabondans qu'ils avoient , & de ne conserver que ceux qui leur étoient absolument nécessaires. On ne peut qu'être du sentiment de l'auteur pour ce tas de valets qui ne font qu'entretenir la paresse & l'engourdissement de l'opulence , au lieu de travailler à cette circulation de travaux & de soins réunis , si nécessaire à la Société.

50 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

Il y a un Chapitre consacré à exposer les dommages causés à la population par les filles de débauches. L'auteur voudroit qu'il y eût plus de filles employées au service domestique; ce qui empêcheroit l'oisiveté de multiplier ces victimes de la dissolution,

N'attendez pas de moi, Monsieur, que je vous rende compte de toutes les vûes de l'auteur; elles me paroissent émanées d'un amour patriotique, ardent & pur; c'est à ceux qui occupent les premières places de juger de la bonté & de l'utilité de ces observations; elles annoncent de la réflexion, du zèle & de la chaleur dans l'ame. Peut-être que l'auteur eût pu s'épargner un ton de déclamation assez inutile lorsqu'on présente la vérité; mais on sçait qu'il écrit d'après son cœur, & que c'est l'amour du bien public qui a conduit sa plume,

Je suis, &c.

A Paris, ce 7 Juin 1764.

LETTRE III.

Apologues Orientaux.

LA lecture du Dictionnaire d'*Herbelot* & le goût de la morale ont inspiré à M. de *Sauvigny*, que vous connoissez par la Tragédie de *Socrate*, un ouvrage intitulé : *Apologues Orientaux*. Il est dédié à Monseigneur LE DAUPHIN, ce Prince fait pour protéger & juger à la fois les Lettres & les Arts.

Je vais mettre sous vos yeux l'*Avertissement* qui est très-court, mais qui ne vous éclairera pas moins sur le plan de cette production. « *Amed Ben Mohamed*, » auteur de ces *Apologues*, avoit été » Bacha sous le dernier Sultan. On » ignore la cause pour laquelle il fut » disgracié. Il passa les six dernières années de sa vie en exil dans les Isles de » l'Archipel : ce fut-là qu'il composa ses » *Apologues*. Quoiqu'il fut grand admirateur de *Locman* & de *Pilpay*, il crut » devoir prendre une autre route qu'eux. » Il est certain que le titre de *Fable* n'é-

52 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

„ xige point qu'on fasse toujours parler
 „ les arbres & les plantes, les quadru-
 „ pèdes & les oiseaux. Pourquoi des
 „ *Apologues* où les hommes jouent les
 „ premiers rôles, ne seroient-ils pas
 „ aussi utiles que les autres, quand il
 „ en résulte des vérités aussi grandes ?
 „ L'exemple d'un homme ne peut-il
 „ point instruire aussi bien les hommes
 „ que l'exemple d'un loup ou d'un
 „ chien ? Le grand point est de rendre
 „ l'action d'une façon piquante, afin
 „ que le but moral s'en présente aisé-
 „ ment, & qu'il puisse se graver pro-
 „ fondément dans la mémoire. *Esope*
 „ chez les Grecs, *Pilpay* chez les In-
 „ diens, *Phèdre* chez les Romains, &
 „ l'inimitable *la Fontaine* chez nous,
 „ ont, par quelques-unes de leurs Fa-
 „ bles, autorisé le genre des *Apologues*
 „ d'*Amed Ben Mohamed* ; aussi doit-il
 „ être, de ce côté, à l'abri du reproche.
 „ Je dirai plus, il a dû peut-être choisir
 „ de préférence le genre qu'il a pris.
 „ *Mohamed* vouloit donner un plan
 „ suivi d'éducation à ses enfans, dont
 „ plusieurs étoient déjà parvenus à l'âge
 „ d'adolescence, & qui pouvoient pré-
 „ tendre à devenir *Bachàs*. Quelle mo-

» notation eût regné dans ce plan sui-
 » vi, s'il eût mis constamment un lion
 » pour un Roi, un singe pour un Cour-
 » tisan, un tigre pour un Aga, un re-
 » nard pour un Visir, & un rat pour un
 » homme de Finance ? J'ose croire que
 » ces *Apologues* eussent fait moins
 » d'impression sur l'esprit de ses enfans ;
 » il lui fallut intéresser, remuer, cap-
 » tiver le cœur dans un âge où ce cœur
 » ne respire que l'ivresse & la vanité
 » des grandeurs. Afin de jeter une va-
 » riété plus grande dans son ouvrage,
 » *Mohamed* est venu puiser quelquefois
 » parmi nous ses exemples vrais ou
 » faux ; il a souvent mis bas ses échasses
 » Orientales pour imiter notre style :
 » chose que nous ne sçaurions condam-
 » ner sans injustice, puisque beaucoup
 » de nos écrivains prennent le style des
 » Orientaux, sans que ceux-ci y trouvent
 » à redire. »

L'ouvrage est distribué en quatre Li-
 vres qui contiennent environ chacun
 quinze ou dix-huit *Apologues*. L'auteur,
 en général, s'est proposé de prendre l'es-
 prit & le vernis Oriental ; vous convien-
 drez, Monsieur, qu'il y a parfaitement
 réussi.

Apologue I en forme d'introduction.
Amed Ben Mohamed à sa femme.

» Déjà la jeune avant-courrière du
 » jour, d'un vol imperceptible, s'élève
 » de la profondeur des ténèbres & vient
 » se reposer sur la cime du Mont Ar-
 » las.

» De la couronne qui brille sur son
 » front partent des rayons doux & in-
 » sinuans, qui semblent pousser devant
 » eux les ombres incertaines de la
 » nuit.

» O Terre, tu lui souris ; oiseaux, vous
 » la saluez. C'est toi qui l'annonces à
 » tous les êtres, tendre rosée du ma-
 » tin ; tu descends pour hâter le réveil
 » de la Nature.

» O ma bien aimée ! Sens-tu qu'elle
 » vient humecter tes paupières ! Sens-tu
 » qu'elle répand sur toutes charmes une
 » fraîcheur qui les embellit !

» De quelles couleurs vives & bril-
 » lantes elle peint tout ce qui nous en-
 » vironne ! Vois comme elle forme sur
 » ces tapis de verdure & dans ces loin-
 » tains fleuris mille diamans étince-
 » lans !

» Roses purpurines , rendez-lui hom-
 » mage de votre éclat , & vous , verds
 » orangers , c'est à son suc nourrissant
 » que vous devez la faveur délicieuse
 » de vos pommes dorées.

» C'est ainsi que , paré des couleurs
 » brillantes de l'allégorie , l'Apologue
 » attire nos regards , ouvre nos cœurs ,
 » s'y insinue , & y verse l'amour de la
 » vertu qui fait naître les fleurs de l'en-
 » jouiment & les fruits de la sagesse.

» Chère moitié de moi-même , que
 » ces paroles soient pour toi comme un
 » miel pur & bienfaisant ; que cette
 » vérité se grave dans ton ame , com-
 » me ton image est gravée dans mon
 » cœur.

» Le Père immortel de tous les êtres
 » a versé sur notre couche nuptiale la
 » rosée de ses faveurs ; il nous donne
 » une famille nombreuse ; songeons
 » que nos enfans ne nous doivent en-
 » core que la vie.

» C'est au doux aliment que ton sein
 » leur prodigua qu'ils doivent la cons-
 » titution saine & vigoureuse dont ils
 » jouissent ; fais pour l'esprit ce que tu
 » as fait pour le corps. » *Mohamed* en-
 » gage sa femme par cet *Apologue* à don-

56 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ner elle-même à ses enfans des leçons
» de sagesse & de vertu. » Les fictions
» de l'*Apologue* les effaroucheroient
» dans ma bouche; elles les enchante-
» ront dans la tienne, la tienne qui sur
» leurs lèvres a cueilli les premiers
» baisers. »

Ce début doit vous plaire, Mon-
sieur; il est intéressant; mais ce qui
vous attachera sur-tout dans ces petits
ouvrages, c'est le sentiment. En voici de
nouveaux exemples. Je les prends au ha-
sard.

Apologue VI.

LES DEUX SOUHAITS.

» Malheur à vous, Grands de la ter-
» re, si vous ne sentez pas tout le prix
» d'un favori qui ose vous dire la vé-
» rité!

» Le Kalife *Nasser* faisant jeter de
» l'or dans une citerne, s'écria: Fasse-le.
» Ciel que je vive assez pour la rem-
» plir! A ces mots son favori frémit
» d'indignation, & veut s'éloigner. Le
» Kalife l'arrête: Où vas-tu, lui dit-
» il? Pardonnez-moi, Seigneur, ré-
» pond le favori; je me suis ressouvenu

« d'avoir accompagné votre ayeul en ce
 « même lieu. La citerne étoit pleine.
 « En la voyant, il soupira, des larmes
 « coulèrent de ses yeux, & il dit: O
 « Dieu de *Mahomet*, faites-moi vivre
 « assez pour employer ces richesses à
 « rendre mes sujets heureux! »

Apologue XVIII.

LA MONTAGNE ET L'HOMME DU
 VALLON.

Il faut, avant que de vous parler de
 cet *Apologue*, vous dire qui étoit *Chin-
 nong*. Il viyoit dans les premiers siècles
 de l'Empire de la Chine; de simple
 citoyen il monta au Trône sans
 avoir été conquérant, fourbe, enthousi-
 aste ou politique, mais parce qu'il in-
 venta les rames, ainsi que les instru-
 mens nécessaires à l'Agriculture, &
 qu'il apprit à s'en servir. Etant Empe-
 reur, il éprouvoit des remèdes sur lui-
 même, dans l'intention de parvenir aux
 connoissances d'un Art utile à ses sujets,
 & de les guérir. C'est depuis ce Prince
 que les Empereurs ont un champ qu'ils
 cultivent de leurs mains. On lui donna

un nom dont il se trouvoit flaté, c'est celui de *Laboureur Céleste*. Revenons à l'*Apologue*. » C'étoit loin de la pompe » des Cours & du tumulte des Villes » que le sage *Chinnong* aimoit à recueillir son ame ; il les fuyoit ces » Grands qui l'ennuyoient par leurs fa- » deurs & leurs faussetés.

» Il les fuyoit, & il venoit goûter un » repos délicieux parmi les habitans de » la campagne. Leurs mœurs pures , » leur gaîté piquante & vraie , & leurs » plaisirs innocens, ouvroient son cœur à » une joie douce qui n'est sentie que par » la vertu.

» Que faites-vous parmi des hommes » vils & grossiers ? Que ne venez-vous » plutôt habiter nos Palais, disoit à » *Chinnong* un Grand qui mettoit sa » gloire à persécuter les habitans des » campagnes ? *Chinnong* eut la noble » fermeté de l'interrompre par cet *Apo-* » *logue*.

» Une montagne invitoit un hom- » me à venir habiter ses hauts som- » mets : Pourquoi restes-tu dans ce val- » lon , lui disoit-elle ? Comment peux- » tu t'abaisser à ramper dans des ma- » rais ? Ose plutôt t'élever jusqu'à moi ;

» tu marcheras environné des étoiles ,
 » & tu verras du haut de ma cime les
 » nues rouler sous tes pieds.

» Un si haut degré d'élévation , ré-
 » pond l'homme , ne tente point mon
 » cœur ; on diroit , il est vrai , que le
 » *Grand-Tout* vous a confié le soin de
 » soutenir l'immense poids des Cieux ,
 » tant s'élève dans les airs votre tête al-
 » tière.

» Mais toujours la foudre & les vents
 » grondent autour d'elle ; toujours ce
 » front superbe est caché sous la neige ;
 » & tout hérissé de rochers & de préci-
 » pices. Abaissez vos regards sur ce val-
 » lon.

» Que d'épis dorés le couronnent !
 » Que d'arbres touffus qui, sous le poids
 » des fruits les plus favoureux , cour-
 » bent leurs nombreux rameaux ! Avec
 » quelle volupté la vûe s'égare sous ces
 » berceaux toujours verts, sur le cristal
 » ces fontaines, & sur l'émail de ces prai-
 » ries !

» Enfin c'est de ce vallott , l'objet de
 » vos dédains , que vos habitans eux-
 » mêmes tirent leur subsistance ; & c'est
 » lui qui m'a fait trouver l'innocence
 » & le plaisir , l'abondance & la paix.

66. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» Grands , qui n'êtes sur la terre
» qu'un fardeau superbe & inutile ,
» pourquoi jetez-vous sur les Cultiva-
» teurs un coup d'œil méprisant ? Est-
» ce parce qu'ils vous font vivre ? Et
» vous , de quoi tirez-vous vanité ? De
» la noblesse de vos ancêtres ? Non ,
» vous les imiteriez. De vos vertus ?
» Où sont-elles ? C'est donc de vos
» vices , sur-tout de votre oisiveté.
» Ainsi parla *Chinnong* au plus altier
» des hommes. » Les Grands s'en cour-
» roucèrent ; les Courtisans le blâmè-
» rent ; mais l'innocence opprimée lui
» rendit des actions de grâces ; la vertu
» courageuse lui applaudit , & l'im-
» muable vérité grava sur l'airain les
» paroles de *Chinnong* qu'elle ordonna
» au Temps destructeur de respecter. » On
ne peut rien lire de plus philosophique.

L'*Apologue du Grand Mogol & de son Gouverneur* est encore une leçon qui devrait être toujours sous les yeux des Souverains. On y voit combien les flatteurs sont dangereux , & en même temps combien un Monarque est estimable lorsqu'il sçait punir les lâches Courtisans qui abusent de sa confiance.

Dans *Salaeddin & Fatmé*, on prend plaisir à suivre toutes les nuances d'un amour délicat & vertueux. D'ailleurs, cet *Apologue* est une espèce d'Histoire qui a ses gradations & son dénouement. Le but est de nous faire voir que tôt ou tard le malheureux innocent est vengé, & qu'il obtient un dédommagement de ses peines.

Voici un *Apologue* qui est bien le tableau fidèle de la vicissitude de ce qu'on appelle la Fortune, & de la justice l'Être Suprême qui punit tôt ou tard le crime.

LES DEUX SULTANS.

» Un Sultan venoit de faire prison-
 » nier son frère qui lui avoit disputé
 » l'Empire. Il le fit enfermer dans une
 » cage de fer aux pieds de son Trône,
 » & il insultoit à son malheur. Le même
 » jour il fut à la chasse : la chaleur
 » l'obligeant de chercher l'ombre, il se
 » couche sur l'herbe, met un mouchoir
 » rouge sur son visage, & s'endort.

» Un oiseau de proie en traversant
 » les airs est trompé par la couleur du
 » mouchoir ; d'un vol rapide il fonde
 » dessus, & , avec son bec & ses ongles,

62 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» il déchire le visage du Sultan , & lui
» crève les yeux.

Ce Prince , réveillé en sursaut , pousse
» des cris horribles ; l'oiseau effrayé
» s'envole ; on accourt de toutes parts ;
» on méconnoît le Sultan ; tous ses traits
» étoient défigurés ; deux ruisseaux de
» sang couloient de ses yeux : en cet
» état il eût dû exciter la compassion
» de ses sujets ; mais son indignité en-
» vers son frère & l'orgueil que lui
» avoit inspiré la prospérité , avoient
» formé dans leurs cœurs le levain de
» la haine ; ils le conduisent à la cage de
» fer , & en font sortir son frère.

» Celui-ci l'arrosant de ses pleurs lui
» rendit la liberté ; mais réfléchissant sur
» les vicissitudes du Sort , il s'écria :
» Nourrissons de la Fortune , nous su-
» çons durant quelques momens *le lait*
» *de la prospérité qui coule de ses ma-*
» *nelles* ; mais ne nous glorifions ja-
» mais de notre bonheur , tandis que
» nous sommes encore dans le berceau
» suspendu & branlant de la vie. » Cette
dernière image , bien différente de l'au-
tre , a de la nouveauté & de la hardiesse ;

LE GÉNÉRAL ET SON ROI.

» Un Général Européen, revenant de
 » l'Amérique, rapportoit à un Roi pro-
 » digne du sang de ses sujets le discours
 » qu'un Chef Sauvage lui avoit tenu.

» Ton eau-de-vie est bonne. Fournis-
 » nous-en toujours de pareille ; nous
 » combattrons pour toi, nous mourrons
 » même, s'il le faut, avec joie. La seule
 » grace que nous te demandons, si nous
 » venons à mourir, c'est que tu fasses
 » mettre sur nos corps un peu d'herbe
 » pour les garantir des mouches.

LE ROI.

» Voilà des Sauvages bien simples !
 » La vie cependant est quelque chose.
 » Comment peuvent-ils la donner à si
 » vil prix ?

LE GÉNÉRAL.

» Vous les trouvez simples ! Que pen-
 » sez-vous donc de vos sujets qui re-
 » noncent à leurs femmes, à leurs en-
 » fans, à leurs amis, à tout ce qu'ils
 » ont de cher enfin, & qui vont aux ex-

64 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

» trémities de la terre sacrifier leur vie
» pour aggrandir vos Etats de quelques
» roches inaccessibles ou de quelques
» plaines inhabitables.

LE ROI.

» Mes sujets sont faits pour m'obéir.

LE GÉNÉRAL.

» Oui, Sire, ils doivent marcher au
» moindre signe de votre volonté; mais
» souvenez-vous que Dieu vous ordon-
» ne d'être avare du sang des hommes.
» La première vertu d'un sujet, c'est l'o-
» béissance à son Roi; la première vertu
» d'un Roi, c'est l'obéissance à Dieu.

L'Apologue suivant devrait être
éternellement devant les yeux de tous
les gens en place, qui souvent, par
malheur pour l'humanité, sont au-
dessus des autres hommes, & foumet-
tent la Nature à leurs caprices & à leur
aveuglement. Puissent-ils se pénétrer de
cette leçon si bien exprimée!

ANNÉE 1764. 63

LE DOCTEUR ET LE CADI.

LE DOCTEUR.

» Vous allez donc sur la foi de deux
» témoins condamner un homme à per-
» dre la vie ?

LE CADI.

» Oui, dans l'instant.

LE DOCTEUR.

» Les témoins sont-ils de la même Re-
» ligion que l'accusé ?

LE CADI.

» Oui ; mais d'un parti différent.

LE DOCTEUR.

» N'avez-vous discerné nulle semence
» de haine , nulles traces de fanatisme
» dans l'un & dans l'autre parti ?

LE CADI.

» Je n'en ai vû que trop.

LE DOCTEUR.

» Et vous allez prononcer tranquillement cette sentence de mort ?

LE CADI.

» Eh , mais que faire ? Que me conseillez-vous ?

LE DOCTEUR.

» Je vous conseille d'écouter l'exemple que je vais vous rapporter.

» Un jour l'Iman de *Hérat* interrompit ses fonctions sacrées pour adresser ces paroles au peuple : Faut-il s'étonner , ô mes Frères , si la Religion Musulmane ne pousse dans cette Ville que des rameaux sans sève & sans fruit ?
 » Le *Pirée* des Idolâtres efface en éclat & en magnificence la Mosquée des Fidèles. Quel sera le bras généreux qui renvertera ces tours audacieuses , ces tours qui osent insulter au Temple du vrai Dieu , & braver la loi de son Prophète ? Dès que l'Iman eut parlé , le *Pirée* fut réduit en cendres. Les Mages firent monter leurs plaintes jus-

» qu'au Trône du Kalife. Les plus nota-
 » bles habitans comparurent ; ils étoient
 » au nombre de six mille , tous Mahomé-
 » tans. Ils firent serment que jamais dans
 » *Hérat* il n'avoit existé de *Pirée*. Le Ka-
 » life les crut , & punit les Mages com-
 » me calomniateurs. Bientôt il sçut
 » qu'ils étoient innocens ; mais ils
 » étoient morts. Je vous entends , ré-
 » pondit le Cadi , & je mettrai à profit la
 » faute du Kalife. »

Ce qu'il y a de plus affreux , Mon-
 sieur , c'est que ce fait , tout incroyable
 qu'il paroît , est attesté par tous les
 Historiens Orientaux. J'en resterai à
 cet excellent *Apologue*. Vous pouvez
 juger , Monsieur , que cet ouvrage doit
 faire honneur à M. de *Sauvigny*. Son
 cœur partagera les suffrages qui seront
 accordés à son talent. On sent que l'a-
 mour du vrai , le pur Patriotisme , cette
 morale , la règle invariable de tous les
 hommes , a conduit sa plume.

Ses *Apologues Orientaux* se trouvent
 chez *Duchefne* Libraire rue Saint - Jac-
 ques.

Liqueurs.

Le fleur *Sauvel*, Marchand Epicier & Distillateur à Paris, rue Neuve des Petit Champs au coin de la rue Neuve des Bons-Enfans, ne se contente pas, Monsieur, de faire venir des Pays Etrangers les Liqueurs les plus renommées, telles que le Marasquin de Zara, le Rosolio de Boulogne, &c, &c, &c; il en fait lui-même avec un succès qui prouve son habileté dans ce genre. L'essence des fleurs les plus suaves, des fruits les plus délicieux & des plantes les plus salutaires, entre dans ses compositions; l'Orange, le Citron, l'Éillet, le Jasmin, l'Anis, l'Angélique, le Cédra, le Caffé, la Cannelle, la Framboise, la Coriandre, la Fenouillette, &c, &c, &c. On n'a pas besoin de chercher quelle fleur, quel fruit ou quelle plante forme la base de ses extraits chimiques; l'odorat le moins fin & le palais le plus grossier en distinguent d'abord l'odeur & le goût. Ces Liqueurs souffrent le transport dans les pays les plus éloignés & sous les climats les plus froids & les plus brulans. Mais leur plus grand mérite, selon

moi, est qu'elles font très-flateuses & très-agréables, sans être malfaisantes. Le sieur *Sauvel* vient d'en imaginer une nouvelle qu'il appelle *l'Hébé*, & qui, s'il est permis de jouer sur le mot, mériteroit en effet d'être versée à la table des Dieux par les mains de cette Déesse du bel âge; elle obtiendra certainement les éloges des Gourmets, On trouve dans le même Magasin des Sirops de toutes les espèces, des eaux de senteur simples & spiritueuses, des Chocolats de santé & à la vanille, &c, &c, &c; tout cela dans un degré de perfection qui n'est pas commun.

*Ode sur un Incendie par une tête chaude
du temps présent.*

Il faut bien aimer la plaisanterie pour mettre un pareil titre à la tête d'un ouvrage sur un des plus tristes événemens de nos jours. Il s'agit de l'Incendie du Palais-Royal. La première strophe répond à ce titre, & quand l'auteur auroit voulu se moquer des faiseurs d'Odes, il n'auroit pas mieux réussi.

70 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Que vois-je ?..... Où suis-je ?..... Quel specta-
cle !...

Les Muses , le sa cré vallon !.....

Phœbus !.... Et son saint Tabernacle !....

Ah , si c'est toi , grand *Apollon* ,

Viens.... Tu fus toujours mon oracle ;

Dis-moi le beau fichu miracle

Qu' le Dieu *Vulcain* opéra ,

Quand , par les feux qu'il sçut répandre ;

Ses mains réduisirent en cendre

Le globe entier de l'Opéra.

Je dois cependant rendre cette jus-
tice à l'auteur , c'est qu'il s'apperçoit
lui-même que ce début est trop bouf-
fon & trop peu décent. *Apollon* lui or-
donne de prendre un ton plus sérieux ;
il obéit & peint l'ame sensible de M. le
Duc d'*Orléans*,

Tu dis..., (chacun se le rappelle)

Tu dis au triste messager

De cette effrayante nouvelle :

Mon fils n'est-il point en danger ?...

Sensible au cri de la Nature ,

L'on te répond , l'on te rassure ,

Déjà tu sçais de tous côtés
Qu'au milieu des cris, des ruines,
Coupaat aux flammes leurs racines,
Du moins les feux sont arrêtés.

Alors, ton ame tendre & bonne,
Du destin des tiens s'allarmant,
Demande en tremblant si personne
N'a péri dans l'embrasement?
Non, Prince, personne ;... & ta bouche
Dit de ce ton noble & qui touche :
» Je ne perds point de serviteurs ;
» Pour moi la perte est donc petite...
» Pour de l'argent, l'on est quitte ;
» Ce ne sont point-là des malheurs, »

On lit au bas de la page cette note
essentielle, » L'on s'est bien gardé de
» parer cette dernière strophe des
» vains ornemens de la Poësie. L'on
» a rendu mot pour mot les expres-
» sions de sentiment qui sont échap-
» pées à Monseigneur le Duc d'Or-
» léans ; l'éloquence du cœur est au-
» dessus de tous les ornemens. »

72 **L'ANNÉE LITTÉRAIRE.**

*Ode à M. Brassant par M*** qu'il
vient de guérir de la fistule par les
Cautiques : à Paris chez Lottin l'aî-
né, Imprimeur-Libraire rue S. Jac-
ques.*

Dans cette *Ode* composée de huit
strophes , je n'ai trouvé que celle - ci
qui m'aît paru digne de vous être citée.

Ainsi , par la douleur cuisante ,
Trop instruit d'un destin fâcheux ,
J'appelle d'une voix tremblante
Brassant , l'espoir du malheureux.
Il n'a point un regard farouche ;
Un mortel affligé le touche ;
Il est tendre , compatissant ;
Son cœur répugne à l'habitude
D'être insensible par étude ;
Il prend la foudre en frémissant.

Je suis , &c.

A Paris , le 10 Juin 1764.

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Histoire de la Maison de Montmorenci.

Cette Histoire, qui paroît chez *De-saint & Saillant* rue Saint-Jean-de-Beauvais, *Duchefne* rue Saint-Jacques, & dont l'auteur est M. *Déformeaux*, est distribuée en 5 volumes in-12. Dans les trois premiers on nous donne une idée des plus illustres personnages de la Maison de *Montmorenci*; les deux derniers volumes contiennent une Histoire en forme du célèbre Maréchal de *Luxembourg*, l'égal des *Turennes* & des *Condés*, & dont M. de *Voltaire* a dit dans la *Henriade*:

ANN. 1764. Tome IV. D

Malheureux à la Cour, invincible à la guerre,
Luxembourg de son nom remplit toute la terre.

Ces deux vers reparoisent dans cette Histoire au bas d'un portrait du Maréchal. » L'éclat de la Maison de *Montmorenci* est tel, dit l'Historien dans une *Introduction*, que son nom seul fait son éloge. On ne la voit sortir de la nuit des temps que pour remplir les plus éminentes dignités de l'État & pour s'allier à presque toutes les Maisons Souveraines de l'Europe. C'est cette grandeur attestée, & soutenue sans nulle interruption depuis *Hugues Capet* jusqu'à nos jours qui déterminina dans le siècle passé le sçavant *André Duchesne* à donner l'Histoire Généalogique de cette grande Maison, ouvrage qui a toujours passé pour un chef d'œuvre. C'est en effet la Généalogie la plus authentique, la plus claire, la mieux prouvée que l'on connoisse après celle de la Maison Royale. Il la commence à *Bouchard I* environ l'an 950 de l'Ere Chrétienne & l'amène jusqu'en 1624, c'est-à-dire, jusqu'à *Pierre de Montmorenci II* du

*X Luxembourg fait trembler l'empire et
 l'Angleterre.*

nom Marquis de Fosseux bisayeul de
 M. le Baron de Montmorenci ; jusqu'à
 François de Montmorenci Comte de
 Bouffesville, bisayeul de M. le Maré-
 chal de Luxembourg (qui vient de
 mourir) ; jusqu'à Jean de Montmo-
 renci Comte d'Eslerre, depuis Prince
 de Robeque, bisayeul de M. le Prince
 de Robeque ; jusqu'à Guillaume de Mont-
 morenci Vicomte de Roullers, bi-
 sayeul de M. le Prince de Montmo-
 renci ; jusqu'à Gui-Urbain de Mont-
 morenci Laval, Marquis de Lavat-
 Lezai ; bisayeul de M. le Duc de La-
 val ; enfin, jusqu'à Gabriel de Mont-
 morenci-Laval Baron de la Faigue,
 cinquième ayeul de M. le Comte de
 Laval, petit-fils du dernier Maréchal
 de Montmorenci. Ces six Seigneurs sont
 les chefs des six branches actuelle-
 ment existantes de la Maison de Mont-
 morenci. »

M. Deformeaux n'avoit point entre-
 pris, d'après l'excellent ouvrage de Du-
 chesne, de donner une nouvelle Histo-
 ire de cette Maison, si ce dernier écri-
 vain ne s'étoit plus attaché à la généalo-
 gie & aux alliances des Montmorencis
 qu'à leurs actions. L'auteur, en vrai Phi-

76 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

lofophe qui pefe les vertus & non les grandeurs , nous annonce qu'il fe feroit donné de garde de publier cet ouvrage , s'il n'avoit eu à nous offrir dans les *Montmorencis* que de grands Seigneurs ; mais il a été flaté de rappeler à la Nation les *Montmorencis* , dignes Chevaliers , Nobles fouriens du Trône & de l'État , les délices & l'amour de tous leurs concitoyens. Voilà le grand tableau que cet auteur expose aux regards des François , pour qui le nom de *Montmorenci* eft le plus cher après celui de leurs Rois. L'écrivain répète ces vers de *Ronsard* , qui en parlant de cette Maifon , disoit :

Cette race eft fur toute la plus belle ,
Race héroïque & antique , laquelle ,
De père en fils Guerrier victorieux ,
A porté fon renom jufques aux Cieux.

« La Maifon de *Montmorenci* fe perd
« dans l'obfcurité des temps. On a tou-
« jours cru , non-feulement en France ,
« mais dans toute l'Europe , qu'elle def-
« cend du premier des Francs qui em-
« braffa la Religion Chrétienne ; les
« uns attribuent fon origine à *Lisaie*

» Général de *Clovis*, qui reçut le Bap-
 » tême après son Maître ; d'autres la font
 » remonter encore plus haut. Ils prétèn-
 » dent que *Lisbius*, le plus noble & le
 » plus puissant des Gaulois qui habi-
 » toient la Province qu'on appelle au-
 » jourd'hui *l'Isle de France*, converti
 » à la Foi Chrétienne par l'Apôtre S.
 » Denis & honoré avec lui de la palme
 » du Martyre, est l'auteur de cette il-
 » lustre Maison. » Au reste, M. *Desti-*
meaux ne traite ces systèmes que de con-
 jectures. » Il faut avouer cependant ,
 » dit-il avec raison, qu'ils donnent une
 » idée bien respectable de la Maison de
Montmorenci. » Ce qu'il y a de très-
 vrai, c'est qu'un Héros très-versé dans
 la connoissance des Antiquités Françoi-
 ses écrivoit il y a plus de quatre cens
 ans sous le regne de *Philippe le Bel*
 comme un fait connu de toute la Na-
 tion : *Montmorenci premier Chrétien de*
France, premier Baron de France, pre-
mier Seigneur de Montmorenci que Roi
en France. Un célèbre écrivain du der-
 nier siècle (le Père de la Rue) disoit en
 parlant des *Montmorencis* : *La Couronne*
n'est pas plus ancienne sur la tête de nos
Rois que la noblesse dans le sang de ces

78 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Héros. C'est un avantage presque unique à la Maison de *Montmorenci* de pouvoir prouver par les Chartres de nos Rois, par les monumens de l'Histoire, par les titres enfin les plus authentiques une filiation de *Héros*, d'hommes illustres honorés depuis plus de sept cens ans des premières dignités de l'Etat. Nos Historiens les plus anciens ne parlent qu'avec de grands éloges de la noblesse des *Montmorencis*: telle étoit dans les temps les plus reculés la splendeur de cette puissante famille que les Chefs s'intituloient *Sires de Montmorenci par la grace de Dieu*.

Au reste, ce ne fut qu'en 1390 que *Jacques I*, *Sire de Montmorenci*, prit la qualité de *Premier Baron de France*; mais il ne s'intitula ainsi qu'après avoir prouvé au Parlement qu'il étoit le plus ancien Baron du Royaume. Depuis cette époque nos Rois n'ont jamais cessé de leur donner ce titre: *Henri II*, en érigeant la terre de *Montmorenci* en Duché Pairie, reconnoît que c'est la première Baronie de son Royaume; *François I* & *Henri IV*, en élevant *Anne* & *Henri I de Montmorenci* à la dignité de Connétable, leur donnent

le titre de *Premier Baron de France*.

Je ne m'étendrai pas davantage sur cette brillante Généalogie, dans laquelle on a oublié N..... de *Montmorenci* Abbesse de Berthaucourt (entre Amiens & Abbeville) tante de M. le Prince de *Montmorenci* & de Madame la Duchesse de *Boufflers*. Dans ce même détail Généalogique on fait mourir en 1748 le dernier Duc de *Boufflers*. Il est mort le 12 Septembre 1751.

Je vous donnerai, Monsieur, une idée rapide des Héros les plus renommés qui ont ajouté leur éclat personnel à la splendeur du nom de *Montmorenci*. *Bouchard I* en 955 paroît avoir été très-attaché à *Hugues le Grand* Duc de France, Comte de Paris, père du Roi *Hugues Capet*.

Guy, Comte de *Roche fort* de la branche puînée de *Montmorenci*, connu sous le nom de *Monstheri*, gouverna le Royaume en qualité de *Grand Sénéchal*. Cette Charge, la première de l'Etat, donnoit à celui qui en étoit revêtu la même puissance qu'aux Maires du Palais. Il avoit le commandement suprême des Armées; il tenoit le premier rang à la Cour; l'administration de la

80 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Justice & des Finances dépendoit de son autorité. Le pouvoir énorme attaché à cette dignité la fit depuis sagement supprimer par *Philippe Auguste*. C'est sur les débris de cette Charge que se sont élevées celles de Connétable, de Grand Maître & de Chancelier de France. *Philippe I*, au retour de la Palestine, où il avoit porté ses armes contre les Sarrafins, accompagné du Comte de *Rochefort*, permit au Grand Sénéchal d'associer à sa dignité *Hugues*, Sire de *Creci* son fils. Le Roi fit épouser à son fils aîné *Louis* qui portoit conjointement avec lui le titre de Roi des François *Luciane* fille de ce Comte. Vers le même temps *Elisabeth de Montlheri*, sa petite-nièce, épousa *Philippe* second fils du Roi. Le mariage de *Luciane* n'eut point lieu, attendu que le Roi & la fille du Comte de *Rochefort* étoient parens au fixième degré; elle épousa *Guichard* Seigneur de *Beaujeu*.

Mathieu I, Seigneur de *Montmorenci*, est un des Seigneurs de son temps (1126) qui eut plus de part au gouvernement du Royaume & à la faveur des Rois; sa valeur, ses services, sa sagesse lui méritèrent l'épée de Connétable. *Alin de*

Savoie, Reine-Douairière de France ,
épousa *Mathieu* qui étoit veuf.

Bouchard V, Sire de *Montmorenci*
(1156), parut à la Cour avec plus d'é-
clat qu'aucun de ses ancêtres ; sa suite
étoit presque aussi nombreuse que celle
du Roi. Au courage de ses pères, *Bou-*
chard allioit la magnificence, la galan-
terie, l'adresse & la piété ; il étoit com-
pagnon d'armes de ce fameux *Raoul*
de Conci, dont les amours avec la Da-
me de *Fayel* sont si touchans & si tra-
giques. » La naissance & la réputation
du Sire de *Montmorenci* lui méritèrent
» l'alliance de *Laurence de Hainault*, fille
» de *Baudoin III* Comte de *Hainault*, &
» d' *Alix de Namur* descendue en droite
» ligne de *Charlemagne* par *Ermengarde*,
» Comtesse de *Namur*, fille de l'infor-
» tuné *Charles* de France Duc de *Lo-*
» raine, exclus du Trône par *Hugues Ca-*
» pel. C'est par cette alliance que tous
» les *Montmorencis* ont l'honneur de
» descendre de *Charlemagne*. Quelque
» temps après *Louis VII* fit épouser à
» *Philippe* son fils & son héritier *Yo-*
» lande de *Hainault*, nièce de *Lau-*
» rence. »

Mathieu de Montmorenci, Sire de
Dv

82 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Marly, &c. se distingua dans la seconde Croisade prêchée par *Foulques de Neuilly*, successeur de *Pierre l'Hermitte* dans l'art d'émouvoir les hommes & de les entraîner au delà des mers. On fut obligé, avant que de combattre les Sarrasins, d'assiéger Constantinople. *Mathieu de Montmorenci* acquit une gloire immortelle dans cette fameuse expédition. Mais les fatigues du siège abrégèrent ses jours; il mourut dans le sein même de la victoire à la veille de partager avec les autres Chefs les débris de l'Empire Grec, qui fut misérablement déchiré & démembré. L'armée victorieuse regarda la mort de *Mathieu* comme une des plus grandes pertes qu'elle pût faire. C'est ainsi que *Gebfroy de Ville-Hardouin* Maréchal de Champagne, à qui ses exploits dans cette guerre valurent la Couronne d'Achaïe, s'exprime sur la mort de *Mathieu*: *Lors avint une moult mésaventure dans l'Ost (l'armée) que Mathieu de Montmorenci qui ere (est) un des meillors Chevaliers del Royaume de France, & des plus prisés, & des plus amés fu mors, & ce fu grant diels & grant dommages, un des greignors (plus grands malheurs) qui aveinst en l'ost d'un soi homme.*

Mathieu II, Sire de *Montmorenci*, devint le favori de *Philippe Auguste*. C'est de ce *Mathieu de Montmorenci*, de *Simon Comte de Montfort* & de *Guillaume des Bares*, réputés les trois plus braves Chevaliers du Royaume, qu'un auteur contemporain (*Guillaume Breton*) disoit, que la valeur avoit rendu les noms recommandables à perpétuité, qui ne redoutoient en combattant ni la mort ni la prise de leurs corps. & desquels la seule vertu avoit tellement dédié les cœurs à sa demeure qu'ils n'en détournoient jamais la pensée. L'épée de Connétable fut la récompense de la valeur & des exploits de *Mathieu*. Cette Charge, qui n'étoit alors que celle de *Grand Ecuyer* & la 3^e de la Cour, devint entre ses mains la première de l'Etat. Depuis *Mathieu* les Connétables ont toujours été en France les Chefs des Conseils & des Armées, représentant dans tout le Royaume la personne du Roi. Ce fut ce Seigneur que *Louis VIII* mourant conjura les larmes aux yeux de prendre son fils (*Louis IX*) sous sa garde. Les Rois depuis *Hugues Capet* se défiant de l'ambition des Grands, avoient eu la

84 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

précaution de faire sacrer & couronner de leur vivant leurs successeurs. *Louis VIII*, dans le court espace d'un regne de trois ans, n'avoit pu suivre cet exemple. *Mathieu de Montmorenci* servit, en quelque sorte, de père au jeune Monarque, & sçut triompher de toutes les factions qui s'élevèrent pour disputer le sceptre aux enfans de *Hugues Capet*. On a conservé de *Mathieu Montmorenci* un trait qui donne une haute idée de son désintéressement & de sa modération : moyennant une légère redevance, il affranchit tous les vassaux des corvées, des tailles & des impositions que les Barons étoient alors en droit d'exiger d'eux. Ce bienfait étoit immense; car de la seule Baronnie de *Montmorenci* dépendoient plus de six cens Fiefs. » Cette action, dit l'Historien philosophe, est sans doute moins brillante que des victoires; mais elle est plus intéressante aux yeux de l'humanité. » Le moindre des titres du Connétable est d'avoir été grand-oncle, oncle, beau-frère, neveu & petit-fils de deux Empereurs, de six Rois, & allié de tous les Souverains de l'Europe. On disoit de lui que sa parenté s'étendoit d'une

mer à l'autre ; il prenoit , comme ses ancêtres , la qualité de *Sire de Montmorenci par la grace de Dieu*. Toutes les Têtes couronnées de l'Europe sont descendues de ce grand homme par le mariage de *Jeanne de Laval* , une de ses petites-filles avec *Louis de Bourbon Comte de Vendôme* , trisayeul de *Henri IV. Mathieu de Montmorenci* avoit près de 55 ans & trois fils d'une 1^{re} femme lorsqu'en 1221 il épousa *Emme* héritière de *Laval* , veuve de *Robert Comte d'Alençon & de Seez*. On prétend que cette *Maison de Laval* , l'une des plus anciennes & des plus illustres du Royaume , descendoit en droite ligne de *Charlemagne*.

Mathieu IV Sire de Montmorenci , Amiral & Grand Chambellan de France , surnommé *le Grand* , égala la gloire de ses plus illustres prédécesseurs. Le Roi fut si content de ses services qu'il lui assigna une pension de mille livres , somme alors très - considérable.

Telle étoit la puissance de la *Maison de Montmorenci* , que l'aîné servoit nos Rois dans toutes leurs guerres avec trente Chevaliers sous sa bannière. *Phi-*

lippe de Valois (en 1320), depuis Roi de France , n'en avoit que quarante.

Jacques de Montmorenci, élevé avec *Charles VI*, auroit joui d'une fortune brillante à la Cour , sans la maladie & les malheurs qui accablèrent le Roi , ou plutôt la France qui languissoit & se mouroit avec son Maître. Ce Seigneur n'abandonna jamais la personne de *Charles VI*. » C'est lui qui , après avoir » prouvé en 1402 au Parlement par le » ministère de *Jean Galli* célèbre Avocat , que la Baronnie de *Montmorenci* » étoit la première & la plus ancienne du Royaume , prit dans ses titres la qualité de premier Baron de France. Depuis ce temps-là nos Rois , les Etats-Généraux , les Souverains Etrangers ont toujours reconnu ce titre dans les aînés de la Maison. »

Je ne fais , Monsieur , que jeter un coup d'œil sur les *Montmorencis* qui ont plus d'éclat & de réputation , & je ne m'asservis ni à l'ordre des temps ni à celui de la Généalogie. Le Parlement de Paris donna en 1525 au Baron de *Montmorenci* une marque bien glorieuse de confiance & d'estime. Aussitôt après qu'on eut reçu la nouvelle de la

perte de la bataille de Pavie & de la
 prise du Roi , cette auguste Compa-
 gnie ordonna qu'on inviteroit le Baron
de Montmorenci à se rendre dans la Ca-
 pitale pour rassurer par sa présence les
 habitans consternés , & maintenir la
 paix , l'ordre & la tranquillité. Le gé-
 néreux vieillard (il avoit alors plus de
 soixante & quinze ans) , donna en ef-
 fet de si bons ordres , & contint telle-
 ment par sa vigilance & ses soins les
 mauvais citoyens dont le Parlement
 croyoit avoir lieu de craindre l'audace
 & les brigandages , qu'on n'aperçut ni
 dans Paris ni dans le reste du Royaume
 la plus légère fermentation. » Quoique
 » ce Seigneur n'ait jamais commandé les
 » Armées en Chef , il étoit si chéri & si
 » estimé de la Noblesse qu'elle le choi-
 » sissoit presque toujours pour juger dans
 » les pas d'armes & les tournois qui
 » faisoient encore alors ses délices. Au
 » reste , ses lumières ne s'étendoient pas
 » seulement à la science de la guerre ,
 » de la Chevalerie & de la Politique ;
 » c'étoit le Seigneur du Royaume le
 » plus versé dans la connoissance du
 » Droit féodal , au point que le Parle-

ment avoit souvent recours à lui pour
s'éclaircir de ces matières épineuses
& difficiles.

Je ne puis mieux vous peindre *Anne de Montmorenci* qu'en mettant sous vos yeux le portrait que M. *Déformeaux* en a tracé lui-même. *Anne de Montmorenci* est un des hommes les plus célèbres de l'Histoire moderne. Sa vie offre un spectacle aussi varié qu'intéressant. Elevé par son courage, son génie & ses talens à un degré de puissance & de fortune qui ne laissoit que le Trône au-dessus de lui, on le verra disgracié, exilé par ce même Prince dont il avoit sauvé le Royaume. Bientôt après rappelé avec gloire de son exil, il gouverne pour la seconde fois le Royaume avec une autorité absolue ; mais la fortune lui vend cher ses faveurs. Au milieu de ses succès, il est vaincu & pris dans les plaines de Saint-Quentin. Il ne sort de sa prison que pour être témoin de la mort déplorable de son Roi. Relégué de nouveau dans ses Terres, dépouillé de l'administration des affaires par des rivaux pleins de courage, de ta-

„ lens & d'ambition , la fortune le ra-
 „ mène sur le théâtre des événemens ,
 „ & dans un âge où les autres hommes
 „ ne respirent plus qu'après le repos , il
 „ combat avec le courage le plus intré-
 „ pide , & jusqu'à la dernière extrémité
 „ pour le culte de ses pères & l'autori-
 „ té Royale. Tantôt vaincu , tantôt vain-
 „ queur ; mais toujours le plus fier des
 „ hommes. C'est au milieu de cette al-
 „ ternative singulière de succès & de re-
 „ vers , de faveurs & de disgraces , de
 „ défaites & de victoires qu'il termine
 „ une carrière , dont une partie eût suffi
 „ pour illustrer d'autres hommes. Au
 „ reste , quoique le Connétable *de Mont-*
 „ *morenci* ait souvent éprouvé l'infortu-
 „ ne , quoiqu'on lui ait reproché des
 „ défauts , ses vertus , ses talens , son
 „ courage & sa réputation ont surpassé
 „ ses malheurs. Il eut la gloire de gou-
 „ verner sa patrie , de la sauver , & de
 „ mourir pour elle. » Je ne crois pas ,
 Monsieur , que les Anciens nous offrent
 un tableau d'une plus grande manière ;
 point d'antithèses , point de bel-esprit ;
 ce sont de ces beautés belles par elles-
 mêmes.

Anne de Montmorenci , revêtu de la

92 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

«*lez-vous croire ces marants qui ne sont que menteurs & bavards ! Faites-moi jeter cela au feu : Pourquoi*, reprit le Roi, *ils disent quelquefois vrai : d'ailleurs, j'aimerois autant mourir de ce genre de mort que d'un autre, pourvu que je meure de la main d'un brave homme.* En même temps, sans égard au conseil du Connétable, il ordonna à M. de Laubespine Secrétaire d'Etat de lui conserver son horoscope.

*Catherine de Médicis est Régente. Les Guises ont le dessus. Montmorenci est disgracié de nouveau. Il se retira une seconde fois à Chantilly, âgé de soixante-six ans. Animé du desir de sauver la Religion de ses pères des excès & des innovations de l'hérésie regnante, il se réconcilie avec les Guises. Il perd la bataille de Dreux, & il est fait prisonnier. Libre, il se hâte de se retirer à Chantilly. Il en ressort pour aller prendre le Havre sur les Anglois. Bataille de Saint-Denis. Le Connétable se voit lâchement abandonné. » Déjà il avoit
«*reçu sept blessures à la tête & au visage. Pour comble de malheur, il venoit de rompre son épée dans le Corps d'un Gendarme ennemi ; mais com-**

» me si l'indignation eût encore ajouté
 » à son courage & à ses forces , investi
 » de toutes parts , il combattoit tou-
 » jours avec une vigueur étonnante. En-
 » fin , *Robert Stuart* le joint , & lui pré-
 » sentant le pistolet à la gorge, il lui cria
 » de se rendre : *Me rendre* , répondit le
 » Connétable , *tu ne me connois pas :*
 » *c'est parce que je te connois* , lui répon-
 » dit le Seigneur Ecoffois, *que je te porte*
 » *celui-là*. Il lui lâcha en même temps
 » son coup que le Connétable reçut
 » dans les reins. *Montmorenci* se retour-
 » ne , & quoique blessé mortellement ,
 » il donna un si furieux coup du pom-
 » meau de son épée rompue dans le vi-
 » sage de *Stuart* qu'il lui fit sauter trois
 » dents. Tous les deux tombent en mê-
 » me temps de cheval , le Connétable
 » évanoui & mourant. » Le Connéta-
 » ble , revenu de son évanouissement ,
 » apprend que l'armée du Roi est maî-
 » tresse du champ de bataille. *Mon cousin* ,
 » dit-il s'adressant à *M. de Sanzai* , hom-
 » me de qualité & son parent , *je suis*
 » *mort ; mais je bénis le Ciel de mourir*
 » *ainsi pour ma Religion , mon Roi & ma*
 » *Patrie. Dites à Sa Majesté que j'ai été en-*
 » *fin assez heureux pour trouver la mort que*

94 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

J'avois cherchée tant de fois pour le service de son père & de ses ayeux. » En même temps il prend son épée, dont le pommeau étoit fait en forme de croix qu'il baise sans cesse, recommandant son ame à Dieu. Sur ces entrefaites arrivent ses enfans qui se jettent sur lui, l'embrassent, & l'exhortent à avoir bon courage; en l'assurant, avec tous ceux qui étoient présens, qu'il guériroit de ses blessures. Mais le Connétable, qui se sentoit frappé à mort, vouloit expirer sur le champ de bataille. Enfin, il se laissa transporter à Paris. On sçait ce qu'il répondit en mourant à un Cordelier qui l'exhortoit dans les derniers momens: *Ah, mon Père, lui dit le Connétable, croyez vous qu'un homme, qui a sçu vivre près de quatre vingt ans avec honneur, ne sçache pas mourir un quart - d'heure.* Il eût été enterré à Saint-Denis, s'il n'avoit ordonné lui-même par son Testament qu'on l'inhumât dans l'Eglise de Saint-Martin de Monimorenci, où sa veuve & ses enfans lui ont fait élever un des plus superbes mausolées qu'il y ait en France. Le discours que tint, au nom de Sa Majesté, le Gentilhomme envoyé par le Roi pour

inviter le Parlement à ses obsèques, est noble & touchant.

François I Duc de Montmorenci Maréchal de France, &c, se montra digne du Connétable son père ; il devint amoureux de *Mademoiselle de Piennes*, Fille d'honneur de la Reine. Le Connétable, qui avoit d'autres vûes, traversa ces amours. Les deux amans ne se laissèrent point ébranler par les sollicitations & les menaces. *Henri II* vouloit que *Montmorenci* épousât sa fille *Diane* légitimée de France. Enfin, le Roi rendit un édit fameux contre les mariages clandestins. Après bien des combats & des larmes, *Montmorenci* forcé d'obéir à son père, à son maître, donna sa main à la Duchesse de *Castro* ; *Diane* avoit été mariée en premières nûces à *Horace Farnèse Duc de Castro*. *Catherine de Médicis* avoit juré la perte de la Maison de *Montmorenci* ; le Maréchal est mis à la Bastille. *Henri III*, successeur de *Charles IX*, n'est pas plutôt arrivé en France que tous les parens & les amis de *Montmorenci* sollicitent son élargissement. » La Duchesse sa femme fit tout ce qu'on pouvoit attendre de son

96 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» amour pour attendrir le cœur du nou-
 » veau Roi sur le sort d'un époux qui
 » passoit pour le plus homme de bien
 » du Royaume ; elle alla au-devant de
 » *Henri* jusqu'à Lyon. Un jour que ce
 » Prince devoit paroître en public , elle
 » l'attend sur son passage en longs ha-
 » bits de deuil , accompagnée de ses
 » femmes vêtues d'une manière aussi lu-
 » gubre ; elle se jette aux genoux du
 » Roi qu'elle arrose de ses larmes , en
 » le conjurant d'avoir compassion de
 » son époux retenu dans une étroite pri-
 » son , où sa santé s'altéroit , sans qu'il
 » fût accusé d'aucun crime. Le Roi ,
 » qui ne s'étoit pas attendu à ce specta-
 » ble , parut ému ; il releva sa sœur avec
 » tendresse , & lui promit d'avoir égard
 » à sa douleur. » Cependant les larmes
 de cette femme respectable étoient res-
 tées sans effet. *Henri* & sa mère avoient
 pris la résolution de faire étrangler
Montmorenci dans son lit. Ce Héros se
 douta du coup qu'on vouloit lui porter ;
 il fit dire par un des siens à *Catherine*
 qu'il n'ignoroit pas le sort qu'elle lui
 préparoit ; qu'il ne falloit pas tant de
 façons ; qu'elle lui envoyât seulement
 . l'Apothicaire

l'Apothicaire du Chancelier *Birague*, & qu'il prendroit tout ce qu'il lui présenteroit. Mais l'exécution du crime fut confiée à *Gilles de Souvré* Grand-Maître de la Garderobe, auquel on promit une partie des dépouilles du prisonnier. *Souvré*, homme vertueux, eut horreur de la proposition; il feignit cependant de s'en charger dans la crainte qu'elle ne fût commise à un Courtisan moins honnête homme; il différa, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre. Le Roi rétracta son ordre sanguinaire. Enfin, au moment où *Henri III* honoroit le plus de sa confiance le Maréchal, il est frappé d'apoplexie, & va mourir à Ecouen âgé de quarante-neuf ans. *Henri III* fut inconsolable de sa mort; mais jamais il ne fut plus sensible à cette perte que les dernières années de sa vie. En proie aux attentats de la Ligue, poursuivi par des sujets ingrats & rebelles, il s'écria plusieurs fois en soupirant : *Que François de Montmorenci eut été le seul homme capable par sa sagesse, son autorité & son génie de sauver le Roi & la France également menacés du plus terrible naufrage.* Il em-

98 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

porta au tombeau le glorieux titre du dernier des François. M. de Thou, dont François de Montmorenci fut le Héros, a consacré à la mémoire de ce grand homme les deux vers suivans ;

*Ultimus Hætoridum pietate insignis &
armis,*

*FRANCISCUS jacet hoc quo Gallia tota
sepulcro.*

Henri premier du nom Duc de Montmorenci, second fils du Connétable Anne de Montmorenci, illustra le nom de d'Amville, sous lequel il fut connu pendant la vie de son père. » La Nature » lui avoit prodigué tout ce qui attire » les regards de la multitude, le grand » air, les graces, la force ; c'étoit le » plus bel homme de l'armée à cheval, » & le plus adroit ; il n'y avoit personne, quelque robuste qu'il fût, qui pût » soutenir son choc ou qui ne fût ébranlé de ses coups. Les qualités de l'ame » répondoient à celles du corps ; d'Amville étoit galant, magnifique, poli, » affable, & si généreux, que tout l'argent qu'il tiroit des bienfaits du Roi » ou du Connétable, l'homme le plus

» riche de la Nation , étoit consacré à
 » l'entretien d'un grand nombre de pau-
 » vres Officiers. Enfin , le Duc de Ne-
 » mours, d'Amville & le Vidame de
 » Chartres passoient pour les trois Che-
 » valiers les plus accomplis du Royau-
 » me. C'étoit , dit *Brantome* en parlant
 » des deux premiers , *les deux Parangons pour-lors de toute la Chevalerie.* »
 Il épousa *Antoinette de la Marck* , pe-
 rite-nièce de la Duchesse de *Valentinois*.
 Ce Seigneur si aimable eut dans la suite
 l'ame remplie de la plus forte passion
 pour la Reine *Marie Stuart*. Il la con-
 tint dans les bornes du respect tant que
 vécut le Roi. Mais *François II* n'eut
 pas plutôt payé le tribut à la Nature ,
 qu'il laissa éclater ses feux. La Reine n'é-
 toit point insensible au mérite de *d'Am-
 ville* ; elle lui eût fait l'honneur de l'é-
 pouser , si elle eût été libre. On pré-
 tend qu'un vil Courtisan ayant pénétré
 le secret de la Reine , osa conseiller à
d'Amville d'empoisonner sa femme , &
 qu'il lui offrit même son ministère
 pour un crime aussi atroce. *D'Amville*
 rejetta avec horreur les offres de ce scé-
 lérat , & rompit sans ménagement avec

lui. Ce Seigneur suivit *Marie Stuart* lorsqu'elle repassa en Écosse. Enfin, il la quitta pour revenir en France se rendre à son devoir ; il partit l'âme déchirée , laissant à la Cour d'Écosse *Chastelard*, un de ses Gentilshommes, petit-fils par sa mère du célèbre Chevalier *Bayard*, pour ménager ses intérêts auprès de la Reine. Mais *Chastelard*, jeune, adroit, bien fait, brave, plein d'esprit & de feu, devint lui-même passionnément amoureux de la Reine. Il est vrai que cette tendresse lui fut fatale. Il eut la témérité de se glisser deux fois sous le lit de la Reine lorsqu'elle alloit se coucher ; il fut surpris ; *Marie Stuart* lui pardonna la première fois ; mais la seconde elle l'abandonna à l'indignation des Grands de sa Cour qui lui firent trancher la tête.

Il faut lire dans *M. Desormeaux* toutes les belles actions de *d'Amville*. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il ne sçavoit ni lire ni écrire ; à peine pouvoit-il signer son nom. *Henri IV* le plaisantoit souvent sur son ignorance ; mais il ne pouvoit s'empêcher d'admirer sa sagacité & son génie naturel : *Avec*

mon compère qui ne sçait pas lire , disoit-il , & mon Chancelier qui ne sçait pas le Latin , il n'y a rien que je ne sois en état d'entreprendre. Il faut observer qu'il fut élevé à la dignité de Connétable. Il mourut le premier Avril 1614 , âgé de soixante-dix-neuf ans ; il voulut être enterré en habit de Capucin ; cette mode (car tout est mode) a duré long-temps parmi nous , & subsiste encore en Espagne.

M. *Desormeaux* nous parle encore de *Charles de Montmorenci Duc d'Amville Amiral de France , &c.* Il fut un des premiers Seigneurs qui reconnut *Henri IV. L'Etqile* dans son *Journal & Brantome* dans ses *Hommes Illustres* , rapportent quel *Amiral d'Amville* passoit pour le plus digne homme & la meilleure tête du Conseil.

Avec quel intérêt l'Historien remet sous nos yeux la vie brillante de *Henri II du nom de Duc de Montmorenci* , & sa fin malheureuse ! C'étoit l'unique rejetton mâle de la nombreuse postérité du Connétable *Anne. Henri IV* lui destinoit *Mademoiselle de Vendôme* sa fille naturelle ; il ne l'appelloit jamais que

son fils. *Voyez*, disoit il un jour à Mrs de Villeroi & Jeannin , *voyez mon fils Montmorenci comme il est bien fait ; si jamais la Maison de Bourbon venoit à manquer , il n'y a point de famille dans l'Europe qui méritât si bien la Couronne de France que la sienne , dont les grands hommes l'ont toujours soutenue , & même augmentée au prix de leur sang.* On sçait que le Duc fut entraîné à prendre les armes contre la Cour , & que ce fut en gémissant qu'il leva l'étendard de la rébellion. Mais ce qui paroîtroit peu vraisemblable à des yeux qui n'ont pas développé tous les replis sombres du cœur humain , c'est la haine implacable du Cardinal de Richelieu qui vouloit perdre ce Seigneur , & la dureté inouïe de Louis XIII qui vit toute sa Cour en larmes à ses pieds implorer la grace de Montmorenci , & qui eut la barbarie du tyran le plus féroce pour repousser la pitié. L'Historien fait verser un torrent de pleurs en nous peignant les derniers momens du malheureux Montmorenci , & il nous pénètre d'admiration en nous représentant la sublime douleur de la Duchesse. Cette femme adorable aimâ

A N N É E 1764. 103

& pleura toujours son époux. Elle ne mourut qu'en 1666 auprès des cendres qu'elle avoit si long-temps arrosées de ses larmes ; mais , avant que de rendre le dernier soupir , elle eut la joie & la consolation de voir le grand nom de *Montmorenci* porté avec éclat par *François Henri de Montmorenci Duc de Luxembourg*. La vie de ce grand homme remplit les deux derniers volumes de cet ouvrage. Je me réserve à vous en parler , ainsi que du mérite de l'auteur. Tout ce que je puis dire d'avance , c'est qu'il a eu l'art de lier l'Histoire générale avec l'Histoire particulière des *Montmorencis* , & qu'il a traité chaque vie comme s'il n'en avoit pas eu d'autre à nous présenter. On voit qu'il s'est formé sur les grands modèles ; mais ce qu'on ne sçauroit trop estimer dans M. *Deformeaux* , c'est cet amour de la vérité qui ne lui fait jamais couvrir d'un voile complaisant & lâche les fautes de ses Héros.

Je suis , &c.

A Paris , ce 14 Juin 1764.

Eiv

L E T T R E V.

Les Métamorphoses. Poëme.

DEpuis quelques années, Monsieur, les Allemands marchent à grands pas dans la carrière de la belle Poësie. Mrs *Haller*, *Gessner*, *Gellert*; *Klopstok*, &c, se sont fait connoître en France par des ouvrages qui les mettent, sans contredit, dans la classe de nos meilleurs Poëtes. On vient de nous donner un Poëme Héroï-Comique traduit de l'Allemand de M. *Zacharie*, intitulé *Les Métamorphoses*; il se trouve à Paris chez *Fournier* Libraire rue de Hurepoix. Le Traducteur dédie son travail à M. *Zacharie* lui-même. Nous lisons dans la *Préface* que M. *Zacharie* avoit à peine dix-huit ans lorsqu'il publia ses *Métamorphoses*. » Il a paru dans le *Journal Etranger* divers morceaux de ses » ouvrages, nommément le *Phaëton*, » Poëme Héroï-Comique, le *Matin*, » extrait des *Quatre Parties du Jour*, » &c plusieurs de ses *Odes*. M. *Zacharie*,

» loin d'approuver ces traductions , se
» plaint de leur peu de fidélité. »

Ce Poëme est divisé en quatre Chants
ou quatre Livres. L'auteur commence
ainsi : » Ma Muse, essaye de chanter les
» *Métamorphoses* que mit en usage un
» Sylphe pour se faire aimer de *Sélinde*,
» & pour rendre plus supportables sous
» d'autres formes des Petits Maîtres ri-
» dicules par leur fatuité ; cependant
» *Sélinde* ne devint point sensible, chan-
» gée en statue , le marbre retint avec sa
» forme son air fier & farouche. A quoi
» lui sert à présent d'avoir effacé l'éclat
» d'une foule de rivales ! Belles , crai-
» gnez que la fierté ne vous fasse éprou-
» ver un sort semblable. »

L'auteur invoque *Arminde* : » Toi ,
» qui d'un coup d'œil donnes aux fleurs
» le sentiment & la vie aux astres ; toi
» qui exerces sur les jolies femmes un
» empire sans bornes , qui dépouilles de
» la forme humaine , & fais prendre à
» ton gré celle des êtres les plus vils ou
» les plus bizarres , *Arminde* , fais cou-
» ler dans mes veines une étincelle de
» ce feu céleste qui anima *Ovide* ! Il ne
» manque à ta gloire que d'être connue
» des mortels. Puisse ta main féconde

» en prodiges prêter à mes foibles ac-
 » cès la dignité & les graces de l'Epo-
 » pée. »

Description d'une toilette. *Sélinde* couloit ses jours dans l'indifférence; insensible aux agaceries des Petits-Maîtres, sans connoître l'amour, elle jouissoit tranquillement du temps où déjà l'on aime, quoiqu'on refuse à ce penchant le nom d'amour. » La vivacité qui brilloit dans ses yeux étoit l'em-
 » preinte de la Nature; ilstriomphoient
 » sans le sçavoir, & sans effort. *Sélinde*
 » soumettoit les cœurs; elle fuyoit le
 » monde, & inspiroit même en fuyant
 » le desir de vivre sous ses loix. » Cependant *Sélinde* portoit dans son cœur le germe de la coquetterie, & à mesure que l'âge ressera les liens qui l'attachoient au monde, elle prit insensiblement le jeu & les minauderies des coquettes. Une Françoisse surannée donne des leçons de l'art de plaire à *Sélinde*. Elle lui tient un discours digne de cette maîtresse dans l'art le plus frivole. Le Dieu de la Poudre, le gracieux *Zéphir*, descend sur un nuage de poussière dans l'appartement de *Sélinde*. » Les Destins ont confié à ce Génie le pouvoir

» de sauver de l'opprobre les chevelures
 » les plus choquantes. Il étoit de la race
 » des Sylphes, rendre & enjoué ; il se
 » flatoit d'acquérir les droits de l'im-
 » mortalité par l'amour d'une jolie
 » femme, qui, cédant à ses desirs, lui
 » accorderoit les prémices de son cœur.
 » L'esprit agité tour-à-tour par la crain-
 » te & par l'espérance, il fendoit l'air assis
 » sur le nuage, & attachoit sur *Sélinde*
 » des yeux avides. » Description du
 Dieu de la Poudre. Il est étonné de voir
 les cheveux de *Sélinde* sans poudre ; il
 en conçoit un violent dépit. Il s'ap-
 proche de *Sélinde*, & lui donne un baiser
 enchanteur. *Sélinde* imagine que c'est un
 Zéphir qui badine sur ses lèvres. *Zéphir*
 vole vers un antique Château, le séjour
 de la terrible *Arminde*, qui d'un clin
 d'œil règle le sort des mondes. » Ceux
 » d'entre les mortels qui doivent un
 » jour éprouver les effets de sa puissance
 » ce, voltigent sous leur première for-
 » me dans des espaces illimités, & ceux
 » qui ont été autrefois transformés pa-
 » roissent encore immobiles dans les ro-
 » chers, ou végètent dans les arbres. »
 On y voit *Daphné* cachée sous une dure
 écorce, la timide *Syrinx* & d'autres

métamorphoses de la Fable. En un mot , tout ce qu'ont imaginé les Poètes pour imprimer la terreur ou pour amuser l'esprit existe en réalité dans ce Château , & forme un amas confus de figures diverses qui se mêlent les unes aux autres sans rang & sans ordre. *Zéphis* arrive dans le bocage enchanté , & perce sans crainte à travers la foule de ces spectres.

» A peine eut-il atteint la troupe errante
 » des Fantaisies que le Palais d'*Arminde*
 » s'offrit à sa vûe. Il n'a d'autre accès que
 » l'ancre où regne une éternelle nuit.
 » Mille lampes suspendues à sa voûte
 » y répandent une lumière tremblante ,
 » dont le lugubre éclat présente aux yeux
 » des fantômes effrayans. Une quantité
 » prodigieuse de coquilles de couleurs
 » différentes , forme par son bizarre as-
 » semblage une espèce de lambris qui
 » décore l'intérieur du rocher. Jamais
 » les rayons du Soleil n'en ont pénétré
 » l'obscur profondeur ; la terreur le
 » couvre de ses noires aîles. *Arminde* est
 » assise sur un trône de cristal , dont les
 » brillantes nuances , par une variété
 » infinie , éblouissent les yeux qui le fi-
 » xent ; la peau mensongère d'un Ca-
 » méléon en fait le dais. Une draperie

» éclatante où des rubans magiques
 » imitent artiffement dans leurs nœuds
 » les replis tortueux du serpent, fiote ma-
 » jestueufement fur les épaules de la
 » Déesse. Un nouveau trait de lumière
 » semble à chaque instant en peindre
 » la trompeufe étoffe , & l'on voit fuir
 » déjà les dernières nuances qu'elle a
 » tracées , tandis que les premières
 » achèvent d'expirer , semblables à cel-
 » les qui se jouent fur la gorge d'une
 » colombe lorsque le Soleil frappe de
 » fes rayons fon inconstant plumage.
 » Son fceptre puiffant tient l'Univers
 » fous fa loi ; elle parle : les sphères
 » tremblent , & la Nature change de
 » forme. » Le Génie s'incline devant la
 » Déesse , & dans un discours fort long, il
 » la conjure de répondre à fes vœux, qui
 » font que *Sélinde* mette de la poudre fur
 » fes cheveux noirs. » Sans être poudrée ,
 » dit-il à la Déesse, *Sélinde* a l'orgueil
 » de croire qu'elle eft jolie ; cependant
 » je l'aime , & fa conquête eft l'objet de
 » mes plus ardens defirs ; mais comment
 » trouverai-je le moyen de la rendre fen-
 » fible à mon amour ? Comment ferai-
 » je vifible , fi tu ne remplis les vœux
 » d'un Sylphe passionné ? »

Arminde détache de son front un ruban couleur de feu qu'elle-même avoit tissé d'un fil enchanté. » Prends ce ruban, dit *Arminde* ; tout cède à son charme redoutable. Les corps qui en seront touchés cesseront d'être ce qu'ils sont pour paroître sous telle forme que tu voudras. S'il touche cette mortelle, qui est l'objet de tes feux, elle poudrera ses cheveux ; toi-même tu pourras, par sa vertu, te transformer à ton gré. Si tu veux fixer ses regards sous les traits piquans d'un Petit-Maître, tu n'as qu'à désirer, & elle verra un Petit-Maître. »

Le Génie entrelace, autour de son corps d'albatre, le céleste ruban, part comme un éclair, & regagne la région terrestre. Déjà la poudre avoit blanchi les toilettes, lorsque *Balamir* étoit encore en deshabillé devant son miroir : » le beau *Balamir*, dont le front large, élevé, arrondi avec tant de grâce, est si vuide de sens ; il sçait se taire à son avantage, & trouve, quoique sot, le secret de paroître aimable aux Dames. » Il feuilletait d'énormes volumes ; des tas de Romans pleins de fadeurs & d'amoureux désef-

poirs s'élevoient en pyramide autour de lui ; il a le dessein de se plonger dans ces lectures. *Brama*, dont les yeux toujours fixés sur les Petits-Mâîtres , veillent à ce que leur ame ne se livre point à de trop pénibles travaux , s'apperçoit du projet de *Balamir*, & lui parle à l'oreille ; il lui tient un discours touchant pour lui faire quitter ses Livres , & pour l'engager à ne s'occuper que du soin de sa parure , & de tout ce qui peut l'embellir aux yeux de *Sélinde* qui l'attend le soir même. *Balamir* appelle ses gens ; ils l'habillent. Description de sa frisure ; enfin , ses porteurs l'ont enlevé pour le conduire chez *Sélinde*. » Cependant » le Dieu de la Poudre voltigeoit autour de *Sélinde* , attentif à saisir le » moment de faire usage de son ruban. » A peine ce charme invisible eut - il » touché la Belle qu'elle en ressentit le » pouvoir , & que , courant à une boîte , » elle couvrit ses cheveux de poudre. » *Zéphis* en est transporté de joie. L'étonnement de *Florise* lorsqu'entrant dans l'appartement de *Sélinde*, un nuage de poudre couvre son visage. Cette *Florise* est le nom de la Françoisé qui avoit instruit *Sélinde* dans l'art de plaire. Cette

112 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Françoise engage son écolière à faire un choix entre *Balamir* & *Caramund*. » Je » me range du parti qui se distingue par » ses largesses. Cependant pour ne con- » sulter que votre avantage , je serois » d'avis que vous les prissiez tous deux. » Quel que fût alors le vainqueur chéri, » j'en aurois une joie égale. » Voilà , Monsieur , une confidente bien respectable , & qui figure noblement dans un Poëme ! *Zéphis* entend le discours de *Florise* du haut d'un miroir de toilette où il étoit assis ; les noms de *Caramund* & de *Balamir* avoient allumé sa colère ; il ne respire que la vengeance ; il prend l'effort pour aller porter le trouble chez ces Petits-Maîtres , & rompre leurs desseins par le pouvoir de son ruban. *Caramund* étoit à sa toilette. Le Génie malin & jaloux trouble les yeux du Perruquier ; il est cause qu'une des boucles de *Caramund* est brulée. Désespoir de *Caramund*. Ses amis accourent pour le consoler. *Zéphis* prend les traits & les habits de *Caramund* , & va se présenter aux yeux de *Sélinde*. Il s'en falloit peu qu'elle n'eût perdu sa liberté. » Comment résister plus long-temps aux talons rouges de *Balamir* ! Ils ont tou-

» ché son cœur altier ; ses yeux , son
 » air , tout concourt à trahir son goût
 » pour lui , quoiqu'elle s'efforce de ne
 » le regarder encore que comme un
 » homme qui n'est point haïssable. » Le
 Sylphe pénètre d'un regard jusqu'au
 fond de son ame. Il vit *Balamir* ardent
 à profiter de ses avantages , & la Belle
 sur le point de se rendre. Le Génie
Brama , qui avoit entendu les menaces
 de *Zéphis* irrité , & qui veilloit sur *Ba-*
lamir , lui dit à l'oreille de fuir. *Balamir*
 quitte *Sélinde* d'un air affligé. *Zéphis* ,
 transporté de fureur & de jalousie , suit
 ses pas sous la figure de *Caramund* jus-
 ques dans l'anti-chambre , & reprenant
 alors la forme du Dieu de la poudre , il
 lui dit d'un ton terrible : » Téméraire ,
 » qui oses depuis long - temps nourrir
 » pour *Sélinde* un coupable amour ,
 » sçais-tu que ton audace m'offense !
 » Sçais-tu que le Génie dont tu entends
 » la voix , l'aime avec plus de tendresse
 » que n'en ont jamais prouvé tes frivo-
 » les hommages ? Beau *Balamir* , tu ex-
 » pieras à mes pieds sous la forme d'une
 » bête ton imprudente victoire ; va &
 » sois désormais l'objet de ses caresses. »
Balamir touché du fatal ruban est chan-

gé en doguin. » Il ne lui reste de tour
 » son ajustement qu'un ruban noir, qui
 » formoit un nœud sous son menton.
 » *Zéphis* veut bien qu'il serve encore
 » de parure à son col, & s'approchant
 » avec un sourire moqueur, il lui en
 » fait un collier, & dispaçoit. » Le do-
 guin reste couché devant la porte de sa
 Belle; il gratte, on lui ouvre; il s'élan-
 ce vers *Sélinde*, & d'un air caressant
 s'efforce de lui apprendre sa disgrâce.
 » Mais la Belle n'entend que des aboye-
 » mens inintelligibles. Elle prend le joli
 » animal sur ses genoux en lui prodia-
 » quant des caresses; elle dénoue son col-
 » lier noir, & lui en met un couleur de
 » rose; il devint plus tranquille dans son
 » état. *Sélinde* l'aima; son petit dogue
 » prenoit le thé avec elle; son petit do-
 » gue l'éveilloit le matin à l'heure du
 » café; des bombons étoient sa nourri-
 » ture, & son lit un coussin de ve-
 » lours. »

Livre II. Sélinde monte dans son car-
 rosse suivie de deux Frêles [Ddemoiselles
 de condition.] Leur conversation frivole
 & ridicule. Elles arrivent aux portes d'un
 Palais, l'objet de leur voyage. *Zéphis*
 erroit de côté & d'autre dans le bocage

désert qui touchoit au Château ; il se flatoit d'obtenir les faveurs de *Sélinde* , & desiroit d'être vû. *Zéphis* se plaint dans un monologue de se voir entouré d'un nombre de rivaux , plus heureux peut-être dans les hommages qu'ils rendent à *Sélinde* qu'un Sylphe ne l'a jamais été. Il alla s'appuyer contre un chêne ; il étoit plongé dans une douloureuse rêverie. *Caramunde* habit de chasse vient s'arrêter au pied du même arbre ; il porte souvent d'un air triste la main à ses cheveux , qui déjà se reproduisoient à l'aide des essences dont il les parfumoit. *Alis* , le Génie de *Caramund* , lui disoit de s'ensevelir dans les forêts jusqu'au moment que ses cheveux renaîtroient pour retomber en boucles. Cependant paroît *Sélinde* accompagnée de ses deux amies. *Caramund* transporté vole auprès d'elle , & lui baise la main. *Sélinde* le plaignoit. Le Petit-Maître s'aperçut de sa victoire , & ses regards triomphans volèrent de dessus *Sélinde* pour hâter la défaite de ses compagnes. Il sourit à *Doris* , jette un coup d'œil à *Célimène* , & jure à *Sélinde* qu'il est fidèle en amour ; son bonheur offense *Zéphis* ; il veut s'en venger. Il s'appro-

che de son heureux rival ; & pour punir *Sélinde* de lui avoir fait un accueil si gracieux , il l'épouvante en sortant des buissons sous la forme de *Caramund*. *Sélinde* pâlit, & reste sans mouvement ; elle saisit la main de ses compagnes , & veut fuir ; mais la frayeur roidit leurs membres, & *Sélinde* tombe évanouie. *Caramund* est étonné d'envisager un autre lui , pour me servir des termes d'*Amphytrion* ; il veut faire un effort & considérer cet autre *Caramund* ; là peur glace ses sens. *Zéphis*, ne pouvant plus retenir sa colère , lui parle : » Puisque
 » tu as toujours porté rapidement d'un
 » objet à l'autre tes hommages incessans , vole ; & va caresser le feuillage ;
 » tu aimois comme aiment les Zéphirs ;
 » sois donc un Zéphir..... Ainsi parla le
 » Dieu de la Poudre, & *Caramund* disparut. Ce ne fut pourtant que son
 » corps , ce tissu terrestre , qui se perdit dans l'air. En le transformant , le
 » Sylphe lui donna des membres plus
 » déliés ; son agréable visage conserva
 » l'éclat de la jeunesse & sa peau délicate. Une vapeur légère que ce Dieu
 » fit élever des fleurs du bocage se roula
 » en forme de boucles autour de sa tête ;

» un plumage , naissant de ses épa-
 » les , s'étendit le long de son dos ; il
 » ouvrit les lèvres pour faire des priè-
 » res & des menaces ; mais sa bouche
 » ne rendit aucun son , & les plaintes
 » qu'il tenta de faire encore à *Sélinde*
 » se changèrent en un souffle léger que
 » l'air emporta. » Cette métamorphose
 est extrêmement agréable , & revêtue
 d'un brillant coloris. Tout ce que *Zé-*
phis ajoute est plein d'un badinage
 frais & gracieux. » Sous la forme d'un
 » Petit-Maître tu aimois à papillonner
 » autour d'une jolie figure. Devenu *Zé-*
phir , tu peux goûter encore les mē-
 » mes délices ; que ta douce haleine ba-
 » dine légèrement sur les ondes d'une
 » élégante frisure , qu'elle folâtre sur
 » une gorge arrondie par l'Amour ;
 » qu'elle porte sur ses joues échauffées
 » une agréable fraîcheur..... Nouveau
 » *Zéphir* , si tu tiens la conduite que ma
 » voix te prescrit , je te mets entre les
 » mains des Poëtes ; que tu auras de
 » plaisir à recevoir leurs ordres ! Le
 » soir tu feras le messager des soupirs ;
 » ils t'enverront dans des bocages légè-
 » rement agités , & n'exigeront de toi
 » qu'un voluptueux murmure ; & , pour

„ prix de tes soins complaisans , tu bai-
 „ seras plus souvent que le Poëte mê-
 „ me la charmante bouche dont il sol-
 „ licite les faveurs dans sa plaintive
 „ élégie. Mais si tu oses enfreindre la
 „ loi que je t'impose , attends - toi au
 „ plus cruel traitement. Touché de ce
 „ ruban , tu deviendras aiglon , & tou-
 „ tes les fois que tu voudras badiner
 „ dans de beaux cheveux qui flatteront
 „ tes desirs , ton souffle farouche les hé-
 „ rissera aussitôt ; tu siffleras en hyver
 „ autour des nez rougis par le froid , &
 „ tu badineras sur les longues fourrures
 „ des vieilles femmes. »

Caramund en Zéphir va planer sur les
 fleurs ; il conserve son caractère incons-
 tant & volage. *Sélinde* étoit toujours
 évanouie ; ses compagnes feignent d'être
 désolées , & de pleurer. *Zéphis* , in-
 digné de leur fourberie , les métamor-
 phose en ceps de vigne : » Enfoncez-
 „ vous , dit-il , dans la terre , & ver-
 „ dissez. » La métamorphose s'accom-
 plit. *Sélinde* reprend l'usage de ses sens ;
 elle appelle ses amies ; elle voit des
 ceps de vigne qui rampent tristement
 vers elle , & s'efforcent de l'approcher ;
 elle s'enfuit du fatal bocage. *Zéphis* pré-

cipite son vol vers l'Empire des Songes.
 Vous ne serez pas fâché de voir cette
 description après celle d'*Ovide* que vous
 pourrez rapprocher. » Il est un vallon
 » merveilleux dont deux Puissances se
 » partagent l'Empire ; la nuit regne
 » d'un côté , & le jour altier remplit
 » l'autre de l'éclat de son sceptre d'or.
 » Jamais aucun mortel n'a pénétré dans
 » cette contrée qu'embellit une éter-
 » nelle verdure. D'ombrageux tilleuls ,
 » dont le sommet toujours fleuri pré-
 » sente de loin l'image d'une chaîne de
 » montagnes couvertes de neige , éten-
 » dent à l'entour leurs sombres rameaux ,
 » & forment une épaisse enceinte qui ca-
 » che aux yeux du voyageur un étroit
 » sentier. Au fond du vallon s'élève un
 » superbe Palais. La moitié des ap-
 » partemens est plongée sans cesse dans
 » une épaisse obscurité ; le Soleil éclaire
 » l'autre de ses rayons. *Morphée* habite
 » la partie que la nuit enveloppe de son
 » crêpe noir , *Morphée* , qui par de rian-
 » tes images met si souvent le comble
 » aux desirs des Bergers. La Déesse , qui
 » fait goûter aux humains dans le mi-
 » lieu du jour les douceurs du som-
 » meil , réside avec sa Cour dans celle

120 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

» *qui jouit de la lumière.* Le silence en
 » garde l'entrée, le doigt sur la bouche ;
 » une tranquillité profonde regne dans
 » toute la contrée , & jamais le plus
 » léger souffle n'agite le feuillage du bois
 » épais qui la couvre. La Fantaisie , une
 » femme qui d'un air gracieux promet à
 » tous du bonheur, sans rendre personne
 » heureux, erre à l'entour des songes dont
 » c'est-là le séjour , & danse avec la
 » fausse joie , ou rit avec l'espérance qui
 » est vêtue d'une gaze légère. Plus d'un
 » noir songe , de ceux qui, dans le cal-
 » me d'un doux sommeil , viennent
 » nous inspirer leurs sombres fureurs ,
 » voltige dans les avenues du Palais, ar-
 » mé de poisons & de poignards. On y
 » voit aussi des songes agréables qui, re-
 » nant en main des sceptres & des cou-
 » ronnnes, sont prêts à partir au premier
 » ordre pour charmer les maux réels par
 » des plaisirs fugitifs. Ils nous prodiguent dans leurs flatteuses illusions le
 » contentement , l'or & les plus déli-
 » cieuses faveurs de l'Amour. »

Zéphis fait quelques pas dans l'ombre du bocage ; il se fait jour à travers une multitude de songes , & parvient à l'appartement de la Déesse. » Dans

» un

» un galant négligé elle étoit étendue
 » nonchalamment sur un sofa parfe-
 » mé de roses. Sa gorge découverte laif-
 » soit appercevoir une douce émotion ,
 » & sa robe à demi-relevée offroit aux
 » yeux la plus belle jambe. *Zéphis* resta
 » quelque temps extasié de tant d'ap-
 » pas. » Revenu enfin à lui-même , il
 baise sa main d'albâtre , & lui deman-
 de le secours de ses prestiges. Il avoue
 que *Sélinde* ne sent pour lui ni haine ni
 amour ; que son cœur conserve la plus
 tranquille indifférence. Il ajoute que , si
 un songe présentoit à ses yeux la figure
 du Dieu de la Poudre , *Sélinde* ne pour-
 roit lui résister , & que l'amour enflam-
 meroit son cœur. La Déesse lui accor-
 de sa prière , & lui dit d'aller choisir un
 songe. *Zéphis* prit le songe qui vient
 frapper nos yeux sous les traits de no-
 tre maîtresse. Ce dernier va trouver *Sé-
 linde* , répand autour d'elle un parfum
 d'ambre , & offre à ses yeux le Dieu de
 la Poudre. Le faux *Zéphis* appuye d'un
 air tendre ses lèvres sur la main de *Sé-
 linde* ; il lui fait l'aveu de sa passion.
Florise entre dans la chambre en chan-
 tant , & trouble par le bruit qu'elle

fait, le silence qui y regnoit. Le songe s'enfuit. *Zéphis* transporté de fureur s'élançe sur *Florise*, & la touchant du fatal ruban la change en perroquet. Les premières paroles que l'oiseau profère sont une suite de l'habitude que *Florise* avoit de tourner en ridicule les mœurs des Allemands.

Livre III. Sélinde vole à un bal masqué. Description de la salle du bal. *Zéphis* suit l'objet de son amour; une traînée de poudre odoriférante marque ses traces & parfume la salle. » De même » que l'ambroisie trahissoit autrefois les » Dieux, ce parfum fait aussi distinguer » le Sylphe dans la foule. » Episode bas & dégoûtant d'un Poète, qui s'apercevant que *Zéphis* dansoit souvent avec *Sélinde*, s'offre à faire pour l'amant une élégie qu'il ne veut vendre que deux florins. Vous jugerez, Monsieur, de la finesse de la plaisanterie. » Le Dieu de » la Poudre le remercia; & lui répon- » dit avec un souris obligeant : Mon- » sieur, peut-être aurai-je besoin de l'é- » légie. Pour gagner les florins, le ri- » meur s'inclina jusques sur les flots de » ruban qui nouoient ses chausses, & » *Zéphis* rentra dans la foule. »

Le Dieu de la Poudre prend querelle avec deux originaux qui lui proposent un défi. Sa réponse est de les métamorphoser en deux gros vilains ours. Autre épisode d'un agréable Allemand qui s'appelle *Ronald*, dont vous serez peut-être curieux de voir le portrait. » C'étoit » un joli homme du bon ton, fort aimable à son avis, téméraire & sot, » avec un visage gracieux & rond. Il » n'avoit garde de donner dans le ridicule de ceux qui s'amusent à penser ; » rêveur à la Comédie, folâtre & l'air » dissipé à la Tragédie, il sortoit du » foyer pour papillonner d'une loge à » l'autre autour des femmes qui l'admiroient ; fat & audacieux vis-à-vis des » hommes, il prétendoit leur persuader » ses bonnes fortunes & ses forfantes-ries à force de menaces & par les jurmens qu'il inventoit ; le Diable sur- » tout étoit appelé le long du jour, » quoiqu'il en eût peur la nuit. » Ce *Ronald* court au bal déguisé en Nègre. *Sélinde*, emportée par sa coquetterie, veut l'agacer. *Zéphis* jaloux change le Nègre en poupée. Le Dieu de la Poudre se montre encore dans un songe à *Sélinde*. Il voit que le discours qu'il lui tient lui

déplaît ; il a recours à son Poëte , & M. Zacharie , d'un pinceau qu'il croit léger & qui est pesant , décrit ainsi l'habitation du rimeur : » Dans un coin de l'Hôtellerie , sous le toit d'un cinquième » étage , étoit un galetas voisin du Soleil & de la Lune ; c'est-là qu'habitoit le Poëte en liaison avec les rats » qui y avoient fixé depuis long-temps » leur principal domicile. Le miaulement des chats , qui , pour la commodité de leurs amours , s'y donnoient » aussi de fréquens rendez-vous , & les » cris perçans des hiboux charmoient » son repos ; il goûtoit alors sur son grabat un sommeil aussi doux que s'il eût » été couché sur le duvet.... Comme Sylphe , Zéphir vit des essaims de formes » étranges , qui , semblables à des insectes , » voltigeoient autour du Poëte. Un long » Madrigal s'approcha d'abord , & d'un » ton emphatique lui fit un compliment » sur sa venue. Un Quolibet vint en rampant baiser nombre de fois la basque » de son habit , & du coin le plus obscur sortit une Elégie funèbre , l'air » pâle & défait : Hélas , M. le Baron , » dit-elle , quand viendra le jour fortuné où un chaland pitoyable me dé-

» livrera de ma prison ? Déjà la vétusté
 » efface mon titre. Il y a des années en-
 » tières que je suis étendue - là , sans
 » que personne ait jusqu'ici daigné me
 » tirer de la poussière. Elle achevoit ces
 » mots lorsque , s'avançant d'un pas su-
 » perbe , un Sonnet jeta sur le Dieu
 » de la Poudre un regard plein de fierté ;
 » son farouche visage sembloit brûlé
 » par les chaleurs de l'Italie , & à ses
 » côtés pendoit une épée sans pointe.
 » Ce spectre fixoit l'attention du Sylphe
 » quand tout-à-coup il sentit quelque
 » chose semblable à un ouragan siffler à
 » travers ses cheveux. Il lève les yeux ,
 » & reconnoît l'Ode , qui , suivant son
 » récit , arrivoit du pôle étoilé , & par-
 » loit du bruit des bombes & de la fu-
 » mée des canons. » Le Dieu de la Pou-
 » dre fait peu de cas des vers que lui vend
 » le Poëte ; il n'y voit que des extrava-
 » gances. Il les jette au nez du rimeur qui
 » se met en fureur. *Zéphis* impatienté ap-
 » proche le fatal ruban de l'énergumène ;
 » il devient une étoile volante : méta-
 » morphose assez analogue à un rimailleur
 » plein d'une sottise vanité. Le Génie , fort
 » content de sa vengeance , retourne chez
Sélinde. Nérine , sa femme de chambre,

sa digne confidente , lui apportoit une Lettre galante qu'avoit remise entre ses mains le laquais d'un Petit-Maître. Le faiseur de Métamorphoses, qui avoit pris goût à ces travestissemens singuliers , change *Nérine* en éventail. » L'éventail » ne conserva que son empressement à » servir *Sélinde* ; sous la forme d'une jeu- » ne fille , *Nérine* lui rapportoit les sou- » pirs des Petits-Maîtres ; sous celle » d'un éventail elle les porte encore à » ses oreilles avec l'air qu'elle agite. Au- » trefois , lorsque la solitude donnoit de » l'humeur à *Sélinde* , elle sçavoit , en » l'amusant , dissiper son ennui , & elle » est encore à présent le passe-temps de » sa maîtresse. » Le laquais n'est pas plus épargné ; il prend la forme d'un papier que l'on emploie en Allemagne à des Lettres galantes.

Livre IV. Sélinde se promenoit au clair de la Lune. *Degenfeld* , jeune Officier des Cuirassiers , portoit vers elle ses pas , » homme aussi redoutable , dit » le Poëte , dans l'appartement d'une » jolie femme que sur le champ de ba- » taille. » Il s'avançoit avec cet air altier que donne l'uniforme. A son aspect le Dieu de la Poudre trembla. *Sélinde* ne

put défendre son cœur d'une tendre émotion, & ses yeux la trahirent. Le Guerrier parut voler dès qu'il eut aperçu la figure d'une femme; mais *Zéphis* n'attendit pas qu'il fût assez près pour lui expliquer ses desirs. Un épais nuage de poudre se répandit autour d'elle. Le Génie présente au Militaire une fausse *Sélinde*. Il se précipite dans ses bras. *Zéphis* n'en reste pas à cette vengeance. Il donne à cet infortuné la figure d'un cerf volant. *Sélinde* épouvantée se retire dans le Château.

Il faut, Monsieur, que vous ayez une idée de *Narcisse*, non de celui de la Fable, mais du *Narcisse*, tel que le Poëte Allemand l'imagine. » A peine *Sélinde* eut
 » paru dans le salon, & fait avec grace
 » quelques révérences à l'assemblée, que
 » *Narcisse* accourut pour faire briller à
 » ses yeux son joli ajustement. *Mon An-*
 » *ge*, que dites-vous de cet habit? *Le*
 » *Diable m'emporte*, c'est un coup de
 » Génie que d'avoir placé cette taille
 » comme elle l'est; mon Tailleur ne me
 » l'a envoyé que d'hier, & *sacrebleu* ce
 » *goût* y est prodigué. Je défierois qu'on
 » trouvât dans tout Paris un Tailleur
 » qui entende mieux à relever l'éclat

» d'un habit que le *Diabte d'homme* qui
 » a fait le mien. » *Narcisse* alloit triom-
 pher de la coquette *Sélinde*. Il est touché
 du funeste ruban. On ne voit plus qu'un
 papillon.

Cependant le Sylphe , désespérant
 de vaincre *Sélinde* , va retrouver *Armin-
 de*. » Déesse , à quoi me serviroit ce ru-
 » ban contre la fierté d'une beauté in-
 » différente , contre une résistance qui ne
 » se conçoit point ? Le Dieu de la Pou-
 » dre revient sans succès du globe ter-
 » restre. *Sélinde* ne se laisse point tou-
 » cher aux tendres soupirs. La coquet-
 » terie , par ses trompeuses illusions , a
 » séduit son cœur. Inutilement ai-je
 » épuisé les moyens sur lesquels je de-
 » vois le plus compter. Une légion de
 » Petits-Mâtres a changé de forme par
 » le pouvoir de ton ruban ; mais il en
 » reste encore pour mon tourment une
 » foule innombrable qui peut-être dans
 » ce moment sont autant de rivaux. O
 » Déesse , dis moi , comment soustraire
 » mon cœur à tant de peines ? Qu'elles
 » me sont injurieuses , les chaînes de
 » cette mortelle altièrè ! Cependant je
 » l'aime. N'est-il donc , *Arminde* , au-
 » cun charme qui puisse attendrir le

» cœur de cette orgueilleuse Beauté? »
 Il ne parle plus, & la Déesse lui répond
 en ces termes: » Je suis touchée de tes
 » maux; mais le pouvoir de mon char-
 » me ne s'étend point sur les cœurs. Le
 » Petit-Maître s'admire encore sous le
 » plumage varié du papillon, & le sot
 » est encore sot sous la forme de la Pou-
 » pée. Pourquoi, *Zéphir*, ne pas tirer plus
 » d'avantage de ton expérience? Pou-
 » quoi ne pas te montrer avec plus de
 » faste & d'éclat que *Balamir* même?
 » Un plumet, un habit d'or triomphe
 » souvent sans beaucoup de peine du
 » cœur le plus fier & le plus indiffé-
 » rent. Reprends courage, & va pa-
 » roître sous la forme d'un jeune élé-
 » gant. Le succès de cet expédient fa-
 » cile justifiera, mieux que le pouvoir
 » insuffisant de mes charmes, mon zèle
 » à servir ton amour. Il n'est rien qui
 » flate autant les yeux de *Sélinde* qu'un
 » habit qui ait l'air nouveau. Cours,
 » vole à cette Ville fameuse, qui des
 » bords de la Seine dicte à l'Univers
 » les règles du bon goût, & rapportes-en
 » la dernière mode; elle fait souvent
 » plus de conquêtes que le mérite. »

Le Dieu de la Poudre vole à Paris;

il y vient trouver un Tailleur dont la Renommée publioit la gloire dans toutes les contrées du Nord. Il s'appelloit *la Motte*, & formoit seul les jeunes Barons Allemands. » Semblable à un Dieu » puissant, il créoit chaque jour, au gré » de son caprice, tantôt une longue bas- » que & tantôt une courté taille, ou » une manche étroite. On pouvoit dans » son atelier se pourvoir d'esprit & de » bon sens. Sa coupe ingénieuse sçavoit » développer dans un jeune Seigneur » des qualités qu'il n'eut point acquises » par la lecture des plus profonds Philo- » sophes, & dont l'adroit *la Motte* trou- » voit le germe dans la boutique d'un » Marchand. »

Zéphis prend un visage de Baron, & va chez *la Motte*. » *La Motte* ne le » voyoit point ; immobile devant son » établi, & concentré en lui-même, ses » yeux fixes déceloient les efforts que fai- » soit son génie. Il alloit mettre la derniè- » re main à un Marquis ; mille objets » étranges frappèrent la vûe du Sylphe. » Ici pendoit un Comte de l'Empire » rayonnant d'or ; là étoit étendu un » Abbé à demi-achevé. Sur l'Ambassa- » deur brilloit un Secrétaire plus habile,

» & plus loin on voyoit un Commissai-
 » re des Comptes couché près d'un
 » Juif ; les Barons se trouvoient pêle-
 » mêe avec les laquais , & les habits
 » de gala étoient offusqués par des ha-
 » bits de livrée. » Ce tableau du Tail-
 leur est neuf & me paroît assez plaisant.
 Le Dieu de la Poudre lui adresse un
 discours qui est dans le même esprit.
La Motte lui fait un habit. Le Dieu re-
 tourne en Allemagne très-content du
 succès de son voyage.

Matador, le Génie de *Sélinde*, dé-
 couvre dans ses porcelaines un malheur
 qui menace la belle ; il ne peut cepen-
 dant le dévoiler assez pour le prévenir.
 Il se contente de pénétrer au lit de *Sé-
 linde* , & lui annonce qu'elle est à la
 veille d'éprouver une disgrâce. Le Gé-
 nie s'approchant ensuite de la gorge
 de *Sélinde* , épie les mouvemens de
 son cœur ; elle soupire ; il est sur-
 pris. » Comment, s'écrie-t-il , seroit-
 » elle amoureuse ! Ah, *Sélinde* , si tu
 » aimes , je tremble ; mille dangers ,
 » dont il n'est aucun esprit aérien qui
 » puisse garantir ton repos , s'offrent à
 » mes yeux alarmés. La sage Prêtresse
 » de l'*Eternité* des amoureux m'éclairer

» peut-être sur le sort qui te menace. »

Description du Temple de l'Eternité. » Dans le Sanctuaire du Temple » est un autel de marbre. On y voyoit » bruler autrefois les cœurs d'innombrables amans qui s'étoient eux-mêmes » arraché la vie. La Déesse recevoit fréquemment de pareils sacrifices ; mais » aujourd'hui les amans mêmes redoutent le trépas , & il y a long temps que » son autel manque de victimes. A présent, lorsque deux mortels se prennent » de goût l'un pour l'autre , ils viennent à la vérité s'y jurer une éternelle » foi ; mais ce n'est plus qu'un vain cérémonial. Cette foi éternelle se garde » quelquefois huit jours entiers. Quelle » durée ! Il en faut bien moins pour effacer jusqu'au plus léger souvenir » d'un pareil serment. » Le Génie approche du Temple d'un air religieux ; il se prosterne devant le siège de la Prêtresse ; les portes du Temple s'ouvrent ; une voix de tonnerre fait retentir la voûte. » Approche , *Matador* , que » vois-tu ?..... La plus belle statue qui » ait jamais décoré les jardins s'offre à » mon œil étonné. Un Génie est prosterné à ses pieds , pâle , & l'empreinte :

» dû désespoir sur le front ; il semble
 » accablé par la perte du bien le plus
 » essentiel à son bonheur. J'apperçois
 » aussi une Magicienne dont l'œil ja-
 » loux & le visage enflammé.... Arrête,
 » tu en as vû assez ; interrompit cette
 » voix de tonnerre, Le tonnerre re-
 » double , & le Génie effrayé s'en-
 » fuit. »

Zéphis est l'entretien & l'admiration
 des Petits-Maîtres de l'Allemagne. Il se
 fait présenter à *Sélinde* ; elle avoit été
 invincible jusqu'à ce moment ; mais
 comment se défendre contre un aussi bel
 habit ! Son cœur cède , & peu s'en faut
 qu'elle n'avoue sa défaite. *Zéphis* enfin
 s'égare dans les bosquets avec *Sélinde*.
 Les Dames en tirent des conjectures. Il
 alloit triompher lorsqu'imprudemment
 il découvrit ce qu'il étoit , & fit succé-
 der tout-à-coup la frayeur à la tendresse.
 Il avoue à *Sélinde* toutes les métamor-
 phoses qu'il a produites. Elle lui deman-
 de le ruban ; il a l'imprudence de le lui
 confier ; elle le touche , & aussitôt elle
 est immobile ; enfin , elle est transfor-
 mée en belle statue. *Zéphis* désespéré a
 recours à *Arminda* ; mais elle ne peut
 retirer *Sélinde* de l'enchantement. » La

134 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» nouvelle statue embellit le jardin , &
 » sembla recevoir , avec une sorte de
 » complaisance , les éloges de ses admi-
 » rateurs ; elle fut flatée de plaire en-
 » core ; les connoisseurs la virent , & sa
 » gloire se répandit dans tout l'univers.»

Il est inutile , Monsieur , de vous faire observer que ce Poëme est une copie d'un agréable modèle , je veux parler de la *Boucle de cheveux enlevée* de *Pope* , mais copie très-inférieure à l'original. L'imitateur n'a ni les graces , ni le goût , ni l'invention du Poëte Anglois. Il eût fallu que les *Métamorphoses* eussent été mieux amenées , qu'elles eussent produit des effets plus heureux ; il n'y a point d'action ; la plaisanterie en est lourde , & sans sel. J'ai fait une remarque , c'est que la plupart des Poëtes Allemands s'obstinent à tout peindre , bien différens en cela des Anciens. Il faut convenir néanmoins qu'il y a dans cet ouvrage de la poésie & de l'imagination. Le Traducteur nous assure que M. *Zacharie* a répondu aux espérances qu'on en avoit conçues. Il nous promet la traduction d'autres écrits de ce Poëte. On peut s'en rapporter à ses talens pour la traduction. Il paroît bien

A N N É E 1764. 135
connoître la langue Allemande , & il la rend avec une fidélité qui ne fait point tort à l'élégance Françoisé ; il y a cependant quelques traits que le goût lui ordonnoit expreffément de supprimer.

Je fuis , &c.

A Paris , ce 17 Juin 1764.

LE T T R E V I.

Lettre à M. Fréron.

M O N S I E U R ,

PArmi les événemens extraordinaires, qui amusent ou qui intéressent le Public , on peut compter sans doute celui de l'apparition subite d'un *Charbonnier Médecin* , devant lequel tous les maux disparoissent ; trois jours suffisent à ce grand *Esculape* pour détruire les maladies les plus anciennes & les plus rebelles : oui , Monsieur , *dans trois jours il faut que tout part* , c'est-là son expression favorite ; c'est en ces termes qu'il promet la guérison à ses malades ; la Renommée a divulgué

ses miracles & l'a déjà annoncé chez nos jolies femmes & chez les gens du très-bon ton.

Mon admiration redoublant chaque jour au récit de ses merveilles, j'ai demandé à un malade qui est entre ses mains, par quel charme il opéroit ces cures étonnantes : » Ne soyez point surpris ; m'a-t-il répondu, il doit ses prodiges à des simples ; les Médecins ne les connoissent point ; ils en ignorent les vertus. » J'aurois voulu prouver, j'aurois voulu démontrer l'affertion contraire ; mais peut-on disserter dans l'extrêmement bonne compagnie ? & c'est elle qui raffole de cet homme.

Néanmoins, comme la raison peut se montrer dans quelques intervalles, j'ai profité de l'occasion qui s'est offerte à moi, de connoître le pouvoir & le faire du Médecin des Simples ; j'instruirai les élégants, qui voudront bien me lire, de la considération qu'ils doivent aux profondes connoissances de nos Médecins sur les plantes & sur leur efficacité.

La Botanique, ainsi que les autres parties de la Médecine, n'est pas une production de l'esprit humain ; c'est la

filles du Temps & de l'expérience; non de l'expérience bornée de la vie d'un homme, mais de celle de tous les siècles précédens; ce n'est pas non plus celle d'une Ville, d'une Province, d'un Royaume, c'est celle de tout l'Univers. L'époque la plus ancienne d'une guérison opérée par les Simples, est celle des filles de *Prétus*, roi d'*Argos*, que *Mélampe* guérit de la folie par l'usage de l'Ellébore; ce Roi regnoit cent ans après *Moyse*. On sçait que l'Armoise porte le nom de la Reine *Artémise*.

La Grèce nous a fourni de vastes connoissances sur les vertus des plantes; elles sont consignées dans les ouvrages d'*Hippocrate*, de *Crathère* & sur-tout de *Théophraste*; le moins ancien de ces auteurs a vécu plusieurs siècles avant l'Ere Chrétienne.

Quand, après la défaite de *Mithridate*, *Pompée* eut fait traduire par son Affranchi plusieurs recettes que l'on trouva dans la cassette de ce Prince qui avoit fait des recherches très-curieuses sur les plantes, on vit naître successivement à Rome plusieurs Traités sur cette matière, entr'autres, ceux de *Dioscoride* de Césarée, qu'on croit

138 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

avoir été Médecin de *Marc-Antoine* & de *Cléopâtre*. *Columelle* sous *Néron*, *Pline le Naturaliste*, *Galien* sous *Antonin* & tant d'autres, ont conservé, rédigé, discuté les richesses que la Nature offre à l'art, pour que l'esprit humain qui se trouve doué de la sagacité convenable use de l'observation, relativement aux maladies, à leurs variétés, à leurs complications, à l'âge, aux tempéramens des malades, & aux saisons.

Les Arabes ont aussi enrichi la Botanique. Si cette science est ancienne, les Médecins ne l'ont point vû déroger; elle doit sa splendeur aux Modernes: l'ordre, la méthode brillent dans les systèmes de ces derniers qui les ont classées de façon que chacune a sa famille. *Gesner*, *Césalpin*, *Gaspard*, *Morison*, le divin *Boerhave*, *Ray*, *Linnaeus*, &c se sont immortalisés dans ce genre. Des voyages dans les quatre parties du monde faits à ce dessein, & plus de deux mille ans d'expérience ne rendent point inutiles ni ces jardins renommés que la libéralité du Roi entretient, ni cette collection de plus de douze mille plantes que l'on voit rassemblées dans celui de

cette Capitale, où tous les ans un *Jussieu*, un *Le Monier* sont entourés d'une foule d'Elèves intelligens & appliqués qui recueillent les leçons que dictent ces sçavans Médecins d'après l'expérience de leurs contemporains, de la leur propre & de celle de tous les siècles écoulés depuis *Hippocrate*.

Que de secours pour faciliter ces études ! Quel nombreux catalogue d'auteurs de Botanique ! *Tournefort*, à la fin du dernier siècle, a donné un *Traité de Plantes qui croissent aux environs de Paris* ; il a indiqué leur vertu médicale ; ce *Tournefort* qui a si bien mérité des Botanistes & de la France, qui a parcouru à travers mille dangers les contrées les plus désertes & les plus éloignées ; lui dont l'émulation courageuse l'a entraîné, pour admirer la nature, dans la fameuse grotte d'Antiparos, c'est-à-dire, dans trois ou quatre abymes affreux qui se succédoient ; lui qui a enrichi la Botanique de mille trois cens cinquante-six espèces de plantes qu'il a rapportées de ses voyages. On a fait depuis peu une nouvelle édition du Livre utile de l'histoire des Plantes usuelles de *Chomel*. *M. Adanson* vient cette an-

née d'augmenter encore les bons Livres de Botanique. A Trianon (cette anecdote est précieuse à l'art) des mains sçavantes élèvent sous les yeux d'un grand Roi toutes les richesses végétales de la nature.

Je crois, Monsieur, que j'ai rempli mon objet, & qu'il faudroit renoncer au sens commun pour ne pas avouer que les Médecins connoissent les simples, puisque c'est - là le mot. Mais je touche aux difficultés de ma Lettre; je reviens au Charbonnier. Je sens que je me suis élevé un peu au-dessus de lui, il faut se mettre à son niveau; il faut le peindre. Irai-je le chercher dans les bois de Lorraine? Sa naissance, son éducation, son emploi, son esprit, son sçavoir intéresseroient peut-être; mais ma plume se refuse à ces détails. Sçachons seulement que dans sa patrie il a travaillé dès l'enfance au chauffage des hommes; qu'à Paris il les guérit; que quelqu'un, ennuyé du régime que son estomach foible exige & sçachant que notre Héros en dispense, a voulu s'y soustraire par son secret; que sa recette ou plutôt que ses simples m'ont

te remises en nature par ordre de cette personne, & devant elle à son Médecin. Je vais rendre public ce judicieux assortiment ; il en compose une prisanne & un topique ; les Médecins & tous ceux qui connoissent les simples en riront ; & je pense qu'après la lecture de sa recette , il faudra , pour en user , plus que la foi du Charbonnier.

Noms des plantes employées. On s'est contenté de désigner ici la vertu dominante de chacune , c'est-à-dire , celle qu'elle opère de préférence sur le corps humain.

Feuilles de verveine..... Ophthalmique ,
ou pour les maladies des yeux.

Senné..... purgatif.

Sanicle..... vulnetaire astringent.

Véronique. }
Vergedor. } vulnérinaires apéritifs.

Mauve. }
Violettes. } émollientes.

144 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

des gens voulant pratiquer plus d'une espèce de culture dans leurs jardins. L'ouvrage est divisé en dix-sept Chapitres, dont on nous trace, en quelque sorte, les sommaires. La description des fleurs qu'on place ordinairement dans les compartimens des parterres, les plantes *vivaces*, l'ornement des plates-bandes, les *annuelles*, celle qu'on a coutume de mettre dans des pots, les arbrisseaux qui produisent des fleurs, la culture variée de ces fleurs & de ces plantes; la description d'un certain nombre de fleurs qui parent les campagnes, les plantes céphaliques & aromatiques, enfin, les fruits, les légumes, & le Journal du Jardinier : voilà, Monsieur, ce qui constitue cet ouvrage instructif & amusant. Je vous invite à le lire, c'est-à-dire, à vous promener à travers les fleurs & les fruits. Avec un pareil livre à la main, on peut faire à la campagne un cours de culture des fleurs & de quelques arbres fruitiers. Je n'entrerai point dans ces détails qui ne souffrent point d'extrait; je me borne à vous annoncer l'ouvrage.

Je suis, &c.

A Paris, ce 20 Juin 1764.

145

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Histoire d'Ecosse.

Cette *Histoire d'Ecosse sous les regnes de Marie Stuart & de Jacques VI, jusqu'à l'avènement de ce Prince à la Couronne d'Angleterre, avec un Abrégé de l'Histoire d'Ecosse dans les temps qui ont précédé ces époques, par M. Guillaume Robertson, Docteur-Ministre de Lady-yester à Edimbourg, vient d'être traduite de l'Anglois en François: trois volumes in-12 dont on trouve des exemplaires chez les frères Etienne rue Saint-Jacques.*

La *Préface* du Traducteur, annonce ses talens; on voit un homme qui possède la matière, qui s'est pénétré de l'es-

ANN. 1764. Tome IV. G

prit de son auteur, & qui, en sentant toutes ses beautés, n'a pas craint d'avouer ses défauts. Il y a aussi à la tête de l'ouvrage une *Préface* de M. *Robertson* lui-même. Comme il s'est écarté en plusieurs endroits de la route qu'ont suivie les Historiens qui l'ont précédé, il se justifie à cet égard. Il a su distinguer en Philosophe le caractère des divers écrivains qui ont tracé les événemens du regne de *Marie*. Animés les uns contre les autres de la haine la plus forte, aigrie par le zèle de Religion ou par des intérêts de Politique, ils ont donné naissance à deux partis, entre lesquels doit marcher un homme jaloux de dévoiler la vérité, & de l'exposer aux regards d'autrui; c'est ce qu'a fait M. *Robertson*.

Le premier Livre est consacré à un abrégé de l'Histoire d'Ecosse avant la mort de *Jacques V*. M. *Robertson* n'a point recours à ces chimères dont presque tous les peuples de la terre ont décoré leurs foibles commencemens. M. *Robertson* nous donne une raison évidente de l'obscurité particulière attachée à l'Histoire d'Ecosse. *Edouard I* Roi d'Angleterre, vers la fin du treizième siècle

AN N É E 1764 167

entreprenant de révoquer en doute l'indépendance de l'Ecosse, alléguait que ce Royaume étoit un Fief de la Couronne d'Angleterre ; & soumis à tous les devoirs de vassalité. Pour établir cette prétention, il s'empara des Archives publiques, fit piller les Eglises & les Monastères, se saisit par force ou par supercherie de plusieurs monumens d'Histoire qui tendoient à prouver, les uns l'ancienneté, d'autres la liberté du Royaume d'Ecosse ; il en emporta un grand nombre en Angleterre, & ordonna qu'on brûlât le reste ; il n'y a eu que quelques Chroniques imparfaites qui aient échappé au Monarque Anglois. Des écrivains étrangers avoient recueilli quelques faits des plus importants relatifs à l'Ecosse, & une tradition non suspecte conservoit le souvenir des événemens les plus récents. *Jean de Fordun* qui vivoit dans le quatorzième siècle, rassembla avec un zèle industrieux ces fragmens épars, & il en tira des matériaux dont il forma une Histoire suivie. C'est-là le premier ouvrage qui ait paru sur l'Histoire d'Ecosse. *Jean Major* & *Heñor Bathius* ont aussi travaillé sur ce sujet, ainsi que *Bathanan*, qui s'ab-

148 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

avoir pu ajouter à ses talens l'impartialité, eût été peut-être un des meilleurs Historiens.

— L'*Histoire d'Ecosse* se divise en quatre périodes. La première, depuis l'origine de la Monarchie jusqu'au règne de *Kenneth II*; la seconde, depuis la conquête de *Kenneth* sur les Pictes jusqu'à la mort d'*Alexandre III*; la troisième va jusqu'à la mort de *Jacques V*, & la quatrième continue jusqu'à l'avènement de *Jacques VI* au Trône d'Angleterre. M. *Robertson* se borne dans cet ouvrage à tracer l'Histoire de la quatrième époque; mais, avant que de s'y arrêter, il nous donne une *Introduction* également nécessaire aux étrangers & aux Ecossois qui veulent s'instruire de l'Histoire de leur pays. La période depuis la mort d'*Alexandre III* jusqu'à la mort de *Jacques V*, contient environ deux cens cinquante ans, depuis l'année 1286 jusqu'en 1542.

La scène s'ouvre par la fameuse contestation au sujet de l'indépendance de l'Ecosse. Avant la réunion des deux Royaumes d'Angleterre & d'Ecosse, cette question étoit très-importante. Si l'une des deux Couronnes avoit été rev.

gardée comme feudataire & vassale de l'autre, le Traité d'union n'auroit pas pu être fait de pair à pair, & les avantages donnés au Royaume dépendant auroient été regardés comme une concussion faite par un Souverain à son vassal. *M. Robertson* traite admirablement bien cette fameuse question; il expose avec beaucoup de netteté les prétentions de *Bruce* & de *Baliol*. Je vous invite, Monsieur, à lire ce premier Livre qui fait voir toute l'étendue des lumières de *M. Robertson* dans les connoissances, non-seulement de son Histoire, mais de celle de toute l'Europe.

Je passe au second Livre où les traits deviennent plus particuliers & plus intéressans pour le général des lecteurs. *Marie Stuart* étoit née peu de jours avant la mort de *Jacques V* son père; on peut dire qu'elle naquit dans le sein des troubles & des divisions. « Une guerre contre l'Angleterre avoit été entreprise sans nécessité & continuée sans succès. Plusieurs personnes du premier rang étoient tombées entre les mains des Anglois dans la déroute malheureuse près du Golfe de Solwey, & ils étoient encore prison-

« niers à Londres. Ce qui restoit de
 « Nobles avoit des vûes différentes &
 « des intérêts opposés. Les disputes de
 « Religion, occasionnées par les nou-
 « velles opinions des Réformateurs,
 « devenoient plus vives de jour en jour,
 « & augmentoient encore la fureur des
 « factions. » Elles étoient encouragées
 par la perspective d'une longue mino-
 rité qui amène avec soi la foible admi-
 nistration & l'espérance de l'impunité.
 Le Cardinal *Beaufort* & le Comte d'*Ar-
 ran* se disputent la Régence. Le dernier
 l'emporte. Leurs portraits. Jugez, Men-
 sieur, du talent de l'auteur Anglois pour
 cette partie du genre historique.

« Le Cardinal étoit né avec une am-
 « bition sans bornes. Une longue expé-
 « rience lui avoit donné de la finesse &
 « de la dextérité. Accoutumé à réussir
 « dans toutes ses entreprises, il pouf-
 « soit la hardiesse jusqu'à l'insolence.
 « La place éminente qu'il occupoit dans
 « l'Eglise lui frayoit le chemin aux plus
 « grands emplois; l'étendue de ses con-
 « noissances le rendoit capable de tout,
 « & il n'en croyoit aucun au-dessus de
 « ses forces. Comme il devoit toute
 « son élévation à Rome, il étoit son

» zélé défenseur. Attaché de bonne heu-
 » re au maniment des affaires publi-
 » ques , il étoit peu instruit sur les
 » points de doctrine & de controverse
 » agités dans ce siècle. Cependant, lors-
 » qu'il s'élevoit quelques disputes sur
 » ces matières , il donnoit sa décision
 » avec une légèreté, une violence &
 » une dureré que tous les Historiens du
 » temps rapportent avec indignation.
 » Le caractère du Comte d'Arras étoit,
 » dans presque tous les points, opposé
 » à celui de *Beaumont*. L'amour du plai-
 » sir avoit éteint en lui toute sorte d'am-
 » bition ; la douceur de ses mœurs le
 » préservoit du vice de la cruauté. La
 » timidité & l'irrésolution étoient ses
 » défauts les plus marqués ; l'une étoit
 » l'effet de son tempérament , l'autre
 » provenoit du rémoignage intérieur
 » de sa conscience qui lui représentoit
 » la disproportion de ses talens avec les
 » fonctions importantes qu'il avoit à
 » remplir. Ces dispositions mettoient
 » de l'enjouement & des grâces dans sa
 » vie privée ; mais dans la conduite des
 » affaires publiques , on ne voyoit en lui
 » ni courage , ni grandeur , ni stabilité.
 » Toujours esclavé de sa timidité, il étoit.

» l'instrument perpétuel de ceux qui
 » trouvoient leur avantage à le prendre
 » par son foible. »

Démêlés entre le Régent & le Cardinal *Beatoun*. Le dernier, par ses intrigues, par ses cabales, par l'ascendant de son génie, s'empare de la direction de toutes les affaires; il exerce l'autorité de Régent, dont le nom étoit abandonné à son foible rival. Une troupe de seize factieux se rend au Château de *Saint-André*, où habitoit le Cardinal; ils parviennent jusqu'à sa chambre, & le font tomber mort à leurs pieds. Je passe sur une infinité de détails qui sont peu curieux pour le fond.

La jeune Reine est envoyée en France pour épouser le Dauphin, fils aîné de *Henri II*, depuis *François II*. Elle n'avoit alors que six ans. Voici ce que M. *Robertson* dit à notre sujet : » Les Français étoient alors ce qu'ils sont encore
 » aujourd'hui, l'une des Nations les
 » plus polies de l'Europe; mais on a remarqué que dans toutes leurs expéditions aux pays étrangers, soit vers le
 » Midi, soit vers le Nord, leurs mœurs
 » se sont toujours trouvées singulièrement incompatibles avec celles des

» autres peuples. Les Barbares sont at-
 » tachés fortement à leurs courumes &
 » à leurs usages ; parce qu'ils manquent
 » de goût & de discernement pour ap-
 » percevoir ce qu'il y a de judicieux &
 » de convenable dans ceux des autres
 » Nations. Les peuples qui tiennent le
 » premier rang parmi les Nations les
 » plus civilisées ; sont très souvent par
 » orgueil aussi entêtés des usages qu'ils
 » ont adoptés. Les Grecs étoient dans
 » leur temps ce que les François sont
 » dans le nôtre , toujours contents d'eux-
 » mêmes , jaloux d'être imités par leurs
 » voisins , accoutumés à regarder leurs
 » modes comme la règle du bon goût
 » & de l'élégance , dédaignant de se com-
 » traindre ; & refusant de se prêter à
 » tous les usages différens des leurs
 » Cette conduite a dans tous les temps
 » rendu les François insupportables dans
 » les pays étrangers , & leur a souvent
 » beaucoup nui. » C'est une remarque
 » générale que j'ai faite sur les écrivains
 » étrangers. A la bonne heure qu'ils nous
 » reprochent nos défauts , qu'ils les gros-
 » sissent même ; mais qu'ils emploient
 » des expressions plus modérées ; qu'ils
 » imitent , j'ose le dire , cette politesse

Françoise qui souvent est l'objet de leurs railleries , politeffe qui appartient aux mœurs & à l'humanité.

Je ne vous parlerai point d'un grand morceau de cette Histoire qui a pour objet la Réformation. M. *Robertson* s'y livre aux excès d'une partialité indigne d'un homme de Lettres. Ce n'est pas à un Historien qui doit être le juge des autres hommes , à embrasser ces chaleurs de parti qu'on abandonne au vulgaire aveugle. Qui peut nier que ce ne soit la vengeance & le liberrinage qui aient animé *Luther*, l'Apôtre de la Réformation ? Que le Cardinal *Beaumont* ait eu une fille naturelle , comme le lui reproche l'auteur ; ce trait n'appartient pas à la Réformation , & n'a nulle force contre la Religion Romaine.

Je ne m'arrête pas non plus à un grand nombre de circonstances intéressantes alors pour le Gouvernement Ecossois , mais qui ne forment point de ces grands tableaux , dont l'esprit humain est éternellement frappé ; voilà ce qui répand un intérêt si vif sur les Histoires Grecque & Romaine. Toutes nos Histoires modernes manquent de ce grand ressort. Je passe donc au moment où *Mu-*

de Stuart, veuve de *François II*, reprend le chemin de l'Ecosse. Ce fut pendant les préparatifs qu'elle faisoit de son voyage que s'élevèrent entr'elle & *Elisabeth* ces semences de discorde & de jalousie, qui furent si funestes dans la suite à l'infortunée *Marie Stuart*. *M. Robertson* éclaircit ce point d'Histoire qu'il faut lire dans son ouvrage. Il suffit de sçavoir que *Cécil*, ce Ministre habile d'*Elisabeth*, eut l'adresse d'engager les Ambassadeurs François, non-seulement à reconnoître que les Couronnes d'Angleterre & d'Irlande appartiennent de droit à *Elisabeth* seule, mais encore à promettre qu'à l'avenir *Marie* s'abstiendrait de prendre les titres & les armes de la Grande Bretagne. La ratification de cet article auroit été de la plus fatale conséquence pour *Marie*. La Couronne d'Angleterre étoit un objet digne de son ambition. Les prétentions qu'elle y avoit lui donnoient beaucoup d'importance & de dignité aux yeux de toute l'Europe. Plusieurs écrivains croient même que son droit étoit mieux fondé que celui d'*Elisabeth*. *Marie* refusa cette ratification; de là cette haine qui la conduisit sur l'échaffaut. Une rivalité d'une

156 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

autre espèce animoit le cœur d'*Elisabeth*.
M. Robertson en fait l'aveu avec beau-
 coup d'Historiens. » *Elisabeth*, douée
 » de ces qualités extraordinaires, égales
 » ou même supérieures à celles de tou-
 » tes les personnes de son sexe ; & qui
 » lui firent un si grand nom, étoit éprise
 » d'une folle admiration de sa person-
 » ne, & elle la pouffoit à un tel point
 » que des femmes ordinaires, sujettes
 » à la même foiblesse, auroient cru de-
 » voir s'en guérir ou du moins la cacher
 » avec prudence. La recherche dans ses
 » ajustemens, son affectation à déployer
 » tous ses charmes, son goût pour les
 » adulations étoient portés à l'excès, &
 » ces défauts ne se bornèrent point à ce
 » temps de la vie où ils paroissent le plus
 » pardonnable ; dans l'âge même le plus
 » avancé, la femme la plus sage de son
 » temps & peut-être de tous les autres
 » siècles, prenoit un soin particulier de
 » sa parure, cherchoit à se donner tous
 » les agrémens de la jeunesse. *Elisabeth*
 » qui possédoit bien plus que *Marie* la
 » science de la politique & l'art de gou-
 » verner, lui étoit très-inférieure pour
 » les graces & la beauté de la personne,
 » & elle avoit cependant la foiblesse de

» se comparer à la Reine d'Ecosse.....
 » Pour juger des procédés d'*Elisabeth* :
 » envers la Reine d'Ecosse & de la
 » manière dont elle la traita dans la
 » suite , il ne faut pas toujours la consi-
 » dérer comme Reine ; on doit quelque-
 » fois la regarder comme une femme
 » maîtrisée par sa jalousie. »

Marie demande un sauf-conduit à
Elisabeth pour aller de France en Ecosse.
 Il lui est refusé. Vous aimerez , Mon-
 sieur , la peinture du départ de *Marie* ,
 & de sa douleur. » *Marie* , après avoir
 » fait de tristes adieux à ses serviteurs ,
 » l'ame accablée de chagrins , les yeux
 » baignés de larmes , quitta le Royau-
 » me , le seul théâtre , où , pendant tout
 » le cours de sa vie , la Fortune l'avoit fa-
 » vorisée d'un sourire qui ne dura qu'un
 » instant. Elle fixa ses yeux sur les côtes
 » de France , & elle ne cessa point d'y
 » porter ses regards aussi long-temps
 » qu'elle put les appercevoir. Plongée
 » dans la mélancolie , elle méditoit sur
 » ces événemens qui la faisoient dé-
 » cheoir de ce haut degré de fortune ;
 » elle prévoyoit peut-être cette longue
 » suite de malheurs qui répandirent
 » tant d'amertume sur le reste de ses

158 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

„ jours. La voix entrecoupée de san-
 „ glots, elle s'écrioit : *Adieu, France,*
 „ *adieu, pays chéri, que je ne reverrai ja-*
 „ *mais.* Elle ne permettoit pas même
 „ aux ténèbres de la nuit de lui cacher
 „ cette terre de délices. Elle ne vou-
 „ lut point se retirer dans sa chambre ;
 „ elle refusa de prendre aucune nourri-
 „ ture , & elle ordonna qu'on portât
 „ son lit sur le tillac. Elle attendit - là
 „ avec la plus grande impatience le re-
 „ tour de la lumière. La Fortune en
 „ cette occasion seconda ses desirs. La
 „ Galère où elle étoit fit peu de che-
 „ min pendant la nuit. A la pointe du
 „ jour , les côtes de France s'offrirent
 „ encore à sa vûe , & de si loin qu'elle
 „ put les appercevoir , l'accablement &
 „ la douleur lui attachèrent ces mêmes
 „ expressions de regret. A la fin il s'é-
 „ leva un vent frais qui se soutint pen-
 „ dant quelque temps. Ensuite à la fa-
 „ veur d'un brouillard épais , *Marie*
 „ échappa à la poursuite des vaisseaux
 „ Anglois qui croisoient pour l'arrêter
 „ dans la traversée , & le dix-neuf Août,
 „ (1561) après une absence de près de
 „ treize années , elle aborda heureuse-
 „ ment dans son Royaume & dans le
 „ pays de sa naissance. »

Marie n'avoit pas encore dix-huit ans lorsqu'elle retourna en Ecosse. Les Graces & les Ris l'avoient suivie dans sa Cour; elle étoit une des plus belles personnes de son sexe; mais sa présence ne put adoucir l'esprit des Nobles qui s'étoient accoutumés à une féroce indépendance. Conspiration du Comte de *Huntly*. Il prend les armes; il perd une bataille, y est tué; un de ses fils est décapité. *Marie* demande une entrevûe à *Elisabeth* qui la lui refuse. Négociations pour le mariage de cette Princesse, veuve de *François II.* La plupart des Princes de l'Europe la recherchent. *Elisabeth* redoutoit cette union; elle eût même désiré que *Marie* se fût, comme elle, soumise aux loix du célibat. *Marie* la satisfait en partie; elle renonça à toute alliance étrangère. Il faut observer que, quoique les deux Reines s'accablasseient d'amitiés & de confiance par leurs Ambassadeurs, il n'y eut (selon *Melvil* qui applique cette remarque « à *Elisabeth*) entre les deux Souverains, ni droiture, ni sincérité; il n'y eut que craintes, que jalousies & une grande dissimulation. » L'amour acheta ce que la politique avoit commencé

260 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Marie devint en effet amoureuse du Lord *Darnly* qu'elle épousa. Il se montra le plus glorieux, le plus insolent, & le plus emporté des hommes; il fit un sort infini à *Marie* en perdant dans son esprit le plus fidèle de ses serviteurs, & celui à qui elle devoit plus de reconnaissance, le Comte de *Murray*. Ce malheureux Seigneur fut obligé de prendre les armes à la tête d'une troupe de rebelles. Sa mauvaise fortune le contraignit à fuir devant la Reine, & à se retirer en Angleterre.

Histoire de ce misérable Italien, si connu sous le nom de *Rizio*. Cet homme, vraie peste de Cour, acheva de gâter la petite âme du nouveau Monarque si peu fait pour porter la Couronne. Il ne marchoit que d'imprudences en imprudences, au point que *Marie* qui avoit été séduite par sa figure, commença à se dégoûter de son époux, qui de son côté n'avoit pas pour la Reine toute la reconnaissance, ni même toute la tendresse qu'elle méritoit. *Rizio* est assassiné par des Lords dans la chambre de la Reine, sous ses yeux. M. *Robertson*, comme Philosophe & comme un homme éclairé, se récrie contre l'astrocité

de ces assassinats , qu'alors on se permettoit dans presque toutes les Cours. Ce malheureux , tant il avoit excité la rage de ses ennemis , tomba mort percé de cinquante-six coups.

Darnly devenoit de jour en jour plus odieux à *Marie* ; il se plongeoit dans les débauches les plus outrées ; bientôt il fut l'objet du mépris général. Le Comte de *Bothwell* s'insinue dans les bonnes grâces de la Reine ; il prend à la fois du crédit sur son esprit & de l'ascendant sur son cœur. Cette Princesse accouche d'un fils qui fut dans la suite *Jacques VI. Elisabeth* est troublée à cette nouvelle ; elle sentoît tout l'avantage & toute la supériorité que la naissance d'un Prince donnoit sur elle à sa rivale.

Bothwell avoit rendu une infinité de services à sa Souveraine ; il nourrissoit dans son cœur un projet qui fut enfin couronné par l'exécution. On remarquera que la Reine étoit tendre & sensible ; indignée de l'ingratitude & des brutalités d'un sujet que l'amour avoit élevé sur le Trône , elle feint de se raccommo-der avec lui. Il étoit malade ; on l'amène dans une litière à une maison de campagne près d'Edimbourg.

Quelques jours après cette maison faute par l'effet d'une mine. On court à l'endroit d'où venoit le bruit; on trouve le corps du Roi & celui d'un domestique couchés dans la même chambre, étendus morts dans un jardin voisin qui étoit en dedans des remparts de la Ville. Les corps n'étoient point endommagés par le feu; ils n'avoient pas la moindre contusion; on n'y appercevoit même aucune marque de violence. Le Roi avoit vingt & un ans. L'Historien trace son portrait avec un pinceau vigoureux, & conduit par la vérité. Il le fait voir sans talent, sans esprit, chargé de ridicules & de vices, ingrat & digne du plus profond oubli; il n'y a que la cruauté de sa destinée & cette commisération que l'on accorde à tout être, dont la fin est si terrible, qui ait pu porter son souvenir jusqu'à nous. Tous les soupçons se tournent contre *Bothwell* & la Reine. Il est prouvé que le premier est coupable, & M. *Robertson* ne dissimule pas qu'il croit que la Reine fut son complice. *Bothwell* marche de crimes en crimes. Le père du Roi mort veut l'accuser du meurtre de son fils; mais le favori corrompoit tout ce qui l'enrou-

roit, & les démarches de ce père infortuné furent inutiles. Le Comte ose se saisir de la personne de la Reine. L'Historien nous dit que c'étoit l'effet d'une convention secrète entr'elle & son amant. Il consume à la fin tous ses forfaits par son mariage avec la Reine. Ce fut-là le premier pas qui entraîna cette Princesse dans l'abyme immense des malheurs où nous allons la voir tomber. Tout fut accordé à *Bothwell*, à l'exception du titre de Roi. *Marie* l'avoit donné à *Darnly* ; mais elle avoit senti les inconvéniens de cette démarche imprudente. Son nouvel époux essaye de se rendre maître de la personne du jeune Prince ; le Comte de *Mar*, à la fidélité duquel la Reine l'avoit confié, rejetta toutes ses sollicitations, & sa généreuse résistance fit l'éloge de son courage & de sa dextérité. La conduite de la Reine excite une indignation générale ; il se fait une conjuration. La plupart des rebelles se soulèvent, composent une armée, & cherchent à combattre la Reine & son époux. Il est obligé de s'enfuir. *Marie* se remet entre les mains de ses sujets révoltés. Les Chefs la reçurent avec le respect qui lui

étoit dû ; mais les soldats la traitèrent avec insolence. » Par tout où elle portoit ses regards, on lui présentait une espèce d'étendard , sur lequel étoit peint le corps du feu Roi étendu sur la terre , & tout auprès le jeune Prince à genoux proférant ces mots : *Juge & venge ma cause, O Seigneur ! Marie* détournoit les yeux de ce spectacle horrible & insultant pour elle ; elle déplorait amèrement son malheureux sort ; elle versoit un torrent de larmes ; on pouvoit à peine la soutenir sur son cheval , & l'empêcher de succomber entièrement à sa douleur. » Excédée de fatigue , couverte de poussière , baignée dans ses larmes , c'est ainsi que conduite à Edimbourg , elle servit de spectacle & de jouet à ses propres sujets.

Les Nobles s'assemblent & délibèrent ; ils lui proposent de casser son mariage. La Reine aimoit *Bothwell* plus que jamais ; elle fut sourde à tout , & ne put jamais se déterminer à abandonner un homme à qui elle avoit déjà fait tant de sacrifices. Elle est constituée prisonnière dans un Château. *Elizabeth* veut employer sa médiation ; les

rebelles ne se rendent point. Ils obligent leur maîtresse de se démettre du Gouvernement. Cette action est accompagnée de circonstances cruelles & outrageantes pour l'illustre prisonnière. Son fils, qui n'étoit encore âgé que d'un an, est placé sur le Trône sous le nom de *Jacques VI, Murray*, est déclaré Régent. Il a une entrevue avec *Marie*, qu'il traite avec la dernière dureté, au point de lui arracher un torrent de larmes.

Quelle triste fin que celle de *Bothwell*, & qu'elle démontre un vengeur suprême qui tôt ou tard s'arme contre les méchans! Il est forcé de quitter l'Ecosse, de fuir d'Isle en Isle, de faire le métier de pirate. Il est pris en cette qualité. On découvre qui il est; sa dignité le préserve de la mort infâme qu'on fait souffrir à ses associés; mais elle ne lui procure ni la liberté ni aucun adoucissement dans les fers. Il languit pendant dix années dans cet état de misère. La mélancolie & le désespoir lui font perdre l'esprit. Il termine à la fin ses jours sans laisser aucuns regrets à ses concitoyens, & sans avoir pu obtenir aucun secours de la part des étrangers. » On voit peu d'hommes qui soient parves

» nus à l'exécution de leurs projets am-
 » bitieux par de plus indignes moyens,
 » & qui en ait retiré moins d'avantages.
 » Il passa les premières années de sa vie
 » dans le trouble & l'agitation. Conti-
 » nuellement occupé de quelque nou-
 » velle entreprise, toujours au milieu
 » des dangers & des alternatives de
 » bons & de mauvais succès. La gran-
 » deur à laquelle il étoit parvenu au-
 » prix de tant de crimes, fut d'une
 » courte durée, & le peu de temps qu'il
 » passa dans cette élévation ne fut
 » qu'une suite de chagrins, d'amertu-
 » mes & d'inquiétudes. Dans ses der-
 » nières années, réduit au comble de
 » la misère, il fut accablé de malheurs
 » réservés aux criminels ordinaires, &
 » que les personnes élevées à un aussi
 » haut rang éprouvent rarement. »

Succès de la Régence de *Murray*. La
 Reine trouve moyen de s'évader. Elle
 arrive à *Hamilton*, & lève une armée
 nombreuse. Le Régent se conduit avec
 beaucoup de sagesse; il rassemble ses
 partisans. Bataille donnée. *Marie* la
 perd; elle se détermine à se réfugier
 en Angleterre. Cette imprudence met
 le comble à ses malheurs. Elle déman-

de à voir *Elisabeth* qui lui refuse cette entrevûe, prétextant que la Reine d'Ecosse étant chargée d'un crime aussi énorme que l'assassinat de son mari, elle ne pouvoit, sans faire tort à sa réputation, l'admettre en sa présence. Elle écrit à *Elisabeth* une lettre remplie de noblesse & de chaleur. Je vous renvoie, Monsieur, à l'ouvrage même pour suivre toutes les trames horribles d'*Elisabeth*.

Le Comte de *Murray* est assassiné. L'auteur, qui a du talent pour les portraits, fait celui du Régent. Ses défauts & ses vices nous sont offerts avec la même candeur qu'on expose ses talens & ses vertus. Désordres qu'occasionne la mort du Régent. *Lennox* remplit cette place. Il fait mourir l'Archevêque de *Saint-André*. Il essuye un échec. Il est tué. Le Comte de *Mur* est élu Régent. *Norfolk*, à qui *Elisabeth* avoit déjà pardonné, rentre dans de nouvelles intrigues relatives à *Marie*. Il est découvert & puni du supplice des traîtres. Le nouveau Régent meurt de chagrins. Il aimoit sa patrie & il la voyoit déchirée par les plus cruelles factions. *Mortoni* lui succède.

Jacques VI entre lui-même dans une

168. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

cabale contre *Morton*, qu'on force de se démettre de la Régence. Deux favoris s'emparent de l'esprit du jeune Roi. *Morton* est jugé & condamné à mort. *Jacques* bientôt après se trouve exposé à la fureur de ses sujets. Il est retenu prisonnier par les Nobles, qui le forcent de se séparer de ses deux favoris. L'un d'eux, le Duc de *Lennox*, banni par les conjurés maîtres de la personne du Roi, se retire en France où il meurt en arrivant d'une fièvre ardente causée par ses chagrins. Ce qui fait honneur à *Jacques*, c'est que la mort même ne put altérer ni refroidir la tendre amitié qu'il avoit pour *Lennox*. Il se délivre de son esclavage, traite cependant les conjurés avec modération, & à la foiblesse de revoir son autre favori (*Arran*) le plus vicieux des hommes qui devient premier Ministre.

La Reine d'Ecosse sentoît de jour en jour s'appesantir ses fers. Les rigueurs d'une prison de dix-sept années avoient beaucoup altéré son tempérament; sans égard pour la foiblesse de son sexe & de sa constitution, on l'avoit renfermée dans une chambre mal saine, à peine habitable au cœur de l'été, par la rigueur du froid

froid qui s'y faisoit ressentir. Elle es-
 fuyoit encore le plus grand des mal-
 heurs, l'ingratitude de son fils. Elle écri-
 vit en ces termes à l'Ambassadeur de
 France ; » Je n'ai donc tant souffert que
 » pour conserver à cet homme un hé-
 » ritage auquel j'ai des droits si légiti-
 » mes ; je suis bien éloignée de lui en-
 » vrier son pouvoir en Ecosse ; je ne de-
 » sire d'y avoir aucune autorité ; je n'au-
 » rois jamais remis les pieds dans ce
 » Royaume que pour embrasser encore
 » une fois ce fils que j'ai aimé jusqu'ici
 » avec une affection trop tendre ; tout
 » ce qu'il a , tout ce qu'il peut espérer ,
 » il le tient de moi , & je n'ai reçu de
 » lui ni assistance , ni secours , ni bien-
 » fait d'aucune espèce. » Elle finit cette
 lettre par le déshériter, si, par un prompt
 repentir, il n'appaise son juste senti-
 ment.

Je ne vous parle pas , Monsieur , des
 conspirations tramées contre *Elisabeth*,
 la plupart en faveur de *Marie*, & toutes
 sans effet. *Arfan* est dépouillé de ses em-
 plois , & retombe au sein de l'obscurité.
Elisabeth nomme des Commissaires
 pour juger *Marie*, voulant donner un

air de dignité & de représentation à cet acte inoui d'atrocité. La Reine d'Ecosse refusa d'abord de reconnoître cette Jurisdiction. A la fin, elle consentit à s'y soumettre. Elle répondit à ses Juges avec cette majesté qu'elle étendit jusques sur son éloquence; c'étoit celle de l'ame même, d'une Reine qui depuis dix-neuf ans gémissoit dans la plus cruelle prison. Quel spectacle! Lisez, Monsieur, son discours admirable & pathétique dans l'Historien; rien de plus digne, de plus noble & de plus intéressant. M. *Robertson* convient de l'irrégularité des procédures intentées contre cette Princesse. Les Commissaires déclarèrent tous d'une voix que *Marie avoit inventé plusieurs choses tendantes au détriment, à la mort & à la destruction d'Elisabeth*. C'est-là qu'on reconnoît la méchanceté sourde & la noirceur d'*Elisabeth*, qui depuis long-temps fomentoit le dessein d'anéantir la Reine d'Ecosse. Le Parlement Anglois a l'injustice de confirmer la Sentence prononcée par la Commission. Il présenta à ce sujet une Adresse à *Elisabeth* qui dans ce moment se couvre de cette profonde dissimulation dont *Tibère* s'enveloppoit. Elle finit sa ré-

pñse à cette Adresse » par prier les
 » deux Chambres de lui sauver la peine
 » & le deshonneur de livrer au supplice
 » une Reine qui étoit sa plus proche
 » parente ; & d'examiner s'il ne seroit
 » pas possible de pourvoir à la sûreté pu-
 » blique, sans la forcer à tremper ses
 » mains dans le sang d'une Tête cou-
 » ronnée. » On comprit aisément le
 véritable sens de la réponse de la Rei-
 ne. *Jacques* s'intéresse enfin, mais inu-
 tilement au sort de sa mère, avec toute
 la tendresse d'un fils allarmé. *Elisabeth*
 presse l'exécution de la Sentence. *Marie*
 est dépourvillée de quelques marques de
 Royauté qu'elle avoit conservées jus-
 qu'alors. Le dais de parade qui étoit
 dans sa chambre fut ôté. La Reine d'E-
 cosse écrit une lettre à *Elisabeth* qui au-
 roit dû faire rentrer la nature dans son
 cœur. Que *Marie* dans cette situation est
 intéressante ! Qu'elle excite d'attendrisse-
 ment, & même d'admiration ! L'arrêt
 est signifié à la malheureuse victime de
 la barbarie d'*Elisabeth*. Elle proteste
 toujours qu'elle est innocente. Elle de-
 mande à se faire assister par son Au-
 mônier ; cette grâce lui est toujours re-

fusée. Les domestiques de la Reine se jetrent à ses pieds ; en laissant couler des torrens de larmes avec eux, elle n'est occupée qu'à les consoler & à modérer leur douleur. Elle se prosterne entourée de ces fidèles serviteurs. La plume me tombe des mains, Monsieur ; quoique la fin de cette Princesse soit si connue, elle se fait toujours sentir avec toute la force de la douleur. Voir périr ainsi une Reine, une belle femme, quel tableau, & qu'*Elisabeth* est horrible ! On perd de vûe toutes les grandes qualités ; on n'envisage qu'un monstre, qu'un bourreau. Lisez, Monsieur, dans l'Historien ce morceau si tragique, où il a répandu toute son ame, & sans doute ses pleurs. Elle mourut attachée à sa Religion, à la France. » Fais mes complimens à mon » fils, dit-elle au Chevalier *André* » *Melvil*, dis lui que je n'ai rien fait » de préjudiciable à son Royaume, à » son honneur, à ses droits. Je prie le » Seigneur de pardonner à tous ceux » qui ont été altérés de mon sang. » Elle mourut âgée de quarante-quatre ans & deux mois, après dix-neuf années de captivité.

A N N É E 1764. 173

Il n'est pas possible, Monsieur, d'offrir un tableau plus pathétique. Je vous ai fait voir assez le plan de l'Histoire de M. *Robertson* pour que vous lui donniez tous les éloges qui lui sont dûs; noblesse de style, profondeur de jugement, netteté dans le dessin & dans l'expression: voilà ce qui frappe le plus dans cet ouvrage. Cependant, Monsieur, il a beaucoup de Critiques en Angleterre & en Ecosse; mais le plus grand défaut de l'auteur est sans doute la partialité, lorsqu'il s'agit de la France, de la Religion Romaine & de la Protestante.

Je suis, &c.

A Paris, ce 24 Juin 1764.

LE T T R E V I I I.

Essai sur le Luxe.

C Et *Essai*, Monsieur, est un des meilleurs ouvrages qui aient paru dans ce genre. C'est une Brochure d'environ 80 pages petit in-8°. On en trou-

Hij

174 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

ve des exemplaires chez *Pissot* Libraire
Quai de Conti à la descente du Pont

Neuf. L'auteur définit ainsi le Luxe :

» Le Luxe est l'usage qu'on fait des ri-

» chesses & de l'industrie pour se pro-

» curer une existence agréable. Le Luxe

» a pour cause première ce méconten-

» tement de notre état , ce desir d'être

» mieux , qui est & doit être dans tous

» les hommes. Il est en eux la cause de

» leurs passions ; de leurs vertus & de

» leurs vices. Ce desir doit nécessaire-

» ment leur faire aimer & rechercher

» les richesses. Ce desir de s'enrichir en-

» tre donc & doit entrer dans le nom-

» bre des ressorts de tout Gouverne-

» ment , qui n'est pas fondé sur l'égalité

» & la communauté des biens. Or le

» premier objet de ce desir doit être le

» Luxe : il y a donc du Luxe dans tous

» les états , dans toutes les sociétés. Le

» Sauvage a son hamac qu'il achette

» pour des peaux de bêtes ; l'Européen

» a son canapé , son lit ; nos femmes

» mettent du rouge & des diamans ; les

» femmes de la Floride mettent du bleu

» & des boules de verre. » Le Luxe a été

de tous les temps le sujet des déclama-

tions des Moralistes qui l'ont censuré

avec plus de morosité que de lumières.

L'écrivain, en homme de génie, fait un tableau rapide de toutes les diverses sottises que l'on a dites sur cette matière ; il se sert même, pour nous les rappeler, d'un tour assez plaisant. *Ils ont dit que le Luxe contribuoit à la population.* L'Italie, selon *Tite-Live*, dans le temps du plus haut degré de la grandeur & du luxe de la République Romaine, étoit de plus de la moitié moins peuplée que lorsqu'elle étoit divisée en petites Républiques, presque sans luxe & sans industrie. *Ils ont dit que le Luxe enrichissoit les Etats.* L'auteur cite pour exemple du contraire le Portugal accablé d'un grand luxe & bien moins riche que la Hollande qui n'a pas les mêmes avantages. *Ils ont dit que le Luxe facilitoit la circulation des monnoies.* La France est affligée d'un défaut de circulation dans les monnoies qui passent des Provinces dans la Capitale, sans refluer également de la Capitale dans les Provinces. *Ils ont dit que le Luxe adoucissoit les mœurs ; & qu'il répandoit les vertus privées.* Il y a beaucoup de Luxe au Japon, & les mœurs y sont toujours barbares. Il y avoit plus de vertus pri-

vées dans Rome & dans Athènes, plus de bienfaisance & d'humanité dans le temps de leur pauvreté & de leur simplicité que dans le temps de leur luxe. *Ils ont dit que le Luxe étoit favorable aux progrès des connoissances & des Beaux-Arts.* Quel progrès les Beaux-Arts & les connoissances ont-ils fait chez les Sybarites, les Lydiens & les Tunquinois? *Ils ont dit que le Luxe augmentoit également la puissance des Nations & le bonheur des Citoyens.* Les Perses sous Cyrus avoient peu de luxe, & ils subjuguèrent les riches & industrieux Assyriens. Les Perses livrés au luxe furent à leur tour subjugués par les Macédoniens, peuple pauvre. Ce sont des Sauvages qui ont renversé ou usurpé les Empires des Romains, des Califes, de l'Inde & de la Chine, &c. Ces réflexions, si profondes & si lumineuses, font voir combien les vûes sont différentes & souvent contredites par l'expérience.

Les Censeurs du Luxe ne trouvent pas plus de grace aux yeux de l'auteur philosophe; il entre dans l'examen de tout ce qu'ils ont pu dire. Il en résulte qu'ils ont dit beaucoup de sottises; ce qui ar-

rive à tous les écrivains qui veulent généraliser les sujets qu'ils traitent. » Les Philosophes les plus modérés qui ont écrit contre le Luxe, ont prétendu qu'il n'étoit funeste aux Etats que par son excès, & ils ont placé cet excès dans le plus grand nombre de ses objets & de ses moyens, c'est-à-dire, dans le nombre & la perfection des Arts à ce moment des plus grands progrès de l'industrie qui donne aux Nations l'habitude de jouir d'une multitude de commodités & de plaisirs, & qui les leur rend nécessaires. Enfin, ces Philosophes n'ont vû les dangers du Luxe que chez les Nations les plus riches & les plus éclairées; mais il n'a pas été difficile aux Philosophes, qui avoient plus de logique & d'humeur que ces hommes modérés, de leur prouver que le Luxe avoit été vicieux chez des Nations pauvres & presque barbares, & de conséquence en conséquence, pour faire éviter à l'homme les inconvéniens du Luxe, on a voulu le replacer dans les bois, & dans un certain état primitif qui n'a jamais été, & ne peut être. Les Apologistes du Luxe n'ont, jusqu'à présent, rien répondu

» de bon à ceux qui , en suivant le fil
» des événemens , les progrès & la dé-
» cadence des Empires , ont vû le Luxe
» par degré s'élever avec les Nations ;
» les mœurs se corrompre , & les Em-
»pires s'affoiblir , décliner & tom-
»ber. »

L'auteur s'élance , si l'on peut le dire, dans le sein de son sujet , & le développe par une sçavante discussion. Il est étonné qu'aucun Philosophe n'ait vû que dans les commencemens des Nations on est & on doit être plus attaché aux principes du gouvernement. Dans les Sociétés naissantes, toutes les loix, tous les réglemens sont chers aux membres de cette Société, si elle s'est établie librement ; & si elle ne s'est pas établie librement , toutes les loix , tous les réglemens sont appuyés de la force du Législateur , dont les vûes n'ont point encore varié , & dont les moyens ne sont diminués ni en force ni en nombre. Dans le commencement des Nations la raison, l'esprit, l'industrie ont fait moins de progrès. Il y a moins de richesses , d'arts , de luxe , moins de moyens de se procurer par le travail des autres une existence agréable. Il y a nécessairement

de la pauvreté & de la simplicité. Comme il est dans la nature des hommes & des choses que les Gouvernemens se corrompent avec le temps, il est aussi dans la nature des hommes & des choses qu'avec le temps, les Arts se perfectionnent, & le Luxe augmente.

Arrêtez-vous, Monsieur, à ce morceau : » Les anciens Perses, vertueux & » pauvres sous *Cyrus*, ont conquis l'Asie ; ils ont pris le Luxe, & se sont » corrompus ; mais se sont-ils corrompus pour avoir conquis l'Asie ou pour » avoir pris son Luxe ? N'est-ce pas l'étendue de leur domination qui a changé leur mœurs ? N'étoit-il pas impossible que dans un Empire de cette étendue, il subsistât un bon ordre, ou un ordre quelconque ? La Perse ne devoit-elle pas tomber dans l'abîme du despotisme ? Or par-tout où l'on voit le despotisme, pourquoi chercher d'autres causes de corruption ? Là le despotisme est le pouvoir arbitraire d'un seul sur le grand nombre par le secours d'un petit nombre ; mais le despote ne peut parvenir au pouvoir arbitraire, sans avoir corrompu ce petit nombre. Athènes, dit-on,

» a perdu sa force & ses vertus après la
 » guerre du Péloponèse, époque de ses
 » richesses & de son luxe. Je trouve une
 » cause réelle de la décadence d'Athè-
 » nes dans la puissance du peuple, &
 » l'aviilissement du Sénat. *Périclès* per-
 » dit Athènes, non en édifiant les théâ-
 » tres, mais en abaissant l'Aréopage. »
 Quelle justesse de raisonnement, quelle
 sagacité de vûte dans toutes les preuves
 dont l'écrivain s'appuie ! L'exemple de
 l'ancienne Rome cité avec tant de con-
 fiance par les Censeurs du Luxe, ne lui
 en impose point. » Je verrois d'abord
 » les vertus de Rome, la force & la
 » simplicité de ses mœurs naître de son
 » gouvernement & de sa situation; mais
 » ce gouvernement devoit donner aux
 » Romains de l'inquiétude & de la tur-
 » bulence; il leur rendoit la guerre néces-
 » saire, & la guerre entretenoit en eux
 » la force des mœurs, & le fanatisme
 » de la patrie; je verrois que dans le
 » temps que *Carnéades* vint à Rome,
 » & qu'on y transportoit les statues de
 » Corinthe & d'Athènes, il y avoit dans
 » Rome deux partis, dont l'un devoit
 » subjuguier l'autre, dès que l'Etat n'au-
 » roit plus rien à craindre de l'Etranger;

» je verrois que le parti vainqueur dans
 » cet Empire immense devoit nécessairement
 » le conduire au despotisme ou
 » à l'anarchie, & que, quand même
 » on n'auroit jamais vû dans Rome ni
 » le luxe & les richesses d'*Antiochus* &
 » de *Carthage*, ni les Philosophes & les
 » chefs-d'œuvre de la Grèce, la République
 » Romaine n'étant constituée que
 » pour s'aggrandir sans cesse, elle seroit
 » tombée au moment où elle seroit par-
 » venue à sa grandeur. »

Si, pour prouver les dangers du Luxe,
 on cite encore l'Asie plongée dans le
 Luxe, dans la misère & les vices, l'auteur
 demanderoit qu'on lui fit voir dans
 l'Asie (la Chine exceptée) une seule
 Nation où le Gouvernement s'occupe
 des mœurs & du bonheur du grand nombre
 de ses sujets ; quiconque, pour prouver
 que le Luxe corrompt les mœurs & affoiblit
 les courages, présenteroit le tableau de
 l'Italie moderne qui vit dans le Luxe, &
 qui en effet n'est pas guerrière, l'auteur
 répondroit que, si l'on fait abstraction
 de l'esprit militaire qui n'entre pas dans
 le caractère des Italiens, ce caractère
 vaut bien celui des autres Nations. » Vous ne
 verrez nulla

» part plus d'humanité & de bienfai-
 » sance ; nulle part la Société n'a plus
 » de charmes qu'en Italie ; nulle part
 » on ne cultive plus les vertus privées.
 » Les hommes ni les nations n'ont
 » que foiblement les vertus qui leur sont
 » inutiles.... Située entre quatre grandes
 » Puissances, telles que le Turc, la Mai-
 » son d'Autriche, la France & l'Espagne,
 » l'Italie ne pourroit, quelles que fus-
 » sent ses mœurs, résister à aucune de
 » ces Puissances..... Ce n'est donc pas le
 » Luxe, mais la situation & la nature
 » de ses Gouvernemens qui empêchent
 » l'Italie d'avoir des mœurs fortes & les
 » vertus guerrières. »

Le Luxe, selon tout ce que l'auteur
 nous a dit jusqu'ici, pourroit bien n'a-
 voir pas été la cause de la chute ou de
 la prospérité des Empires & du carac-
 tère des Nations. Il examine après
 cela si le Luxe ne doit point être rela-
 tif à la situation des peuples, au genre
 de leurs productions, à la situation &
 au genre des productions de leurs voi-
 sins. Le même esprit de profondeur &
 de netteté éclate dans cette espèce de
 seconde Partie de l'ouvrage ; il fixe, en
 quelque sorte, les divers caractères de

législation de tous les peuples qui nous entourent, & qu'ils doivent conserver pour leur intérêt & leur durée. Voici ce qu'il pense sur la France : » Si jamais » son Luxe étoit excessif, relativement » au produit de ses terres & de ses manufactures de première & seconde nécessité, ce Luxe seroit un remède à lui-même. Il nourrirait une multitude d'ouvriers de mode, & retarderoit la ruine de l'Etat. De ces observations & de ces réflexions, je conclurois que le Luxe est contraire ou favorable à la richesse des Nations, selon qu'il consomme plus ou moins les produits de leur sol & de leur industrie, ou qu'il consomme les produits du sol & de l'industrie de l'Etranger, & qu'il doit avoir un plus grand ou un plus petit nombre d'objets, selon que ces Nations ont plus ou moins de richesses. Le Luxe est à cet égard pour les peuples ce qu'il est pour les particuliers. Il faut que la multitude des jouissances soit proportionnée aux moyens de jouir.

Les passions qui inspirent le luxe, & le luxe même, selon le système de l'habile écrivain, peuvent être avantageux à la

184 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

population & à la richesse des Etats. » Je
» ne vois pas comment ce luxe & ces
» passions doivent être contraires aux
» mœurs; je ne puis cependant me dis-
» simuler que dans quelques parties de
» l'Univers il y a des Nations qui ont
» le plus grand commerce & le plus
» grand luxe, & qui perdent tous les
» jours quelque chose de leur popula-
» tion & de leurs mœurs. » Dans les
Gouvernemens de Sparte, de Crète,
& de quelques peuples qu'on nomme
Sauvages, le desir de s'enrichir n'y au-
roit pu être innocent. Quiconque y eût
desiré de rendre sa fortune meilleure
que celle de ses concitoyens, auroit déjà
cessé d'aimer les loix de son pays, &
n'auroit plus eu la vertu dans le cœur.
Dans les Gouvernemens modernes, la
constitution de l'Etat & des loix civil-
les encourage & assure les propriétés.
» Dans nos grands Etats où il faut des
» richesses pour maintenir leur grandeur
» & leur puissance, il semble que quicon-
» que travaille à s'enrichir soit un hom-
» me utile à l'Etat, & que quiconque
» étant riche veut jouir soit un homme
» raisonnable. Comment donc conce-
» voir que les citoyens, en cherchant à

» s'enrichir & à jouir de leurs richesses,
 » ruinent quelquefois l'Etat, & perdent
 » les mœurs? Il faut, pour résoudre
 » cette difficulté, se rappeler les objets
 » principaux des Gouvernemens. » Ils
 doivent assurer les propriétés de chaque
 citoyen; mais comme ils doivent avoir
 pour but la conservation du tout, les
 avantages du plus grand nombre, en
 maintenant, en excitant même dans les
 citoyens l'amour de la propriété, le de-
 sir d'augmenter les propriétés & celui
 d'en jouir, ils doivent y entretenir, y
 exciter l'esprit de communauté, l'esprit
 patriotique; ils doivent avoir attention
 à la manière dont les citoyens veulent
 s'enrichir, ou à celle dont ils peuvent
 jouir; il faut que les moyens de s'enri-
 chir contribuent à la richesse de l'Etat,
 & que la manière de jouir soit encore
 utile à l'Etat. Chaque propriété doit
 servir à la communauté; le bien être
 d'aucun ordre de citoyens ne doit être
 sacrifié au bien être de l'autre; enfin,
 le luxe & les passions qui mènent au
 luxe doivent être subordonnés à l'esprit
 de communauté, au bien de la com-
 munauté. Les passions qui mènent au
 Luxe ne sont pas les seules nécessaires

dans les citoyens ; elles doivent s'allier
 à d'autres , à l'ambition , à l'amour de
 la gloire , à l'honneur. Il faut que tou-
 tes ces passions soient subordonnées
 à l'esprit de communauté ; il faut encore
 qu'aucune de ces passions ne détruise les
 autres , & que toutes se balancent. » Si
 » le Luxe avoit éteint ces passions , il
 » deviendrait vicieux & funeste , &
 » alors il ne se rapporteroit plus à l'es-
 » prit de communauté. » Quand le Lu-
 xe est vicieux , que le desir des richesses
 & leur usage deviennent contraires aux
 mœurs & au bien de l'Etat , l'auteur ne
 doute pas que ce ne soit une faute de
 la législation. Coup d'œil sur les Gou-
 vernemens qui sont tombés dans cette
 faute si dangereuse. » Il ne faut pas de
 » Luxe pour éteindre l'amour de la pa-
 » trie ; on la fait haïr au citoyen mal-
 » heureux ; on apprend aux autres qu'elle
 » est indifférente à ceux qui la condui-
 » sent , & c'est assez pour que personne
 » ne l'aime plus avec passion , dès que
 » les principaux de la République pa-
 » roissent ne posséder leurs charges ou
 » leurs biens que pour leur propre avan-
 » tage. » Chacun ne fait plus d'usage
 de sa fortune que pour lui-même , &

dé-là les abus dans l'usage des richesses
& dans le Luxe. » Les hommes dans la
» Société se comparent continuellement
» les uns aux autres; ils tendent sans cesse
» à établir dans leur propre opinion ,
» & ensuite dans celle des autres l'idée
» de leur supériorité. Cette rivalité de-
» vient plus vive entre les hommes qui
» ont un mérite du même genre. Or il
» n'y a qu'un Gouvernement qui ait
» rendu content celui de *Sparte*; les ri-
» chesses inutiles, où les hommes puis-
» sent ne pas se faire un mérite de leurs
» richesses. Dès qu'ils s'en font un mé-
» rite, ils doivent faire des efforts pour
» paroître riches. Il doit donc s'intro-
» duire dans toutes les conditions une
» dépense excessive pour la fortune de
» chaque particulier, un Luxe qu'on ap-
» pelle de bienfaisance; sans une immen-
» se superflu, chaque condition se croit
» misérable. » Quelle raison a produit
dans l'Europe cette émulation de paroître
riche, & la considération pour les ri-
chesses? Que l'on grave, Monsieur, sur
la table éternelle des Gouvernemens ces
observations sublimes. » Quand l'extrê-
» me cupidité remue tous les cœurs, les
» enthousiasmes vertueux disparaissent

» Cette extrême cupidité ne va point
» sans l'esprit de propriété le plus ex-
» clusif. L'ame s'éteint alors ; car elle
» s'éteint quand elle se concentre. Le
» Gouvernement embarrassé ne peut
» plus récompenser que par des sommes
» immenses ceux qu'il récompensoit par
» de légères marques d'honneur. » Le
ressort de l'honneur récompensé est sans
contredit le plus noble & le plus puissant
des ressorts de la machine législative. Il
faut lire & méditer ces excellentes ré-
flexions. » Les impôts multipliés se mul-
» tiplient encore , & pesent sur les fonds
» de terre & sur l'industrie nécessaire
» qu'il est plus aisé de taxer que le Luxe,
» soit que par ses continuelles vicissi-
» tudes il échappe au Gouvernement,
» soit que les hommes les plus riches
» aient le crédit de s'affranchir des im-
» pôts. Il est moralement impossible
» qu'ils n'aient pas plus de crédit qu'ils
» ne devroient en avoir. Plus leurs for-
» tunes sont fondées sur des abus , & ont
» été excessives & rapides , plus ils ont
» besoin de crédit & de moyens pour en
» obtenir. Ils cherchent & réussissent à
» corrompre ceux qui sont faits pour les
» réprimer. Dans une République ils

» tentent les Magistrats , les Adminis-
 » trateurs ; dans une Monarchie ils
 » présentent des plaisirs & des richesses
 » à cette Noblesse, dépositaire de l'es-
 » prit national & des mœurs , comme
 » les Corps de Magistrature sont dépo-
 » sitaires des Loix. Un des effets du
 » crédit des hommes riches, quand les
 » richesses sont trop inégalement par-
 » tées, c'est des effets fastueux des ri-
 » chesses, un effet du besoin qu'on a des
 » hommes riches , de l'autorité qu'ils
 » prennent , des agrémens , de leur so-
 » ciété : c'est la confusion des rangs. »

Ce que l'auteur nous dit sur les dis-
 tinctions, sur les rangs, est d'une égale
 force de vérité. Jusqu'à quel point on
 doit respecter les bienséances. Il est
 moralement nécessaire que l'usage des
 richesses soit contraire au bon ordre &
 aux mœurs, quand les richesses sont ac-
 quises sans travail ou par des abus.
 » Après avoir sacrifié la vertu & la ré-
 » putation de probité au desir de s'en-
 » richir, on ne s'avise guères de faire
 » de ses richesses un usage vertueux ;
 » on cherche à couvrir sous le faste &
 » sous les décorations du Luxe , l'origi-
 » ne de sa famille, & celle de sa for-

190 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

» tune ; on cherche à perdre dans les
» plaisirs le souvenir de ce qu'on a fait
» & de ce qu'on a été. » Quelle raison
frappante a entraîné la chute de Rome,
& l'a ensevelie sous ses propres débris !
Tableau des désordres qui sont les effets
nécessaires de l'extrême opulence unie à
l'oisiveré.

Tableau des diverses classes du peu-
ple victime de ces abus crians. » Le Lu-
» xe désordonné se détruit lui-même ;
» il épuise les ressources , il rarit ses ca-
» naux. » Ce ne sont point les effets du
Luxe qu'il faut anéantir ; ce sont les
abus ; & comment peut-on les détruire
ces abus ? Que vous trouverez ce mor-
ceau digne de l'esprit mâle & patrioti-
que qui a dicté cet ouvrage ! » L'éloquen-
» ce reçoit des sentimens d'un peuple
» bien gouverné , sa force & ses char-
» mes ; elle rallumerait les sentimens
» patriotiques dans les momens où ils
» seroient prêts à s'éteindre. La Philo-
» sophie , qui s'occupe de la nature de
» l'homme , de la politique & des
» mœurs , s'empresse à répandre des
» lumières utiles sur les principaux de-
» voirs , à montrer aux sociétés leurs
» fondemens solides que l'erreur seule

» pourroit ébranler. Ranimons encore
 » en nous l'amour de la patrie, de l'or-
 » dre, des loix, & les Beaux-Arts ces-
 » seront de se profaner en se dévouant
 » à la superstition & au libertinage; ils
 » choisiront des sujets utiles aux mœurs,
 » & les traiteront avec force & noblesse.
 » L'emploi des richesses dicté par l'esprit
 » patriotique ne se borne pas au vil in-
 » térêt personnel, & à de fausses & pué-
 » riles jouissances. Le Luxe alors ne s'op-
 » pose pas aux devoirs de père, d'é-
 » poux, d'ami & d'homme. Le spec-
 » tacle de deux jeunes gens pauvres
 » qu'un homme riche vient d'unir par
 » le mariage, quand il les voit contens
 » sur la porte de leur chaumière, lui fait
 » un plaisir plus sensible, plus pur, &
 » plus durable que le spectacle du grou-
 » pe de Salmacis, & d'Hermaphrodite
 » placé dans ses jardins. Je ne crois pas
 » que dans un Etat bien administré, &
 » où par conséquent regne l'amour de
 » la patrie, les plus beaux Magots de
 » la Chine rendent aussi heureux leurs
 » possesseurs que le seroit le citoyen qui
 » auroit volontairement contribué de
 » ses trésors à la réparation d'un chemin
 » public. »

192 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

L'estimable écrivain nous trace une peinture des extravagances du Luxe mal entendu chez toutes les Nations. » Puis-
» que le luxe est un bien , & que par lui-
» même il ne fait aucun mal , il ne faut
» donc , ni comme Philosophe , ni com-
» me Souverain , attaquer le Luxe en
» lui-même. »

Il faudroit , Monsieur , mettre tout l'ouvrage sous vos yeux , pour que vous puissiez lui rendre le tribut d'éloges qui lui est dû. On n'a point encore écrit sur cette matière avec plus de clarté , de force & de chaleur sans enthousiasme ; c'est une ame sensible que guide un jugement vaste & sûr. Voilà , Monsieur , de ces écrits qui ne peuvent trop se multiplier pour le bien de l'humanité & pour les progrès de cette vraie Philosophie qu'il ne faut pas confondre avec ce charlatanisme orgueilleux qu'on ne sauroit trop étouffer.

Je suis , &c.

A Paris , ce 27 Juin 1764.

LETTRE

LETTRE IX.

Histoire des loix & usages de la Lorraine & du Barrois dans les matières Bénéficiales, suivie d'une Dissertation sur la manière d'accommoder ces loix & usages à l'Indult du Pape Clément XII de 1740, & aux ordonnances & maximes de France, & d'un Pouillée de tous les bénéfices de ces deux Duchés de Patronage ou Collation royale; par M. François-Timothée Thibaut, Chevalier Conseiller d'Etat du Roi de Pologne, son Procureur Général en la Chambre des Comptes de Lorraine, de la Société Royale des Sciences & Belles-Lettres de Nanci, 1 vol. in-fol. imprimé à Nanci, & dont on trouve des exemplaires chez Desaint & Sailant, rue S. Jean de Beauvais.

CE grand Ouvrage, dont je vous annonçai le Prospectus lorsqu'il parut, vient d'être exécuté, Monsieur,
AN. 1764. Tome IV. I

à la satisfaction de tous les Sçavans. Les matières importantes qu'il embrasse y sont traitées avec une profondeur & une clarté qui ne laissent rien à désirer. L'auteur remonte jusques vers le milieu du quatrième siècle, époque de l'établissement de la Religion Chrétienne dans la Lorraine & dans le Barrois. Ces deux provinces faisoient partie du royaume de France sous la première & au commencement de la seconde race de nos Rois; ainsi les loix Ecclésiastiques étoient pour elles les mêmes que pour la France. M. Thibaut développe la progression de ces loix.

Après avoir donné une notion générale des principaux bénéfices de la Lorraine & du Barrois, & de la manière dont on y pourvoyoit, il détaille les abus qui s'introduisirent à cet égard par les droits de *Dépouille*, de *Procuration* & de *Déport*, que les Evêques & les Archidiacres se formèrent. Il marque la quantité prodigieuse de fondations qui furent faites en Lorraine dans les onzième & douzième siècles. » Quelle
 » profusion plus grande de bienfaits en
 » faveur de l'Eglise, la crainte des pei-
 » nes éternelles ne fit-elle pas éclore

» au douzième siècle , en France &
 » dans les Etats voisins? Si par rap-
 » port à l'ignorance du Clergé séculier ,
 » les colonies de Moines qui se répan-
 » dirent dans la Lorraine & le Barrois
 » peuvent être comparées à la lumière
 » qui chasse les ténèbres , elles ne doi-
 » vent l'être pour le nombre qu'aux
 » Goths & aux Lombards , quand ils
 » vinrent du Nord & de l'Orient fon-
 » dre dans les Etats du Midi & de l'Oc-
 » cident. Vingt Abbayes.... vingt-un
 » Prieurés... cinq Eglises Collégiales
 » & une Commanderie... furent les
 » fruits que produisit , en moins d'un
 » siècle , la prédication des trois plus
 » sçavans hommes de l'Eglise & de
 » leurs disciples dans deux Provinces
 » qui n'ont pas cent lieues de circon-
 » férence. » L'auteur fait observer
 dans une note que le Cardinal *Baronius*
 a prétendu que saint *Bernard* seul avoit
 fondé pendant sa vie cent-soixante Mo-
 nastères.

Les élections aux Archevêchés, Evê-
 chés & Abbayes, & l'investiture par les
 Souverains avoient lieu alors. M. *Thi-*
baut trouve la cause de l'atteinte don-

née aux droits des Electeurs & Collateurs dans l'adresse des Officiers de la Cour de Rome , aidée de l'ambition des Ecclésiastiques & de la protection des Souverains, qui vouloient placer dans les bénéfices ceux de leurs sujets qui leur étoient plus agréables. Cette partie historique est extrêmement curieuse. Les Ducs de Lorraine y figurent d'abord comme s'opposant avec vigueur aux entreprises Ultramontaines ; mais des vûes personnelles leur firent adopter quelquefois ce qu'ils avoient rejeté auparavant, & trois Cardinaux de leur maison Légats à *Latere* du saint Sièges, avec *Indults* étendus sur les trois Evêchés & la Lorraine & le Barrois , commencerent à y ouvrir la porte à une partie des règles de la Chancellerie Romaine. Cependant le cours en fut interrompu, & les usages anciens rétablis de tems à autre, quant à la Jurisdiction & au droit de ne laisser exécuter aucune Bulle ou Rescrit de Rome sans la permission des Ducs. L'investiture du temporel leur fut même conservée, ainsi que la faculté de nommer des Commissaires pour procéder aux élections. Ces usages sont détaillés & justifiés par les Or-

A N N É E 1764. 197

donnances des Souverains & la Jurisprudence de leurs Tribunaux. Enfin, lorsque STANISLAS LE BIENFAISANT prit possession de la Lorraine, il y trouva les Loix & Usages de cette Province en pleine vigueur, & assez conformes aux maximes de France, pour les y assimiler toujours de plus en plus.

Ce Prince & Sa Majesté Très Chrétienne firent solliciter auprès du Saint Siège en 1740 un Indult pour nommer aux Bénéfices Consistoriaux de la Lorraine & du Barrois, pareil à celui que LOUIS LE GRAND avoit obtenu de *Clément IX* pour les Trois Evêchés; il est accordé à perpétuité à nos Rois & à STANISLAS; pour tout le temps qu'il sera Duc de Lorraine. En conséquence de cet *Indult*, Sa Majesté Polonoise prétendit avoir droit de nommer aux Prieurés collatifs en tout temps, ou tout au moins pendant huit mois dans les Diocèses de Toul, de Verdun, & pendant six mois dans ceux de Trèves & de Metz, où le Concordat Germanique est étendu à cet égard. Sa Majesté Très-Chrétienne prit connoissance de cette affaire, que le Roi de Pologne l'avoit prié de décider, & par un arrêté du 19

198. *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

Avril 1748, le Roi & son Conseil des Dépêches la jugèrent en faveur des col-
lateurs. M. *Thibault* fut envoyé à Ver-
sailles pour y soutenir les droits des
deux Rois ; il rapporte sa négociation
& toutes les raisons qu'il avoit rassem-
blées pour procurer à Leurs Majestés
un succès favorable ; cette question in-
téressante est ici traitée à fond. A la suite
de cette affaire viennent tous les Edits,
Ordonnances, Déclarations & Arrêts
que STANISLAS a donnés pour fixer le
droit Lorrain dans les matières bénéfi-
ciales, toujours en se réglant sur le droit
François. L'exposition historique ren-
ferme une infinité d'autres matières cu-
rieuses qu'un extrait ne peut compor-
ter.

La seconde Partie n'est pas moins ins-
tructive. Elle consiste principalement
en une Dissertation composée de vingt-
cinq Chapitres. Dans le premier l'au-
teur demande si la Lorraine est un pays
d'obédience ou d'usages ; il commence
par diviser les Etats Catholiques par rap-
port à la Cour de Rome en quatre clas-
ses. *Pays de liberté, pays de concordat,*
pays d'obédience, pays d'usages. Il rap-
porte les raisons sur lesquelles se sont

appuyés les Ultramontains , pour tâcher de prouver que la Lorraine est un *pays d'obédience* ; celles qu'il oppose , pour détruire ce système , sont si victorieuses qu'elles ne laissent rien à desirer , pour la conviction qu'elle est un *pays d'usages*. Dans le second Chapitre est traitée cette autre question : *Si la Lorraine participera aux privilèges & libertés de l'Eglise Gallicane*. M. Thibault opine pour l'affirmative qu'il établit solidement par l'Histoire du pays qui faisoit autrefois partie de la Gaule Belgique , dans laquelle , après sa division les Souverains particuliers ont exercé la même autorité sur les Bénéfices que celle que les Rois de France , de Lorraine & d'Austrasie avoient exercée. Dans le 3^e Chapitre , il explique l'Indult de *Clement XII*. Dans le 4^e , il éclaircit les concessions particulières de la première clause de cet Indult , & le combinant toujours avec le Concordat , il en tire la conséquence que , quoique plusieurs Abbayes de la Lorraine fussent électives lors de la cession de la Lorraine , elles ne sont pas moins affectées aujourd'hui à la nomination Royale. Il excepte les quatre Abbayes séculières des Dames il-

lustres de Remiremont, Epinal, Bouxières & Pouffay, & les trois Abbayes régulières Bénédictines de Vergaville, Létanche & Sainte-Hoilde, sur l'éligibilité desquelles il propose les moyens pour & contre, après lesquels on trouve une Déclaration du Roi de Pologne STANISLAS donnée au mois de Janvier 1761, dans laquelle ce Prince a conservé les premières dans leur droit d'élire, & a restreint les preuves de Noblesse, pour y avoir accès, à huit degrés paternels, & à pareil nombre de degrés aussi paternels du côté de la mère de l'aspirant.

Un certain usage s'étant introduit dans ces quatre Eglises Nobles de n'y recevoir que la Noblesse Militaire, quoique leurs Statuts homologués ne distinguent point les genres de Noblesse, l'auteur prétend que celle de robe ne doit pas moins y avoir entrée que celle d'épée.

» En effet, dit-il, la balance de la
 » Justice n'est-elle pas, autant que l'é-
 » pée, l'appui des Couronnes & des
 » Etats ? Ne faut-il pas dans ces deux
 » conditions honorables des talens, des
 » études, du travail, & cette grandeur
 » d'ame inaccessible à tous sentimens

» bas & roturiers ? Le préjugé, ce ty-
 » ran de la raison, tombera, sans doute,
 » à la vûe d'une Déclaration qui ne dis-
 » tingue pas les genres de Noblesse qui
 » auront accès à nos Chapitres Nobles.
 » Le plus beau lustre de l'ancienne No-
 » blesse tire son origine de l'administra-
 » tion de la Justice. La qualification de
 » *Haut & Puissant Seigneur* dérive de la
 » seule qualité de *Haut-Justicier*, dans
 » un temps où chaque Seigneur rendoit
 » lui-même la Justice dans son terri-
 » toire. Avant la création d'un Parle-
 » ment en Lorraine, ces célèbres Assi-
 » ses, qui jugeoient souverainement des
 » affaires du pays, n'étoient composées
 » que de la Noblesse, qui se dit aujour-
 » d'hui Militaire. Les fonctions de Ju-
 » dicature qu'exerçoient les Gentils-
 » hommes, leur donnoient une autorité
 » dont ils faisoient assez de cas, pour
 » l'avoir réclamée long-temps, & pour la
 » desirer encore. Si le partage de leurs
 » anciens droits, avec un autre ordre de
 » Noblesse, n'ôte rien à leur premier
 » éclat, à cause de la gloire attachée
 » aux armes, la partie qui leur a été
 » ôtée ne peut que rendre ceux qui en
 » ont été investis, d'une condition éga-

» le , lorsque s'étant souvenus avec dis-
 » tinction dans cet état , ils auront ac-
 » quis une Noblesse de race aussi reculée
 » que la leur. Loin que le mélange de
 » toutes deux dans les Chapitres doive
 » révolter la Noblesse Militaire , il ré-
 » sultera de la réunion de ces deux or-
 » dres de Noblesse , dans un même
 » corps , l'avantage inestimable des ser-
 » vices mutuels qu'ils ne se rendront
 » jamais , tant que l'orgueil fera le prin-
 » cipe d'une discorde éternelle entre
 » eux. Il n'y a point de guerre plus
 » cruelle que celle de l'injuste dédain ,
 » & de l'amour-propre offensé. » Dans
 le 5.^e Chapitre , on fait l'énumération
 des Bénéfices exceptés de la nomina-
 tion Royale dans la seconde clause de
 l'Indult. Dans le sixième on propose si
 la Régale , l'Economiat , le droit de joyeux
 avènement , de serment de fidélité , de
 première entrée dans les Eglises , & de
 placer des oblates dans les Monastères ,
 auront lieu en Lorraine , à la réunion à
 la Coutonne. L'auteur décrit chacun
 de ces droits ; il en donne l'origine , &
 développe cette matière si clairement ,
 qu'on juge d'un coup d'œil de ce que
 la Lorraine supportera & ne supportera

pas de ces droits à l'avenir. Dans le Chapitre septième est traitée la question; si les Indults accordés au Roi pour son Chancelier, & Garde des Sceaux, son Parlement de Paris, les Requêtes de l'Hôtel, & aux fameuses Universités du Royaume, s'étendront sur la Lorraine & le Barrois. Dix-huit pages sont employées dans cette sçavante discussion. Dans le Chapitre 8^e sont rappelés tous les Bénéfices principaux de la Lorraine. Dans le 9^e les qualités nécessaires pour les posséder. Dans le 10^e la manière d'y pourvoir. Dans le 11^e il est traité de la possession. Dans le 12^e du droit de patronage. Dans le 13^e de la vacance des Bénéfices. Dans le 14^e des démissions, résignations, permutations, pensions & régrés. Dans le 15^e des élections & postulations. Dans le 16^e des unions & désunions. Dans le 17^e des dévoluts. Dans le 18^e des Bulles & Brefs. Dans le 19^e des Appels des Jugemens Ecclésiastiques. Dans le 20^e du pécule Monachial & des Moines ou Religieux devenus Evêques, ou en titre, ou *in partibus infidelium*. Dans le 21^e des aliénations de biens d'Eglise. Dans le 22^e des Immunités Ecclésiastiques.

Dans le 23^e des obligations & charges des Bénéficiaires. Dans le 24^e des Monitoires. Dans le 25^e & dernier de la Jurisdiction Ecclésiastique.

Je n'ai pu, Monsieur, que vous indiquer les objets des sçavantes & curieuses recherches de l'auteur. Tout ce que je puis vous dire, d'après plusieurs Jurisconsultes auxquels j'ai demandé ce qu'ils pensoient de cet ouvrage, c'est qu'il est solide, profond & bien écrit. L'auteur a eu le talent de le rendre intéressant & nécessaire pour la France même, & pour tous les temps. » Tout y est » à sa place ; les objets en sont piquans, » & l'érudition immense ; les limites » des deux Puissances y sont fixées avec » un ton de vérité qui ne peut déplaire » ni à l'une ni à l'autre ; le droit y est » distingué de l'abus. » Enfin, Monsieur, c'est sans contredit un des meilleurs ouvrages de ce siècle. Il est dédié au Roi de Pologne *Stanislas*. J'ose dire que ce Prince, qui a reçu les hommages de tant d'écrits décorés de son auguste nom, en a vu paroître sous ses auspices bien peu d'aussi utiles & d'aussi propres que cette Histoire à étendre les connoissances de ses sujets, & par conséquent leur bonheur.

Extrait de la Gazette du Commerce.

J'ai oublié, Monsieur, de vous parler dans le temps d'une Brochure qui a paru dans les premiers mois de cette année, & qui mérite d'être connue; elle est intitulée : *Extrait de la Gazette du Commerce, concernant la Société des Souscripteurs de Londres, & celle qui se forme à Paris; pour l'encouragement de l'Agriculture, des Manufactures & du Commerce.* M. le Rebours, qui a rédigé jusqu'ici la Gazette du Commerce, s'est donné la peine de réunir tout ce qu'il y avoit inséré sur la Société Patriotique de Londres, & sur celle qu'il a eu l'avantage de faire naître parmi nous. Il a dédié cet ouvrage à M. le Duc de Praslin, Ministre & Secrétaire d'Etat. Son *Épître Dédicatoire* est courte, simple & digne du Ministre éclairé à qui elle est écrite.

Pour vous donner une idée de cette Brochure, je ne peux rien faire de mieux que de vous transcrire quelques morceaux de l'*Avertissement* de M. le Rebours : » Nous nous sommes déterminés à donner au Public cet extrait

» de la Gazette du Commerce , parce
 » que nous avons pensé qu'il pouvoit
 » être utile de réunir tout ce qui s'y
 » trouve épars sur la Société Patrioti-
 » que de Londres , & sur celle qui se
 » forme à Paris..... Il est difficile qu'on
 » lise de suite les sujets multipliés des
 » prix proposés à Londres , sans que
 » l'on fasse des vœux pour voir de sem-
 » blables encouragemens offerts à l'in-
 » dustrie Française. »

Il nous apprend ensuite qu'il ne fut point arrêté par les réflexions décourageantes que lui proposèrent quelques personnes lorsqu'il forma le projet , à l'occasion des prix proposés à Londres , d'exciter les François à en proposer de pareils à Paris. On doit lui sçavoir gré d'avoir eu une assez bonne opinion de notre Nation pour la croire tout aussi capable qu'une autre des mouvemens & des actes de Patriotisme. » L'Ordre
 » Ecclésiastique , dit M. de Rebours ,
 » qui , dans tous les temps , a donné
 » des preuves de son zèle & de son
 » amour pour la gloire de nos Princes
 » & la prospérité de la France , ne se
 » fera-t-il pas un devoir de se distin-
 » guer dans cette occasion ? Est-il un

» Prélat François, un Titulaire de Be-
 » néfice un peu considérable, une mai-
 » son dotée de Religieux qui ne se sou-
 » mette à une médiocre contribution
 » annuelle? La Noblesse, jalouse par-
 » mi nous de donner l'exemple des
 » actions auxquelles l'honneur est attra-
 » ché, prodigué de son sang & de ses
 » richesses pour le service de ses Rois
 » & de sa Patrie, ne fournira-t-elle pas
 » une multitude de Souscripteurs? La
 » classe des Magistrats, si éclairée sur
 » les véritables sources de la puissance
 » de l'Etat & si attentive à en conser-
 » ver la pureté, ne donnera-t-elle pas
 » un grand nombre de généreux Patrio-
 » tes? Tous les hommes opulens par
 » leurs places ou par leur patrimoine,
 » tous les riches Négocians & Manu-
 » facturiers, tous les Amateurs des
 » Beaux-Arts, ne s'empresseront-ils
 » pas de faire mettre leurs noms sur la
 » liste des bienfaiteurs de la Patrie?
 » Quel spectacle intéressant pour la Na-
 » tion, lorsqu'elle verra une portion
 » des citoyens de différens ordres as-
 » semblés pour déterminer quels sont
 » les genres de travaux qu'il nous est

» le plus important d'encourager & de
» récompenser !

» L'abondance en tout genre de pro-
» ductions augmentée , la population
» accrue , le travail plus aimé , les Ma-
» nufactures multipliées & plus soi-
» gnées , le Commerce mieux connu
» & plus généralement , les Arts con-
» duits plus rapidement à leur perfec-
» tion , ne sont pas les seuls avantages
» qui doivent résulter nécessairement
» d'un pareil établissement. Le goût
» pour l'honnête & pour l'utile n'en
» sera-t-il pas aussi une suite infailli-
» ble ? Les bonnes mœurs n'y gagne-
» ront-elles pas considérablement ? Cet
» esprit d'ensemble & d'harmonie qui
» donne tant de force aux Etats , ne se
» communiquera - t - il pas insensible-
» ment à toutes les têtes Françaises ?
» Les connoissances économiques &
» politiques n'en seront-elles pas plus
» universellement répandues ? Les hom-
» mes véritablement utiles ne jouiront-
» ils pas de toute la considération qui
» leur est due ? Et ceux qui languissent
» dans une honteuse inaction , ne ver-
» ront-ils pas le mépris s'attacher sur

» leurs pas, & les forcer de sortir de
 » leur indolence ? Quel François un
 » peu aisé sentira le prix de tant d'heu-
 » reux effers, & ne concourra pas à les
 » produire par un léger sacrifice de sa
 » fortune ! » C'est par-là que M. *le*
Rebours termine son *Avertissement*, où
 vous voyez qu'il développe des senti-
 mens qui font honneur à son cœur, &
 tels qu'il seroit à souhaiter que beau-
 coup de François en eussent de sembla-
 bles.

En parcourant, Monsieur, la Bro-
 chure dont je vous ai parlé, vous re-
 marquerez que la *Gazette du Commerce*
Province est continuellement citée.
 Cette Feuille Périodique fut d'abord
 divisée en *Gazette du Commerce Pro-*
vince & en *Gazette du Commerce Paris*.
 M. *le Rebours* rédigeoit la première,
 & c'est d'elle qu'il a tiré l'extrait que
 je vous annonce. Vous y trouverez une
 multitude de prix proposés à Londres
 sur toutes sortes d'objets utiles ; vous y
 observerez les bonnes réflexions que
 M. *le Rebours* faisoit à mesure qu'il ex-
 posoit les sujets de ces prix. Vous se-
 rez enchanté des efforts réitérés que ce

bon citoyen a faits pour faire naître en France une association semblable à celle d'Angleterre , où plus de trois mille citoyens contribuent annuellement chacun de deux guinées (environ deux louis d'or) pour faire des fonds destinés à récompenser tous les travaux utiles. Cette Brochure vous attachera singulièrement depuis la page 40 jusqu'à la fin. Vous y verrez avec le plus grand plaisir que le zèle de M. *le Rebours* a été couronné par le succès le plus flatteur pour un bon citoyen. Vous lirez une liste de Français de tous les états qui se sont soumis à une contribution volontaire & annuelle de deux louis d'or , pour encourager parmi nous l'Agriculture , les Manufactures & le Commerce. Si une pareille association se sourient & s'étend , comme il y a lieu de le penser , M. *le Rebours* méritera à juste titre la reconnoissance de la Nation. Sa Brochure se vend à Paris chez *Valleyre père* , rue S. Séverin

*Mémoire sur le Passage de Vénus qui
s'observera en 1769, par M. de la
Lande.*

On a beaucoup parlé du passage de *Vénus* sur le disque du Soleil observé en 1761. Toutes les Nations sçavantes s'intéressèrent à cette fameuse observation; la France, l'Angleterre, la Suède, la Russie, le Dannemarck envoyèrent des Observateurs dans toutes les parties du monde pour profiter des avantages de chaque situation; cependant les Astronomes n'en ont pu tirer toutes les conséquences qu'ils en espéroient; le mauvais temps, la guerre, & d'autres causes qu'on ne doit pas révéler, ont fait échouer plusieurs des entreprises que l'on forma pour l'observation de 1761; la plupart des voyages qu'on entreprit ont été inutiles; les autres ont donné des résultats peu d'accord entr'eux. Nous sçavons cependant, par le moyen de l'observation de M. Pingré faite à l'Isle Rodrigues & de celle de M. Mason faite au Cap de Bonne-Espérance, que la parallaxe du Soleil est d'environ 9 secondes & sa dis-

tance de 33 millions de lieues, (chacune de 2282 toises) mais il y a environ un 10^e d'incertitude.

Le passage de *Vénus* que l'on attend pour 1769, réparera avec avantage ce qui nous a manqué en 1761. Il nous fera connoître avec moins de travaux & par des voyages plus faciles la véritable distance du Soleil & de toutes les Planètes par rapport à la terre, leurs grandeurs réelles, & tout ce qui en dépend, avec une exactitude dix fois plus grande que nous ne l'avons actuellement; mais aussi ce passage est le dernier que nous ayons à espérer; il se passera 105 ans avant que *Vénus* reparoisse sur le Soleil, & aucun autre phénomène ne pourra tenir lieu de celui-ci. Il est donc important de s'y préparer de bonne heure. M. de la Lande a composé sur ce sujet l'ouvrage le plus instructif & le plus détaillé qu'il fût possible de donner. On voit d'abord sur une Carte générale de la terre la distinction entre les pays où l'on verra l'entrée de *Vénus* sur le Soleil, ceux où l'on verra la sortie, ceux où l'on verra les deux phases, & ceux où l'on ne verra rien du tout de ce célèbre passage. Par exem-

ple, à Paris nous n'en verrons que le commencement pendant une demi heure; mais au Nord de l'Europe, un peu au delà de Pétersbourg, on le verra tout entier, ou pendant près de six heures.

On voit aussi sur la Carte de M. de la Lande des cercles qui désignent l'heure à laquelle chaque pays verra l'entrée & la sortie, & au bas de la Carte toutes les circonstances du passage calculées sur de nouvelles tables que M. de la Lande s'est faites des mouvemens de *Vénus*. Cette Carte est accompagnée d'un Mémoire qui en contient l'explication; M. de la Lande y explique d'une manière élémentaire & intelligible pour tout le monde, par quel effet & pour quelle raison ces passages de *Vénus* sur le Soleil ont l'avantage singulier de nous faire connoître les distances du Soleil & de toutes les planètes à la terre, pourvu qu'on les observe à la fois dans des pays très-éloignés les uns des autres, & dans des situations convenables.

Les pays les plus avantageux pour l'observation de 1769 seront d'un côté la Russie, un peu au Nord de Pétersbourg, de l'autre le Mexique & toute la

partie Occidentale de l'Amérique Septentrionale ; deux Observateurs placés, l'un vers Pétersbourg, l'autre vers Mexico, trouveront une différence de 18 minutes de temps entre leurs observations, indépendamment de celle qui vient de la longitude, & qui est de plus de 7 heures ; c'est cette différence qui leur fera connoître la distance de *Vénus* & celle du Soleil par rapport à la distance qu'il y a entre Pétersbourg & Mexico. Ce sera donc un avantage considérable pour l'Astronomie, si l'on peut obtenir de la Cour d'Espagne la permission d'aller au Mexique observer ce passage ; la Géographie & l'Histoire Naturelle gagneront également à ce voyage ; le Mexique n'a été jusqu'ici habité par aucun Astronome ni par aucun Naturaliste qui aient pu nous le faire connoître, comme le Pérou, la Caroline, &c.

L'ouvrage de M. de la Lande est terminé par un détail des observations qui ont été faites sur le passage de *Vénus* arrivé en 1761, des voyages qu'il a fait entreprendre, des calculs & des résultats qu'on en a tirés ; nous remarquerons seulement qu'à l'occasion de

l'observation faite à Vienne en Autriche, M. de la Lande a oublié de parler de celle de M. Cassini qui avoit été envoyé à Vienne par le Roi, & qui y a fait une observation très-complète. M. de la Lande rapporte les résultats qu'il a tirés des observations, tant pour la théorie des mouvemens de *Vénus* que pour la distance du Soleil & des Planètes à la terre; il annonce que les théories & les méthodes nouvelles dont il s'est servi à cette occasion se trouveront expliquées plus au long dans un grand Traité d'Astronomie. Cet ouvrage important est actuellement sous presse, & nous en parlerons avec plaisir aussitôt qu'il paroîtra. La Carte ou figure du Passage de *Vénus* sur le Disque du Soleil en 1769 se trouve avec le Mémoire à Paris chez Latré Graveur rue Saint-Jacques, près de la Fontaine Saint-Séverin, à la Ville de Bordeaux.

Avis sur quelques Exemplaires du Journal des Sçavans.

La veuve Quillau Libraire - Imprimeur, rue du Fouarre près la Place

Maubert , ayant résolu de se défaire de son fonds de Librairie, avertit qu'elle possède un certain nombre d'exemplaires du *Journal des Sçavans*, tant in-4^o qu'in 12 ; sçavoir, les années 1746 , 1747 , 1748 , 1749 , 1750 , 1751 , 1752 , 1753 , 1754 , 1755. Elle les délivre à raison de 5 livres chaque année , au lieu de 14 livres que l'on payoit ci-devant ; elle prévient que l'on ne jouira de cet avantage que jusqu'à la fin de Septembre prochain ; passé lequel temps l'on ne doit plus s'attendre à pouvoir en acquérir aucun exemplaire.

L'on trouve aussi chez la même veuve des exemplaires de la belle Edition du *Bocace* , 5 volumes avec figures. Le prix est de 48 liv. le François , & 54 liv. l'Italien.

Je suis , &c.

A Paris , ce 30 Juin 1764.

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

Histoire du Maréchal de Luxembourg.

QUoique les deux derniers volumes de l'*Histoire de la Maison de Montmorenci*, par M. Desormeaux, soient une suite de ceux dont je vous ai déjà rendu compte, ils doivent être regardés, en quelque sorte, comme un ouvrage particulier & indépendant des autres Tomes; ils contiennent la vie de *François-Henri de Montmorenci Maréchal Duc de Luxembourg*, Comte de *Boutteville*. Il nâquit à Paris le 8 Janvier 1628, environ six mois après la mort de son père. *Charlotte-Marguerite de Montmorenci Princesse de Condé* le

AN. 1764. Tome IV. K

produisit de bonne heure à la Cour. Toute la France retentissoit alors des victoires du Prince *de Condé*, qui bientôt distingua le mérite naissant de son jeune parent ; celui-ci répondit aux bontés du Prince par un attachement invariable. L'Historien , ami de la vérité , dit : « Il fut toute la vie son » compagnon d'armes & de fortune ; il » lui sacrifia tout *jusqu'à son devoir.* » Le Comte *de Boutteville* débuta par les plus brillans succès dans la carrière de la gloire. *Condé*, au retour d'une de ses plus éclatantes Campagnes , le présenta à la Reine-mère , qui , à l'âge de vingt ans , le décora de la dignité de Maréchal de Camp. Les nuages de la guerre civile vinrent obscurcir ces premiers beaux jours de la fortune du Comte. Malheureusement il fut engagé dans le parti opposé à la Cour , non qu'il fut séduit par l'ambition , mais son amitié l'entraînoit par-tout où se trouvoit le Prince *de Condé*.

M. *Desormeaux* nous donne une idée très bien esquissée de l'origine des troubles qui vinrent déchirer la France. On sçait que les Duchesses *de Longueville*, *de Chéruse*, *de Montbazou* & de *Cha-*

Willon la Palatine, par la beauté, les graces; la naissance & l'esprit, étoient les Héroïnes des différens partis qui divisoient le Royaume. Les unes soutenoient la querelle de *Condé*; les autres étoient à la tête des *Frondeurs*, qui n'avoient point d'autres Chefs que les amans de ces femmes célèbres. *Boutteville*, apprenant qu'on avoit arrêté le Prince *de Condé*, monte seul à cheval, parcourt les principaux quartiers de Paris, en criant : *Au secours, Messieurs, on arrête M. le Duc de Beaufort*. Son dessein étoit d'exciter un trouble général, à la faveur duquel il espéroit avoir le temps d'assembler quelques amis, de fondre sur l'escorte des Princes & de rompre leurs fers. Le Duc *de Beaufort* étoit l'idole des Parisiens. » Déjà le » peuple furieux voloît aux armes. On » étoit à la veille de nouvelles barrica- » des, lorsque le Coadjuteur de Paris, » le plus vigilant & le plus dangereux » des ennemis de *Condé*, s'apercevant » d'une erreur si funeste aux vûes de la » Cour, va prendre le Duc *de Beaufort*, » & le conduit dans tous les quartiers » de la Ville. A son aspect les armes » tombent des mains des citoyens, &

» l'air retentit d'acclamations d'autant
 » plus vives qu'on ne sçavoit quels
 » éloges donner à la conduite de la Cour
 » pour avoir fait arrêter *Condé* ; car telle
 » étoit alors la haine que Paris portoit
 » à un Prince qui avoit sauvé l'Etat, qu'il
 » célébra son malheur avec transport.
 » Toute la Ville fut éclairée pendant la
 » nuit par des feux de joie allumés par
 » la folie & l'ingratitude. »

Boutteville, toujours animé du desir
 de briser les fers des Princes, va se
 joindre au grand *Turenne*. Ils livrent
 une bataille au Maréchal du *Plessis Pras-*
lin. *Boutteville* fait des prodiges de va-
 leur. Abandonné des soldats, il est en-
 veloppé, blessé & pris. Le Cardinal
Mazarin, qui avoit été spectateur de
 cette fameuse journée, conçut des-lors
 du Comte de *Boutteville* la plus-haute
 idée. Il le traita avec de grandes mar-
 ques de distinction, & lui envoya les
 Officiers de sa maison pour le servir.
Boutteville continua, malgré toutes les
 offres du Ministre, de rester attaché au
 Prince de *Condé*. Il le suivit à *Bruxelles*.
 Quoique le penchant qui l'emtraînoit à
 la volupté fut très-vif, il ne s'abandon-
 noit pas tellement à son goût qu'il ne

s'occupât beaucoup des Sciences , surtout de celles qui concernent la guerre ; il lut tout ce que les Anciens & les Modernes ont écrit sur un Art si grand & si funeste , & perfectionnant les connoissances qu'il puisoit dans des sources peut être trop négligées aujourd'hui, par l'expérience & par la conversation de *Condé* qu'il ne quittoit pas plus dans la vie privée que dans les combats ; il acquit en peu de temps une telle capacité que les Espagnols le regardoient comme le Général le plus capable de remplacer un jour ce Prince.

Le Comte de *Boutteville* , pendant qu'il fut à Bruxelles , fit exactement sa cour au Roi d'Angleterre , dont il n'avoit tenu qu'à sa sœur qu'il ne devînt le beau frère. Ce trait intéresse trop la gloire de la Maison de *Montmorenci* & le Héros de cette Histoire, pour ne pas trouver ici sa place. » Après le funeste » succès de la bataille de *Worcestre* , » *Charles* , vaincu sans ressource , étoit » venu chercher un asyle en France au » près de *Louis XIV* son cousin - germain. Il vit la Duchesse de *Châtillon* , » l'un des plus beaux ornemens d'une » Cour féconde en beautés. Les grâces

» de la jeune veuve, sa délicatesse, son
 » esprit, les charmes de son entretien,
 » touchèrent si sensiblement le cœur du
 » Monarque Anglois, qu'oubliant ses
 » infortunes & sa situation, il la pressa
 » d'accepter sa main. Il n'étoit guères pos-
 » sible à la Duchesse d'être insensible à la
 » passion & aux offres d'un Roi, qui à
 » beaucoup de courage joignoit une fi-
 » gure & un esprit séduisant; mais
 » Mad^e de Châillon s'élevant au-dessus
 » d'elle-même, fit envisager à son amant
 » la nécessité d'une alliance assez puis-
 » sante pour le rétablir sur le Trône.
 » *Tel fut*, ajoute Mylord Clarendon
 » témoin oculaire des amours de Char-
 » les, le suprême effort de vertu de cette
 » jeune veuve qui ne voyoit que le Trône
 » au-dessus d'elle, & qui en étoit digne
 » par sa naissance & son mérite; mais
 » elle s'en montra encore plus digne en le
 » refusant; c'est pourtant cette femme
 » illustre qui depuis épousa le Duc de
 » Meckelbourg, dont un écrivain satyri-
 » que a pris plaisir à déchirer la répu-
 » tion par les traits les plus sanglans. »

Bouteville soutint l'éclat de sa nais-
 sance & de sa réputation à la fameuse ba-
 taille des Dunes donnée contre Turenne

par *Condé* & les Espagnols. Le Comte, après avoir déployé toute son ame héroïque, fut trahi par la Fortune, fait prisonnier, & échangé dans la suite contre le Maréchal *d'Aumont* qui venoit d'être pris en tâchant de surprendre *Ostende*.

Le mariage de *Louis XIV* avec l'Infante *Marie-Thérèse* fit cesser tous les troubles, & rendit *Condé* & *Boutteville* à la France. Ils furent présentés au Roi. » Ce Prince les assura d'un ton plein de » clémence & de bonté qu'il avoit tout » oublié & pardonné. *Boutteville*, touché de la générosité du Roi, ne chercha plus, le reste de sa vie, qu'à expier une faute dont l'amitié avoit été le principe ; son épée ne fut plus teinte désormais que du sang des ennemis de la France. » Au reste, il est si vrai qu'il n'avoit été emporté si loin de son devoir que par le sentiment de la reconnaissance, que le Roi d'Espagne lui ayant envoyé soixante mille écus, comme une foible récompense des services importants qu'il lui avoit rendus, il les refusa avec une noble fierté : *Je n'ai jamais entendu*, dit-il, *être au service d'Espagne, & je ne recevrai jamais de bienfait.*

224. *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

que de la main de mon Roi. Le Comte n'étoit pourtant pas riche, & il avoit devant les yeux l'exemple de tous les gens de qualité du même parti qui acceptèrent sans scrupule les présens que leur avoit destinés le Roi d'Espagne.

Le Comte épousa Mademoiselle de *Luxembourg*. Elle descendoit, du côté maternel, d'une Maison qui a donné cinq Empereurs à l'Allemagne, des Rois à la Hongrie & à la Bohême, des Reines à tous les Trônes de l'Europe, quinze Souverains aux Duchés de *Luxembourg* & de *Limbourg*, & plusieurs Connérables de France : du côté paternel elle étoit issue de la Maison de *Clermont-Tonnerre* qui a produit une Reine d'Arragon, une Reine de Naples, & qui, par son ancienneté & son illustration, ne le cède qu'aux Maisons Souveraines.

Le Duc de *Luxembourg* passa les années qui s'écoulèrent depuis le Traité des Pyrénées jusqu'à l'invasion de la Flandre, à Paris ou à Ligny en Barrois. La guerre se ralluma contre l'Espagne. *Louis XIV* revendiquoit les Pays-Bas & la Franche-Comté sur le jeune Roi son beau-frère. *Candé* eut la douleur de

voir son génie & sa valeur enchaînés. *Turenne* lui fut préféré. *Luxembourg*, qui avoit suivi la destinée de ce Prince, ne fut point employé. Alors il prit la résolution de servir en qualité de Volontaire; ce qui fut très agréable au Roi. Le Duc de *Luxembourg* se lia d'amitié avec le Marquis de *Louvois*, fort jeune alors, & qui dans la suite devint son ennemi implacable. Vous serez charmé, Monsieur, de voir de quelle façon M. *Deformeaux*, en grand Peintre, nous a représenté ce Ministre. » *François-Michel le Tellier*, Marquis de *Louvois*, » étoit né avec tous les talens capables » de seconder les vûes ambitieuses d'un » Roi conquérant. Son génie étoit éternel, son application infatigable, son » activité prodigieuse. Nul Ministre ne » connut, avant lui & comme lui, l'art » de pourvoir à la subsistance des plus » grandes armées, & de les faire agir » avec plus de secret, de rapidité & de » succès. Il porta la science des détails » & des combinaisons jusqu'au plus » haut degré. Ferme, sévère, libéral, » plein de prévoyance, ne respirant que » la discipline & l'ordre, sans lesquels » la conduite d'une armée & l'adminis-

226 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» tration d'un Empire deviennent des
 » fardeaux accablans. Tels sont les ta-
 » lens sublimes qui distinguent le Mar-
 » quis de Louvois de la foule des Mi-
 » nistres de ce siècle ; heureux, si la prof-
 » périté, de brusque, impérieuse, ar-
 » dente qu'elle étoit, n'eût rendu son
 » ame dure, jalouse & despotique ; plus
 » heureux encore, si sa politique encou-
 » ragée par le succès n'eût enfanté guer-
 » re sur guerre. Car enfin quels fruits sa
 » patrie & lui-même retirèrent-ils de
 » tant de travaux ? La France fut épuir-
 » sée d'hommes & d'argent : Louvois,
 » ce Ministre si puissant, si envié, si re-
 » douté, emporta au tombeau la haine
 » du Roi, celle de la France & de toute
 » l'Europe. On se déchaîna contre sa
 » mémoire, on exagéra ses défauts, on
 » poussa l'injustice jusqu'à lui refuser,
 » non seulement les vûes étendues &
 » profondes, mais encore l'esprit d'or-
 » dre & la science des détails ; & si la
 » génération présente plus éclairée lui
 » assigne un des premiers rangs parmi
 » les grands hommes de ce siècle ; elle
 » gémit avec raison de l'aveuglement
 » d'un François, qui, sans être touché
 » du bien de l'Etat, sacrifia tout à la

» gloire particulière de son Maître : le-
 » çon mémorable qui doit apprendre
 » aux Ministres, qui ont le plus de gé-
 » nie & de grandeur dans l'ame, que
 » le seul moyen de laisser une mémoire
 » chère & respectable est la voie de la
 » justice, de la modération & de la bien-
 » faisance. »

Luxembourg vole à la conquête de la
 Franche Comté. Le Roi, revenant en
 France, lui confie le commandement
 général de l'armée qui entra dans la
 Province dont notre Héros portoit le
 nom. *Luxembourg* parcourt un vaste
 champ de conquêtes. Il se distingue au-
 dessus de tous les autres braves Capitai-
 nes dans l'entreprise sur la Hollande.
 De quelle façon il défend la Ville de
 Voerden. *Louis XIV*, sensible au mé-
 rite de ce grand homme, lui donne la
 Charge de *Capitaine des Gardes du*
Corps, & y ajoute celle de *Maître de*
la Garderobe. » L'élévation du Duc ré-
 » pandit beaucoup de joie à la Cour &
 » à la Ville. La Nation applaudit aux
 » victoires & à la fortune d'un homme
 » qui, après avoir éprouvé tout ce que
 » l'adversité a de plus accablant, loin
 » de se laisser abattre par la destinée

» qui sembloit le poursuivre, avoit sçu,
 » jusques dans le sein de l'exil & de la
 » proscription, se couvrir de gloire, &
 » acquérir des talens qui le rendoient
 » nécessaire à l'État. »

Luxembourg, en prenant possession du Gouvernement d'Utrecht, avoit formé le dessein de traiter le peuple conquis avec modération. Sa conduite fut blâmée. Le Marquis de *Louvois*, dans la plupart des Dépêches, lui reproche d'avoir adouci les ordres de la Cour. Il lui recommande, il lui ordonne, même de la part du Roi, dont il emprunte la voix, d'employer les voies de la rigueur la plus décidée. » Je vous conjure, lui écrivoit-il dans une des Dépêches, de vous défaire de ces sortes de tendresses qui vous portent à ménager les peuples ; coupez toutes les écluses ; c'est le moyen de désoler les Hollandois. » Sont-ce des hommes qui parlent ainsi ? *Luxembourg* fit voir que sa sagesse & son habileté égaloient son intrépidité. Sa retraite admirable de la Hollande suffiroit seule pour l'immortaliser. L'Historien peint avec des traits de feu le mémorable & triple combat de *Senef*, de *Saint-Mé-*

colas aux Bois & du Fay. Il dura dix-sept heures, & coûta la vie à plus de vingt-sept mille hommes, dont près de la moitié François. Dans la Relation que *Condé* envoya à la Cour de cette action sanglante, il donna de si grands éloges à la valeur & à la conduite du *Duc de Luxembourg*, que le Roi se crut obligé de lui écrire de sa propre main pour le féliciter & le remercier. » Si vous n'aviez pas déjà mérité toute mon estime par les services que vous m'avez rendus en tant d'actions (lui dit ce Prince reconnoissant), je ne pourrois la refuser aux marques de courage & d'habileté que vous venez de témoigner en ce dernier combat. Je suis charmé que mes Gardes se soient autant distingués qu'ils l'ont fait. »

Turenne meurt. *Luxembourg* reçoit le bâton de Maréchal de France. Il succède au grand *Turenne* dans le commandement de l'armée d'Alsace. Il est forcé de laisser reprendre *Philisbourg*. *M. Desormeaux* démontre très-clairement qu'on ne pouvoit attribuer cette perte au Maréchal. *Louis XIV & Louvois* en ont toujours été persuadés; mais *Paris*,

le séjour de l'ignorance, de cette méchanceté qu'enfantent l'oïveté & l'envie, retentit d'Epigrammes & de Chansons contre *Luxembourg*. Les ingrats oublioient ou ne vouloient pas sçavoir que le Maréchal, par la sagesse de ses dispositions & la fierté de sa contenance, avoit sauvé l'Alsace & la Lorraine.

Campagne de 1677. Luxembourg investit Valenciennes. La Place est emportée d'assaut. C'est dans l'auteur même qu'il faut suivre tous les détails de cette action. *Luxembourg* s'y montre par-tout grand, de sang froid, maître de la victoire, & modéré dans le succès. Prise de Cambrai. La bataille de Cassel due autant à la prudence & au génie de *Luxembourg* qu'à la bravoure de *Monsieur*. Le Maréchal poursuivoit ses conquêtes. *Louvois*, au nom du Roi, vient l'arrêter dans sa carrière de gloire, & *Luxembourg*, en frémissant de voir qu'on lui arrachoit une victoire sûre, cède aux ordres de son Maître. Origine de la haine du Ministre de la Guerre contre le Maréchal. De jeunes gens de qualité Volontaires, de retour à Paris, disent tout haut que M. de *Louvois* avoit empêché M. de *Luxembourg* de vaincre les.

allées. Ces plaintes allèrent jusqu'aux oreilles du Roi qui en marqua quelque mécontentement à son Ministre ; celui-ci fait des reproches à *Luxembourg* qui se justifie ; mais sa justification n'est pas reçue ; & depuis ce moment , *Louvois* , qui , jusqu'alors avoit paru son ami , devient son plus mortel ennemi. Le tableau des conquêtes rapides de *Louis XIV* , que l'on peut nommer la plus brillante époque de sa gloire , est rendu dans l'Historien avec une chaleur & une vivacité de coloris qui doit le distinguer du peuple des écrivains. Bataille de Saint-Denis , où *Luxembourg* force la victoire à se déclarer pour nous. L'Historien , en terminant son quatrième volume , nous prépare à l'enchaînement des disgraces qu'essuya M. de *Luxembourg* . » Tels furent les événemens & la fin d'une » guerre , au succès de laquelle on a vu » que le Maréchal de *Luxembourg* eut » une part insigne. En attendant de nouvelles occasions de signaler son zèle , » il ne lui restoit plus qu'à jouir tranquillement de la considération & des » bienfaits du Prince qu'il avoit si bien » servi. Mais s'il conçut cet espoir , il » fut bientôt détruit par la plus horri-

232 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

» ble persécution ; non-seulement la
» haine de ses ennemis le priva de l'a-
» mitié du Roi , juste & glorieuse ré-
» compense de tant de travaux & d'ex-
» ploits ; mais confiné dans une affreuse
» prison , accusé de crimes également
» atroces & absurdes , il ne tint pas à la
» calomnie qu'il ne perdît l'honneur
» avec la vie. C'est un mystère d'ini-
» quité peu connu jusqu'à présent qu'il
» s'agit d'approfondir. Il paroîtroit in-
» croyable si la haine & la vengeance
» n'offroient de temps en temps dans
» l'Histoire des Nations les plus poli-
» cées des scènes aussi affligeantes pour
» l'humanité. Au reste , le Maréchal de
» *Luxembourg* , réservé à de plus hautes
» destinées que celles qu'il avoit rem-
» plies , non-seulement ne succomba
» pas , quoiqu'abandonné de tous les
» hommes , mais il triompha par la
» seule force de son innocence , du
» crédit , de la prévarication & de l'im-
» posture armées pour le perdre. La sa-
» gesse , la modestie , la dignité avec
» lesquelles il se conduisit dans une af-
» faire si terrible , en faisant connoître
» son caractère , pourront servir de mo-
» dèle à tous les hommes qui , comme

» lui, se verroient exposés aux traits em-
 » poisonnés de la noirceur, de l'envie &
 » de l'iniquité. » L'Historien prend ici,
 Monsieur, un caractère qui lui devient
 particulier. Il remplit le rôle sublime
 de vengeur de la vérité. On voit qu'il
 est enflammé de la noble passion de
 dévoiler aux yeux des hommes cette vé-
 rité sacrée, si souvent cachée dans les
 nuages de la calomnie & de l'absurde pré-
 vention.

On voit paroître en France l'usage
 des poisons, appuyés des prétendus se-
 crets de la magie, cette absurdité des
 temps d'ignorance, consacrée à trom-
 per les foibles & à servir la rage des mé-
 chans. Horreurs de la Marquise de Brin-
 villiers. On arrête *la Voisin*, *la Vigou-*
reux, également célèbres par leurs cri-
 mes & leurs impiétés ; elles accusent
 quantité de personnes considérables de
 la Cour & de la Ville. Il est vrai que
 des femmes, & sur-tout des femmes
 de qualité, avoient été chez ces mal-
 heureuses, conduites la plupart par une
 aveugle curiosité. Quelques-unes, après
 l'avoir satisfaite sur les destinées de
 leurs époux, de leurs amans, de leurs
 amis, avoient été assez imprudentes.

234 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

pour faire des questions sur la vie du Roi, sur celle de ses maîtresses & de ses Ministres. Il n'en fallut pas davantage pour enflammer le zèle du Marquis de Louvois. Ce fut par ses soins que la Commission, pour examiner ces crimes, fut établie à l'Arsenal. Sur les dépositions de *la Voisin* & de *la Vigoureux*, une multitude de personnes de tout rang, de tout âge & de tout sexe, est citée à ce Tribunal; les uns se présentent, les autres sont arrêtés & conduits à la Bastille, à Vincennes; plusieurs s'enfuient dans les pays étrangers. La Comtesse de Soissons est du nombre des derniers; elle n'étoit pas plus criminelle que les autres; mais elle craignoit de succomber sous la haine de ses ennemis. L'Historien met entre nos mains le fil de ce labyrinthe d'intrigues monstrueuses, tramées pour perdre le Maréchal. Il n'y a point de détails qu'il faille négliger; on doit pour cet effet recourir à l'auteur. On ne sçantroit sans indignation, que dis-je, sans verser des larmes, voir un aussi grand homme que *Luxembourg* aux prises avec la calomnie, avec la bassesse, avec toute la rage de l'envie. On voit avec horreur un

Ministre qui ne respiroit que la gloire de sa Nation, employer les voies les plus viles, pour écraser le Héros qui étoit le bras de cette même Nation. Un Magistrat, *la Reynie*, se prête à ces indignités. Il faut que la méchanceté soit bien stupide. Ne devoit-on pas rougir de penser seulement que le Maréchal eût pu se fouiller de ces coupables inepties abandonnées à l'imbécillité de la plus infecte populace. Tout ce morceau, Monsieur, rend palpable la justification de *M. de Luxembourg*. Enfin, le Maréchal sortit de la Bastille, déclaré innocent, il eut pourtant la douleur d'être exilé deux mois. Ses ennemis, ne sçachant plus de quoi l'accuser, firent entendre au Roi que *Luxembourg* n'étoit pas dévot. On ne doit pas perdre de vûe que la maxime de *Louis XIV* étoit de soutenir ses Ministres en tout & contre tout.

Luxembourg n'étoit point employé. Qu'on juge de sa surprise, lorsque le Roi, au commencement de 1690, l'ayant appelé dans son cabinet, lui annonça qu'il avoit jetté les yeux sur lui pour commander son armée de Flandre; le Maréchal fut si étonné qu'il recula deux ou trois pas. » Moi, SIRE,

236 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» commander votre armée de Flandre !
» Votre Majesté a-t-elle bien réfléchi à
» ce choix ? Eh , qu'a-t-il donc qui doi-
» ve vous surprendre , répondit ce Prin-
» ce inquiet de sa résistance ? N'avez-
» vous pas déjà commandé mes armées
» en chef ? Et n'êtes-vous pas encore ca-
» pable de me rendre les mêmes servi-
» ces ? SIRE , reprit *Luxembourg* , je suis
» prêt à verser pour vous jusqu'à la
» dernière goutte de mon sang. Mais
» vous n'ignorez pas la haine dont M.
» *de Louvois* est prévenu contre moi. Il
» s'opposera à mes projets , ou bien il
» les fera échouer..... Je vous réconci-
» lierai avec lui..... Non , SIRE , la ré-
» conciliation est désormais impossible.
» Si vous me l'ordonniez , je me ver-
» rois forcé de désobéir à vos ordres.
» Je ne prétends pas , répondit le Mo-
» narque , contraindre vos sentimens ;
» mais j'obligerai *Louvois* de sacrifier ,
» au bien de mon service , la haine qu'il
» a pour vous. SIRE , s'écria le Maré-
» chal , je me rends , je me sou mets à
» vos ordres ; cependant j'ai encore une
» grace à demander à Votre Majesté ,
» c'est qu'il me soit permis , dans les
» affaires importantes , de ne m'adres-

» Ter qu'a Votre Majesté, sans passer
 » par le canal de M. de Louvois, » Le
 Roi y consentit ; il entretint avec lui
 pendant toute la guerre un commerce
 de Lettres. Le Marquis de Louvois fit
 solliciter *Luxembourg* de lui rendre son
 amitié ; celui-ci répondit qu'après les
 outrages qu'il avoit reçus de ce Minis-
 tre, il ne pouvoit le regarder comme
 son ami ; mais que, par amour pour l'E-
 tat, il vivroit bien avec lui. Il n'en fal-
 lut pas davantage pour rendre au Mar-
 quis de Louvois toute son animosité.

Les choses changent de face. Toute
 l'Europe se ligue contre *Louis XIV.* Ce
 tableau est très-bien présenté dans M.
Desormeaux. *Luxembourg* commandoit
 une armée de trente-cinq mille hom-
 mes ; il fait voir plus que jamais la
 grandeur de son génie dans ses opéra-
 tions. Bataille de Fleurus, une des plus
 éclatantes & plus complètes que la
 France ait jamais gagnées. La Cour ne
 sçut pas profiter de cette victoire. Par des
 intrigues qu'on ne sçauroit encore pé-
 nétrer, les Généraux recevoient ordre
 de ne rien entreprendre. Bataille de
 Leuze. Que ne puis-je, Monsieur,
 mettre sous vos yeux toutes les habiles

manœuvres du Maréchal , & ces développemens qui constituent le grand homme de guerre.

Mort de *Louvois*. Le Maréchal , quoiqu'il fut son ennemi & qu'il dut l'être , eut la noblesse d'ame d'avouer que c'étoit une perte pour l'État ; il ajoûtoit qu'il eût été à souhaiter , pour le bien de la France , qu'il ne fût jamais né ou qu'il ne fût pas mort sitôt.

Siège de Namur. Dans une rencontre on prit un Capitaine Espagnol qui ne rendit les armes qu'après avoir fait des prodiges de valeur. On le présenta au Maréchal , qui , se plaissant à honorer le courage jusques dans ses ennemis , le traita avec beaucoup de distinction , & le retint à dîner avec lui. A la fin du repas , il lui parla ainsi : « Je sçais que » vous autres Espagnols , vous faites la » guerre en honnêtes gens ; je veux la » faire de même avec vous. Vous êtes » libre , Monsieur ; promenez - vous » dans mon Camp , & allez rendre » compte à M. le Prince d'*Orange* de » tout ce que vous aurez vû. » *Luxembourg* , dans les circonstances les plus critiques , conservoit sa tranquillité , & même sa gaité. Aussi Madame de *Main-*

tenon disoit-elle de lui , » qu'il prenoit
» des Villes & gagnoit des batailles en
» badinant. » Namur capitule. *Guillaume*
me avoit été forcé d'en être le specta-
teur , quoiqu'il fût à la tête de cent mille
hommes.

Bataille de Stinkerque. Quelles res-
sources, quelle activité, quelle profon-
deur du génie militaire il y déploie !
Le Prince *de Conti*, après *Luxembourg*,
eut le plus de part à cette victoire. Le
Prince , aussi éclairé que brave , eut
deux chevaux tués sous lui ; en changeant
pour la troisième fois de cheval, il disoit
froidelement : *Je vois bien que l'ennemi*
en veut à mon écurie. Cette dernière jour-
née ajouta le dernier rameau aux lauriers
qui couronnoient *Luxembourg*. Toute la
France retentissoit de ses éloges. Des
courtisans ingrats , seuls insensibles au
mérite de ce grand homme , ou plutôt
voulant étouffer l'éclat qui les éblouis-
soit, pour diminuer aux yeux du Roi le
mérite du vainqueur , ne cessent de
répéter : *Mais enfin il a été surpris. Eh ,*
qu'eût-il fait de plus , s'écria le Roi in-
digné , *s'il eût surpris.* *Guillaume* , quoi-
que toujours battu , étoit invincible.
Son obstination dans le malheur le ca-

raâterise ; Héros malgré l'acharnement de la Fortune à trahir tous ses desseins & toutes ses espérances. *Luxembourg* auroit détruit entièrement *Guillaume* ; mais, par une fatalité qu'on ne peut concevoir, ses projets étoient d'abord adoptés par *Louis XIV*, & ensuite traversés. D'ailleurs, un autre inconvénient qui semble être attaché aux Cours, c'est que presque toujours les médiocres y dominent, source des malheurs & souvent de la chute des Empires.

La bataille de Nérvinde est peut-être un des plus riches tableaux que l'esprit humain puisse concevoir. L'Historien combat, triomphe avec son Héros. Rien de plus héroïque, de plus enflammé ; il n'y a point de Poësie comparable à ce morceau. On suit *Luxembourg* de rang en rang ; on tremble pour sa vie ; le cœur s'élance de joie, lorsqu'il le voit repousser tous les périls, & sortir enfin victorieux de cette horrible mêlée. La perte des ennemis fut immense. Les uns la font monter à dix-huit mille hommes tués, noyés ou pris ; d'autres à vingt-deux mille. » Ce fut du champ » même de la bataille & au milieu de » trente mille morts ou mourans, que » le

» le Maréchal écrire au Roi la nou-
 » velle de cette victoire, l'une des plus
 » grandes que la France ait jamais rem-
 » portées. SIRE, lui mandoit-il, M.
 » *d'Artagnan* dira à Votre Majesté
 » comment tout s'est passé. Les enne-
 » mis ont fait des merveilles; mais vos
 » Troupes ont encore mieux fait. Les
 » Princes de votre sang s'y sont surpas-
 » sés. Pour moi, je n'y ai point eu d'au-
 » tre part que celle d'avoir pris Hui,
 » d'avoir donné le combat au Prince
 » *d'Orange*, & de l'avoir battu, ainsi
 » que Votre Majesté l'avoit expresse-
 » ment ordonné. »

Que l'Historien, Monsieur, se rend
 estimable aux yeux du Sage & de l'hon-
 nête homme ! Il ne tombe pas dans le
 défaut de ces écrivains froids enthousiastes,
 qui immolent tout à leur Hé-
 ros, comme les Prêtres des Anciens im-
 moloient des victimes à leurs faux
 Dieux. M. *Deformeaux*, en faisant
 briller toute la gloire de *Luxembourg*,
 prodigue des éloges à *Guillaume*, &
 prend plaisir à nous montrer toute sa
 grande ame qui s'élève, si l'on peut le
 dire, au-dessus du monceau de désastres

242. *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

qui l'environnoient. L'Historien rend aussi justice à la magnanimité de ce grand homme qui osoit faire à l'Electeur de Brandebourg l'aveu de sa défaite en ces termes : *Je viens encore d'être battu par ce Duc qui est en possession de me battre par-tout.* Il disoit à des Officiers François : *Il faut avouer que M. de Luxembourg a un terrible ascendant sur moi.* Guillaume étoit inépuisable en ses ressources. Il avoit rassemblé une armée plus puissante que celle de *Luxembourg*, avant que *Louis XIV* se fût déterminé sur la conquête dont il devoit aggrandir son Empire.

Émeute dans l'armée qui demande sa paye. C'est-là qu'on vit le pouvoir que le Maréchal avoit sur les Troupes ; par sa bonté , par sa douceur , par sa bienfaisance , il vint à bout de calmer ces flots qui annonçoient une défection totale des Troupes. Il emprunta dans la bourse des Princes , des Officiers Généraux , des Colonels , satisfit les soldats , & fit condamner à mort les principaux Chefs de la révolte.

Prise de Charleroi. Les éloges & les acclamations du Public étoient la seule récompense des travaux du Maréchal.

Sa gloire , ses services ne lui procuroient à la Cour ni plus de crédit ni plus de faveur. » Au retour de cette Campagne (1693) qui excitoit l'admiration de toute l'Europe , loin de recevoir du Roi l'accueil que méritoient ses services , ce Prince ne lui parla non plus que s'il étoit revenu d'une de ses terres. » Le Maréchal essuya une infinité d'autres dégoûts, plus cruels les uns que les autres. Il étoit obligé d'entendre impunément que *Barbésieux* , furieux d'avoir reçu du Roi des reproches qu'il ne méritoit que trop, s'étoit emporté jusqu'au point de dire publiquement qu'il perdrait le Maréchal à la Cour, & jusques dans son armée. » C'est ainsi qu'un Ministre de vingt-cinq ans, sans expérience, sans application, traitoit un Général blanc sous les lauriers. » On ne peut s'empêcher de verser des larmes, lorsqu'on entend un grand homme, le vengeur, l'appui de l'Etat, s'écrier : » J'ai gémé dans une affreuse prison par la haine & l'autorité d'un Ministre implacable ; ma santé a été ruinée à la Bastille, ma fortune à la tête des armées. Après une disgrâce injuste &

244 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

» éclatante, on me rappelle au Com-
» mandement sans que je l'aye sollici-
» té. La Fortune favorise mes efforts ;
» j'ai gagné quatre batailles ; j'ai soute-
» nu la gloire des armes Françoises ;
» quelle satisfaction ai-je reçue ? Des
» traitemens indignes qu'on m'a fait
» essuyer : quelles récompenses m'ont
» valu mes travaux ? On me dénie la
» justice qu'on ne pourroit refuser au
» dernier des hommes ; on me dépouille
» de mes biens ; on refuse à mes enfans
» un rang qu'ils tiennent de la naissan-
» ce ; on combat sans cesse mes vûes ;
» enfin , dans le temps que toute la
» France paroît applaudir à mes succès ,
» le Roi ne me donne pas seulement la
» consolation de me témoigner s'il est
» content ou non de ma conduite &
» de mes services. Dans la retraite, où
» me condamnent l'indifférence du Prin-
» ce, la haine du Ministre & le dépé-
» rissement de ma santé, je n'aurai à
» gémir que comme citoyen des mal-
» heurs qui menacent l'État. Les lau-
» riers dont la France est couronnée ne
» se flétriront point entre mes mains ,
» & personne ne me reprochera de n'a-
» voir pas fait tout ce qui dépendoit

» de moi , pour prévenir des désastres
» que je n'envisage qu'en frémissant. »

Luxembourg cependant est encore utile à son Maître dans la Campagne de 1694. Il commande sous les ordres de *Monseigneur*. Il fait échouer tous les desseins des Alliés , dont les forces sembloient renaître à la voix de la haine sombre & obstinée de *Guillaume*.

Enfin, *Luxembourg* vient mourir dans le sein de sa patrie d'une maladie qui l'emporte au tombeau le quatrième jour. Quelle remarque à faire sur ce cri du Héros expirant ! Il dit : » Qu'il auroit préféré à l'éclat de tant de victoires qui lui devenoient inutiles au Tribunal du Juge des Rois & des Héros , le mérite d'un verre d'eau donné aux pauvres pour l'amour de l'Étre Suprême. » Quelle grande leçon sur la bienfaisance , sur l'humanité !

L'Historien termine cette vie par le portrait de *Luxembourg* & par des détails sur son caractère. Je me bornerai à ce trait touchant. A la journée de Nervinde *Luxembourg* remarqua un soldat du Régiment des Gardes Françoises qui quittoit son Corps : *Où vas-tu* , lui dit le Maréchal ? *Mourir à quatre pas* ,

d'ici , lui répondit le soldat en ouvrant son habit pour lui faire voir une blessure mortelle : *Mais je bénis le Ciel d'avoir perdu la vie pour mon Prince , & d'avoir combattu sous un aussi digne Général que vous. A l'article de la mort où je suis , je peux bien vous assurer qu'il n'y a aucun de mes camarades qui ne soit pénétré du même sentiment.* Heureuse la Nation qui produit de tels Héros , & ce grand homme n'étoit qu'un simple soldat.

On peut dire aussi , Monsieur , heureux les grands hommes qui ont des Historiens comme celui des *Montmorencis*. On ne peut écrire avec plus de noblesse , de précision & de feu. M. *Deformeaux* fait aimer autant qu'admirer M. *de Luxembourg*. Il sçait varier ses éloges. Jamais Historien ne donna plus de vie & d'intérêt à ses batailles ; il sçait être grand sans enflure , sans hardiesses contre le Gouvernement & la Religion ; il adoucit les vérités dures , mais ne les montre pas moins. De tels écrivains , Monsieur , ne peuvent recevoir trop d'applaudissemens de la patrie. Ils en deviennent , s'il est permis de le dire , les Législateurs , en

A N N É E 1764. 247

ſçachant embellir ces grands exemples
de vertu , de nobleſſe d'ame , de talent
& de génie qui devroient être éternelle-
ment ſous les yeux de nos concitoyens.

Je ſuis , &c.

A Paris , ce 4 Juillet 1764.

L E T T R E X I.

Du Plaiſir.

IL vient de paroître un ouvrage en
deux Parties , intitulé : *Du Plaiſir
ou du moyen de ſe rendre heureux* , par
M. l'Abbé H. C. A. H. qui ſe trouve à
Paris chez *Panckoucke* , rue & à côté de
la Comédie Françoisé. L'auteur nous
dit dans l'*Avant-Propos* que la Comé-
die , dont le titre eſt *Le Plaiſir* , lui a
fait naître l'idée de s'exercer ſur ce ſu-
jet. Il rend compte du deſſein & de
la marche de cet écrit. Il fait voir la
mauvaiſe foi des hommes , quand ils
diſent qu'ils ſont heureux. » Le bon-
» heur eſt le premier & le plus impor-
» tant objet de nos vœux. On ne ſou-
» haite d'exiſter que pour arriver à ce

Liv

248 **L'ANNÉE LITTÉRAIRE.**

» but. En le manquant , tout est indiffé-
 » rent , odieux , insupportable , hor-
 » mis la mort. La nature est aussi ingé-
 » nieuse qu'avide d'en inspirer les
 » moyens ; mais la raison veut qu'on
 » les épure , & la Religion ordonne de
 » les perfectionner. Que font les hom-
 » mes ? Ils corrompent leurs idées ; ils
 » transgressent les loix divines & hu-
 » maines. De-là ces ennuis , ces dou-
 » leurs , ces remèdes qui empoisonnent
 » leurs jours. Passerons-nous éternelle-
 » ment la vie à définir un homme heu-
 » reux & à ne l'être jamais ? » Le mon-
 » de constitue le bonheur dans les ri-
 » chesses , les honneurs , &c. Le grand obs-
 » tacle au bonheur est dans le foyer des
 » passions allumé par nos desirs. On de-
 » mandoit à *Socrate* ce que c'étoit que le
Bonheur : *Le Plaisir* , répondit-il , *qui*
n'est suivi d'aucun repentir. Vous sen-
 » tez , Monsieur , que cet ouvrage est une
 » espèce de Cours de Morale sur le véri-
 » table *Plaisir* , sur le *Plaisir* innocent ,
 » qui , loin de plonger l'ame dans une lé-
 » targie dégradante , en réveille la poin-
 » te , si l'on ose le dire , & l'élève à la
 » contemplation sublime de son auteur.

 L'écrivain Philosophe commence

son ouvrage par ce Chapitre : *Qu'est ce que le Plaisir & de sa nécessité ?* Il est l'ame de la Nature. Sans le plaisir , elle s'affaîsseroit sur elle - même. C'est le plaisir qui lui donne le mouvement , la vie. On ne nous en donne ici aucune définition ; on se contente de dire : » Le » plaisir me paroît être un sentiment » agréable, excité par la réalité , ou l'apparence de quelqu'objet. » Le plaisir est de tout âge , de tout pays , de toutes les conditions & situations de la vie. Tableau des effets de ce plaisir , qui est , en quelque sorte , l'agent mécanique de tout être animé. Vous aimerez cette définition de la volupté. » La volupté » proprement dite est le sentiment ré- » fléchi du plaisir ; plus onctueuse que » lui , elle pénètre l'ame d'un profond » sentiment ; on pourroit l'appeller » *plaisir assaisonné*, dans le sens qu'on » appelle l'esprit *raison assaisonnée*. »

À la volupté criminelle dont l'auteur peint les excès avec énergie , il oppose une autre sorte de volupté » également » fille du plaisir , mais digne d'être sa » mère par l'avantage qu'elle a sur lui ; » ses principes sont saints ; ils dérivent » de la vertu , sans donner la moindre

» atteinte aux bonnes mœurs , ennemie
 » des folles passions qui engendrent les
 » regrets , les inquiétudes , les agita-
 » tions , les emportemens monstrueux ;
 » elle se plaît dans la modération & le
 » calme du cœur..... Ses effets sont de
 » rajeunir l'ame sans la rendre inconsi-
 » dérée , de l'attendrir sans l'amollir ,
 » de l'ébranler sans la déplacer de son
 » assiette , de l'élever au - dessus d'elle-
 » même sans l'affoller , de l'unir étroi-
 » tement à l'objet de ses desirs sans
 » l'ennuyer ni la dégoûter. Un Sçavant
 » en goûte les douceurs dans l'étude ;
 » le bienfaisant dans des actes de géné-
 » rosité. »

Trois temps concourent différem-
 ment au plaisir. Le *passé* que la mémoire
 considère ; le *présent* qui a son objet
 sous les yeux ; l'*avenir* dont l'espérance
 se flatte. Il faut suivre dans l'auteur les
 développemens de ces propositions. Je
 ne sçais si les Dames seront contentes
 de la façon de penser de l'anonyme.
 » Les femmes sont plus sensibles au
 » plaisir que les hommes , à cause de
 » la plus grande délicatesse de leurs fi-
 » bres. Si l'image des objets externes
 » réjaillit avec plus de vivacité sur leurs

» sens , l'effet en dure moins. De - là
 » tant de choses pour lesquelles leur es-
 » prit se passionne vite , & dont il re-
 » vient aisément ; leur extrême sensi-
 » bilité pour la vertu , en les armant
 » d'une pudeur austère , combat contre
 » leur forte inclination pour les plaisirs
 » opposés à l'honnêteté des mœurs ;
 » tandis que les sentimens vertueux pré-
 » valent , les sensations criminelles
 » échouent contre leur sagesse , ainsi
 » que des flots qui se brisent contre un
 » roc ; mais cette barrière, une fois ren-
 » versée , leur cœur , tel qu'un coursier
 » fougueux , s'abandonne à ses trans-
 » ports effrénés , en confirmant , par les
 » ravages qu'il cause , l'excès de leur pen-
 » chant aux plaisirs sensuels. »

Des différentes sortes de plaisirs. Il
 résulte des raisonnemens de l'auteur que
 le plus heureux est celui qui a le plus
 de plaisirs vrais , & le plus malheureux
 celui qui a le plus de plaisirs faux. Le
 bonheur est la récompense de la vertu ,
 & le malheur la punition du vice. Je
 parle d'après l'auteur. Je crois que si l'on
 vouloit discuter ces propositions , il se-
 roit aisé de les combattre. Le sage écri-
 vain a beau nous dire , après *Socrate* ,

que les gens de bien sont heureux & les méchans malheureux. Ce sont-là de ces idées Platoniques qu'une trop malheureuse expérience contredit ; mais il est toujours très-louable de bâtir de pareils systèmes.

Portrait des plaisirs des sens , des plaisirs de l'esprit, des plaisirs du cœur ou du sentiment. » L'amitié qui unit
 » deux égaux , dont l'esprit & les mœurs
 » sont conformes , promet une consistance permanente , & ces délices du
 » sentiment que goûte une ame incorporée dans une autre ; ils n'ont besoin ni d'étude ni de fard pour s'entre-communiquer leurs tendres épanchemens ; leur cœur voltige sur leurs lèvres , & son langage intelligible en
 » toute occasion suffit. Jamais gênés ,
 » toujours à leur aise , ils ne craignent
 » ni la censure ni le sarcasme que les
 » Grands dorent d'un clinquant de politesse , & qu'un sot reçoit humblement à titre de protection. Toujours
 » riches & puissans , parce qu'ils ne sont
 » qu'un ; rarement égarés , l'un sert de
 » soleil à l'autre dans les jours nébuleux ; plus rarement abattus par des
 » revers de fortune , le plus fort com-

» muniquant de ses forces au plus foi-
 » ble. Jamais de vuide , l'absent est
 » remplacé par le présent ; dirai-je en-
 » fin qu'ils sont immortels ? Oui , après
 » que la mort a emporté l'un d'eux , le
 » survivant représente le défunt. Cha-
 » que fois qu'on le rencontre , on s'i-
 » magine les voir encore tous deux , &
 » le second n'est pas devenu sitôt la
 » proie de la terre , que leurs ames ,
 » réunies dans le sein de la Divinité ,
 » recueillent les fruits éternels d'une
 » union sainte & inviolable. »

Digression sur le plaisir du jeu de
 Cartes. On ne doit s'y proposer qu'un
 délassement honnête , en ne jouant ni
 trop souvent ni trop long temps , ris-
 quer peu & choisir son monde.

Les Signes du Plaisir ouvrent la se-
 conde Partie de cet ouvrage estimable.
 Rien n'est plus incertain que les signes
 du plaisir dans les animaux. Le rire qui
 leur a été refusé est dans les hommes
 le caractère parlant du plaisir.

Des moyens de parvenir au Plaisir. Il
 importe de prévenir dès la plus tendre
 jeunesse ce qui peut diminuer en nous
 ou dans autrui la somme des sentimens
 agréables. Les hommes ne sont-ils pas

nés pour concourir mutuellement aux moyens de se rendre , d'après les règles de la vertu , la vie heureuse ? *Le Plaisir veut être diversifié. Il faut économiser le Plaisir. Les principaux obstacles au Plaisir. Le Plaisir doit être relatif à l'âge , au sexe , à la condition & aux circonstances de la vie. Quelle doit être la fin du Plaisir.* Tous ces Chapitres , Monsieur , sont traités avec beaucoup de sagacité.

» La fin qui convertit le plaisir en mé-
 » rite , loin d'y préjudicier , en aug-
 » mente les avantages ; on devient plus
 » éclairé sur le choix de l'objet & des
 » moyens. Rarement le préjugé & l'er-
 » reur en imposent. Plus-attentif à en
 » faire naître le moment , on en jouit
 » quand on veut ; plus ingénieux à le
 » varier , le sentiment s'en renouvelle ;
 » plus soigneux d'en ménager la mesu-
 » re , il ne perd rien de sa vivacité ;
 » plus habile à en prévenir les obsta-
 » cles , il se conserve sans altération ;
 » plus prudent pour en assortir l'espèce ,
 » il n'expose ni au repentir ni au ri-
 » dicule , parce que le plaisir , dirigé
 » vers un but méritoire , annonce la
 » sagesse du cœur & de l'esprit , dont
 » les égaremens sont le principe de nos
 » malheurs & de nos ennuis. »

Cet ouvrage est judicieux & respire la plus saine morale. Il seroit heureux pour l'humanité que la métaphysique répandue dans ce Livre fût appuyée sur des vérités pratiques. Il y a peu de neuf; l'expression, en général, est élégante & noble.

Les Loifirs & amusemens de ma Solitude.

Duchefne Libraire rue Saint-Jacques a des exemplaires d'une Brochure intitulée: *Les Loifirs & Amusemens de ma Solitude, ouvrage moral*, imprimé à Lausanne. Ce sont des réflexions semées de traits d'Histoire intéressans qui rendent le raisonnement plus sensible, & lui prêtent une nouvelle force. L'ouvrage est divisé par Chapitres.

D E L A F O R T U N E.

» La modération dans les desirs fe-
 » roit bientôt désertter la Cour de la
 » Fortune; celui qui passe sa vie à con-
 » rir après elle, cherche, ainsi qu'un
 » Chimiste, la connoissance du grand
 » œuvre. » Voici une image allégori-

que dans le goût de *Balthasar Gratiën*, qui vous attachera par les vérités qu'elle renferme.

» Une montagne escarpée & incul-
 » tre offre aux passans un Temple antique
 » à moitié ruiné ; une Beauté modeste
 » en garde l'entrée ; ses yeux sont doux
 » & timides ; l'or & les pierreries ne
 » brillent point sur ses vêtemens ; elle
 » est parée de ses seuls traits. Entrez,
 » dit-elle, je suis la vertu ; la paix, la
 » candeur, la justice me servent de
 » compagnes ; les remords n'ont ja-
 » mais souillé l'air que je respire. En-
 » trez, vous jouirez du vrai bonheur.
 » Non, lui répondent les voyageurs,
 » non, nous cherchons la Fortune.

» Plus loin s'élève un édifice somp-
 » tueux. Diverses Nations de la terre
 » remplissent ses portiques ; quelques
 » personnes à l'écart, & en petit nom-
 » bre, n'approchent qu'en tremblant
 » du parvis ; l'injustice, l'avarice, la
 » fraude ouvrent l'intérieur du Temple ;
 » jadis le mérite en avoit seul la clef.
 » C'étoit au temps de l'âge d'or ; ce
 » siècle ne reviendra jamais. La Fortu-
 » ne, une coupe à la main au fond du
 » Sanctuaire, présente une liqueur aux

» ambitieux ; à peine en ont-ils appro-
 » ché les lèvres qu'ils perdent le sou-
 » venir du passé. Celui-ci méconnoît
 » son père ; celui là son ami , même
 » son protecteur ; cet autre le maître
 » dont la veille il se trouvoit l'esclave.»

D U B O N H E U R.

Vous ferez du sentiment de l'auteur
 qui est bien opposé à ces enthousiastes
 qui se sont récriés d'admiration sur la
 prétendue belle action de *Christine* qui
 descendit du Trône. » L'Empereur
 » *Marc-Aurèle* sçavoit allier la Philo-
 » sophie à la souveraine Puissance ; l'u-
 » ne mitigeoit l'autre ; austère dans ses
 » mœurs , amateur de la gloire , l'étu-
 » de ne l'éloignoit jamais du gouverne-
 » ment de l'État. Si la Reine *Christine*
 » de Suède avoit suivi l'exemple de ce
 » sage & grand Prince , loin de des-
 » cendre du Trône , elle y seroit restée
 » pour faire le bonheur de ses sujets.
 » L'étude de l'Histoire & des Belles-
 » Lettres ne doit servir aux Souverains
 » que de délassement ; ils sont appelés
 » à des occupations plus utiles.

DE L'AMITIÉ.

Les traits suivans font d'autant plus instructifs que c'est la Morale en action. » Dès l'enfance , *Ariste* est lié avec » *Arguant*. *Ariste* , d'un caractère altier, » veut subjuguier son ami, Philosophe » austère , il ne cesse de le condamner, » critique ses moindres actions. Une » passion dominante triomphe d'*Arguant*. *Ariste* d'autorité veut l'en gué- » rir , sans avoir égard aux foiblesses » humaines , semblable à un Chirurgien , qui , loin d'employer des remè- » des doux & utiles à la guérison d'une » plaie , couperoit la partie offensée , & » causeroit la mort au malade.

» *Iphis* aime la vertu ; mais il aime » encore plus *Cléarque* ; il sert ses pas- » sions , entre dans tous ses goûts , & » leur applaudit. Il pourroit ramener » son ami à la sagesse ; il a toute sa » confiance ; *Cléarque* d'un naturel do- » cile suivroit de salutaires avis. *Iphis* » n'ose les donner ; il craint de causer » des peines à son ami , ou de refroidir » leur union.

» *Thélamon* pousse à l'excès son attachement pour *Cléambule*. Il veut droit être le seul objet de ses pensées, de ses actions; la moindre négligence de la part d'un ami est un crime; jaloux, soupçonneux, il exige sans cesse des sacrifices. *Ariste*, *Iphis*, *Thélamon* ne connoissent point la vraie amitié. *Ariste* est trop dur, *Iphis* trop indulgent; *Thélamon* est dominé par l'amour-propre.

» Les joueurs se donnent des secours mutuels. On diroit qu'ils sont amis; mais, s'ils se prêtent de l'argent, c'est pour le jouer & le perdre.

» Les bonzes, de même que les femmes, sont implacables dans leurs haines; mais ils n'ont pas leur sensibilité.

» Le trop grand luxe multiplie les besoins; il détruit l'amitié, & endurecit les cœurs. »

Trait singulier de patriotisme & digne des plus beaux jours de la Grèce & de Rome. » Lors du Siège de Turin formé par l'armée Française, un Sergeant des Gardes Piémontoises avec quelques soldats, gardoit le souterrein d'un ouvrage avancé de la Cité.

„delle ; la mine étoit chargée ; il n'y
 „manquoit qu'un fauciflon pour faire
 „sauter plusieurs Compagnies de Gre-
 „nadiers qui s'étoient emparés de l'ou-
 „vrage , & y avoient pris poste. La perte
 „de l'ouvrage auroit pu accélérer la red-
 „dition de la Place ; ce Sergent , avec
 „fermeté , ordonne aux soldats qu'il
 „commandoit de se retirer , les charge
 „de prier de sa part le Roi son maître
 „de protéger sa femme & ses enfans ,
 „bat un briquer , met le feu à la pou-
 „dre , & périt pour sa patrie. »

Que l'auteur nous a bien tracé le por-
 trait de la plûpart de ces honnêtes gens
 du monde qui méritent , au premier
 coup d'œil , d'être éternel , & perdent
 tout leur prix au second ! » *Argaste* est
 „d'un caractère doux , ou , pour mieux
 „dire , *Argaste* n'en a aucun. Il réfléchit
 „peu ; il ne se décide que par l'esprit
 „des autres ; son amour naturellement
 „porté au bien est le jouet cependant
 „de toutes les impressions qu'on veut
 „lui donner. Il ne manque à *Argaste*
 „que de la fermeté pour être la probité
 „même.

DES ACTIONS HUMAINES.

» Avant que de décider si une ac-
 » tion est réellement bonne, il faut en
 » connoître le principe. Si on faisoit cet
 » examen à la rigueur, eh combien
 » d'hommes y perdroient !

» Il se trouve des actions dont le pre-
 » mier motif est vicieux, & que la ver-
 » tu termine ; d'autres que la vertu dé-
 » cide, & qui finissent par être vicieu-
 » ses ; d'autres enfin qui sont un com-
 » posé alternatif de vertus & de vi-
 » ces. »

Je vous ai déjà dit que cet ouvrage étoit semé de petites histoires, parmi lesquelles j'ai distingué celle-ci, intitulée : *Histoire d'Abdounadir*. Cet *Abdounadir* vivoit près d'Alep en Syrie ; il étoit le plus riche des Maronites Montagnards, très-estimé par ses vertus, ses talens, & sur-tout par sa haute intégrité ; c'étoit un cœur droit, pénétré de l'amour de l'humanité. Un jour traversant Alep, il apperçoit une jeune personne dans un salon dont les jalousies étoient ouvertes ; il en devient éperdûment amoureux, forme le dessein de

l'épouser , & la demande en mariage à son père qui étoit un Evêque Maronite. La jeune Beauté s'appelloit *Sophie*. Les offres d'*Abdounadir* sont acceptées. Un jeune Grec nommé *Andros* se présente en larmes aux yeux de l'époux futur de *Sophie* ; il lui raconte le sujet de son désespoir ; il a sauvé la vie à *Sophie* au moment qu'elle alloit tomber entre les mains de brigands. *Ipsicrate* , le père de *Sophie* , pour récompenser *Andros* , lui avoit promis la main de sa fille : » Vous allez posséder , lui dit » l'infortuné jeune homme , un bien » qui auroit fait ma félicité ; jugez de » ma douleur ; vous mériterez *Sophie* ; vos » vertus , vos richesses rendront son » sort heureux ; soyez son époux ; mais » ne me refusez pas la triste consolation » de lui faire mes adieux en votre présence ; je me retirerai ensuite dans un » de nos Monastères , où j'espère que » la mort m'affranchira bientôt de mes » maux. Mais , continue *Andros* en baissant la main d'*Abdounadir* qu'il arrose de ses larmes , ne me refusez pas , Seigneur , de voir encore une fois *Sophie*. » *Abdounadir* lui répond que son affliction le touche ; mais il ne lui

dissimule pas que son amour pour *Sophie* est aussi vif que le sien, & qu'il n'est plus le maître de renoncer à un hymen qui fait couler les pleurs d'*Andros*. » On vante, poursuit-il, ma vertu, la sagesse de mes conseils ; j'ai la confiance du Prince, l'autorité sur ses sujets ; mon nom est connu dans tout l'Empire. Qu'il est aisé de se faire une réputation ! Ce sage *Abdounadir*, mon fils, est le plus foible des hommes ; en proie à une passion toujours dangereuse, puisqu'elle trouble la tranquillité de l'ame, où la vertu seule doit regner : victime de cette cruelle passion, je fais une injustice, je sépare deux cœurs qu'unir une tendre sympathie, deux cœurs qui semblent avoir été formés l'un pour l'autre. » Il ajoute qu'il veut adoucir son infortune en lui donnant sa nièce en mariage. *Andros* le refuse, & ne demande qu'à voir encore *Sophie* pour la dernière fois. Enfin, cet amant déguisé en esclave du consentement d'*Abdounadir*, voit sa chère *Sophi*. Au moment qu'il est près d'expirer de douleur aux pieds de sa maîtresse, le généreux *Abdounadir* dompte sa passion, engage le père

164 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

de *Sophie* à donner sa fille au jeune Grec; & pour que cet hymen ne soit pas rejeté, il fait présent à son rival d'une somme d'argent qui le met en état de recevoir la main de *Sophie*.

Il y a de l'intérêt, du jugement & de l'honnêteté dans cette bagatelle littéraire. On nous annonce dans un *Avis* que cet ouvrage est le fruit des délassemens d'un Militaire qui met son plaisir tranquille à méditer sur la vie humaine. Plusieurs de ses pensées n'ont pas le failant de la nouveauté; mais il n'y en a point qui ne soient dictées par un esprit droit & un cœur vertueux. Il seroit heureux pour l'humanité que les délassemens de la plupart des hommes fussent tels que ceux de ce respectable Militaire! Ils seroient toujours assurés de l'estime publique, & contribueroient à la sagesse des mœurs & aux progrès de cette saine raison qui rejette les fougues de l'audacieuse Philosophie, & la froide indifférence de cette misantropie qui fait tant de faux Sages.

Je suis, &c.

A Paris, ce 7 Juillet 1764.

LETTRE

LETTRE XII.

*Eloge de Charles III, dit le Grand Duc
de Lorraine.*

J'Ai reçu, Monsieur, un exemplaire
d'une Brochure, dont le titre porte
qu'elle a été imprimée à Francfort. C'est
l'*Eloge de Charles III, dit le Grand
Duc de Lorraine, Marchis, Duc de Ca-
labre, Bar, Gueldres, &c, &c, &c,*
par *Joséph - François Coster* de Nancy.
L'*Avant-Propos* vous instruira de l'his-
torique. » *Charles*, que quelques Histo-
» riens appellent *Charles II*, parce qu'ils
» refusent de regarder comme premier
» *Duc de Lorraine Charles de France*, frè-
» re du Roi *Lothaire*, que le plus grand
» nombre d'après l'usage reçu de son
» temps nomment *Charles III*, & qui
» est connu en Lorraine sous le nom du
» Grand Duc *Charles*, nâquit à Nan-
» cy le 18 Février 1543; il étoit fils de
» *François I* Duc de Lorraine, & de
» *Christine de Dannemarck*, nièce de

» *Charles Quint*. Le Duc *François* mou-
 » rut en 1545 ; laissant par son Testa-
 » ment la Régence de ses Etats, pen-
 » dant la minorité de son fils ; à *Chris-*
 » » *tine de Dannemarck*, & à *Nicolas de*
 » *Vaudemont* Evêque de Verdun. En
 » 1559, *Charles III*, conduit à Paris dès
 » son bas âge & élevé à la Cour de *Hen-*
 » *ri II*, épousa *Claude de France*, fille
 » de ce Monarque, morte le 21 Février
 » 1574. *Charles III* eut de ce mariage
 » neuf enfans ; *Henri* qui lui a suc-
 » cédé, & qui est mort sans enfans mâ-
 » les ; *François* Comte de *Vaudemont*,
 » qui fut aussi Duc de *Lorraine*, & qui
 » remit sa Couronne à *Charles IV* son
 » fils ; *Charles* Cardinal de *Lorraine* ;
 » *Christine* mariée au Grand Duc de
 » *Toscane* ; *Antoinette* mariée au Duc
 » de *Clèves* ; *Catherine* Abbessé de *Re-*
 » *mirémont*, & fondatrice des Dames du
 » Saint Sacrement ; *Elisabeth* mariée au
 » Duc de *Bavière* ; *Anne* & *Claude*
 » mortes en bas âge. Il mourut à Nancy
 » le 14 Mai 1608. En commençant par
 » son éloge, ceux que je destine aux
 » Princes de la Maison de *Lorraine*,
 » j'ai voulu montrer comment il a mé-
 » rité le nom de *Grand*. Si son auguste

„ descendant daigne se faire lire mon
 „ ouvrage, il voudra bien jeter un coup
 „ d'œil sur le frontispice ; c'est à lui que
 „ s'applique ce qu'un Génie paroît y
 „ dire de la Déesse de la guerre , de la
 „ Sagesse & des Arts : *Hæc à te non*
 „ *abludit Imago.* »

Je vais , Monsieur , vous citer les
 traits les plus faillans de cet *Eloge*.
 „ Les contemporains de *Charles III*
 „ l'ont décoré des beaux noms de *Bien-*
 „ *Aimé*, de *Bienfaisant*, de *Bon* ; la
 „ Postérité l'a proclamé *Grand*. A quels
 „ exploits , à quelles vertus a-t-elle dé-
 „ cerné ce titre glorieux ? *Alexandre* en
 „ fut redevable à la grandeur de son cou-
 „ rage , *Pierre Corneille* à la sublimité
 „ de son génie ; *Louis XIV* à l'éléva-
 „ tion de son ame ; *Henri IV* fut *Grand*
 „ par la bonté de son cœur , & ce fut la
 „ grandeur de *Charles III*. »

L'Orateur nous fait sentir adroïte-
 ment la distribution des parties de son
 Discours par ce peu de mots : „ Je vais
 „ peindre un sage Guerrier , un Légis-
 „ lateur profond , un homme vertueux.
 „ La première Partie débute ainsi :

„ *Horace* qui sçavoit louer , félicitoit
 „ *Auguste* de ce qu'il défendoit l'Em-

» pire par les armes. *Auguste* cependant
 » étoit le pacificateur de l'Univers ; il
 » avoit fermé le Temple de *Janus* ;
 » c'est qu'aux yeux de ce Poëte Philo-
 » sophe , le Prince qui veille sur ses
 » frontières est plus grand que celui qui
 » cède à l'ambition de les étendre. »

Portrait de quelques qualités exté-
 rieures de *Charles*. Il étoit si bien fait ;
 que tous les Princes de l'Europe vou-
 loient avoir son portrait. *Amurat III* ,
 Empereur des Turcs , se le faisoit appor-
 ter tous les ans. Dans un voyage qu'il fit
 en France à l'âge de 60 ans , une infinité
 de personnes se rendirent à la Cour
 pour le seul plaisir de l'y voir. *Charles*
 dans ces temps d'orage où notre patrie
 étoit dévorée du feu des factions , & li-
 vrée à toutes les fureurs du fanatisme ,
Charles , comme un ange de paix au mi-
 lieu de cette troupe de Princes égarés
 dans leur cruelle politique , offre sa
 médiation à la Cour de France pour dé-
 farmer la haine des Protestans & les ra-
 mener à la soumission. Les Espagnols ,
 les Allemands , les Anglois , les Suisses
 vendus à l'un ou à l'autre des partis ai-
 doient les François à se détruire. *Charles*
 ne permit pas que ses sujets partagent

cette fureur ; il leur défend de s'enrôler sans son consentement.

M. *Coster* suit les belles actions de son Héros avec une précision qui peut-être fait tort à la majesté de l'éloquence & à la profondeur du sentiment , mais qui distingue l'écrivain philosophe. Ce qu'il dit de *Henri IV* est noble & touchant : « O *Henri IV*, comment se rappelle
» les événemens de votre regne sans
» éprouver , sans faire éclater les sentimens de vénération & d'amour que
» votre nom seul inspire ? Vous avez
» conquis un Royaume que tous les
» cœurs eussent dû s'empresser à vous
» offrir ; vos droits , comme vos vertus ,
» avoient été contestés , méconnus ,
» c'étoit l'injure du temps , vous l'avez
» pardonné à vos sujets rebelles , à vos
» voisins jaloux. Si *Mayenne* n'eût pas
» été un Ligueur ; *Charles* eût toujours
» été votre ami , votre allié , & l'Histoire
» déposeroit qu'il étoit digne de l'être. »

Je passe , Monsieur , comme je vous ai prévenu , sur une infinité de détails que vous lirez dans l'original. C'est ainsi que l'Orateur , qui sçait apprécier la vé-

ritable grandeur , nous peint le Duc de
Lorraine occupé du bonheur de ses su-
 jets. » Instruit par tout de ce qui s'est
 » passé sous ses yeux , il jette sur l'ave-
 » nir un regard paternel. Il forme le
 » projet de ménager aux habitans de la
 » campagne un rempart pour leurs per-
 » sonnes , un asyle pour leurs biens con-
 » tre les ravages de la guerre. Conce-
 » voir un projet vaste , en saisir tous
 » les rapports , l'exécuter rapidement
 » dans tous ses points , c'est la marche
 » du génie. *Charles* propose son idée
 » aux hommes à talens qui l'environ-
 » nent. On en trouve toujours dans la
 » Cour des grands Princes. Le plan de
 » la Villeneuve de Nancy est proposé ,
 » admis , & dans un très - court espace
 » de temps , la Lorraine voit dans son
 » centre s'élever la plus grande de ses
 » Villes & la meilleure de ses Forte-
 » resses. Peindre les maux qui , trente
 » ans après , firent sentir les avantages de
 » ce grand établissement , ce seroit char-
 » ger & rembrunir un sujet agréable ;
 » n'étudions que le siècle de *Charles*. Au
 » milieu d'une mer orageuse , les bords
 » escarpés d'une Isle agréable défendent
 » ses habitans de la fureur des flots &

» de la violence des tempêtes. Ainsi au
 » milieu d'un siècle de guerres & de di-
 » visions , *Charles* veillant sur ses fron-
 » tières , maintint ses Etats dans une
 » paix profonde. Des ennemis domes-
 » tiques pouvoient la troubler ; au se-
 » cours de ses armes , *Charles* ajouta le
 » secours de ses loix. »

Charles représenté comme le suprême Législateur de la Lorraine. Détails à ce sujet. Ces détails offrent des lumières qui peuvent être utiles aux personnes que leurs emplois appellent à la réformation des loix.

Vous serez content, Monsieur, de cette espèce d'écart qui échappe à l'antifensible de M. *Coster*. » O mère féconde de tous les êtres , seule dispensatrice des véritables richesses , ton sein flétri , desséché , laisse tes enfans darts la langueur ; tes mains autrefois si bienfaisantes sont fermées à leurs besoins ; le triste cultivateur n'est plus que le fermier appauvri d'un fonds qui appartenait à ses pères ; s'il sème , ce sont les restes de sa subsistance ; & quand il les aura arrosés de ses sueurs , la récolte ne sera pas pour lui ; ce qu'il pourra dérober au luxe abfor-

272 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» bant des Villes, mille autres causes
 » de destruction viendront le lui dispu-
 » ter..... Qu'il me pardonne ce triste
 » écart. L'Orateur voudroit peindre le
 » siècle de *Charles*; le citoyen s'est at-
 » tendri sur les malheurs de son siè-
 » cle. »

Tout ce que l'auteur nous dit sur l'A-
 griculture & les Arts annonce un esprit
 solide. Il décrit ainsi la Jurisdiction
 Consulaire, dont *Charles* fut le fonda-
 teur. » Si je proposois d'ériger un Tri-
 » bunal, dont les membres parvenus
 » sans brigue à l'honneur de Juges &
 » d'Arbitres, en supportent le fardeau,
 » sans murmure, quoique sans espé-
 » rance & sans émolumens; &, après
 » plusieurs années d'exercices, en abdi-
 » quant la distinction sans récompense,
 » comme sans regret; on me renverroit
 » au beau siècle de *Regulus*; cependant
 » ce phénomène existe au milieu de
 » nous, & s'il n'étonne pas nos regards,
 » c'est que sa lumière uniforme & pai-
 » sible échappe aux yeux d'une Nation,
 » toujours également frappée de l'éclat
 » des Tribunaux supérieurs qui la régis-
 » sent. Le Restaurateur de la Lorraine,
 » *Charles*, a donné un commerce à ses

» Etats, & à ce commerce des Juges
 » commercans. Dès l'année 1597, épo-
 » que de la création, la Jurisdiction
 » Consulaire, exercée sommairement
 » & gratuitement, faisoit triompher le
 » bon sens de toutes subtilités de la
 » chicane, défendoit par ses avis & ses
 » remontrances le commerce des entre-
 » prises de la nouveauté. »

Vous verrez à ce propos, Monsieur, les idées de M. *Coster* sur le Commerce. Il paroît mettre *Sully* beaucoup au-dessus de *Colbert*. Il entre même dans des discussions relatives à ce sujet, mais que je crois étrangères à l'éloquence. Il est vrai qu'un amateur du bien que les Grands peuvent faire aux hommes, verra avec plaisir le développement de l'ordre politique créé & fixé par le Héros de l'Orateur. On y admire le spectacle d'une administration dirigée par ce principe simple, mais sublime : *l'aisance du peuple fait la richesse du Prince*. La règle de l'auguste Souverain de Lorraine, règle éternelle sur laquelle est assise la base de tous les Empires, étoit que des bonnes mœurs des citoyens dépendoit le bonheur de la Société. » Je parle de bonnes mœurs dans un siècle

» que mes contemporains accusent d'en
 » méconnoître les avantages & d'en ou-
 » blier jusqu'au nom. Je viens préco-
 » niser des ordonnances contre l'usure
 » dans un temps où nos prisons sont
 » pleines de débiteurs vécés par l'usu-
 » re, & ne renferment aucun usurier ;
 » laissons le soin de censurer nos mœurs
 » à ceux qui sont chargés de les réfor-
 » mer ; chaque siècle à ses usages &
 » leurs abus, ses maux & leurs remèdes,
 » en un mot, son caractère & son es-
 » prit. »

Tableau des hérésies & des révoltes
 qui en furent les suites. Le fer & la tor-
 che à la main, le Luthéranisme se pré-
 senta dans la Lorraine ; il en fut
 repoussé par des victoires sanglantes
 & des Edits sanguinaires. *Charles* ne
 consulta que sa Religion sur les moyens
 de la maintenir. » A la politique qui
 » compte les hommes, *Charles* préféra
 » la sagesse qui les pèse ; il ne laissa
 » point à ses descendans le soin fâcheux
 » de punir les enfans des fautes de leurs
 » pères ; il attaqua le mal dans sa raci-
 » ne ; il en prévint les progrès ; ses loix
 » interdirent la Lorraine aux Sectaires,
 » aux Hérétiques, & leurs disputes, leurs

» conciliabules , & sur tout leurs Livres
 » à ses sujets ; elles soustraient ceux qui
 » chancelloient ; elles rappellèrent ceux
 » qui s'égaroient ; ou à l'opiniâtreté
 » d'un petit nombre les rendit sourds
 » aux vœux de la Loi , ils arrachèrent
 » à *Charles* des regrets , & non pas des
 » cruautés. *Dubourg* à Paris , *Moras* à
 » Londres , *Servez* à Genève expiroient
 » sous le glaive du fanatisme , & *Char-*
 » les disoit à ses sujets apostats : Mes
 » enfans ; car la punition que vous arro-
 » chez à mon cœur me fait sentir que je
 » suis votre père ; je dois vous exclure
 » d'une famille dont vous rompez l'u-
 » nion. Puisque les soins que prend pour
 » vous votre patrie , vous aigrissent &
 » vous soulèvent , portez librement sous
 » un autre ciel votre argent , votre indus-
 » trie ; les biens, dont je vous abandonne la
 » disposition , sont des titres suffisans pour
 » être accueillis dans quelques Provinces
 » qui vous tendent les bras ; leur politi-
 » que calcule déjà ce que vous ajouterez
 » à leur puissance. Puisse le prestige qui
 » vous séduit se dissiper bientôt ! Puisse
 » un sérieux repentir vous rendre à une
 » patrie qui compte pour beaucoup la Re-
 » ligion , les vertus & les bonnes mœurs. »

Charles montre les mêmes lumières, le même amour de l'humanité pour étouffer les duels. *M. Coster* observe avec raison que *Henri II*, attristé de la mort de la *Châteigneraye* qu'il aimoit, avoit juré solennellement de ne plus les permettre ; en assignant deux ans après à *Daguerrou* un champ de bataille, il avoit immolé à cette frénésie la foi de son serment.

L'homme dans *Charles* n'est pas moins estimable que le Souverain. *M. Coster* nous a très-bien exprimé les transports de la tendresse filiale de son Héros ; cet amour si pur est récompensé lorsqu'il devient époux, lorsqu'il devient père d'une postérité nombreuse. » C'est dans » le sein de sa famille, c'est avec ses en- » fans que *Charles* vient oublier les fati- » gues du Gouvernement. Heureux » père, il n'a point de faibles à leur ca- » cher ; il n'a que des fautes légères à re- » prendre ; il revit dans sa postérité ; il » jouit de l'avenir & de lui-même. Avec » les plus petits, il est enfant, il s'amuse ; il étudie, il raisonne avec les ca- » dets ; il combat, il regne avec les aî- » nés. »

Sa vie privée. Ses amusemens, ses

occupations, les Arts qu'il favorisoit.
 » L'amour de l'ordre, cette borne po-
 » sée par la justice & détruite par le
 » temps, entre le luxe qui absorbe &
 » la magnificence, qui rend plus qu'elle
 » n'exige; l'amour de l'ordre, ce senti-
 » ment judicieux qui sçait allier la li-
 » béralité avec l'économie, & qui re-
 » garde l'aisance du peuple comme le
 » plus bel ornement du Trône; l'amour
 » de l'ordre fut pour *Charles* une source
 » plus abondante de richesses que pour
 » *Philippe III* les mines du Potosi, &
 » pour *Médicis* toutes les inventions de
 » ses traitans Italiens. A la fin de chaque
 » semaine, il examinoit, il faisoit ac-
 » quitter sa dépense. » Dans les occa-
 » sions où le Prince devoit en imposer, il
 » sçavoit déployer cette magnificence que
 » l'on aime lorsqu'elle est accompagnée de
 » l'affabilité & de la générosité.

Il regna pour tous ses sujets. Ce trait;
 Monsieur, me paroît un des plus beaux
 & des plus flatteurs. » Les Lorrains, tou-
 » jours dans le cœur de *Charles*, avoient
 » toujours eu les yeux sur lui; c'est le
 » caractère national. Son berceau avoit
 » été arrosé de leurs larmes; tous les mo-
 » mens de sa vie étoient marqués par

278 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

» les preuves de leur amour ; s'il par-
 » toit, mille de ses sujets l'accompa-
 » gnoient jusqu'à la frontière ; c'étoit
 » un jour de deuil. Quand il revenoit,
 » dix mille alloient à sa rencontre ; c'é-
 » toit un jour de triomphe. Dans les
 » fêtes, dans les occasions d'éclat, les
 » Nobles étoient son cortège ; un peu-
 » ple nombreux étoit sa Garde ; ses
 » plaisirs faisoient la félicité de tous ;
 » ses maladies étoient des calamités pu-
 » bliques. »

Mort de *Charles*, digne sans doute
 d'une si belle vie. » Sa grande ame n'é-
 » prouva point les foiblesses du corps
 » auquel elle alloit survivre ; elle vit
 » sans trouble le moment qui alloit l'en-
 » séparer. Sa dernière pensée devoit être
 » pour Dieu ; l'avant dernière fut pour
 » son peuple : *Mon fils, je vais entrer*
 » *dans la voie de toute chair ; aimez &*
 » *craignez Dieu sur toutes choses ; con-*
 » *servez la concorde entre vos frères & les*
 » *Princes de votre Maison, & la paix*
 » *avec vos voisins. Je vous laisse un Etat*
 » *tranquille ; je vous le recommande.....*
 » *& mon pauvre peuple.* Ainsi devoient
 » se terminer les jours de celui qui n'en
 » perdit pas un, »

Cet ouvrage est suivi de notes instructives; celle-ci mérite d'être citée. » L'a-
 » mout pour les pauvres paroît hérédi-
 » taire dans la Maison de Lorraine. Quel-
 » ques malheureux attendoient un jour
 » du Duc *Léopold* leur subsistance ordi-
 » naire; le Prince *Clément* son fils fut si pé-
 » nété de leur misère qu'on l'entendit dire
 » à son père avec transport : *Comment se*
 » *peut il qu'il y ait des pauvres dans vos*
 » *Etats* ? L'expérience n'avoit point en-
 » core enseigné au jeune Prince qu'il étoit
 » absolument nécessaire que là où il y a
 » des riches . il y ait aussi des pauvres;
 » il sentoît alors , il ne raisonnoit pas;
 » mais que ce sentiment est sublime ! »

Cet *Eloge*, Monsieur, est plein de no-
 bleffe & de philosophie ; on y desireroit
 plus d'éloquence , plus de chaleur, moins
 de prolixité , moins de détails, s'il étoit
 jugé comme un Discours oratoire ; mais
 à le regarder comme un morceau histori-
 que , M. *Coster* mérite des applaudisse-
 mens , & je ne doute pas que ce qu'il con-
 tinuera de donner en ce genre , n'ait du
 succès parmi ses concitoyens , & même
 chez les étrangers.

Œuvres de M. le Chancelier Daguesseau.
Tome IV.

Hérissant Libraire rue S. Jacques vient de mettre en vente le quatrième volume des *Œuvres* de l'immortel Chancelier *Daguesseau*. Ce Tome contient les Plaidoyers prononcés au Parlement en qualité d'Avocat Général, depuis le mois d'Avril 1696 & dans les années 1697, 1698 & 1699. » Plus on avance dans le » Recueil de ses ouvrages, dit l'Editeur » dans un *Avertissement*, plus on y découvre ces principes qui lui méritèrent une » admiration générale dont il ne fut point » ébloui. Nous avons cru que le Public » nous sçauroit gré d'en tracer une idée » sommaire, en lui présentant un nouveau Tome qui fera connoître de plus » en plus quels en ont été les fruits. » On entre dans ces détails qui appuient l'éloge si mérité que l'on donne ici à M. le Chancelier *Daguesseau*. Je ne puis me refuser au plaisir de transcrire ici quelques traits du Panégyrique de ce grand homme. » Sçavant avant l'âge de la science, Jurisconsulte déjà consommé, » Orateur & Dialecticien avec la clarté

» & la méthode du Géomètre ; il ne fit
 » usage pendant trois ans de ces grandes
 » qualités que pour discuter une multi-
 » tude d'affaires, dont la plûpart avoient
 » plus de difficulté que d'éclat ; aussi ap-
 » pliqué à faire connoître la justice que
 » peu empressé à se faire connoître lui-
 » même. Ce ne fut qu'à la fin de l'ari-
 » née 1693 , que pour remplir un
 » autre devoir de son état , il fit pa-
 » roître dans sa première harangue
 » toute l'élévation de son éloquence
 » aussi bien que de son ame..... On
 » sentira dans les Plaidoyers qui for-
 » ment ce volume qu'au lieu d'user de
 » l'autorité qu'il avoit acquise alors sur
 » tous les esprits , il s'applique de plus
 » en plus à éclaircir , à prouver , à con-
 » vaincre. Si l'on peut s'appercevoir de
 » quelque progrès dans ce qui sembloit
 » ne pouvoir plus augmenter, c'est que
 » maître de la matière , il se perfec-
 » tionne encore dans l'art de réduire à
 » ses véritables termes la question qui
 » faisoit comme un problème proposé
 » à la justice , & de le résoudre par une
 » démonstration aussi claire que préci-
 » se , lorsque la décision ne dépendoit
 » d'un seul point de droit.

On nous parle dans cet *Avertissement* de l'affaire du sieur de la Pivardière, qui, coupable de Bigamie, fut accusé d'imposture, lorsqu'il devint le défenseur de sa femme légitime. M. Dagueffeau, après avoir présenté le tableau surprenant des circonstances effrayantes & des vicissitudes d'une affaire si singulière, se proposa de prouver d'abord qu'il falloit suspendre encore son jugement, & approfondissant les principes de l'instruction criminelle, il laissa ses auditeurs dans l'attente, & indiqua aux Juges une voie aussi sûre que régulière, pour éclaircir ce qui paroissoit si difficile à comprendre. Cinq mois après il en annonça le dénouement par un second Plaidoyer.

Il n'est pas possible, Monsieur, d'entrer dans les détails de ces Plaidoyers; ces sortes d'ouvrages demandent une espèce particulière de Lecteurs. Je me contenterai d'indiquer quelques titres des Plaidoyers les plus intéressans.

» Dans la Cause du sieur Odoard du
 » Hazey, la Dame Marquise du Fres-
 » noy & le sieur Langlois : Si la preu-
 » ve par témoins peut être admise en cas
 » de fraude, même lorsqu'il s'agit d'une
 » adjudication faite en Justice. »

» Dans la Cause d'Anne - Henriette
 » de Buffeul & Henri François de Buf-
 » seul ; il s'agissoit de sçavoir si la con-
 » dition SI SINE LIBERIS étant expri-
 » mée par rapport au premier degré de
 » substitution , & marquée dans une
 » clause générale du Testament , devoit
 » aussi avoir effet par rapport au second
 » degré.

» Dans la Cause des Religieux Do-
 » minicains du Mans & de Frère Ju-
 » lien Coutard. 1° Si la profession ra-
 » cite a lieu en France , ou si elle n'y
 » est pas reçue , même à l'égard des
 » Ordres dont les Constitutions l'ad-
 » mettent ?

» 2° Si , quoiqu'elle ne soit pas au-
 » torisée dans le Royaume , un Mo-
 » nastère est obligé d'admettre à la pro-
 » fession , ou de faire subsister un
 » homme , qui , après avoir fait le
 » Noviciat , a continué de vivre com-
 » me Religieux , & de porter l'habit
 » Religieux , & s'il est exclus des suc-
 » cessions & autres effets civils ?

» 3° Si l'Épilepsie résout cette obligation,
 » & si l'on doit regarder comme Épilep-
 » tique celui qui a eu seulement quelques
 » atteintes de ce mal pendant quelques

284 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

» temps ? » Cette dernière Cause est extrêmement intéressante. Je vous invite, Monsieur, à la lire ; elle offre un champ nouveau à la Justice & à la curiosité. La Cause du sieur *de la Pivardière* est encore de ces Causes dont la singularité, si l'on peut le dire, est poussée au merveilleux.

Il y a deux Plaidoyers sur cette matière ; le premier comporte, » 1^o Si » le fait de l'existence d'un homme » que l'on prétendoit avoir été assassiné, & qui s'étoit représenté pendant qu'on instruisoit le procès sur l'assassinat, doit être regardé comme un fait justificatif, dont la preuve ne puisse être admise qu'après avoir achevé toute l'instruction, ou » comme un fait préalable qui détruit le corps du délit, & dont on doit ordonner la preuve sans attendre la fin du procès. 2^o S'il est à propos d'ordonner que cette preuve sera faite à la requête de la Partie publique, & de lui réserver de suivre aussi l'instruction sur le prétendu délit. »

C'est de cette Cause que M. *Daguesseau* disoit dans la harangue qu'il

prononça à la rentrée du Parlement en 1699 » qu'il semble que le caprice » du Sort ait pris plaisir à nous of- » frir les matières les plus illustres, » & des sujets véritablement dignes » de la plus sublime éloquence. Com- » bien de Causes célèbres (ajoûtoit- » il) renfermées dans le cercle étroit » d'un petit nombre d'années ? La Poë- » sie a-t-elle jamais osé rien hasarder » de plus étonnant sur la scène que » ces révolutions imprévûes , ces évé- » nemens incroyables qui ont excité » depuis deux ans l'attention & la » curiosité du Public ? La fable la plus » audacieuse n'auroit jamais eu la har- » diesse d'inventer ce que la vérité » nous a fait voir , & le vrai a été » beaucoup au-delà du vraisemblable, »

Le dernier Plaidoyer de cette belle collection n'excite peut-être pas moins d'intérêt que la Cause de *la Pivardière*. » Il s'agissoit de deux questions ; » à l'occasion de plaintes respectives ; » 1° Si le rapt de séduction est un » crime moins grave que le rapt de » violence , ou s'il mérite d'être pour- » suivi avec autant de rigueur.

» 2° Si l'on doit avoir égard à une ac-
 » cusation réciproque d'un préten-
 » du assassinat prémédité , formée dans
 » la vûe de préparer des défenses à ce-
 » lui qui a commis un autre crime. »

Je ne sçaurois mieux louer cet ex-
 cellent ouvrage qu'en rapportant la
 fin de l'*Avertissement*. » Toute la suite
 » de ce Recueil pourra faire le même
 » effet sur les Lecteurs que la vûe de
 » ces collections dans lesquelles un
 » curieux a rassemblé tout ce qu'il a
 » sçu se procurer de tableaux de dif-
 » férentes grandeurs , d'ébauches mê-
 » mes , & de traits du crayon d'un
 » grand Peintre. Chacun de ceux qui
 » viennent les étudier , s'attache à ce
 » qui est le plus conforme à son goût,
 » ou qu'il espère le plus de pouvoir
 » imiter ; mais tous en remportent
 » une ardeur qui peut surpasser un
 » jour les premières espérances. C'est
 » ainsi qu'un grand homme , après avoir
 » travaillé pour son siècle , est utile
 » encore aux siècles suivans , & que
 » ses ouvrages peuvent y former des
 » hommes , en inspirant , avec une
 » sage défiance de soi même , l'amour
 » du travail qui peut seul conduire à la

A N N É E 1764. 237.
» perfection dans l'accomplissement de
» les devoirs.»

Je suis, &c.

A Paris, ce 10 Juillet 1764.

A V I S

Charles.- Joseph Panckoucke, Libraire, rue & côté de la Comédie Française au Parnasse, est actuellement chargé seul de la vente des ouvrages de l'Imprimerie Royale, dont voici la note :

Mémoires & Histoires de l'Académie Royale des Sciences, 97 vol. *in-4°*. Les Tomes 1759 & 1762 sont sous presse, & paroîtront incessamment.

Mémoires & Histoires de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, 28 vol. *in-4°*. Les Tomes 29 & 30 sont sous presse, & paroîtront incessamment.

Ordonnances des Rois de France, 10 vol. *in-fol.*

288 L'ANNÉE LITTÉRAIRE:

Catalogue des Livres imprimés & manuscrits de la Bibliothèque du Roi, 10 vol. *in-fol.*

Histoire de S. Louis, par Joinville, 1 vol. *in folio.*

Gallia Christiana, 11 vol. *in-fol* Le XII^e Tome est sous presse.

L'Oriens Christianus, 3 vol. *in-fol.*

Voyages de Chabert, *in-4°.*

Pyramides de Quito, *in-4°.*

Aurore Boréale, *in-4°.*

Astronomie de M. Cassini & suite.

Géométrie de M. de Fontenelle, *in-4°.*

Mémoires des Sçavans Etrangers, 4 vol. *in 4°.*

Le 5^e vol. est sous presse.

Les Tomes 15 & 16 de l'Histoire Naturelle, *in-12*, sont achevés, & seront en vente le 25 de ce mois; les Tomes 17, 18, 19, 20 qui répondent aux Tomes 8, 9 *in-4°*, paroîtront au mois de Septembre sans faute, & les Tomes 21 & 24 au mois de Mars 1765.

Mesure du Méridien, *in-4°.*

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Contes de Guillaume Vadé.

M. de Voltaire, toujours fécond, toujours ingénieux, toujours fin dans ses plaisanteries, a trouvé très-piquant de faire paroître un gros ramas de prose & de vers sous ce titre : *Contes de Guillaume Vadé* : un volume in-8° de plus de 400 pages. Ce grand auteur, qui possède tous les secrets de l'esprit humain, attache depuis long-temps un sel qui n'est goûté que de lui seul aux noms de Baptême des gens qu'il veut ridiculiser. Par exemple, il regarde comme un tour de force de son imagination d'avoir appelé le *Grand Pascal Blaise Pascal*. Moi-même, s'il m'est

AN. 1764. Tome IV. N

290 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

permis de me citer , il pense m'avoir renversé de son souffle satyrique en me nommant *Jean Fréron*. Il n'y a pas jusqu'à ce pauvre *Vadé* qu'il n'aille agacer dans le tombeau ; il lui donne le nom de *Guillaume* , & non content de cette heureuse découverte , il met à la tête des *Contes* une Préface de *Catherine Vadé* , où il est question encore de *Jérôme Carré* son cousin issu de germain. Oh que cela est plaisant , *François-Marie Arouer de Voltaire* ! Cette Préface débute par les larmes de *Catherine Vadé* sur la mort de son cousin *Guillaume Vadé* , qui décéda , comme le sait tout l'Univers , il y a quelques années , qui ne s'est occupé qu'à faire des Chansons & des Opéra-Comiques depuis dix-huit ans jusqu'à trente , & qui n'eut jamais à soixante - dix ans publié des libelles diffamatoires & des cloaques d'ordure. Il faut se rappeler toutes ces particularités pour savourer l'excellent morceau de M. de Voltaire sur *Catherine Vadé*.
 » Je courus chez les plus fameux Libraires de Paris , je leur proposai d'acheter les œuvres posthumes de mon cousin *Guillaume* ; j'y joignis même quelques belles Dissertations de son

» frère *Antoine*, & quelques morceaux
 » de son cousin issu de germain *Jérôme*
 » *Carré*. J'obtins trois louis comptant,
 » somme que jamais *Guillaume* n'avoit
 » possédée dans aucun temps de sa vie.
 » Je fis imprimer des billets d'enterre-
 » ment; je priai tous les Beaux-Esprits
 » de Paris d'honorer de leur présence
 » le Service que je commandai pour le
 » repos de l'ame de *Guillaume*. Aucun
 » ne vint. Je ne pus assister au convoi,
 » & *Guillaume* fut inhumé sans que
 » personne en sût rien. C'est ainsi qu'il
 » avoit vécu; car encore qu'il eût en-
 » richi la-Foire de plusieurs Opéra-Co-
 » miques qui firent l'admiration de tout
 » Paris, on jouissoit des fruits de son
 » génie, & on négligeoit l'auteur »
 Mais où *M. de Voltaire* se surpasse,
 c'est en appelant ce *Carré*, *Jérôme Tho-*
mas - Raimond - Ignace - Xavier - Fran-
çois-Régis Carré; c'est à ce trait qu'il
 faut rire aux larmes. Quelle gaîté char-
 mante! Quelle vieilllesse respectable!

Cette jolie Préface est suivie du Con-
 tre que vous connoissez, *Ce qui plaît aux*
Dames, ouvrage mal imité de *Dryden*,
 Je me rappelle toujours ces vers du meil-
 leur ton.

292 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Je vous parois peut-être dégoûtante,
Un peu ridée, & même un peu puante;
Cela n'est rien pour des Héros bien nés,
Fermez les yeux & bouchez-vous le nez.

L'éducation d'un Prince. Un jeune
Prince regnoit dans Bénévent,

Plongé dans la mollesse, ivre de son pou-
voir,

Elevé comme un sot & sans en rien sçavoir,
Méprisé des voisins, haï dans sa Province.

Deux fripons gouvernoient cet Etat assez min-
ce,

Ils avoient abruti l'esprit de Monseigneur.

Emon, honnête Militaire, qui est à
la Cour d'*Alamon* (c'est le nom du
Prince imbécille) est renvoyé, parce
qu'il disoit la vérité. *Alamon* devient
amoureux d'*Amide*. Les deux Minis-
tres, par leurs brigues, parviennent à
faire renvoyer la maîtresse. Des Musul-
mans surviennent, s'emparent de Bé-
névent, mettent tout aux fers, & font
muletier le Souverain.

Le malheur l'instruit, il dompta la paresse
Son avilissement fit naître sa valeur.

Il voit sa maîtresse près d'être le partage du vainqueur ; *Amide* obtient de son nouvel amant, qu'il fasse donner deux cens coups d'étrivière aux Ministres de l'ancien Prince de Bénévent , & qu'elle soit promenée en litière par un mulétier de son choix. Il se trouve que ce mulétier est *Alamon* , qui , excité par *Amide* , forme un parti , chasse l'usurpateur , & reprend sa place. Il a la politesse de dire au Turc :

Allez brave *Abdala* , je dois vous rendre grâce
D'avoir développé mon esprit & mon cœur ,
De leçons désormais il faut que je me passe ;
Je vous suis obligé ; mais n'y revenez pas ,
Soyez libre , partez , & si vos destinées
Vous donnent des frippons pour régir vos
Etats ,
Envoyez-moi chercher , j'irai , n'en doutez
pas ,
Vous rendre les leçons que vous m'avez données.

La belle chute & l'admirable dénouement ! Mais , pour juger jusqu'à quel point M. de *Voltaire* excelle dans les Contes , il faut lire *Les Trois Manières* , *Azolan* , *L'Origine des Métiers*.

A ces délicieuses bagatelles, succède *Le Blanc & le Noir*, Conte en prose. Vous sçavez que, lorsque M. de *Voltaire* vint au monde, la Fée *Reminiscence* lui passa plusieurs fois la main sur la tête; il s'est rappelé avec complaisance *Les Mille & une Nuits. Rustan*, fils d'un homme distingué dans la Province de Candahar, fait un rêve qu'il prend pour une vérité. Dans ce songe il a deux favoris qui se trouvent être son bon & son mauvais génie. Il arrive à *Rustan* mille aventures. Enfin, il se réveille & appelle son domestique qui lui apprend qu'il n'a dormi qu'une heure. Il est clair, dit ce domestique, que
 » tous les événemens, depuis le com-
 » mencement du monde jusqu'à la fin,
 » peuvent arriver successivement en
 » beaucoup moins de temps que la
 » cent millième partie d'une seconde,
 » & on peut dire même que la chose
 » est ainsi. Je n'y entends rien, dit
 » *Rustan*. Si vous voulez, dit *Topaze*,
 » j'ai un perroquet qui vous le fera
 » aisément comprendre. Il est né quel-
 » que temps avant le Déluge; il a été
 » dans l'Arche; il a beaucoup vû; ce-
 » pendant il n'a encore qu'un an & de-

» mi ; il vous contera son histoire qui
 » est fort intéressante. Allez vite cher-
 » cher votre perroquet , dit *Rustan* ; il
 » m'amusera jusqu'à ce que je puisse
 » me rendormir. Il est chez ma sœur
 » la Religieuse , dit *Topaze* ; je vais le
 » chercher ; vous en serez content ; sa
 » mémoire est fidèle ; il conte simple-
 » ment sans chercher à montrer de l'es-
 » prit à tout propos , & sans faire des
 » phrases. Tant mieux , dit *Rustan* , voi-
 » là comme j'aime les contes. On lui
 » amena le perroquet , lequel parla ain-
 » si : *N. B. Mademoiselle Catherine Vadé*
 » *n'a jamais pu trouver l'histoire du per-*
 » *roquet dans le porte-feuille de feu son*
 » *cousin Antoine Vadé auteur de ce Conte.*
 » *C'est grand dommage , vu le temps au-*
 » *quel vivoit le perroquet.* » Que dites-
 vous , Monsieur , de la fin de ce Conte ,
 & sur-tout de la note sur Mademoiselle
Catherine Vadé ?

Jeannot & Colin , autre Conte , qui
 n'est qu'une mauvaise copie de la Fable
 de M. l'Abbé *Aubert* sur *Fanfan & Co-*
las. Mais tous ces chefs-d'œuvre s'éva-
 nouissent , Monsieur , devant un *Chant*
détaché d'un Poëme Epique de la compo-
sition de Jérôme Carré trouvé dans ses pa-

296 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

piers après le décès dudit Jérôme. Ce Chant est un hors d'œuvre du noble & chaste Poëme de *La Pucelle*. En voici à-peu-près l'heureuse idée. Le Roi *Charles* avec sa maîtresse & sa troupe dorée co-royoit la forêt d'Orléans; ils apperçoivent des Hoquetons Anglois qui conduisoient des prisonniers. *Jeanne & Dunois* fondent sur les soldats, les mettent en fuite, & délivrent ces malheureux.

Jeanne, aussitôt de plaisir transportée,
Complimenta la troupe garottée;
Beaux Chevaliers que l'Anglois mit aux fers,
Remerciez le Roi qui vous délivre,
Baisez sa main, foyez prêts à le suivre,
Et vengeons-nous de ces Anglois pervers.
Les Chevaliers à cette offre courtoise,
Montroient encore une face sournoise,
Baïssoient les yeux. Lecteurs impatiens,
Vous demandez qui sont ces personnages,
Dont la *Pucelle* animoit les courages?
Ces Chevaliers étoient des garnemens
Qui dans Paris, connus pour leur mérite,
Alloient ramer sur le dos d'*Amphitrite*;
On les connut à leurs accoutremens.

Ce sont des Galériens. M. de Voltaire triomphe dans ces morceaux. Il

aime à marcher entouré d'Huissiers, d'Archers, de Sergens, de Records. Voyez dans *L'Enfant Prodigue* avec quel enthousiasme il traite ces nobles moyens. Ce grand Poëte fait dans ce Chant la peinture de quelques-uns de ces Galériens; l'un est un voleur; l'autre a commis des crimes de faux; l'autre *prend d'autrui les poches pour les femmes*. J'ai l'honneur, Monsieur, d'être du nombre de ces honnêtes galériens. En effet, je dois être condamné aux Galères, pendu même & brûlé pour dire que M. de Voltaire, depuis 20 ans, après avoir mis à contribution la Littérature étrangère & celle de sa Nation, ne cesse de se répéter lui-même & toujours plus mal; que le Duc de Foix, *Tancrède*, *Zulime*, *Olympie*, *L'Ecueil du Sage*, &c., &c., &c., sont des Drames très médiocres; qu'il ne passera à la Postérité, seul juge équitable, sans passion, sans cabale, qu'à la faveur d'un très petit nombre d'ouvrages, &c., &c., &c., &c. Au reste, ce Chant héroïque des Galériens est encore une copie d'une pareille rencontre de forçats dans *Don Quichotte*.

Si j'étois sensible à ces grosses inju-

298. *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

res de *M. de Voltaire*, je m'en console-
rois avec mes concitoyens qu'il outrage
dans son Discours aux *Welches* par *Antoine Vadé frère de Guillaume*. C'est-là
que ce digne François a rassemblé tou-
tes les plates déclamations dont il nous
accable depuis trente ans ; rien de si in-
décent, de si absurde, de si ingrat, &
qui dénote plus un esprit gâté par un
mauvais cœur. On doit traiter la patrie
comme ses parens, & loin de révéler
ses défauts, les couvrir d'un voile offi-
cieux. *M. de Voltaire* prend les François
jusques dans leur berceau ; il remonte
au temps même des Gaulois. Voici le
commencement de cette odieuse satire
contre sa Nation. » O *Welches* * mes com-
» patriotes, si vous êtes supérieurs aux
» anciens Grecs & aux anciens Romains,
» ne mordez jamais le sein de vos nour-
» rices ; n'insultez jamais à vos maîtres ;
» soyez modestes dans vos triomphes,
» voyez qui vous êtes & d'où vous ve-
» nez. Vous avez eu l'honneur, il est
» vrai, d'être subjugués par *Jules-César*
» qui fit pendre tout votre Parlement
» de Vannes, vendit le reste des habi-

* *Welch* en Anglois signifie *Gallois*.

rans, fit couper les mains à ceux du
Quercy, & vous gouverna ensuite
fort doucement.

N'est-il pas bien honnête à un François de dire : » Remerciez bien Dieu
de ce que les divisions de la Rose-
Rouge & de la Rose-Blanche vous dé-
livrèrent des *Angles*, & remerciez sur-
tout de ce que les guerres civiles
d'Allemagne empêchèrent *Charles-*
Quint d'engloutir votre pays, & d'en
faire une Province de l'Empire.....
Je veux bien convenir avec vous,
mes chers *Welches*, que votre pays
est la première contrée de l'Univers ;
cependant vous ne possédez pas le
plus grand domaine dans la plus pe-
tite des quatre parties du Monde.
Considérez que l'Espagne est un peu
plus étendue, que l'Allemagne l'est
bien davantage, que la Pologne & la
Suède sont plus grandes, & qu'il y a
des Provinces en Russie dont le pays
des *Welches* ne feroit pas la quatriè-
me partie. Je souhaite que vous soyez
le premier Royaume de l'Univers par
la fertilité de votre terrain ; mais de-
grace songez à vos quarante lieues de
landes vers Bordeaux, à cette partie

» de votre Châmpagne que vous avez
 » nommée si noblement *poitilleuse*, à des
 » Provinces entières où le peuple ne se
 » nourrit que de chateignes , & d'au-
 » tres où il n'a guères que du pain d'a-
 » voine..... Premier peuple de l'Uni-
 » vers , songez que vous avez dans vo-
 » tre Royaume de *Frankreik* environ
 » deux millions de personnes qui mar-
 » chent en sabots six mois de l'année ,
 » qui sont nuds pieds les autres six
 » mois. Etes-vous le premier peuple de
 » l'Univers pour le commerce & pour la
 » marine , hélas ! »

M. de *Voltaire* nous dit galamment :
 » Avez-vous mieux écrit que *Tite-Li-*
 » *ve* , *Tacite* , *Thucydide* , *Xénophon* ?
 » Quel auteur au dessus du médiocre a
 » écrit jusqu'ici vos annales ? » M. de
Voltaire fait donc bien peu de cas de
Vertot , de *Saint-Réal* , de *Rollin* , &c.
 &c. , &c. Ecoutez les invectives qu'il répand
 contre l'illustre *Fénélon* , l'immor-
 tel objet de la jalousie de l'auteur de la
Henriade , cette Histoire rimée. » Vo-
 » tre *Fénélon* , admirateur des Anciens
 » & même de leurs ouvrages , allume
 » sa bougie à leurs flammes immortel-
 » les ; vous n'oserez pas prétendre que

» sa *Calipso*, abandonnée par *Téléma-*
 » que, approche de la *Didon* de *Vir-*
 » gile. La froide & inutile passion de
 » ce *Télémaque* que *Mentor* jette d'un
 » coup de poing dans la mer pour le
 » guérir de son amour, ne semble pas
 » une invention des plus sublimes; &
 » osez-vous dire que la prose de cet
 » ouvrage soit comparable à la Poësie,
 » d'*Homère*, & de *Virgile*? O mes *Wel-*
 » ches! Qu'est-ce qu'un Poëme en prose,
 » sinon un aveu de son impuissance?
 » Ignorez-vous qu'il est plus aisé de
 » faire dix Tomes de prose passable que
 » dix bons vers dans votre langue, dans
 » cette langue embarrassée d'articles,
 » dépourvûe d'inversions, pauvre en
 » termes poëtiques, stérile en corps
 » hardis, asservie à l'éternelle monoto-
 » nie de la rime, & manquant pour-
 » tant de rimes dans les sujets nobles.»
 Du temps des *Horaces*, des *Virgiles*,
 on faisoit les mêmes reproches à la lan-
 gue Latine; les *Voltaires* de ce temps-
 là mettoient le Grec beaucoup au-des-
 sus. Il faut croire que parmi les Grecs il
 y a eu les mêmes plaintes, & que beau-
 coup de gens de mauvaise humeur lui
 préféroient le langage Egyptien. A l'é-

gard du *Télémaque*, que M. de Voltaire ne dise point qu'il a perdu beaucoup de son prix; cet ouvrage est devenu classique; il vivra autant que l'*Illiade*, l'*Odyssée*, l'*Énéide*. La passion de *Télémaque* pour cette charmante *Eucharis*, bien au-dessus de la froide & très-inutile *Gabrielle d'Estrées*, cache une allégorie très-ingénieuse. Fénélon, qui raisonnoit en Poète, c'est-à-dire, qu'il établissoit le précepte sur l'image; en faisant jeter *Télémaque* par Mentor dans la mer, a voulu nous faire entendre qu'il falloit recourir à de violens efforts pour dompter les grandes passions; c'est peut-être un des plus beaux morceaux de ce Poème immortel. *Télémaque*, *Mentor*, *Pygmalion*, *Astarbé*, *Adrasle* nous offrent toujours des traits aussi sublimes, aussi instructifs qu'ils sont intéressans. C'est des aventures de *Télémaque* que l'on peut répéter d'après le Tasse: *C'est-là que l'art est caché sous la nature*.

Ce n'étoit pas assez d'insulter sa Nation; M. de Voltaire, possédé de la rage de déchirer tous les grands maîtres qui l'ont devancé, tombe avec la même fureur sur l'innimitable *La Fontaine*. Vous

ne pourrez lire , Monsieur , sans indignation ce qu'il ose dire contre ce grand Poëte. » La plupart de ses Fables sont prises chez *Ésope* le Phrygien & chez *Phèdre* le Romain. Il y en a environ cinquante qui sont des chefs-d'œuvre pour le naturel , pour les graces & pour la diction. Ce genre même est inconnu aux autres Nations modernes. J'aurois souhaité , je l'avoue , que dans le reste de ses Fables , cet homme unique eût été moins négligé , qu'il eût parlé plus purement cette langue qu'il a rendue si familière aux peuples voisins , que son style eût été plus châtié , plus précis ; qu'en surpassant de bien loin *Phèdre* en délicatesse , il l'eût égalé dans la pureté de l'élocution ; je suis fâché de le voir débiter par une petite dédicace à un Prince , dans laquelle il lui dit :

Et si de l'agréer je n'emporte le prix ,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

Voilà un plaisant honneur d'entreprendre d'agréer , & qu'efface que le

304 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» prix d'agrée ? *Phèdre* ne parle point
 » ainsi ; *Phèdre* ne fait point dire à la
 » fourmi , ni mon grenier , ni mon ar-
 » moire ne se remplit à babiller. Le re-
 » nard dit chez *Phèdre* : *Ils sont trop*
 » verds , & il n'ajoute point : *Ils sont*
 » bons pour des gougeats. Je suis affligé
 » quand je vois la cigale ayant chanté
 » tout l'été , à qui la fourmi dit : *Vous*
 » chantez , j'en suis bien aise , hé bien

» dansez maintenant. Le loup peut dire
 » au chien d'attache qu'il ne voudroit
 » pas de ses bons repas au prix de sa
 » liberté ; mais ce loup me fait de la
 » peine , quand il ajoute : *Je ne vou-*
 » drois pas même à ce prix un trésor ; cela

» dit , maître loup s'enfuit & court en-
 » core. Un loup n'a jamais désiré l'or &
 » l'argent. L'homme qui souffle dans
 » ses doigts , parce qu'il a froid , & sur
 » sa soupe , parce qu'elle est trop chau-
 » de , a très-grande raison ; il ne mérite
 » point du tout qu'on dise de lui :

Arrière ceux dont la bouche

Souffle le chaud & le froid.

» C'est abuser d'un proverbe trivial
 » qui n'est pas ici appliqué avec justesse ;

» mais ces petites taches n'empêcheront
 » pas que les Fables de la Fontaine ne
 » soient un ouvrage immortel. » Ad-
 mirez , Monsieur , avec quel art le Cri-
 tique verse ses poisons. Il appelle ces
 défauts de *petites taches* ; il blâme ce
 vers

J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

Ce vers est naturel & sans prétention.

Ni mon grenier ni mon armoire

Ne se remplit à babiller.

Ces expressions conviennent à la naïveté de la Fable , & la fourmi ne parleroit pas autrement , si elle parloit. *La Cigale ayant chanté tout l'été* est d'un naturel inimitable , manière qui n'appartient qu'au seul *la Fontaine*. Vous vous doutez bien que ses Contes ne sont pas plus ménagés que ses Fables. » Ce » mérite , *si c'en est un* , est inconnu à » l'antiquité Grecque & Romaine. » Il nous rapporte un Conte de *Passerat* pour nous faire entendre que *la Fontaine* a eu des modèles dans son style ; il le dit même très-clairement : » Voilà le style » sur lequel *la Fontaine* se forma.....»

» Le grand défaut peut-être des Contes
 » de *la Fontaine* est qu'ils roulent pres-
 » que tous sur le même sujet. C'est tou-
 » jours une fille ou une femme dont on
 » vient à bout ; le style n'en est pas
 » toujours correct & élégant. Les négli-
 » gences , les longueurs , les façons de
 » parler proverbiales & communes , le
 » défigurent ; il paroît au-dessous de l'*A-*
 » *rioste* dans les Contes qu'il a emprun-
 » tés de lui , &c. » Le genre de Conte
 peut sans doute être plus étendu ; mais
 il est incontestable que personne ne sai-
 sira la manière de *la Fontaine* dans la
 partie de ce genre qu'il a choisie. L'*A-*
rioste a le mérite de l'invention ; mais
 a-t-il ces graces naïves , cette candeur ,
 cette effusion de la nature même que
 nous admirons dans le Poëte François ?
 Quand *la Fontaine* a voulu prendre le
 pinceau du sentiment , avec quel char-
 me ne nous attache-t-il pas ? Le *Fau-*
con , la *Courtisane Amoureuse* sont
 deux chefs-d'œuvre qui font couler des
 larmes. Continuez, Monsieur , à par-
 courir ce libelle. Arrêtez-vous à cette
 expression : *Votre Boileau*. M. de *Vol-*
taire vient à *Racine* , son Héros en ce
 moment-ci , & l'on en devine aisément

la raison. » J'imagine qu'*Euripide* seroit
 » honteux de sa gloire , qu'il iroit se
 » cacher, s'il voyoit la *Phèdre* & l'*Iphi-*
 » génie de *Racine*. » C'est parler avec un
 enthousiasme déplacé. C'est *Euripide* qui
 a donné l'idée du caractère de *Phèdre* à
Racine , & l'auteur qui fait paroître
Phèdre voilée quand elle déclare à sa
 nourrice son amour illégitime , cet au-
 teur , dis je , ne peut avoir que des ri-
 vaux & non des maîtres. » Les Tragé-
 » dies de *Racine* & plusieurs Scènes de
 » *Corneille* sont ce que vous avez de
 » plus beau dans votre langue. » Enne-
 mi des *Welches* , vous parlez en détracteur
 de *Corneille* , osez admirer *Cinna* ,
Polyeucte , *Rodogune* , les *Horaces* ,
 &c. » Plus d'une Scène de *Quinault* est
 » admirable dans un genre que l'An-
 » tiquité ne connût pas plus que celui
 » des Contes de *la Fontaine*. » Le genre
 de *Quinault* , à quelque différence près ,
 est la Tragédie Grecque.

Tout le monde adoptera cette obser-
 vation du Critique : » Vous êtes mena-
 » cés d'un autre fléau. J'apprends qu'il
 » s'élève parmi vous une secte de gens
 » durs qui se disent solides , d'esprits
 » sombres qui prétendent au jugement ,

308 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

» parce qu'ils sont dépourvûs d'imagi-
» nation, d'hommes lettrés, ennemis
» des Lettres, qui veulent proscrire la
» belle Antiquité & la Fable. Gardez-
» vous bien de les croire, ô François,
» vous redeviendriez *Welches*. »

M. de *Voltaire* a passé près de cinquante ans à crier miracle au sujet des Anglois. Dans un article connu déjà sous le nom d'*Appel aux Nations*, & qui reparoit ici sous le titre *Du Théâtre Anglois par Jérôme Carré*, il accable de ridicules *Shakespéar* qu'autrefois il a tant loué.

Dans le parallèle d'*Horace*, de *Boileau* & de *Pope*, M. de *Voltaire* fait l'éloge du *Journal Encyclopédique*, parce que le *Journal Encyclopédique* rappelle des vers adressés au Roi de Prusse, dans lesquels *Pope* a la préférence sur le François & sur le Romain.

Quelques traits échappés d'une utile morale
Dans leurs piquans écrits brillent par intervalle;
Mais *Pope* approfondit ce qu'ils ont effleuré.
D'un esprit plus hardi, d'un pas plus assuré,
Il porta le flambeau dans l'abîme de l'être,
Et l'homme avec lui seul apprit à se connoître.

Vous sçavez, Monsieur, que ces vers sont de M. de *Voltaire*. Aussi le *Journal Encyclopédique* qui en parle est-il un des plus curieux & des plus instructifs de l'Europe. Ce parallèle est pour nous dire que le grand *Rousseau* est un rimeur détestable, que *Pope* a travaillé d'après les plans des Lords *Shaftsburî* & *Bolingbroke*. M. de *Voltaire* revient à critiquer ce système, *Tout est bien*, dont lui-même a été le Panégyriste. Il nous fait voir que *Pope*, dans ses autres Epîtres, est bien inférieur à *Horace*. Voilà peut-être pour la vingtième fois que M. de *Voltaire* nous redit au sujet des Epîtres de *Rousseau* : » Quel faux dans les » sujets, & quelles contorsions dans le » style ! Qu'elles excitent souvent le dé- » goût & l'indignation ! Que veut dire » une Epître à *Marot*, dans laquelle il » prétend prouver qu'il n'y a que les fols » qui soient méchans ? Que ce paradoxe » est ridicule ! »

Ce ramas de fanges & d'ordures est terminé par une *Vie de Molière avec de petits sommaires sur ses pièces*. On lit cet *Avertissement* : » Cet ouvrage étoit » destiné à être imprimé à la tête du » *Molière* in 4^o édition de Paris. On

» pria un homme très-connu (cet hom-
 » me très-connu est M. de Voltaire qui
 » parle avec tant de modestie de lui-
 » même) de faire cette *Vie* & les cour-
 » tes analyses destinées à être placées au-
 » devant de chaque pièce. M. Rouillé,
 » chargé alors du département de la Li-
 » brairie, donna la préférence à un nom-
 » mé *la Serre*. C'est de quoi on a plus
 » d'un exemple. L'ouvrage de l'infor-
 » tuné rival de *la Serre* fut imprimé
 » très-mal-à-propos, puisqu'il ne con-
 » venoit qu'à l'édition du *Molière*. On
 » nous a dit que quelques curieux de-
 » siroient une nouvelle édition de cette
 » bagatelle. Nous la donnons, malgré la
 » répugnance de l'auteur écrasé par *la*
 » *Serre*. » En effet, cette *Vie de Molière*
 » parut, & personne ne l'acheta. Le ré-
 » sultat de cette *Vie de Molière* & des ju-
 » gemens sur ses pièces, c'est que », non-
 » seulement il se trouve dans les ou-
 » vrages de cet admirable auteur des
 » vices de construction, mais aussi plu-
 » sieurs mots impropres & surannés....
 » (Dans le *Cocu Imaginaire*). Le dénou-
 » ment que fait *Villebrequin* est un des
 » moins bien ménagés, & des moins
 » heureux de *Molière*. (Dans *Dom Gar-*

« *cie*) *Molière* joua le rôle de *Dom Gar-*
 « *cie* , & ce fut par cette pièce qu'il ap-

« prit qu'il n'avoit point de talent pour
 « le sérieux , comme Acteur. La pièce
 « & le jeu de *Molière* furent très-mal re-
 « çus. Cette pièce , imitée de l'Espa-
 « gnol , n'a jamais été rejouée depuis sa
 « chute. La réputation naissante de *Ma-*
 « *lière* souffrit beaucoup de cette dis-
 « grace , & ses ennemis triomphèrent
 « quelque temps. (Dans l'*Ecole des*
 « *Femmes*) elle fut très-suivie & très-
 « critiquée ; elle passe pour être infé-
 « rieur en tout à l'*Ecole des Maris* , &
 « sur-tout dans le dénouement qui est
 « aussi *pestiche* dans l'*Ecole des Femmes*
 « qu'il est bien amené dans l'*Ecole des*
 « *Maris*. On se révolta généralement
 « contre quelques expressions qui pa-
 « roissent indignes de *Molière* ; on dé-
 « sapprouva le *Corbillon* , la *Tarte à la*
 « *Crème* , les *Enfans faits par l'oreille*.
 « (Ici M. de Voltaire a raison.) (L'*In-*
 « *promptu de Versailles*). Il eût été de la
 « bienfaisance & de l'honnêteté publique
 « de supprimer la satire de *Boursault* &
 « celle de *Molière*. Il est honteux que
 « les hommes de génie & de talent s'ex-
 « posent par cette petite guerre à être

312 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» la risée des sots. (C'est M. de Voltaire.
 » re qui a écrit cela). Il ajoute : Obser-
 » vez ceci , Monsieur : *Il n'est permis*
 » *de s'adresser aux personnes que quand*
 » *ce sont des hommes publiquement des-*
 » *honorés , comme Rolet & Wasp.* Mo-
 » lière sentit d'ailleurs la foiblesse de
 » cette petite Comédie , & ne la fit
 » point imprimer. (*Le Mariage Forcé*).
 » On y remarque plus de bouffonnerie
 » que d'art & d'agrément. » J'en reste-
 » rai à ces exemples de la sévérité de M.
 » de Voltaire sur le compte de Molière.
 » On demande pourquoi Molière , ayant
 » autant de réputation que Racine , le
 » Spectacle cependant est désert quand
 » on joue ses Comédies , & qu'il ne va
 » presque plus personne à ce même
 » *Tartuffe* qui attiroit autrefois tout
 » Paris , tandis qu'on court encore avec
 » empressement aux Tragédies de Ra-
 » cine , lorsqu'elles sont bien représen-
 » tées ? C'est que la peinture de nos
 » passions nous touche encore davanta-
 » ge que le portrait de nos ridicules ;
 » c'est que l'esprit se lasse des plaisan-
 » teries , & que le cœur est inépuisable.
 » L'oreille est aussi plus flattée de l'har-
 » monie des beaux vers tragiques & de
 » la

» la magie étonnante du style de *Racine* ;
 » ne , qu'elle ne peut l'être du langage
 » propre à la Comédie ; ce langage peut
 » plaire , mais il ne peut jamais émou-
 » voir , & l'on ne vient jamais au Spec-
 » tacle que pour être ému. Il faut en-
 » core convenir que *Molière* , tout ad-
 » mirable qu'il est dans son genre , n'a
 » ni des intrigues assez attachantes , ni
 » des dénouemens assez heureux , tant
 » l'art dramatique est difficile. »

Je ne vous ai donné qu'une très-lé-
 gère idée de ce Recueil bassement saty-
 rique , où *M. de Voltaire* outrage le
 goût , l'honnêteté , sa Nation , ses maî-
 tres , tous ses compatriotes , les An-
 glois , la terre entière. Que signifient
 toutes ces fureurs ? C'est que *M. de*
Voltaire est le premier des hommes pour
 le talent , l'esprit , le génie ; c'est qu'il
 est fait pour donner des leçons à sa pa-
 trie , au genre humain ; c'est que son
 Poëme est au - dessus de tous les Poë-
 mes , ses Tragédies au-dessus de toutes
 les Tragédies , ses Contes au-dessus de
 tous les Contes , ses Histoires au-des-
 sus de toutes les Histoires ; c'est qu'il
 faut briser toutes les images des préten-

314 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

des grands écrivains qui ont paru avant lui, & sur cet amas de marbres mutilés élever la statue du sublime, de l'immortel, de l'honnête, du bienfaisant, du sensé, du judicieux *Voltaire*.

Je suis, &c.

A Paris, ce 14 Juillet 1764.

LETTRE XIV.

Considérations sur les Corps organisés.

M. *Bonnet*, si connu dans la République des Lettres par des ouvrages philosophiques, vient de faire paroître un nouvel écrit qui ajoûte beaucoup à sa réputation ; son titre est : *Considérations sur les Corps organisés, où l'on traite de leur origine, de leur développement, de leur reproduction, &c.*, où l'on a rassemblé en abrégé tout ce que l'Histoire Naturelle offre de plus certain & de plus intéressant sur ce sujet : à Amsterdam, L'auteur est des Académies d'Angleterre, de Suède, de l'Institut de

Bologne, Correspondant de l'Académie des Sciences de Paris, &c.

M. *Bonner*, dans sa *Préface*, nous dit qu'on ne présumera pas qu'il ait prétendu découvrir le mystère de la génération. » Il est encore voilé aux yeux des » plus grands Physiciens, j'ai seulement » cherché à ramener cette belle partie » de l'Histoire Naturelle à des principes » plus philosophiques que ceux qu'on a » tâché de leur substituer dans ces derniers temps. »

Les huit premiers Chapitres de ces *Considérations* sont la production de la jeunesse de l'auteur ; il les a détachés d'un plus grand ouvrage qu'il avoit intitulé : *Contemplation de la Nature*, & qui n'étoit qu'une suite de méditations philosophiques sur la Nature. Ce grand ouvrage étoit fort avancé, lorsque l'auteur l'interrompit pour d'autres travaux. Lisez, dans cette *Préface*, une Lettre de M. *Bonner* au célèbre *Haller*, & la réponse de ce dernier ; avec quelle modestie ce grand homme parle de lui-même ! Quelle différence, Monsieur, de cette hauteur insolente de nos petits pygmées philosophes qui croient que l'impudence est un titre de génie ! M. *Bonner*.

net s'applaudit d'avoir pensé & observé comme M. *Haller* sur les secrets de la génération, de grand mystère de la Nature.

L'auteur n'a pas parcouru tous les auteurs qui ont écrit sur les Corps organisés; le nombre en étoit trop grand. Il s'est borné à consulter ceux qui lui ont paru les plus originaux, & il a rendu leurs observations avec toute l'exactitude & la précision dont un habile observateur, tel que lui, est capable. C'est ainsi qu'il parle lui-même à la fin de sa *Préface*. » J'ai eu un grand avantage ;
 » j'ai moi-même observé : cela m'a
 » donné plus de facilité à saisir & à ex-
 » traire les Naturalistes que je consul-
 » tois ; j'ai cru qu'on me permettroit de
 » faire usage de mes propres observa-
 » tions, & je l'ai fait lorsque j'y ai été
 » appelé. Je n'ai tiré des faits que les
 » conséquences qui me sembloient en
 » découler le plus naturellement ; j'ai
 » souhaité que mon Livre fût une es-
 » pèce de Logique. Je n'ai donc pas
 » mis les conjectures à la place des
 » faits ; mais j'ai fait en sorte qu'elles
 » résultassent des faits comme de leurs
 » principes. Ceux de mes Lecteurs qui

» ne voudront juger que de ma mar-
 » che liront seulement le Chapitre XII
 » du premier Tome, & les Chapitres
 » I, II, VII, VIII du Tome second.
 » Parmi les faits variés & multipliés
 » qui s'offroient à mon examen, j'ai
 » choisi ceux que j'ai jugés les plus cer-
 » rains & les plus intéressans. Peut-être
 » même qu'il n'a point encore paru
 » d'ouvrage sur la génération qui en
 » contînt davantage que celui-ci, &
 » sur la vérité desquels on put élever
 » moins de doutes. J'ai vû de bonne
 » heure que mon livre seroit, en quel-
 » que sorte, une Histoire Naturelle en
 » raccourci. Je n'ai pas craint qu'il fût
 » moins goûté dans un siècle qu'on
 » pourroit nommer le siècle des obser-
 » vations. Si j'ai relevé quelques opi-
 » nions hasardées, ç'a été assurément
 » sans aucune intention de choquer
 » ceux qui les adoptent. Je n'ai voulu
 » que prémunir mes Lecteurs contre
 » l'impression de la célébrité. Je prie
 » qu'on ne juge pas de mon travail sur
 » la lecture des huit premiers Chapi-
 » tres du premier volume. J'ai assez
 » dit qu'ils ne sont que des ébauches,
 » je les aurois même supprimés entiè-

» rement, & M. Haller ne les avoit ho-
 » norés de son approbation ; ce que je
 » ne scaurois trop répéter , c'est que je
 » serai toujours prêt à abandonner mes
 » opinions pour des opinions plus pro-
 » bables. Mon amour pour le vrai est
 » sincère ; je n'aurai jamais de peine à
 » avouer publiquement mes erreurs ;
 » j'ai toujours pensé qu'un *j'ai tort* va-
 » loit mieux que cent répliques ingé-
 » nieuses. » N'est-ce pas-là , Monsieur ,
 le ton du vrai génie ! C'est ainsi que les
 talens se font aimer ; & avec cette an-
 nonce il est bien difficile qu'ils excitent
 la fureur de l'envie. Pourquoi les gens
 de Lettres n'ont-ils pas cette façon de
 penser ? Ils conserveroient leur supé-
 riorité au-dessus des autres hommes ,
 & seroient conséquemment des objets
 d'admiration & d'estime , au lieu qu'ils
 font souvent de vils bouffons qui font
 rire à leurs dépens la plus ignoble popu-
 lace.

N'attendez pas , Monsieur , que je
 vous fasse un extrait de cet excellent
 ouvrage qui demande qu'on le lise ,
 qu'on l'étudie en entier. C'est un Re-
 cueil immense des observations les plus
 rares & les mieux faites. » La généra-

» tion, dit M. *Bonnet*, est un de ces
 » secrets que la Nature semble s'être ré-
 » servés ; je crois cependant qu'on le
 » lui arrachera quelque jour ; j'en juge
 » principalement par le nombre & la
 » nature des découvertes dont on a déjà
 » enrichi cette matière. Les vérités phy-
 » siques, fruits de l'observation & de
 » l'expérience, se multiplieront & se
 » perfectionneront sans cesse. Les véri-
 » tés métaphysiques, plus indépendan-
 » tes des sens & des machines & liées
 » à un petit nombre d'idées abstraites,
 » ne se multiplieront pas sans doute en
 » même proportion. Une intelligence
 » qui connoîtroit à fond les forces de
 » l'esprit humain, pourroit tirer l'ho-
 » roscope des Sciences, & prédire le
 » degré de perfection où chacune d'el-
 » les parviendra. Je serois fort porté à
 » croire que la destruction de notre
 » globe n'arrivera que lorsque les hom-
 » mes auront épuisé la connoissance des
 » productions qu'il renferme ; mais cet
 » événement tient à d'autres qui ne pa-
 » roissent pas plus prochains. » On se-
 » roit tenté de demander à M. *Bonnet*
 » quelle raison peut le déterminer à pen-
 » ser que la Nature sera dissoute lorsqu'elle

aura atteint le degré de la perfection. La main qui l'a créée & qui la fait passer de progressions en progressions, ne sçauroit-elle alors conserver son ouvrage dans son état parfait?

Dans le premier volume on trouve ces matières traitées par Chapitres: *Des germes principes des Corps organisés. De l'accroissement des Corps organisés en général. De la génération des Corps organisés. Des monstres & des mulets en général. Principes & conjectures sur leur formation.* Vous trouverez encore des réflexions sur la multiplication de bousure & sur celle par rejettons, sur les germes & sur l'économie organique, sur la putridion considérée relativement à la génération. *Des Observations microscopiques sur les infusions de différentes espèces. Un nouveau système sur la génération, &c.* Ce premier volume renferme encoré d'autres matières, dont les argumens seuls seroient trop longs à rapporter.

Le second volume ne renferme pas des observations moins curieuses. M. Bonnet invite nos Physiciens à faire de nouvelles expériences sur les vers de terre pour perfectionner la théorie des répra-

ductions animales & celle de la génération. On a observé que les plus grands *Polypes* d'eau douce sont encore de bien petits insectes en comparaison des *vers de terre*. M. Bonnet a fait des expériences sur la reproduction de ces derniers. » Un ver de terre partagé transversalement en deux ou plusieurs portions ne meurt pas ; mais si l'on a soin de tenir chaque portion dans un lieu convenable, elle s'y régénérera au bout d'un temps plus ou moins long. » Souvent néanmoins il arrivera que toutes ou presque toutes périront sans avoir donné aucune preuve de régénération. C'est ce que j'éprouvai en 1743 ; & si je ne vis pas alors tout ce que je desirois de voir, j'en vis au moins assez pour être très-sûr que le *ver de terre* se reproduit de *bouture*. » Tout ce que nous dit M. Bonnet sur le *Polype* est aussi curieux qu'approfondi. La *force reproductrice* a beaucoup plus d'énergie dans le *Polype* que dans le *ver de terre*. Les *Abeilles* offrent encore dans M. Bonnet un spectacle intéressant. Au reste, toutes ces recherches sur la génération ne doivent peut-

être pas être exposées à tous les yeux. Ces lectures n'appartiennent qu'aux Sçavans & aux personnes sensées. Les amours du *Crapaud*, quelque dégoûtant que soit ce animal, présentent en Physique un tableau piquant par les singularités que cette Histoire contient. M. Bonnet remarque qu'il y a des insectes privés de *sexe* pendant une grande partie de leur vie. Tels sont tous les insectes qui subissent des métamorphoses :
 » Tandis que l'insecte est sous la forme
 » de *ver*, ou sous celle de *chenille*, il
 » n'est, à proprement parler, ni mâle ni
 » femelle ; mais il sera mâle ou femelle
 » lorsqu'il aura pris sa dernière forme,
 » celle de *mouche* ou de *papillon*. C'est
 » sous cette dernière forme que l'in-
 » secte est appelé à perpétuer l'espè-
 » ce. »

Réfutation du sentiment de M. de Buffon sur les métamorphoses des Insectes.
 Voici ce que nous dit Monsieur Bonnet :
 » C'est à regret que je relève encore cet
 » auteur dont j'admire le génie & les ta-
 » lens ; mais je dois prémunir mes lec-
 » teurs contre l'impression trop ordi-
 » naire d'une grande célébrité. Il avoue

» lui-même quelque part que sa théorie
 » a précédé ses expériences, & l'on sçait
 » combien la manière de voir dépend
 » de la manière de penser. On retrouve
 » dans le passage que je viens de citer
 » (de M. de Buffon) le principe favori
 » de l'auteur ; qu'il me soit permis d'en
 » faire une courte réfutation en oppo-
 » sant simplement la Nature à son His-
 » toire , & cet Historien à lui-même. »
 Je vous renvoie , Monsieur , à la réfuta-
 tion faite par M. Bonnet. C'est ainsi
 qu'il la termine : » En général , M. de
 » Buffon ne paroît pas posséder l'esprit
 » d'analyse , ou , s'il le possède , son
 » imagination ne lui a pas permis d'en
 » faire une application heureuse. Trop
 » prévenu d'une théorie que son génie
 » fécond avoit sçu inventer , il n'a vû
 » qu'elle dans les phénomènes , & la
 » Nature qu'il aimoit lui a échappé. Il
 » se feroit lui-même convaincu de l'in-
 » suffisance de ses principes , s'il avoit
 » pris la peine de les rapprocher les uns
 » des autres , & d'en former une chaî-
 » ne ; il auroit bientôt reconnu l'incohé-
 » rence des chaînons , & sa raison au-
 » roit triomphé de l'esprit de système.

324 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» Je pourrois appliquer ici à M. de
 » Buffon ce qu'il dit lui-même d'Arif-
 » tote , Hist. Natur. Tome II. pages
 » 87 , 88 : *J'observerai qu'il m'a paru*
 » *que ce grand homme cherchoit exprès*
 » *les moyens de s'éloigner des sentimens*
 » *des Philosophes qui l'avoient précédé ,*
 » *& je suis persuadé que quiconque lira*
 » *son Traité de la génération avec atten-*
 » *tion , reconnoîtra que le dessein formé*
 » *de donner un système nouveau & diffè-*
 » *rent de celui des anciens , l'oblige à*
 » *préférer toujours & dans tous les cas ,*
 » *les raisons les moins palpables , & à*
 » *éluder , autant qu'il peut , la force des*
 » *preuves , lorsqu'elles sont contraires à*
 » *ses principes généraux de Philoso-*
 » *phie. »*

L'explication de la mouche - araignée
 est remplie du même degré de connois-
 sance que l'on admire dans les autres
 observations de M. Bonnet. *Découver-*
tes microscopiques de M. Necdham , &c
Remarques sur ces découvertes. Progrès
de l'Histoire Naturelle depuis l'année
1740. M. Bonnet , dans ses idées sur la
manière dont la fécondation s'opère chez
les animaux , nous dit : » J'ai donné le

„ précis du système de M. de Buffon ,
 „ & j'ai montré qu'il pêche par les fon-
 „ demens des molécules organiques
 „ renvoyées de toutes les parties du
 „ corps aux organes de la génération ,
 „ parce qu'elles n'ont pu être admises
 „ dans ces parties. Comment y auroient-
 „ elles été *moulées* ? Quelle idée se faire
 „ des moules *intérieurs* de notre auteur
 „ & de cette force qui , selon lui , agit
 „ comme la *pesanteur* , en pénétrant les
 „ masses ? Je choquerois le Lecteur ju-
 „ dicieux , si je m'arrêtois encore à
 „ combattre ces sçavantes chimères
 „ trop caressées par le célèbre Natura-
 „ liste , & dont je m'étonne qu'il se soit
 „ contenté. Je voudrois bien ne pas pu-
 „ blier aussi des chimères ; on me ju-
 „ gera sur la suite de mes principes &
 „ de leurs conséquences. „

Considérations sur la formation des
Monstres. Divers exemples de monstres.
 A ce propos on nous cite une fa-
 mille de monstres qui se propagent. Ces
 observations sont dûes à M. Godeheu
 de Riville Commandeur de Malte , &
 Correspondant de l'Académie Royale
 des Sciences , qui en a communiqué la

Relation à M. de Réaumur. Je le répète, Monsieur, toutes ces observations ne peuvent souffrir d'extrait. Il faut qu'elles soient lues avec attention, & on n'en doit omettre aucune, parce que ce sont des espèces d'échellons des connoissances humaines dans cette partie de la Physique.

M. Bonnet sera compté parmi ces Sçavans, qui, loin d'être amoureux de leurs systêmes, cherchent à en découvrir les difficultés. C'est un Sage qui ne marche qu'aidé de l'expérience. Il est convaincu que le Physicien ne doit point avoir des aîles; il les abandonne à l'homme d'imagination, au Poëte; chaque pas qu'il fait le conduit à des vérités. On ne peut donc dire trop de bien de cette nouvelle production de M. Bonnet. C'est un de ces vrais Philosophes faits pour nous développer les anneaux de la grande chaîne de la Nature.

Mémoires sur l'Education des Vers à Soie.

Les amateurs des connoissances utiles liront avec autant de plaisir que d'instruction deux in-8° d'environ 300 pages chacun , annoncés sous ce titre : *Mémoires sur l'Education des Vers à Soie par M. l'Abbé Boissier de Sauvages , de la Société Royale des Sciences de Montpellier , de l'Académie Impériale Physico-Botanique , & de celle des Georgé-fili de Florence , divisés en trois Parties , avec un Traité sur la culture des Mûriers , & un sur l'origine du Miel : à Nîmes chez Gaude Libraire.*

L'auteur, dans sa *Préface*, se plaint que tous ceux qui ont écrit jusqu'ici sur les Vers à Soie , n'ont point approfondi la matière. Il rejette avec raison les erreurs de l'Antiquité sur les vers à soie , comme sur les abeilles. Il combat également quelques préjuges modernes. » Il est étonnant qu'on ait imprimé tout récemment qu'il falloit interdire aux femmes l'entrée de l'atelier des vers à soie dans le temps d'une certaine

» évacuation propre à ce sexe ; de peur ;
 » dit-on , que tous les cocons ne devinssent
 » sentrouges comme du sang. »

M. de Boissier publie dans cette *Préface* la reconnoissance qu'il doit à deux hommes d'Etat-Citoyens. » Mon zèle
 » étoit soutenu par les invitations de
 » M. *Vindaine* Conseiller d'Etat & Intendant des Finances , & celles de M.
 » le Vicomte de *Saint-Priest* , Maître des Requêtes & Intendant du Languedoc , qui protègent autant par inclination que par la place qu'ils occupent , les talens utiles à la Société ,
 » & à qui je suis redevable des secours qu'ils me firent fournir par l'Etat pour les dépenses qu'il me fallut faire. »
 L'auteur nous rend un compte exact & fidèle de ses travaux & de ses soins. Il faut lire cette *Préface* ; elle prépare à l'instruction renfermée dans ces *Mémoires*.

Jérôme Vida , Evêque d'Albe , est le premier en Europe qui ait écrit sur les vers. *De la Couvée de la Graine ; Choix de la Graine , de ses transports*. On appelle *Magnaguiers* le chef de l'éducation des vers à soie. Ce terme est formé

du Languedocien *magna*, ou de l'Italien *mignato ver à soie*, dérivé du verbe *magnare manger*. La grande voracité de cet insecte lui a fait sans doute donner ce nom.

On reconnut la nécessité de la *Couvée artificielle* dès le commencement que les vers à soie & la manière de les élever passèrent d'Asie en Europe. Les Historiens *Zonare & Procope* rapportent que les Moines, qui, du temps de l'Empereur *Justinien*, portèrent de la graine de vers à soie à Constantinople, la firent couvrir à la chaleur du fumier; ce qui probablement étoit l'usage de Perse, d'où ces Moines avoient apporté la graine. Long temps après *Justinien* les œufs de ces insectes & leur éducation furent portés de Constantinople d'un côté par les Arabes sur les côtes d'Afrique en Espagne dont ils étoient maîtres, & de l'autre par des Italiens dans la Calabre. C'est de ce dernier endroit que des Gentilshommes du Dauphiné qui avoient suivi *Charles VIII* à la conquête du Royaume de Naples, firent venir en France d'abord du plant de mûrier, ensuite de la graine de vers à soie. Il

faut que ces graines jouissent d'un air qui soit renouvelé.

De la Manière de faire éclore; du Thermomètre des Vers à Soie. Récapitulation du premier Mémoire. » 1^o Avoir » de la graine de bonne couleur qui ait » été hyvernée dans un lieu tempéré où » elle n'ait pas été long-temps entassée ; » & qu'on ait garantie des chaleurs qui » arrivent quelquefois à la fin de l'hiver » & au commencement du printemps. » 2^o Ne mettre couver que vers le temps » où, années communes, il ne gèle plus. » 3^o Ne mettre que peu de graine dans » chaque rouet , & qu'elle y soit au » large. 4^o Ne pas presser la couvée ; » quelqu'avancée que soit la feuillée , » & graduer la chaleur de façon qu'elle » aille à peu - près de jour en jour pendant la durée de la couvée depuis environ le quinzième degré du thermomètre jusqu'au vingt huitième ou environ. 5^o Enfin , éviter de donner à la graine une chaleur étouffée ; & pour cet effet la remuer , la retourner de temps à autre , ouvrir plus souvent le rouet ou le linge à mesure que la couvée avancé , & sur-tout lorsque ces

» vers sont à la veille d'éclorre. »

Le second *Mémoire* roule sur l'*Educacion* proprement dite des Vers à Soie, depuis leur naissance jusqu'à la grande frêze exclusivement. Observation. Une fois que le ver à soie a touché la feuille du mûrier, il ne la quitte plus de sa vie, que dans deux ou trois occasions que M. l'Abbé Boissier nous marque, à moins qu'il ne soit atteint d'une maladie mortelle.

» J'ai essayé, nous dit l'habile observa-
 » teur, d'en exposer à un soleil brulant,
 » les uns sur un morceau de leur litière,
 » ou des restes de leurs repas, les au-
 » tres sur une place nette ou sur la terre
 » nue. Ces derniers se mirent à fuir à
 » toutes jambes pour chercher un abri
 » contre la chaleur qui les incommode
 » doit; leurs compagnons, au contrai-
 » re, paroïssent cloués sur le petit
 » morceau de litière où je les avois
 » mis; la chaleur les ayant fait deve-
 » nir rougeâtres, ils s'agitoient violem-
 » ment, & cherchoient à s'échapper en
 » étendant toute la longueur de leur
 » corps au-delà de cette espèce d'Isle;
 » mais il falloit pouvoir poser le pied
 » sur de la feuille de mûrier, sous

332 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» quelle forme qu'elle put être, & rien
 » n'étoit à portée ; retenus par un inf-
 » tinct irrésistible , ou attirés puissam-
 » ment par la litière , ils souffroient &
 » s'exposoient à périr plutôt que de l'a-
 » bandonner ; on eût dit d'un charme
 » ou d'un sort qu'on leur eût jetté.....
 » Nous avons une araignée des champs
 » qui enveloppe ses œufs d'un très-beau
 » peloton de soie ; mais on n'a rien con-
 » nu qui fût propre à fixer ces insectes ,
 » pour les élever plusieurs ensemble. On
 » sçait les tentatives de M. de Réaumur
 » pour tirer parti de cette découverte de
 » M. le Président Bon. Il eût été indis-
 » pensable d'enfermer ces animaux fa-
 » rouches dans des boîtes , pour les em-
 » pêcher de fuir , & ils se seroient en-
 » core dévorés entr'eux, si chacun n'a-
 » voit eu sa prison particulière. »

Il résulte de ce *Mémoire*, 1^o Donnez
 en tout temps à vos vers à soie la feuille
 la plus tendre, & sur-tout dans leur
 première jeunesse. 2^o Tenez chaude-
 ment vos vers pendant leur jeunesse ;
 mais ne faites de feu en tout temps que
 sous un plancher élevé ou percé, ou bien
 faites en peu pour éviter que la chaleur

ne se rabatte sur les vers, & qu'ils ne respirent un air étouffé. 3° Si la feuille est bien avancée à la couvée, de façon qu'elle ait acquis trop de consistance pour l'âge des vers qui s'en nourriront, poussez ceux ci prudemment au moyen du feu, & de repas plus fréquens. 4° Que vos vers à soie ne manquent jamais de feuilles, lorsqu'ils ont chaud. 5° S'ils négligent la feuille, s'ils en laissent perdre, ils ont froid ou ils sont malades; il faut retrancher une partie de celles des repas; elle épaisiroit la litière, & une litière trop épaisse s'échauffe, pourrit, & rend les vers malades. 6° Tenez vos vers serrés dans leur jeunesse; éclaircissez-les à mesure qu'ils croissent; changez enfin la litière à la veille & au sortir de la mue.

Le troisième *Mémoire* comprend ce qui a rapport au cinquième & dernier âge du Ver à Soie & à son état de chrysalide & de papillon. Du Ver à Soie au sortir de la quatrième mue, cinquième & dernier âge. Du Ver à Soie dans sa plus grande croissance. Il n'y a point d'observations, Monsieur, dans ces *Mémoires* qu'on ne doive examiner. C'est

peut-être ce que nous avons eu jusqu'ici de plus complet & de plus satisfaisant sur cette matière.

Les Observations du même auteur sur l'origine du Miel offrent autant de vûes & de connoissances dans l'étude pratique de la Nature. » Pour faire connoître d'où le
 » miel tire son origine, il suffira de développer celle d'un sel végétal doux
 » ou sucré, qui en est la matière, & qui
 » paroît sous une forme ou fluide ou
 » visqueuse & en petites gouttes connues sous le nom de miellée. » C'est souvent l'unique substance que cueillent les abeilles pour composer leur miel. La partie des fleurs que les Botanistes appellent *nectarium* ou *vase à nectar* est le réservoir le plus connu où les abeilles vont puiser une liqueur qui est au fond la même que la miellée. M. l'Abbé Boissier a observé deux sortes de miellée, la première espèce, la seule connue des agriculteurs, & qui passe pour une sorte de rosée qui tombe sur les arbres, n'est autre chose qu'une transudation ou une transpiration sensible de ce suc doux & mielleux, qui, après avoir circulé avec la sève dans les différentes

parties de certains végétaux, s'en sépare, & va éclore tout préparé, soit au fond des fleurs, soit à la partie supérieure des feuilles. L'origine de la seconde miellée est produite par un insecte vil & hideux, le *puceron*. Il extrait cette liqueur, ou ce qui en fournit la matière, à travers l'écorce de certains arbres, sans leur nuire d'ailleurs. » C'est dans leur estomac (des pucerons) ou peut-être dans les dernières voies que ce suc d'abord âpre & retenu sous l'écorce, prend une saveur douce toute pareille, à en juger par le goût, à celle de la miellée végétale, tant celle qui transpire des feuilles que celle qui naît dans les vases à nectar; & si cette dernière a quelque chose de plus, c'est qu'elle se mêle avec l'huile essentielle des fleurs qui donne au miel ses différents parfums. » Les *pucerons* sont les seuls animaux, selon M. *Boissier*, qui fabriquent réellement du miel; les abeilles à qui l'on voudroit en faire honneur n'y ont de part qu'en qualité de manœuvres, dont l'emploi est de ramasser les différentes miellées; elles la mettent, comme on sçait, en entrepôt dans une es-

pèce de jabot, qu'elles tiennent près de la bouche pour la reverfer de-là dans leurs alvéoles qui en font le magasin, fans y faire d'ailleurs de changement ou d'altération qui foit au moins sensible. L'auteur a observé deux espèces de *pucerons*, dont il nous donne une description exacte. La génération de ces insectes offre quelque chose de bien singulier. La race puceronne se reproduit non-seulement de l'accouplement entre les deux sexes, mais les femelles deviennent fécondes sans avoir eu pendant plusieurs générations de mère en fille la compagnie du mâle, ce sont des *androgynes*, & ils le sont beaucoup plus que les limaçons, qui, ayant chacun les deux sexes à la fois, ne laissent cependant pas de s'accoupler réciproquement; &, comme ajoute notre auteur, si ce n'étoit pas avoir déjà poussé la singularité assez loin, il semble qu'il soit indifférent aux pucerons d'être ovipares comme les oiseaux, ou vivipares comme les quadrupèdes; ils pondent des œufs dans une saison, & mettent bas des petits dans une autre.

La Culture des Mûriers est le dernier ouvrage

ouvrage de cette riche collection. Le choix de la terre. La graine du mûrier franc est préférable, pour semer, à celle du mûrier sauvage qui est plus menue, & dont la mûre en contient moins. Il me seroit impossible de suivre M. l'Abbé *Boissier* dans ses excellentes observations sur les mûriers & sur la façon de les cultiver. Ces détails demandent à être lus en entier.

Cette *Culture des Mûriers* est suivie du *Catalogue des auteurs qui ont écrit sur les Vers à Soie & sur les Mûriers dont on a pu se procurer la connoissance*. On ne sçauroit trop applaudir aux lumières de M. l'Abbé *Boissier de Sauvages* dans cette partie de la Physique Expérimentale. Le Languedoc lui aura d'éternelles obligations, & dès ce moment il jouira de la gloire d'avoir été utile à cette Province & à sa patrie; ce qui en vérité est bien au dessus de cette frivole réputation de bel-esprit, la maladie épidémique de la Capitale.

Je suis, &c.

A Paris, ce 17 Juillet 1764.

AN. 1764. Tome IV. P

L E T T R E X V.

Manuel d'Agriculture.

LEs amateurs de l'Agriculture distingueront de cette foule d'ouvrages qui ont paru sur ce sujet une excellente production en ce genre, intitulée: *Manuel d'Agriculture pour le Laboureur, pour le Propriétaire & pour le Gouvernement, contenant les vrais & seuls moyens de faire prospérer l'Agriculture tant en France que dans tous les autres Etats où l'on cultive; avec la réfutation de la nouvelle méthode de M. Thull; par M. de la Salle de l'Etang, Seigneur de Muyr, Tinquex, ancien Député de la Ville de Reims. A Paris chez Lottin l'aîné Libraire & Imprimeur rue Saint-Jacques, Dessain Junior Libraire Quai des Augustins.*

Le but de cet ouvrage est de faire connoître les vrais moyens & même les seuls qu'on puisse mettre en œuvre pour parvenir à rendre dans toute l'étendue du Royaume l'Agriculture florissante. Il

ne dépendra que du Gouvernement de les faire réussir, sans même qu'il lui en coûte rien. L'auteur judicieux observe que notre Agriculture n'est qu'entre les mains des gens de la campagne, qu'ils composent seuls en France le corps des Agriculteurs, que ce n'est qu'eux qu'il convient d'instruire. Il démontre d'une façon évidente que toutes nos terres en général, c'est-à-dire, tous nos corps de ferme ne rapportent ni la moitié, ni le tiers, ni même le quart de ce qu'on devroit en tirer. On y découvre que ces inconvéniens ne proviennent que des routines de nos Laboureurs, du défaut de prairies & de bestiaux, & qu'ils sont encore occasionnés par les charges & par les impôts. Ce tableau, selon M. de la Salle, pourra conduire à faire un cadastre qui soit juste & exact. Pour remédier à ces trois causes du dépérissement de notre Agriculture, l'auteur propose deux moyens qui lui paroissent simples.

- » La véritable méthode de l'Agriculture
- » est contenue dans les pratiques locales
- » de chaque canton, de chaque terroir.
- » On s'en sert comme du premier
- » moyen, le seul qu'on puisse proposer

» pour retirer nos Laboureurs de leurs
» routines, & pour leur apprendre à bien
» cultiver; elle remplit la première Par-
» tie de cet ouvrage qui est consacrée
» au Laboureur. Comme il ne suffit pas
» de retirer nos Laboureurs de leurs
» routines pour donner une pleine prof-
» périté à l'Agriculture, & comme il
» s'agit encore qu'ils soient mis en état
» de bien exécuter dans cette ancienne
» méthode l'opération de l'engrais qu'il
» est question de toujours renouveler &
» entretenir sur la totalité de leurs corps
» de ferme, quelque considérables qu'ils
» puissent être pour les maintenir en par-
» faite valeur, ne pouvant y parvenir
» que par les prairies & les bestiaux; on
» fait voir que dans tous les pays & can-
» tons où la Nature n'a point établi de
» prairies, ou n'en a pas établi assez, on
» peut y suppléer par des établissemens
» de prairies artificielles, dont on n'a
» pas manqué de fixer raisonnablement
» la quantité pour ne pas faire tort aux
» jachères & à la pâture des bêtes blan-
» ches. Voilà donc le second moyen
» qu'il faut employer. Or tous nos La-
» boureurs n'étant que fermiers & le-

» cataires , & ces prairies artificielles ne
 » pouvant concerner que les proprié-
 » res , attendu qu'il est généralement de
 » principe que tout ce qui peut contri-
 » buer à l'amélioration d'un fonds n'est
 » qu'à leur charge. On établit dans la
 » seconde Partie de cet ouvrage qu'ils
 » ne peuvent refuser leur concours avec
 » leurs fermiers pour faire ces sortes d'é-
 » tablissmens , & que ce concours , qui
 » est de nécessité absolue , établir une
 » vérité qui consiste en ce qu'on ne par-
 » viendra jamais en France , ni ailleurs ,
 » à rétablir parfaitement l'Agriculture
 » que par les propriétaires. » Dans cette
 » seconde Partie qui concerne le Proprié-
 » taire , on apprend à celui-ci tout ce
 » qu'il convient qu'il fasse pour bien s'ac-
 » quitter de ces sortes d'établissmens ,
 » comment il doit s'y prendre avec son
 » fermier. On lui démontre que , sans se
 » donner la peine de faire valoir par
 » lui-même , ne s'agissant que de quelques
 » déductions dont il tiendrait compte à
 » son fermier dans un premier bail seule-
 » ment , il peut parvenir à doubler & mê-
 » me tripler le revenu de son corps de
 » ferme , suivant le plus ou le moins de

besoin qu'il aura d'être réparé.

On expose dans la troisième Partie, destinée au *Gouvernement*, ce qu'il convient qu'il fasse. Tout se réduit, » 1^o A » faire distribuer & répandre dans toutes les campagnes la *méthode* dont on » a fait la découverte dans les pratiques locales pour instruire tous nos Labou- » reurs. Le Gouvernement doit d'autant » plus s'y déterminer que cette méthode contient la véritable explication » de leurs pratiques locales dont ils ont » toujours fait un si mauvais usage faute » d'instruction. 2^o A donner un Arrêt » qui autorise les établissemens de prairies artificielles, & qui ordonne même de les faire, pour les raisons qui » sont détaillées dans ce même *Manuel*. »

Au moyen de ces deux expédiens, M. de la Salle nous assure que l'Agriculture se réparera infailliblement dans le Royaume; il en résultera que lorsque l'exportation se trouveroit établie sur des terres qui rapporteroient le double, & le triple de ce qu'on en tiroit, les richesses nous viendroient de toutes parts, & il n'y auroit même jamais à craindre aucune disette.

A l'exception de l'auteur des *prairies artificielles*, on réfute dans cet ouvrage tous les écrivains modernes qui ont traité de l'Agriculture. » On s'est attaché » plus particulièrement à combattre la » *Méthode de M. Thull*, parce qu'elle » renverse plus directement nos pratiques locales. »

Il faut observer dans ce *Manuel d'Agriculture* trois choses qui sont très-intéressantes. » 1° La découverte de la » *véritable Méthode* de l'Agriculture » dans chacune de nos pratiques locales. 2° La découverte de cette vérité » qui concerne tous les propriétaires de » corps de ferme. 3° La seule façon » dont il faut s'y prendre pour bien connaître toutes les sortes de terrains, à » l'effet de les cultiver, comme il convient. »

J'oubliois de vous dire qu'à la tête du Livre est une estampe représentant la *Nouvelle Méthode d'Agriculture* » sous » la figure d'une femme, faisant voir à » un Laboureur qui sème suivant l'ancienne *Méthode* un semoir à charrue, » pour lui faire entendre qu'il s'en trouveroit beaucoup mieux s'il en faisoit

344 L'ANNÉE LITTÉRAIRE:

» usage; mais *Triptolème* qu'on apper-
» çoit derrière lui, & qui est représenté
» comme le génie de l'Agriculture, l'en
» détourne en lui disant: *Ne change point*
» *de soc*, c'est à dire, ne te laisse pas
» séduire par les inventions nouvelles
» de cette femme. *Triptolème*, qui étoit
» fils de *Céleus* Roi de Leuse & de *Mé-*
» *haline*, avoit appris de *Cérès* l'art de
» cultiver la terre. »

*Des différentes façons dont les terres
sont tenues par les gens de la campagne.*
Je ne puis vous offrir ces détails dont
aucun ne doit être négligé des person-
nes qui s'intéressent à ce premier des
Arts. L'estimation générale du produit
actuel de nos terres dans l'intérieur du
Royaume ne va tout au plus, année
commune, qu'à cinq pour un. » On con-
» viendra qu'un arpent qui ne rapporte
» que cinq pour un dans son produit or-
» dinaire, peut rendre, année commu-
» ne, six, sept & même huit pour un,
» en lui donnant la culture qui lui con-
» vient, & que cent arpens qui sont
» mis en pleine valeur peuvent rappor-
» ter, au lieu de 500 septiers, jusqu'à six,
» sept, & même huit cens. »

Des véritables causes du délabrement de l'Agriculture. Des pratiques locales, & comment leur établissement renferme & contient la seule & véritable méthode de l'Agriculture. Il faut qu'un Laboureur ou un Propriétaire qui fait valoir par lui-même, dont l'intention seroit de vouloir s'instruire par l'examen de plusieurs pratiques locales, ait la curiosité de parcourir les terroirs circonvoisins, & même d'aller plus loin. Plus il s'éloignera, plus il s'apercevra des différences d'usages qui se trouvent entr'elles. Tous ces articles préliminaires appartiennent à l'*Introduction*.

L'auteur entre en matière. » L'Agriculture est l'art de cultiver la terre. Etant » une science pratique, elle a nécessairement ses opérations, quoiqu'elle ait » plusieurs parties; savoir, les terres labourables, les prairies, les bois, la vigne, le jardin. Il ne sera ici question » que des terres labourables qui en forment tellement la partie essentielle » & principale, que communément » dans sa signification on n'entend que » cet objet. Il s'agit donc, en ne considérant l'Agriculture que du côté des

» terres labourables , d'en donner une
 » idée juste & exacte. On ne peut
 » mieux la concevoir qu'en la regardant
 » comme un Art qui est généralement
 » composé du labour , des engrais , des
 » jachères & de la semence. Cette idée
 » paroît d'autant plus juste que ce sont
 » toutes les pratiques locales elles-mê-
 » mes qui nous apprennent qu'on ne doit
 » pas la concevoir autrement. »

La méthode l'Agriculture doit consis-
 ter, » 1^o Dans l'examen des sortes de
 » qualités qui peuvent se rencontrer sur
 » le terrain qu'on a à cultiver. 2^o Dans
 » l'expérience du Laboureur. 3^o Dans la
 » connoissance des différentes façons
 » d'exécuter les opérations qu'on vient
 » de détailler relativement aux sortes
 » de qualités des terrains. » Ces objets
 sont discutés dans des Chapitres parti-
 culiers. Je suis fâché de ne pouvoir vous
 entretenir de tous ces détails si curieux.
 Je ne puis, en général, que les indiquer.

L'opération de l'*engrais* est la plus
 importante qu'on puisse admettre pour
 tous les terrains , pays & cantons où il
 ne se trouve pas assez de fond pour
 pouvoir être renouvelés par une nou-

» celle terre, & elle est le plus grand prin-
 » cipe de fertilité dont on puisse faire
 » usage. L'auteur le prouve. Il entre dans
 » ce qui doit constituer l'*engrais*. » Ce
 » n'est donc point en trois & quatre
 » années, comme l'ont avancé quel-
 » ques auteurs, qu'on peut s'enrichir
 » dans l'Agriculture. Suivant l'exposé
 » qu'on vient de faire qui ne peut pas
 » être contesté par les bons cultivateurs,
 » on voit qu'il ne faut pas moins de
 » 10 à 12 ans pour commencer à mettre
 » un corps de ferme en pleine valeur,
 » pour peu qu'il soit considérable. Ce-
 » pendant on n'auroit pas plutôt mis en
 » train ce qu'il faut faire pour parvenir à
 » l'exécution du renouvellement de l'en-
 » grais, que nos terres deviendroient
 » par degrés meilleures, & qu'on s'ap-
 » percevrait d'un heureux changement
 » qui ne feroit qu'augmenter tous les
 » ans. Il en est des progrès qui se font
 » dans l'Agriculture, comme de ceux
 » qui se font dans le Commerce, qui exi-
 » gent de la part d'un Commerçant bien
 » du temps, bien des peines, & une
 » bonne conduite. Ce n'est générale-
 » ment qu'au bout de 10 ans qu'il voit

» la solidité des grains & profits qu'il a
 » retirés de ses entreprises. »

Quoique M. de la Salle soit partisan
 des *prairies*, il ne veut pas qu'on donne
 dans l'excès des terres de ce genre. » Ce
 » seroit, dit-il, une autre sorte d'Agro-
 » manie. » Voici comme il défend la
 cause du pigeon que l'on peint si nuisible
 aux campagnes. » Le pigeon est si utile
 » qu'il convient de le faire connoître
 » une bonne fois, pour qu'on ne soit
 » pas tenté de le détruire mal à propos.
 » Indépendamment qu'il est d'une très-
 » grande ressource dans les campagnes,
 » il n'est pas aussi destructeur & aussi
 » nuisible que bien des gens se le sont
 » imaginé. Quand un Laboureur a l'at-
 » tention de bien couvrir ses semences,
 » comme il doit le sçavoir, il n'y a rien
 » à craindre de ses pattes qui ne grattent
 » jamais. Si avant la moisson il fait tort
 » à quelque froment, il le répare bien
 » par l'excellent engrais qu'il procure ;
 » qui en fait venir beaucoup plus qu'il
 » n'en peut manger. Il ne faut pas avoir
 » un colombier bien considérable pour
 » être en état d'amender tous les ans
 » deux à trois arpens. Aussitôt que la

„ moisson est ouverte , ce n'est plus au
 „ froment qu'il en veut , ni à l'avoine ,
 „ ni aux lentilles ; c'est principalement
 „ aux petites graines qui se détachent
 „ des mauvaises herbes qui ont mûri
 „ avec la moisson , & qui sont sciées
 „ & fauchées en même temps. Cela est
 „ si vrai qu'on n'en voit que très - rare-
 „ ment sur les gerbes de froment ou sur
 „ les cochets d'avoine , de lentilles , &c.
 „ En mangeant & en détruisant toutes
 „ ces petites graines , les terres produi-
 „ sent beaucoup moins de mauvaises
 „ herbes l'année suivante ; ce qui fait
 „ que les grains qu'on y ensemeuce prof-
 „ pèrent beaucoup mieux. Le véritable
 „ temps où le pigeon fait plus de dégât
 „ au froment , c'est un peu avant la mois-
 „ son , quand il commence à mûrir ;
 „ pour lors il en abat les tiges avec ses
 „ ailes pour se jeter sur leurs épis aussi-
 „ tôt qu'ils sont couchés..... Que ne
 „ fait on plutôt des Ordonnances com-
 „ me dans le Brandebourg , & même
 „ ailleurs , contre les moineaux qui font
 „ bien plus de dégât sur les fromens , &
 „ dont on ne tire aucune utilité. Par ces
 „ Ordonnances les gens de la campa-

» gne sont tenus de représenter tous les
 » ans une certaine quantité de têtes de
 » moineaux. »

Comment on peut se procurer la meilleure qualité de froment. » Le Laboureur
 » observera de mettre de côté tous les
 » ans dans sa grange les meilleures ger-
 » bes de sa récolte, c'est-à-dire, celles
 » qui proviennent du canton de sa fer-
 » me qui lui a paru le meilleur & le plus
 » mûr. On le bat légèrement, en ne lui
 » donnant que deux à trois coups de
 » fléau pour n'en tirer que le grain le plus
 » mûr, qui est toujours celui qui se dé-
 » tache facilement de l'épi. Il observera
 » encore de changer de semence tous les
 » deux ou trois ans. Si dans l'étendue de
 » son corps de ferme, il se trouve des
 » cantons d'une qualité de terre oppo-
 » sée, il en changera réciproquement
 » les semences; ce qui ne laisse pas que
 » de réussir; mais la meilleure façon d'en
 » changer, c'est de se servir d'un froment
 » qui provienne de quelques cantons
 » éloignés. En général, tous les hommes
 » aiment à changer d'air & de terrain,
 » parce que la diversité leur plaît; aussi
 » en résulte-t-il de très-grands avanta-

ges..... Il n'y a point de Laboureur
 » qui ne puisse exécuter cette opération,
 » sans même qu'il lui en coûte rien ;
 » parce qu'en vendant celui qu'il a re-
 » cueilli , il achete au même prix un fro-
 » ment d'un canton éloigné ; en tout
 » il ne pourroit être que bien dédomma-
 » gé du surplus qu'il pourroit ajouter. »

De la bruine & de sa véritable cause.

Cette *bruine* est une maladie qui attaque
 les fromens ; elle en diminue beaucoup
 le prix & même la quantité , jusqu'à la ré-
 duire quelquefois à la moitié ; elle ne lais-
 se toujours qu'une paille noire qui dégô-
 re les chevaux & les bestiaux. Les épis de
 froment qui en sont infectés sont remplis
 d'une poussière noire très-puante ,
 au lieu de contenir une farine blanche.
 Il y a encore une autre maladie qui ar-
 rive moins souvent aux fromens , & qui
 cause encore bien du dégât ; on l'appelle
nielle. » C'est une espèce de rouille qui
 » s'attache à leurs tiges , lorsqu'ils sont
 » prêts à mûrir , & qui a l'effet d'empê-
 » cher de grossir les grains qui sont con-
 » tenus dans l'épi ; de façon qu'ils s'y
 » dessèchent , & qu'y restant très-me-
 » nus , ils ne contiennent presque point

» de farine. » Les causes de cet accident. Pour la *bruine* on peut y remédier. Quel est le remède? *Lozion* ou *lessive éprouvée pour fortifier le froment*; ce qui est arrivé à l'auteur des *Prairies artistiques*. Un ancien Laboureur lui a enseigné une opération dont l'exécution a été suivie d'un grand succès. En un mot, M. de la Salle entre dans tout ce qui peut former un excellent Laboureur. » Après avoir donné, nous dit il » dans la *Conclusion* de la première » Partie, la définition de cette grande » science, l'Agriculture, montré ses » opérations, discuté son vrai principe, » & la méthode qui en résulte, je suis » entré dans tous les détails nécessaires » & les seuls nécessaires. Ainsi le Laboureur est à portée aujourd'hui ou » de rectifier les pratiques, ou d'apprendre les vrais principes qui résident » dans sa pratique locale; j'ai dit tout » ce que l'on pouvoit dire; 1^o De l'examen des terrains; 2^o De l'expérience, de la façon de l'acquérir & » de ses effets; 3^o Enfin, des différentes façons d'exécuter les opérations » de l'Agriculture relativement à toutes

» les sortes de qualités de terrains. Heu-
 » reux si les leçons que j'ai tracées ici ,
 » après avoir été utiles à moi-même ,
 » le peuvent être à tous les Laboureurs !
 » Servir la patrie est l'ambition d'une
 » belle ame !

Les deux dernières Parties du *Ma-
 nuel pour le Propriétaire & pour le Gou-
 vernement* sont traitées avec le même
 soin. Vous trouverez à la fin de l'ou-
 vrage une *Observation* très-curieuse.

» Dans le temps que l'auteur des *Prai-
 ries artificielles* n'étoit encore que no-
 » vice dans la pratique de l'Agriculture,
 » il avoit commencé par faire une
 » très-grande quantité de prairies , &
 » par acheter beaucoup de bestiaux ,
 » voulant se presser de jouir & de met-
 » tre son corps de ferme en pleine va-
 » leur ; mais ayant ressenti aussitôt le
 » défaut de pailles , & s'étant lassé d'y
 » suppléer en achetant les premières
 » années, il a été enfin obligé de réfor-
 » mer ses prairies & ses bestiaux pour
 » ensuite ne les augmenter qu'au fur & à
 » mesure que le produit des pailles aug-
 » menteroit dans son corps de ferme. »

Cet exemple , Monsieur , doit être

toujours devant les yeux des personnes qui veulent se hâter de jouir , défaut attaché à notre Nation , & qui est chez elle le principe de bien des fautes , & des malheurs qui ont suivi ces fautes.

Il me paroît , Monsieur , que le *Manuel d'Agriculture* est le secret même de cet Art. L'auteur est un Philosophe qui ne s'égare pas en systèmes spécieux & frivoles. Il rend justice au bon sens des Laboureurs ; il démontre que dans tous les Arts , l'expérience est la plus sûre des connoissances. Au reste , c'est aux Sçavans dans cet Art à fixer le degré d'éloge que mérite M. de la Salle. J'y vois un sage sans enthousiasme , un Physicien sans orgueil & sans la folie de vouloir créer , & sur-tout un excellent citoyen.

Je suis , &c.

A Paris , ce 20 Juillet 1764.

T A B L E
DES MATIÈRES
 CONTENUES
 DANS CE QUATRIÈME VOLUME
 DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1764.

L'HISTOIRE du Ministère du Chevalier Robert Walpool, devenu Ministre d'Angleterre & Comte d'Oxford. Page 3

LETTRE à M. Fréron sur la manière dont les Indiens Orientaux font la guerre.

26

POLICE sur les Mendians, les Vagabonds, les Joueurs de profession, les Intriguans, les Filles prostituées, les Do-

*meftiques hors de maifon depuis long-
temps , & les gens fans aveu , par
M. de la Morandière.* 42

*APOLOGUES Orientaux , par M. de Sau-
vigny.* 53

AVIS fur des Liqueurs du fleur Sauvet.
68

*ODE fur un Incendie par une tête chaude
du temps préfent.* 69

*ODE à M. Braffant par M*** qu'il
vient de guérir de la fiflule par les
Cauftiques : à Paris chez Lottin l'aî-
né , Imprimeur-Libraire rue S. Jac-
ques.* 70

*HISTOIRE de la Maifon de Montmorenci,
par M. Deformeaux.* 73

*LES MÉTAMORPHOSES , Poëme traduit
de l'Allemand de M. Zacharie.* 104

DES MATIÈRES. 357

LETTRE à M. Fréron au sujet d'un Char-
bonnier Médecin. 135

ECOLE du Jardinier Fleuriste. 143

HISTOIRE d'Ecosse sous les regnes de
Marie Stuart & de Jacques VI, jus-
qu'à l'avènement de ce Prince à la Cou-
ronne d'Angleterre, avec un Abrégé
de l'Histoire d'Ecosse dans les temps
qui ont précédé ces époques, par M.
Guillaume Robertson, Docteur Mi-
nistre de Ladyyester à Edimbourg,
traduit de l'Anglois. 145

ESSAI sur le Luxe. 173

HISTOIRE des loix & usages de la Lorraine
& du Barrois dans les matières Bénéfi-
ciales, suivie d'une Dissertation sur la
manière d'accommoder ces loix & usa-
ges à l'Indult du Pape Clément XII de
1740, & aux ordonnances & maxi-

<i>mes de France, & d'un Permitta de sous les bénéfices de ces deux Duchés de Patronage ou Collation royale ; par M. François-Timothée Thibaut, Chevalier Conseiller d'Etat du Roi de Pologne, son Procureur Général en la Chambre des Comptes de Lorraine, de la Société Royale des Sciences & Belles-Lettres de Nanci.</i>	193
<i>EXTRAIT de la Gazette du Commerce, concernant la Société des Souscripteurs de Londres, & celle qui se forme à Paris ; pour l'encouragement de l'A- griculture, des Manufactures & du Commerce, par M. le Rebours.</i>	205
<i>MÉMOIRE sur le Passage de Vénus qui s'observera en 1769, par M. de la Lande.</i>	211
<i>AVIS sur quelques Exemplaires du Jour- nal des Sçavans.</i>	215

DES MATIÈRES. 339

HISTOIRE du Maréchal de Luxembourg,
par M. Desormeaux. 217

DU PLAISIR ou du moyen de se rendre
heureux , par M. l'Abbé H. C. A. H.
247

LES LOISIRS & Amusemens de ma Sol-
tude , ouvrage moral. 255

ELOGE de Charles III , dit le Grand Duc
de Lorraine , Marchis , Duc de Ca-
labre , Bar , Gueldres , &c , &c ,
&c , par Joseph - François Coster de
Nancy. 265

ŒUVRES de M. le Chancelier Daguef-
seau. Tome IV. 280

CONTES de Guillaume Fades , par M. de
Kokain. 289

CONSIDÉRATIONS sur les Corps organisés,
où l'on traite de leur origine , de leur
etc.

360 TABLE DES-MATIÈRES, &c.

développement, de leur reproduction, &c, où l'on a rassemblé en abrégé tout ce que l'Histoire Naturelle offre de plus certain & de plus intéressant sur ce sujet, par M. Bonnet. 314

MÉMOIRES sur l'Education des Vers à Soie, par M. l'Abbé Boissier de Sauvages, de la Société Royale des Sciences de Montpellier, de l'Académie Impériale Physico Botanique, & de celle des George fili, avec un Traité sur la Culture des Mûriers, & un sur l'origine du Miel. 327

MANUEL d'Agriculture pour le Laboureur, le Propriétaire, & pour le Gouvernement, &c, par M. de la Salle de l'Etang, Seigneur de Mury Tinguieux, ancien Député de la Ville de Rheims. 338

Fin de la Table des Matières.

